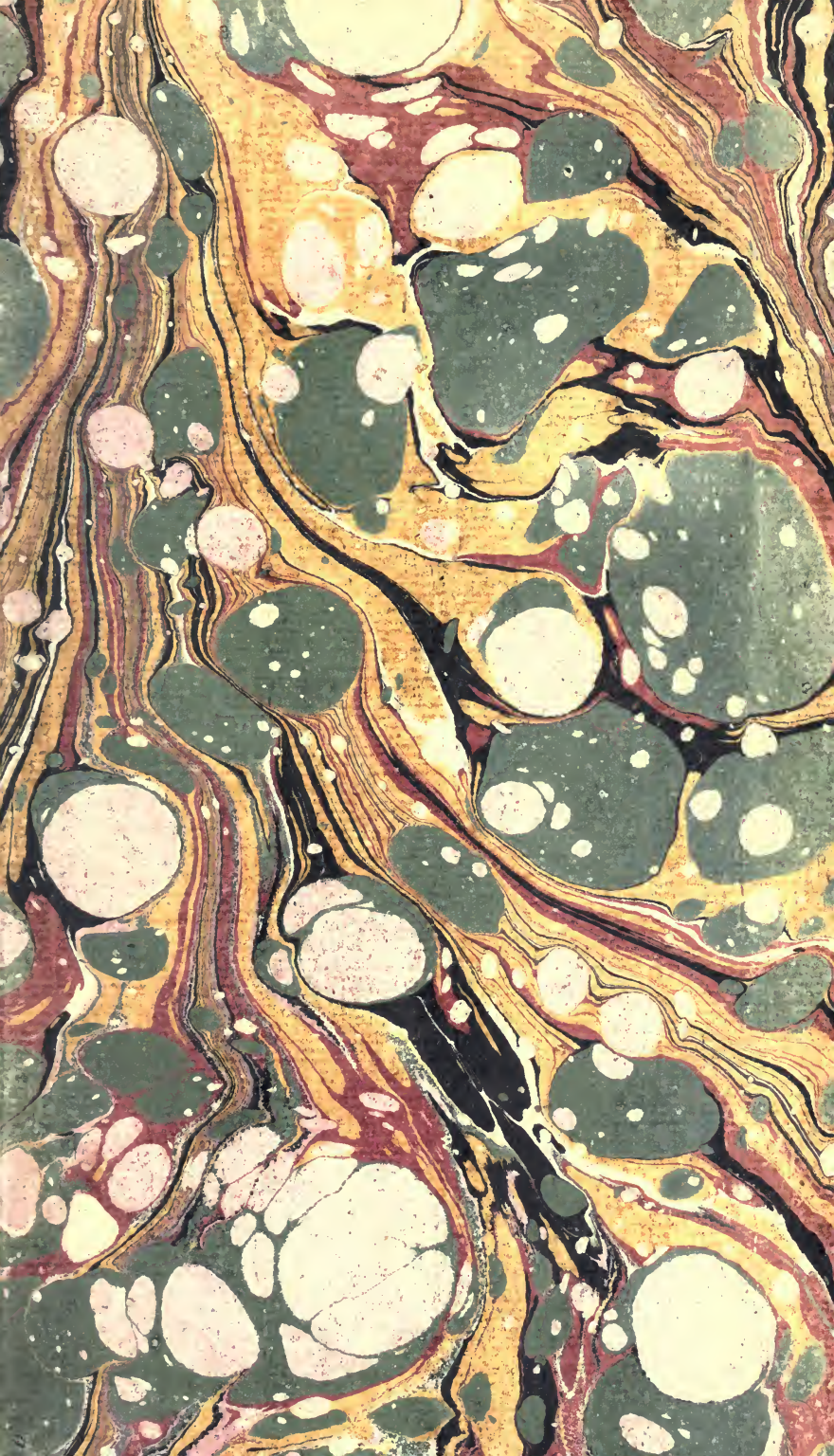
ERINDALE COLLEGE
3 1761 02838 2265

Presented to
The Library of the Department of French
of University College
by

Mr M W Keefer

1955



OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

*

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME SOIXANTE-CINQUIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.

RINDALE
COLLEGE
LIBRARY

LETTRES

DU

ROI DE PRUSSE

ET

DE M. DE VOLTAIRE.

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvrescompletes65voltuoft

LETTRES

DU

ROI DE PRUSSE

ET

DE M. DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIERE.

DU ROI DE PRUSSE.

A Charlotembourg, le 6 juin.

MON CHER AMI,

MON ſort eſt changé, et j'ai aſſiſté aux derniers momens d'un roi, à ſon agonie, à ſa mort. En parvenant à la royauté, je n'avais pas beſoin aſſurément de cette leçon pour être dégoûté de la vanité des grandeurs humaines. 1740.

J'avais projetté un petit ouvrage de métaphyſique, il s'eſt changé en un ouvrage de politique. Je croyais joûter avec l'aimable *Voltaire*, et il me faut eſcrimer avec *Machiavel* (1). Enfin, mon cher *Voltaire*, nous ne ſommes point maîtres de notre ſort. Le tourbillon

(1) On voit par la lettre ſuivante que le roi déſigne ici le cardinal de *Fleuri*.

—— des événemens nous entraîne ; et il faut ſe laiſſer
1740. entraîner. Ne voyez en moi, je vous prie, qu'un citoyen zélé, un philoſophe un peu ſceptique, mais un ami véritablement fidèle. Pour Dieu, ne m'écrivez qu'en homme, et mépriſez avec moi les titres, les noms, et tout l'éclat extérieur.

Juſqu'à préſent il me reſte à peine le temps de me reconnaître ; j'ai des occupations infinies : je m'en donne encore de ſurplus ; mais malgré tout ce travail, il me reſte toujours du temps aſſez pour admirer vos ouvrages et pour puiſer chez vous des inſtructions et des délaſſemens.

Aſſurez la Marquiſe de mon eſtime. Je l'admire autant que ſes vaſtes connaiſſances et la rare capacité de ſon eſprit le méritent.

Adieu, mon cher *Voltaire*, ſi je vis je vous verrai, et même dès cette année. Aimez-moi toujours, et ſoyez toujours ſincère avec votre ami

FÉDÉRIC.

LETTRE II.

DE M. DE VOLTAIRE.

18 juin.

SIRE,

Si votre ſort eſt changé, votre belle ame ne l'eſt pas ; mais la mienne l'eſt. J'étais un peu miſanthrope, et les injuſtices des hommes m'affligeaient trop. Je me livre à préſent à la joie avec tout le monde.

Grâce au ciel, votre Majeſté a déjà rempli preſque toutes mes prédictions. Vous êtes déjà aimé, et dans vos Etats et dans l'Europe. Un réſident de l'empereur diſait dans la dernière guerre au cardinal de *Fleuri:* Monſeigneur, les Français ſont bien aimables, mais ils ſont tous Turcs. L'envoyé de votre Majeſté peut dire à préſent, les Français ſont tous Pruſſiens. 1740.

Le marquis d'*Argenſon*, conſeiller d'Etat du roi de France, ami de M. de *Valori*, et homme d'un vrai mérite avec qui je me ſuis entretenu ſouvent à Paris de votre majeſté, m'écrit du 13 que M. de *Valori* s'exprime avec lui dans ces propres mots: *Il commence ſon règne comme il y a apparence qu'il le continuera; par-tout des traits de bonté de cœur; juſtice qu'il rend au défunt; tendreſſe pour ſes ſujets.* Je ne fais mention de cet extrait à votre Majeſté que parce que je ſuis sûr que cela a été écrit d'abondance de cœur et qu'il m'eſt revenu de même. Je ne connais point M. de *Valori*, et votre Majeſté ſait que je ne devais pas compter ſur ſes bonnes grâces; cependant puiſqu'il penſe comme moi et qu'il vous rend tant de juſtice, je ſuis bien aiſe de la lui rendre.

Le miniſtre qui gouverne le pays où je ſuis, me diſait: Nous verrons s'il renverra tout d'un coup les géans inutiles qui ont fait tant crier; et moi je lui répondis: il ne fera rien précipitamment. Il ne montrera point un deſſein marqué de condamner les fautes qu'a pu faire ſon prédéceſſeur, il ſe contentera de les réparer avec le temps. Daignez donc avouer, grand Roi, que j'ai bien deviné.

Votre Majeſté m'ordonne de ſonger en lui écrivant moins au roi qu'à l'homme. C'eſt un ordre bien

—— 1740. ſelon mon cœur. Je ne ſais comment m'y prendre avec un roi, mais je ſuis bien à mon aiſe avec un homme véritable, avec un homme qui a dans ſa tête et dans ſon cœur l'amour du genre humain.

Il y a une choſe que je n'oſerais jamais demander au roi, mais que j'oſerais prendre la liberté de demander à l'homme; c'eſt ſi le feu roi a du moins connu et aimé tout le mérite de mon adorable prince avant de mourir. Je ſais que les qualités du feu roi étaient ſi différentes des vôtres qu'il ſe pourrait bien faire qu'il n'eût pas ſenti tous vos différens mérites; mais enfin, s'il s'eſt attendri, s'il a agi avec confiance, s'il a juſtifié les ſentimens admirables que vous avez daigné me témoigner pour lui dans vos lettres, je ſerai un peu content. Un mot de votre adorable main me ferait entendre tout cela.

Le roi me demandera peut-être pourquoi je fais ces queſtions à l'*homme*, il me dira que je ſuis bien curieux et bien hardi; ſavez-vous ce que je répondrai à Sa Majeſté: je lui dirai: Sire, c'eſt que j'aime l'homme de tout mon cœur.

Votre Majeſté ou votre humanité me fait l'honneur de me mander qu'elle eſt obligée à préſent de donner la préférence à la politique ſur la métaphyſique, et qu'elle s'eſcrime avec notre bon cardinal.

Vous paraiſſez en défiance
De ce ſaint au ciel attaché,
Qui, par eſprit de pénitence,
Quitta ſon petit évêché
Pour être humblement roi de France:
Je penſe qu'il va s'occuper,

Avec un zèle catholique,
Du juſte ſoin de vous tromper; 1740.
Car vous êtes un hérétique.

On a agité ici la queſtion : Si votre Majeſté ſe ferait ſacrer et oindre ou non ; je ne vois pas qu'elle ait beſoin de quelques gouttes d'huile pour être reſpectable et chère à ſes peuples. Je révère fort les ſaintes ampoules, ſur-tout lorſqu'elles ont été apportées du ciel, et pour des gens tels que *Clovis ;* et je ſais bon gré à *Samuel* d'avoir verſé de l'huile d'olive ſur la tête de *Saül*, puiſque les oliviers étaient fort communs dans leur pays.

Mais, Seigneur, après tout, quand vous ne ſeriez point
Ce que l'Ecriture appelle *oint*,
Vous n'en ſeriez pas moins mon héros et mon maître;
Le grand cœur, les vertus, les talens font un roi,
Et vous ſeriez ſacré pour la terre et pour moi,
Sans qu'on vît votre front huilé des mains d'un prêtre.

Puiſque votre Majeſté qui s'eſt faite homme, continue toujours à m'honorer de ſes lettres, j'oſe la ſupplier de me dire comment elle partage ſa journée; j'ai bien peur qu'elle ne travaille trop ; on ſoupe quelquefois ſans avoir mis d'intervalle entre le travail et le repas ; on ſe relève le lendemain avec une digeſtion laborieuſe, on travaille avec la tête moins nette ; on s'efforce, et on tombe malade : au nom du genre humain à qui vous devenez néceſſaire, prenez ſoin d'une ſanté ſi précieuſe.

Je demanderai encore une autre grâce à votre Majeſté, c'eſt, quand elle aura fait quelque nouvel

établiſſement, qu'elle aura fait fleurir quelqu'un des
1740. beaux arts, de daigner m'en inſtruire, car ce ſera m'apprendre les nouvelles obligations que je lui aurai; il y a un mot dans la lettre de votre Majeſté qui m'a tranſporté ; elle me fait eſpérer une viſion béatifique cette année. Je ne ſuis pas le ſeul qui ſoupire après ce bonheur. La reine de *Saba* voudrait prendre des meſures pour voir *Salomon* dans ſa gloire. J'ai fait part à M. de *Keyſerling* d'un petit projet ſur cela; mais j'ai bien peur qu'il n'échoue.

J'eſpère dans ſix ou ſept ſemaines, ſi les libraires hollandais ne me trompent point, envoyer à votre Majeſté le meilleur livre et le plus utile qu'on ait jamais fait, un livre digne de vous et de votre règne.

Je ſuis avec la plus tendre reconnaiſſance, avec profond reſpect, cela va ſans dire, avec des ſentimens que je ne peux exprimer, Sire, de votre Majeſté, &c.

LETTRE III.

DU ROI.

A Charlotembourg, le 12 juin.

NON, ce n'eſt plus du mont Remus,
Douce et ſtudieuſe retraite
D'où mes vers vous ſont parvenus,
Que je date ces vers confus;
Car dans ce moment le poëte
Et le prince ſont confondus.

Déformais mon peuple que j'aime
Eſt l'unique Dieu que je ſers : 1740.
Adieu les vers et les concerts,
Tous les plaiſirs, Voltaire même ;
Mon devoir eſt mon dieu ſuprême.
Qu'il entraîne de ſoins divers !
Quel fardeau que le diadême !

Quand ce Dieu ſera ſatisfait,
Alors dans vos bras, cher Voltaire,
Je volerai, plus prompt qu'un trait,
Puiſer, dans les leçons de mon ami ſincère,
Quel doit être d'un roi le ſacré caractère.

Vous voyez, mon cher ami, que le changement du ſort ne m'a pas tout-à-fait guéri de la métromanie, et que peut-être je n'en guérirai jamais. J'eſtime trop l'art d'*Horace* et de *Voltaire* pour y renoncer ; et je ſuis du ſentiment que chaque choſe de la vie a ſon temps.

J'avais commencé une épître *ſur les abus de la mode et de la coutume*, lors même que la coutume de la primogéniture m'obligeait de monter ſur le trône et de quitter mon épître pour quelque temps. J'aurais volontiers changé mon épître en ſatire contre cette même mode, ſi je ne ſavais que la ſatire doit être bannie de la bouche des princes.

Enfin, mon cher *Voltaire*, je flotte entre vingt occupations, et je ne déplore que la briéveté des jours, qui me paraiſſent trop courts de 24 heures.

Je vous avoue que la vie d'un homme qui n'exiſte que pour réfléchir et pour lui-même, me ſemble

—— infiniment préférable à la vie d'un homme dont
1740. l'unique occupation doit être de faire le bonheur des autres.

Vos vers ſont charmans (1). Je n'en dirai rien, car ils ſont trop flatteurs.

Mon cher *Voltaire*, ne vous refuſez pas plus longtemps à l'empreſſement que j'ai de vous voir. Faites en ma faveur tout ce que vous croyez que votre humanité comporte. J'irai à la fin d'auguſte à Véſel, et peut-être plus loin. Promettez-moi de me joindre, car je ne ſaurais vivre heureux ni mourir tranquille ſans vous avoir embraſſé. Adieu.

FÉDÉRIC.

Mille complimens à la Marquiſe. Je travaille des deux mains ; d'un côté à l'armée, de l'autre au peuple et aux beaux arts.

LETTRE IV.

DU ROI.

A Charlotembourg, le 24 juin.

MON CHER AMI,

CELUI qui vous rendra cette lettre de ma part, eſt l'homme de ma dernière épître. Il vous rendra du vin de Hongrie à la place de vos vers immortels, et ma mauvaiſe proſe au lieu de votre admirable

(1) Voyez l'épître XLIX au roi de Pruſſe, vol. d'*Epîtres*, page 107.

philoſophie. Je ſuis accablé et ſurchargé d'affaires ; mais dès que j'aurai quelques momens de loiſir, vous recevrez de moi les mêmes tributs que par le paſſé, et aux mêmes conditions. Je ſuis à la veille d'un enterrement, d'une augmentation de beaucoup de voyages et de ſoins auxquels mon devoir m'engage. Je vous demande excuſe ſi ma lettre, et celle que vous avez reçue il y a trois ſemaines, ſe reſſentent de quelque peſanteur : ce grand travail finira, et alors mon eſprit pourra reprendre ſon élaſticité naturelle. 1740.

Vous, le ſeul Dieu qui m'inſpirez,
Voltaire, en peu vous me verrez,
Libre de ſoins, d'inquiétudes,
Chanter vos vers et mes plaiſirs ;
Mais, pour combler tous mes déſirs,
Venez charmer nos ſolitudes.

C'eſt en tremblant que ma muſe me dicte ce dernier vers ; et je ſais trop que l'amitié doit céder à l'amour.

Adieu, mon cher *Voltaire*, aimez-moi toujours un peu. Dès que je pourrai faire des odes et des épîtres, vous en aurez les gants. Mais il faut avoir beaucoup de patience avec moi, et me donner le temps de me traîner lentement dans la carrière où je viens d'entrer. Ne m'oubliez pas, et ſoyez sûr qu'après le ſoin de mon pays, je n'ai rien de plus à cœur que de vous convaincre de l'eſtime avec laquelle je ſuis,

votre très-fidèle ami,

FÉDÉRIC.

LETTRE V.

DE M. DE VOLTAIRE.

A la Haye.

SIRE,

1740. DANS cette troiſième lettre, je demande pardon à votre Majeſté des deux premières qui ſont trop bavardes.

J'ai paſſé cette journée à conſulter des avocats et à faire traiter ſous-main avec *Vanduren*. J'ai été procureur et négociateur. Je commence à croire que je viendrai à bout de lui, ainſi de deux choſes l'une, ou l'ouvrage ſera ſupprimé à jamais, ou il paraîtra d'une manière entièrement digne de ſon auteur.

Que votre Majeſté ſoit sûre que je reſterai ici, qu'elle ſera entièrement ſatisfaite, ou que je mourrai de douleur. Divin *Marc-Aurèle*, pardonnez à ma tendreſſe. J'ai entendu dire ici ſecrétement que votre Majeſté viendrait à la Haye. J'ai de plus entendu dire auſſi que ce voyage pourrait être utile à ſes intérêts.

Vos intérêts, Sire, je les chéris ſans doute ; mais il ne m'appartient ni d'en parler ni de les entendre.

Tout ce que je fais, c'eſt que ſi votre humanité vient ici, elle gagnera les cœurs, tout hollandais qu'ils ſont. Votre Majeſté a déjà ici de grands partiſans.

J'ai dîné ici aujourd'hui avec un député de Friſe, nommé M. *Halloy*, qui a eu l'honneur de voir votre Majeſté à l'armée, qui compte lui faire ſa cour à Clèves, et qui penſe ſur le *Marc-Aurèle* du Nord comme moi. Oh! que je vais demain embraſſer ce M. *Halloy!* Aujourd'hui M. de *Fénélon*.... 1740.

(*Le reſte manque.*)

LETTRE VI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Juin.

SIRE,

HIER vinrent pour mon bonheur,
Deux bons tonneaux de Germanie :
L'un contient du vin de Hongrie,
L'autre eſt la panſe rebondie
De monſieur votre ambaſſadeur.

Si les rois ſont les images des dieux, et les ambaſſadeurs les images des rois, il s'enſuit, Sire, par le quatrième théorême de *Wolf* que les Dieux ſont joufflus, et ont une phyſionomie très-agréable. Heureux ce M. de *Camas*, non pas tant de ce qu'il repréſente votre Majeſté que de ce qu'il la reverra!

Je volai hier au ſoir chez cet aimable M. de *Camas* envoyé et chanté par ſon roi, et dans le peu qu'il m'en dit, j'appris que votre Majeſté, que j'appellerai

1740. toujours votre humanité, vit en homme plus que jamais ; et qu'après avoir fait ſa charge de roi, ſans relâche, les trois quarts de la journée, elle jouit le ſoir des douceurs de l'amitié qui ſont ſi au-deſſus de celles de la royauté.

Nous allons dîner dans une demi-heure tous enſemble chez madame la marquiſe *du Châtelet :* jugez, Sire, quelle ſera ſa joie et la mienne. Depuis l'apparition de M. de *Keyſerling* nous n'avons pas eu un ſi beau jour.

Cependant vous courez ſur les bords du Prégel,
Lieux où glace eſt fréquente et très-rare eſt dégel.
Puiſſe un diadême éternel
Orner cet aimable viſage!
Apollon l'a déjà couvert de ſes lauriers :
Mars y joindra les ſiens, ſi jamais l'héritage
De ce beau pays de Juliers
Dépendait des combats et de votre courage.

Votre Majeſté ſait qu'*Apollon*, le Dieu des vers, tua le ſerpent *Pithon* et les *Aloïdes :* le Dieu des arts ſe battait comme un diable dans l'occaſion.

Ce Dieu vous a donné ſon carquois et ſa lyre ;
Si l'on doit vous chérir, on doit vous redouter.
Ce n'eſt point des exploits que ce grand cœur déſire ;
Mais vous ſavez les faire, et les ſavez chanter.

C'eſt un peu trop à la fois, Sire : mais votre deſtin eſt de réuſſir à tout ce que vous entreprendrez, parce que je ſais de bonne part que vous avez cette fermeté d'ame qui fait la baſe des grandes vertus. D'ailleurs

DIEU bénira, ſans doute, le règne de votre humanité, puiſque, quand elle s'eſt bien fatiguée tout le jour à être roi pour faire des heureux, elle a encore la bonté d'orner ſa lettre, à moi chétif, 1740.

D'un des plus aimables ſixains
Qu'écrive une plume légère;
Vers doux et ſentimens humains:
De telle eſpèce il n'en eſt guère
Chez nos ſeigneurs les ſouverains,
Ni chez le bel eſprit vulgaire.

Votre humanité eſt bien adorable de la façon dont elle parle à ſon ſujet ſur le voyage de Clèves.

Vous faites trop d'honneur à ma perſévérance;
Connaiſſez les vrais nœuds dont mon cœur eſt lié.
Je ne ſuis plus, hélas! dans l'âge où l'on balance
Entre l'amour et l'amitié.

Je me berce des plus flatteuſes eſpérances ſur la viſion béatifique de Clèves. Si le roi de France envoie complimenter votre Majeſté par qui je le déſire, je vous fais ma cour; ſinon, je vous fais encore ma cour. Votre Majeſté ne ſouffrira-t-elle pas qu'on vienne lui rendre hommage en ſon privé nom, ſans y venir en cérémonie? De manière ou d'autre, *Siméon verra ſon ſalut*.

L'ouvrage de *Marc-Aurèle* eſt bientôt tout imprimé. J'en ai parlé à votre Majeſté dans cinq lettres; je l'ai envoyé ſelon la permiſſion expreſſe de votre Majeſté: et voilà M. de *Camas* qui me dit qu'il y a

1740. un ou deux endroits qui déplairaient à certaines puiſſances. Mais moi, j'ai pris la liberté d'adoucir ces deux endroits, et j'oſerais bien répondre que le livre fera autant d'honneur à ſon auteur, quel qu'il ſoit, qu'il ſera utile au genre humain. Cependant s'il avait pris un remords à votre Majeſté, il faudrait qu'elle eût la bonté de ſe hâter de me donner ſes ordres, car dans un pays comme la Hollande, on ne peut arrêter l'empreſſement avide d'un libraire qui ſent qu'il a ſa fortune ſous la preſſe.

Si vous ſaviez, Sire, combien votre ouvrage eſt au-deſſus de celui de *Machiavel*, même par le ſtyle, vous n'auriez pas la cruauté de le ſupprimer. J'aurais bien des choſes à dire à votre Majeſté ſur une académie qui fleurira bientôt ſous ſes auſpices: me permettra-t-elle d'oſer lui préſenter mes idées, et de les ſoumettre à ſes lumières ?

Je ſuis toujours avec le plus reſpectueux et le plus tendre dévouement, &c.

LETTRE VII.

DU ROI.

A Charlotembourg, le 27 juin.

MON CHER VOLTAIRE,

Vos lettres me font toujours un plaiſir infini, non pas par les louanges que vous me donnez, mais par la proſe inſtructive et les vers charmans qu'elles contiennent.

contiennent. Vous voulez que je vous parle de moi-même comme l'éternel abbé de *Chaulieu*. Qu'importe; il faut vous contenter. 1740.

Voici donc la gazette de Berlin telle que vous me la demandez.

J'arrivai le vendredi au ſoir à Potſdam où je trouvai le roi dans une ſi triſte ſituation que j'augurai bientôt que ſa fin était prochaine. Il me témoigna mille amitiés ; il me parla plus d'une grande heure ſur les affaires, tant internes qu'étrangères, avec toute la juſteſſe d'eſprit et le bon ſens imaginables. Il me parla de même le ſamedi et le dimanche ; le lundi, paraiſſant très-tranquille, très-réſigné, et ſoutenant ſes ſouffrances avec beaucoup de fermeté, il réſigna la régence entre mes mains. Le mardi matin à cinq heures, il prit tendrement congé de mes frères, de tous les officiers de marque, et de moi. La reine, mes frères et moi nous l'avons aſſiſté dans ſes dernières heures : dans ſes angoiſſes il a témoigné le ſtoïciſme de *Caton*. Il eſt expiré avec la curioſité d'un phyſicien ſur ce qui ſe paſſait en lui à l'inſtant même de ſa mort, et avec l'héroïſme d'un grand homme, nous laiſſant à tous des regrets ſincères de ſa perte, et ſa mort courageuſe comme un exemple à ſuivre.

Le travail infini qui m'eſt échu en partage depuis ſa mort, laiſſe à peine du temps à ma juſte douleur. J'ai cru que depuis la perte de mon père, je me devais entièrement à la patrie. Dans cet eſprit j'ai travaillé autant qu'il a été en moi pour prendre les arrangemens les plus prompts et les plus convenables au bien public.

1740. J'ai d'abord commencé par augmenter les forces de l'Etat de ſeize bataillons, de cinq eſcadrons de huſſards et d'un eſcadron de gardes-du-corps. J'ai poſé les fondemens de notre nouvelle académie. J'ai fait acquiſition de *Wolf*, de *Maupertuis*, d'*Algarotti*. J'attends la réponſe de *s'Graveſende*, de *Vaucanſon* et d'*Euler*. J'ai établi un nouveau collége pour le commerce et les manufactures; j'engage des peintres et des ſculpteurs, et je pars pour la Pruſſe pour y recevoir l'hommage, &c. ſans la ſainte ampoule et ſans les cérémonies inutiles et frivoles que l'ignorance et la ſuperſtition ont établies, et que la coutume favoriſe.

Mon genre de vie eſt aſſez déréglé quant à préſent, car la Faculté a trouvé à propos de m'ordonner *ex officio* de boire des eaux de Pirmont. Je me lève à quatre heures, je bois les eaux juſqu'à huit, j'écris juſqu'à dix, je vois les troupes juſqu'à midi, j'écris juſqu'à cinq heures, et le ſoir je me délaſſe en bonne compagnie. Lorſque les voyages ſeront finis, mon genre de vie ſera plus tranquille et plus uni; mais juſqu'à préſent j'ai le cours ordinaire des affaires à ſuivre, j'ai les nouveaux établiſſemens de ſurplus, et avec cela beaucoup de complimens inutiles à faire, d'ordres circulaires à donner, &c.

Ce qui me coûte le plus eſt l'établiſſement de magaſins aſſez conſidérables dans toutes les provinces, pour qu'il s'y trouve une proviſion de grains d'une année et demie de conſommation pour chaque pays.

Laſſé de parler de moi-même,
Souffrez du moins, ami charmant,

Que je vous apprenne gaîment
La joie et le plaiſir extrême
Que nos premiers embraſſemens
Déjà ſont ſentir à mes ſens.
Orphée approchant d'Euridice,
Au fond de l'infernal manoir,
Sentit, je crois, moins de délice
Que m'en pourra donner le plaiſir de vous voir.
Mais je crains moins Pluton que je crains Emilie;
Ses attraits pour jamais enchaînent votre vie.

1740.

LETTRE VIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A la Haye, le 20 juillet.

TANDIS que votre Majeſté
Allait en poſte au pôle arctique
Pour faire la félicité
De ſon peuple lithuanique,
Ma très-chétive infirmité
Allait d'un air mélancolique,
Dans un charriot déteſté,
Par Satan ſans doute inventé,
Dans ce peſant climat belgique.
Cette voiture eſt ſpécifique
Pour trémouſſer et ſecouer
Un bourguemeſtre apoplectique;
Mais, certe il fut fait pour rouer
Un petit français très-étique,
Tel que je ſuis, ſans me louer.

1740. J'arrivai donc hier à la Haye, après avoir eu bien de la peine d'obtenir mon congé.

Mais le devoir parlait, il faut fuivre ſes lois;
Je vous immolerais ma vie;
Et ce n'eſt que pour vous, digne exemple des rois,
Que je peux quitter Emilie.

Vos ordres me ſemblaient poſitifs, la bonté tendre et touchante avec laquelle votre humanité me les a donnés, me les rendait encore plus ſacrés. Je n'ai donc pas perdu un moment. J'ai pleuré de voyager ſans être à votre ſuite; mais je me ſuis conſolé, puiſque je feſais quelque choſe que votre Majeſté ſouhaitait que je fiſſe en Hollande.

Un peuple libre et mercenaire,
Végétant dans ce coin de terre,
Et vivant toujours en bateau,
Vend aux voyageurs l'air et l'eau,
Quoique tous deux n'y valent guère.
Là, plus d'un fripon de libraire
Débite ce qu'il n'entend pas,
Comme fait un prêcheur en chaire;
Vend de l'eſprit de tous états,
Et fait paſſer en Germanie
Une cargaiſon de romans
Et d'inſipides ſentimens
Que toujours la France a fournie.

La première choſe que je fis hier en arrivant fut d'aller chez le plus retors et le plus hardi libraire du pays, qui s'était chargé de la choſe en queſtion. Je répète encore à votre Majeſté que je n'avais pas laiſſé

dans le manuſcrit un mot dont perſonne en Europe pût ſe plaindre. Mais malgré cela, puiſque votre Majeſté avait à cœur de retirer l'édition, je n'avais plus ni d'autre volonté ni d'autre déſir. J'avais déjà fait ſonder ce hardi fourbe nommé *Jean Vanduren* (1), et j'avais envoyé en poſte un homme qui par proviſion devait au moins retirer ſous des prétextes plauſibles quelques feuilles du manuſcrit, lequel n'était pas à moitié imprimé ; car je ſavais bien que mon hollandais n'entendrait à aucune propoſition. En effet, je ſuis venu à temps, le ſcélérat avait déjà refuſé de rendre une page du manuſcrit. Je l'envoyai chercher, je le ſondai, je le tournai de tous les ſens : il me fit entendre que maître du manuſcrit, il ne s'en deſſaiſirait jamais pour quelque avantage que ce pût être, qu'il avait commencé l'impreſſion, qu'il la finirait. 1740.

Quand je vis que j'avais affaire à un hollandais qui abuſait de la liberté de ſon pays, et à un libraire qui pouſſait à l'excès ſon droit de perſécuter les auteurs, ne pouvant ici confier mon ſecret à perſonne, ni implorer le ſecours de l'autorité, je me ſouvins que votre Majeſté dit dans un des chapitres de l'Anti-Machiavel qu'il eſt permis d'employer quelque honnête fineſſe en fait de négociations. Je dis donc à *Jean Vanduren* que je ne venais que pour corriger quelques pages du manuſcrit : „ Très-vo-„ lontiers, Monſieur, me dit-il ; ſi vous voulez „ venir chez moi, je vous le confierai généreuſement „ feuille à feuille, vous corrigerez ce qu'il vous

(1) Libraire de Hollande qui imprimait l'*Anti-Machiavel.*

1740. ,, plaira, enfermé dans ma chambre en préſence ,, de ma famille et de mes garçons. ,,

J'acceptai ſon offre cordiale, j'allai chez lui, et je corrigeai en effet quelques feuilles qu'il reprenait à meſure, et qu'il liſait pour voir ſi je ne le trompais point. Lui ayant inſpiré par-là un peu moins de défiance, j'ai retourné aujourd'hui dans la même priſon où il m'a enfermé de même, et ayant obtenu ſix chapitres à la fois pour les confronter, je les ai raturés de façon et j'ai écrit dans les interlignes de ſi horribles galimatias et des coq-à-l'âne ſi ridicules que cela ne reſſemble plus à un ouvrage. Cela s'appelle faire ſauter ſon vaiſſeau en l'air pour n'être point pris par l'ennemi. J'étais au déſeſpoir de ſacrifier un ſi bel ouvrage ; mais enfin j'obéiſſais au roi que j'idolâtre, et je vous réponds que j'y allais de bon cœur. Qui eſt étonné à préſent et confondu ? c'eſt mon vilain. J'eſpère demain faire avec lui un marché honnête, et le forcer à me rendre le tout, manuſcrit et imprimé ; et je continuerai à rendre compte à votre Majeſté.

LETTRE IX.

DU ROI.

A Charlotembourg, le 29 juillet.

MON CHER AMI,

DES voyageurs qui reviennent des bords du *Frichhaf* ont lu vos charmans ouvrages qui leur ont paru un reſtaurant admirable, et dont ils avaient grand beſoin pour les rappeler à la vie. Je ne dis rien de vos vers que je louerais beaucoup ſi je n'en étais le ſujet; mais un peu moins de louanges, et il n'y aurait rien de plus beau au monde. 1740.

Mon large ambaſſadeur, à panſe rebondie,
Harangue le roi très-chrétien,
Et gens qu'il ne vit de ſa vie;
Il en gagnera l'étiſie,
En très-bon rhétoricien.

Fleuri nous affublait d'un bavard de ſa clique,
Mutilé de trois doigts, courtois en matelot;
Je me tais ſur Camas, je connais ſa pratique,
Et l'on verra s'il eſt manchot.

Les lettres de *Camas* ne ſont remplies que de Bruxelles: il ne tarit point ſur ce ſujet, et à juger par ſes relations, il ſemble qu'il ait été envoyé à *Voltaire*, et non à *Louis*.

1740. Je vous envoie les ſeuls vers que j'aie eu le temps de faire depuis long-temps. *Algarotti* les a fait naître; le ſujet eſt *la jouiſſance*. L'italien ſuppoſait que nous autres habitans du Nord ne pouvions pas ſentir auſſi vivement que les voiſins du lac de la Guarde. J'ai ſenti et j'ai exprimé ce que j'ai pu pour lui montrer juſqu'où notre organiſation pouvait nous procurer du ſentiment. C'eſt à vous de juger ſi j'ai bien peint ou non. Souvenez-vous au moins qu'il y a des inſtans auſſi difficiles à repréſenter que l'eſt le ſoleil dans ſa plus grande ſplendeur; les couleurs ſont trop pâles pour les peindre; et il faut que l'imagination du lecteur ſupplée au défaut de l'art.

Je vous ſuis très-obligé des peines que vous voulez bien vous donner touchant l'impreſſion de l'Anti-Machiavel. L'ouvrage n'était pas encore digne d'être publié; il faut mâcher et remâcher un ouvrage de cette nature, afin qu'il ne paraiſſe pas d'une manière incongrue aux yeux du public toujours enclin à la ſatire. Je me prépare à partir ſous peu de jours pour le pays de Clèves. C'eſt là que

J'entendrai donc les ſons de la lyre d'Orphée;
Je verrai ces ſavantes mains
Qui, par des ouvrages divins,
Aux cieux des immortels placent votre trophée.

J'admirerai ces yeux ſi clairs et ſi perçans
Que les ſecrets de la nature,
Cachés dans une nuit obſcure,
N'ont pu ſe dérober à leurs regards puiſſans.

Je baiſerai cent fois cette bouche éloquente
Dans le ſérieux et le badin,
Dont la voix folâtre et touchante
Va du cothurne au brodequin,
Toujours enchantereſſe et toujours plus charmante. 1740.

Enfin je me fais une véritable joie de voir l'homme du monde entier que j'aime et que j'eſtime le plus.

Pardonnez mes *lapſus calami* et mes autres fautes. Je ne ſuis pas encore dans une aſſiette tranquille ; il me faut expédier mon voyage, après quoi j'eſpère trouver du temps pour moi.

Adieu, charmant, divin *Voltaire ;* n'oubliez pas les pauvres mortels de Berlin qui vont faire diligence pour joindre dans peu les dieux de Cirey. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE X.

DE M. DE VOLTAIRE.

Auguſte.

SIRE,

VOTRE humanité ne recevra point cette poſte de mes paquets énormes. Un petit accident d'ivrogne arrivé dans l'imprimerie a retardé l'achévement de l'ouvrage que je fais faire. Ce ſera pour le premier ordinaire ; cependant, ce fripon de *Vanduren* débite ſa marchandiſe, et en a déjà trop vendu.

1740.

Parmi ce tribut légitime
D'amour, de reſpect et d'eſtime
Que vous donne le genre humain,
Le très-fade couſin-germain (1)
Du très-prolixe Télémaque,
Très-dévotement vous attaque,
Et prétend vous miner ſous main.
Ce bon papiſte vous condamne,
Et vous et le Machiavel,
A rôtir avec Uriel,
Ainſi que tout auteur profane.
Il ſera damné comme un chien,
Dit-il, cet auteur qu'on renomme;
Ce n'eſt qu'un ſage, un honnête homme,
Je veux un fripon bon chrétien,
Et qui ſoit ſerviteur de Rome.
Ainſi parle ce bon bigot,
Pilier boiteux de ſon Egliſe;
Comme ignorant je le mépriſe,
Mais je le crains comme dévot.

Lui et le jéſuite *la Ville* (2) qui lui ſert de ſecrétaire commencent pourtant à raccourcir la prolixité de leurs phraſes inſolentes en faveur du prélat liégeois. Ils parlaient ſur cela avec trop d'indécence. La dernière lettre de votre Majeſté a fait par-tout un effet

(1) Le marquis de *Fénélon*, alors ambaſſadeur en Hollande. Il était fort dévot, d'ailleurs aſſez aimable et bon officier. Voyez l'*Eloge des officiers morts dans la guerre de 1741 :* Mélanges littéraires, tome I.

(2) Depuis premier commis des affaires étrangères. Il quitta les jéſuites tandis que *Lavaur*, ſecrétaire du marquis de *Fénélon* lui cédait ſa place pour prendre l'habit de ſaint *Ignace*. C'eſt ce même *Lavaur* qui a joué depuis un rôle ſi ſingulier dans l'affaire du comte de *Lalli*.

admirable. Qu'il me ſoit permis, Sire, de repréſenter à votre Majeſté que vous renvoyez, dans cette lettre publique, aux proteſtations faites contre les contrats ſubreptices d'échange, et aux raiſons déduites dans le mémoire de 1737. Comme l'abrégé que j'ai fait de ce mémoire eſt la ſeule pièce qui ait été connue et miſe dans les gazettes, je me flatte que c'eſt donc à cet abrégé que vous renvoyez, et qu'ainſi votre Majeſté n'eſt plus mécontente que j'aie oſé ſoutenir vos droits d'une main deſtinée à écrire vos louanges. Cependant je ne reçois de nouvelles de votre Majeſté ni ſur cela, ni ſur Machiavel. 1740.

C'eſt un plaiſant pays que celui-ci. Croiriez-vous, Sire, que *Vanduren* ayant le premier annoncé qu'il vendrait l'Anti-Machiavel, eſt en droit par-là de le vendre, ſelon les lois, et croit pouvoir empêcher tout autre libraire de vendre l'ouvrage?

Cependant, comme il eſt abſolument néceſſaire, pour faire taire certaines gens, que l'ouvrage paraiſſe un peu plus chrétien, je me charge ſeul de l'édition, pour éviter toute chicane, et je vais en faire des préſens par-tout; cela ſera plus prompt, plus noble et plus conciliant: trois choſes dont je fais cas.

Rouſſeau, cet errant hypocrite,
D'un vieil hébreu vieux paraſite,
A quitté ces triſtes climats.
Monſieur du Lis, l'iſraélite,
Le plus riche juif des Etats,
A donné, d'un air d'importance,
L'aumône de cinq cents ducats
A ſon rimeur dans l'indigence:

1740.

Le rimeur ne jouira pas
De cette aumône magnifique;
Déjà ſon ame ſatirique
Eſt dans les ombres du trépas,
Et ſon corps eſt paralytique.
Pour la peſante république
De noſſeigneurs des Pays-Bas,
Elle eſt toujours apoplectique.

LETTRE XI.

DU ROI.

A Berlin, le 5 auguſte.

MON CHER VOLTAIRE,

J'AI reçu trois de vos lettres dans un jour de trouble, de cérémonie et d'ennui. Je vous en ſuis infiniment obligé. Tout ce que je puis vous répondre à préſent, c'eſt que je remets le Machiavel à votre diſpoſition, et je ne doute point que vous n'en uſiez de façon que je n'aie pas lieu de me repentir de la confiance que je mets en vous. Je me repoſe entièrement ſur mon cher éditeur.

J'écrirai à madame *du Châtelet* en conſéquence de ce que vous déſirez. A vous parler franchement touchant ſon voyage, c'eſt *Voltaire*, c'eſt vous, c'eſt mon ami que je déſire de voir; et la divine *Emilie* avec toute ſa divinité n'eſt que l'acceſſoire d'*Apollon* newtonianiſé.

Je ne puis vous dire encore ſi je voyagerai ou ſi je ne voyagerai pas. Apprenez, mon cher *Voltaire*, que

le roi de Pruſſe eſt une girouette de politique : il me faut l'impulſion de certains vents favorables pour voyager, ou pour diriger mes voyages. Enfin, je me confirme dans les ſentimens qu'un roi eſt mille fois plus malheureux qu'un particulier. Je ſuis l'eſclave de la fantaiſie de tant d'autres puiſſances que je ne peux jamais, touchant ma perſonne, ce que je veux. Arrive cependant ce qui pourra, je me flatte de vous voir. Puiſſiez-vous être uni à jamais à mon bercail ! 1740.

Adieu, mon cher ami, eſprit ſublime, premier né des êtres penſans. Aimez-moi toujours ſincèrement, et ſoyez perſuadé qu'on ne ſaurait vous aimer et vous eſtimer plus que je fais. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE XII.

DU ROI.

A Berlin, le 6 auguſte.

MON CHER AMI,

Je me conforme entièrement à vos ſentimens, et je vous fais arbitre. Vous en jugerez comme vous le trouverez à propos ; et je ſuis tranquille, car mes intérêts ſont en bonnes mains.

Vous aurez reçu de moi une lettre datée d'hier ; voici la ſeconde que je vous écris de Berlin ; je m'en rapporte au contenu de l'autre. S'il faut qu'*Emilie* accompagne *Apollon*, j'y conſens ; mais ſi je puis

1740. vous voir ſeul, je préférerai le dernier. Je ſerais trop ébloui, je ne pourrais ſoutenir tant d'éclat à la fois; il me faudrait le voile de *Moïſe* pour tempérer les rayons mêlés de vos divinités.

Pour le coup, mon cher *Voltaire*, ſi je ſuis ſurchargé d'affaires, je travaille ſans relâche; mais je vous prie de m'accorder ſuſpenſion d'armes. Encore quatre ſemaines, et je ſuis à vous pour jamais.

Vous ne ſauriez augmenter les obligations que je vous dois, ni la parfaite eſtime avec laquelle je ſuis à jamais votre inviolable ami,

FÉDÉRIC.

LETTRE XIII.

DU ROI.

A Remusberg, le 8 auguſte.

MON CHER VOLTAIRE,

Je crois que *Vanduren* vous coûte plus de ſoins et de peines que *Henri IV.* En verſifiant la vie d'un héros, vous écriviez l'hiſtoire de vos penſées; mais en harcelant un ſcélérat, vous joûtez avec un ennemi indigne de vous être oppoſé. Je vous ai d'autant plus d'obligation de l'affection avec laquelle vous prenez mes intérêts à cœur, et je ne demande pas mieux que de vous en témoigner ma reconnaiſſance. Faites donc rouler la preſſe puiſqu'il le faut

pour punir la ſcélérateſſe d'un miſérable. Rayez, changez, corrigez et remplacez tous les endroits qu'il vous plaira. Je m'en remets à votre diſcernement. 1740.

Je pars dans huit jours pour Dantzick, et je compte être le 22 à Francfort. En cas que vous y ſoyez, je m'attends bien, à mon paſſage, de vous voir chez moi. Je compte pour sûr de vous embraſſer à Clèves ou en Hollande.

Maupertuis eſt autant qu'engagé chez nous; mais il me manque encore beaucoup d'autres ſujets que vous me ferez plaiſir de m'indiquer.

Adieu, charmant *Voltaire;* il faut que je quitte ce qu'il y a de plus aimable parmi les hommes pour diſputer le terrain à toutes ſortes de *Vandurens* politiques, qui pour ſurcroît de malheurs n'ont pas des carmes pour confeſſeurs.

Aimez-moi toujours, et ſoyez sûr de l'eſtime inviolable que j'ai pour vous.

FÉDÉRIC.

LETTRE XIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Bruxelles, le 22 auguſte.

1740. Ce ſera donc un nouveau Salomon
Qui de Saba viendra trouver la reine ;
S'il en naiſſait quelque divin poupon,
Bien ce ſerait pour la nature humaine,
Mais j'aime mieux qu'il n'en advienne rien :
C'eſt bien aſſez pour la terre embellie
D'un Salomon avec une Emilie ;
Le monde et moi ne voulons d'autre bien.

Or, Sire, voici le fait. Le monde attache des yeux de linx ſur mon *Salomon*. Mais eſt-il vrai qu'il va en France ? dit l'un : il verra l'Italie, dit l'autre, et on l'élira pape, pour régénérer Rome. Paſſera-t-il par Bruxelles ? on parie pour et contre. S'il y paſſe, dit madame la princeſſe de *la Tour*, il logera dans ma maiſon. Oh ! pour cela, non, madame la Princeſſe, ſa Majeſté ne logera point chez votre Alteſſe ſéréniſſime ; et s'il vient à Bruxelles, il y ſera très-incognito ; il logera, lui et ſa ſuite aimable, chez *Emilie*. C'eſt la dernière maiſon de la ville, loin du peuple et des alteſſes bruxelloiſes, et il y ſera tout auſſi-bien que chez vous, quoique cette maiſon de louage ne ſoit pas ſi bien meublée que la vôtre. Voilà ce que je penſe. Mais que fait la princeſſe de *la Tour* de la campagne où elle eſt ? elle

envoie

envoie tout courant ſavoir de madame *du Châtelet*, ſi ſa Majeſté paſſera ; et madame *du Châtelet* répond qu'il n'y a pas un mot de vrai, et que tout ce qu'on dit eſt un conte. Ne voilà-t-il pas madame de *la Tour* qui ſur le champ envoie des courriers pour ſavoir la vérité du fait ! Sire, le monde eſt bien curieux. Il n'y aurait qu'à faire mettre dans les gazettes que votre Majeſté va à Aix-la-chapelle ou à Spa, pour dépayſer les nouvelliſtes. 1740.

Cependant s'il était vrai que votre humanité paſsât par Bruxelles, je la ſupplie de faire apporter des gouttes d'Angleterre, car je m'évanouirai de plaiſir.

M. de *Maupertuis* eſt à Véſel pour vous obſerver et vous meſurer. Il n'a vu ni ne verra jamais d'étoile d'une ſi heureuſe influence.

L'affaire de l'Anti-Machiavel eſt en très-bon train pour l'inſtruction et le bonheur du monde. Sire, vos ſujets ſont heureux, et ils le diſent bien ; mais je ferai plus heureux qu'eux tous au commencement de ſeptembre.

Je ſuis avec le plus profond reſpect et cent autres ſentimens inexprimables, &c.

LETTRE XV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Bruxelles, le premier ſeptembre.

SIRE,

1740. — MON roi eſt à Clèves ; une petite maiſon l'attend à Bruxelles ; un palais preſque digne de lui l'attend à Paris, et moi j'attends ici mon maître.

Mon cœur me dit que je touche
A ce moment fortuné
Où j'entendrai de la bouche
De l'Apollon couronné
Ces traits que la ſage Rome
Aurait admirés jadis;
Je verrai, j'entendrai l'homme
Que j'adore en ſes écrits.

O Paris ! ô Paris ! ſéjour des gens aimables et des badauts, du bon et du mauvais goût, de l'équité et de l'injuſtice, grand magaſin de tout ce qu'il y a de bon et de beau, de ridicule et de méchant, ſois digne, ſi tu peux, du vainqueur que tu recevras dans ton enceinte irrégulière et crottée. Puiſſe-t-il te voir incognito et jouir de tout ſans les embarras de la royauté ! puiſſe-t-il ne voir et n'être vu que quand il voudra ! Heureux l'hôtel *du Châtelet*, le

cabinet des muſes, la galerie d'Hercule, le ſallon de l'Amour ! 1740.

Le Sueur et le Brun, nos illuſtres Apelles,
Ces rivaux de l'antiquité,
Ont, en ces lieux chaimans, étalé la beauté
De leurs peintures immortelles;
Les neuf ſœurs elles-même ont orné ce ſéjour
Pour en faire leur ſanctuaire;
Elles avaient prévu qu'il recevrait un jour
Celui qui des neuf ſœurs eſt le juge et le père.

Sire, par tout ce que j'apprends de cette grande ville de Paris, je crois qu'il eſt néceſſaire qu'on diſe un mot dans les gazettes d'une lettre de votre Majeſté à M. de *Maupertuis*, qui y a été imprimée. Il y a ſans doute quelques mots d'oubliés dans la copie incorrecte qui a paru, ce ne ſerait qu'une bagatelle pour tout autre; mais, Sire, votre perſonne eſt en ſpectacle à toute l'Europe : on parle des Etats et des miniſtres des autres ſouverains, et c'eſt de vous qu'on parle; c'eſt vous, Sire, qu'on examine, dont on pèſe toutes les paroles, et qu'on juge déjà avec une ſévérité proportionnée à votre mérite et à votre réputation : pardonnez, Sire, à la franchiſe d'un cœur qui vous idolâtre; je vous importune peut-être; n'importe, le cœur ne peut être coupable. Si votre Majeſté agrée mes réflexions, elle fera parvenir aux gazetiers ce petit mot ci-joint; ſinon elle aura de l'indulgence pour ma tendreſſe trop ſcrupuleuſe, et ce qui touche le moins du monde votre perſonne m'eſt ſacré; les petites choſes me paraiſſent alors les plus grandes.

1740. Pardonnez cette ardeur extrême
De mon zèle trop inquiet ;
C'eſt ainſi que l'amour eſt fait,
Et c'eſt ainſi que je vous aime.

LETTRE XVI.

DU ROI.

A Véſel, le 2 ſeptembre.

MON CHER VOLTAIRE,

J'AI reçu à mon arrivée trois lettres de votre part, des vers divins et de la proſe charmante. J'y aurais répondu d'abord ſi la fièvre ne m'en eût empêché : je l'ai priſe ici fort mal à propos, d'autant plus qu'elle dérange tout le plan que j'avais formé dans ma tête.

Vous voulez ſavoir ce que je ſuis devenu depuis mon départ de Berlin ; vous en trouverez la deſcription ci-jointe. Je ne vais point à Paris, comme on l'a débité ; ce n'a point été mon deſſein d'y aller cette année, mais je pourrais peut-être faire un voyage aux Pays-Bas. Enfin, la fièvre et l'impatience de ne vous avoir pas vu encore ſont à préſent les deux objets qui m'occupent le plus. Je vous écrirai, dès que ma ſanté me le permettra, où et comment je pourrai avoir le plaiſir de vous embraſſer. Adieu.

FÉDÉRIC.

J'ai vu une lettre que vous avez écrite à *Maupertuis:* il ne ſe peut rien de plus charmant. Je vous réitère encore mille remercîmens de la peine que vous avez priſe à la Haye touchant ce que vous ſavez. Conſervez toujours l'amitié que vous avez pour moi; je ſais trop le cas qu'il faut faire d'amis de votre trempe. 1740.

LETTRE XVII.

DU ROI.

A Vésel, le 5 ſeptembre.

De votre paſſe-port muni,
Et d'un certain petit mémoire,
S'en vint ici le ſieur Honi, (1)
En s'applaudiſſant de ſa gloire.

Ah! digne apôtre de Bacchus,
Ayez pitié de ma misère!
De votre vin je ne bois plus;
J'ai la fièvre, c'eſt choſe claire.

» Apollon, qui me fit ces vers,
» Eſt dieu, dit-il, de médecine;
» Entendez ſes charmans concerts,
» Et ſentez ſa force divine. »

(1) Voyez, dans le volume d'*Epîtres* les ſtances dont M. de *Voltaire* avait chargé le marchand de vin *Honi*.

1740.

Je lus vos vers. je les relus ;
Mon ame en fut plus que ravie.
Heureux, dis-je, sont vos élus!
D'un mot vous leur rendez la vie.

Et le plaisir et la santé
Que votre verve a su me rendre,
Et l'amour de l'humanité,
D'un saut me porteront en Flandre.

Enfin, je verrai dans huit jours
Le dieu du Pinde et de Cythère
Entre les Arts et les Amours ;
Cent fois j'embrasserai Voltaire

Partez, Honi, mon précurseur;
Déjà mon esprit vous devance :
L'intérêt est votre moteur,
Le mien c'est la reconnaissance.

J'attends le jour de demain comme étant l'arbitre de mon sort, la marque caractéristique de la fièvre ou de ma guérison. Si la fièvre ne revient plus, je ferai mardi (de demain en huit) à Anvers, où je me flatte du plaisir de vous voir avec la Marquise. Ce sera le plus charmant jour de ma vie. Je crois que j'en mourrai ; mais du moins on ne peut choisir de genre de mort plus aimable.

Adieu, mon cher *Voltaire ;* je vous embrasse mille fois.

FÉDÉRIC.

LETTRE XVIII.

DU ROI.

A Véſel, le 6 ſeptembre.

MON CHER VOLTAIRE,

Il faut, malgré que j'en aie, céder à la fièvre quarte plus ténace qu'un janſéniſte; et quelque envie que j'aie eue d'aller à Anvers et à Bruxelles, je ne me vois pas en état d'entreprendre pareil voyage ſans riſque. Je vous demanderai donc ſi le chemin de Bruxelles à Clèves ne vous paraîtrait pas trop long pour me joindre; c'eſt l'unique moyen de vous voir qui me reſte. Avouez que je ſuis bien malheureux; car à préſent que je puis diſpoſer de ma perſonne et que rien ne m'empêchait de vous voir, la fièvre s'en mêle et paraît avoir le deſſein de me diſputer cette ſatisfaction. 1740.

Trompons la fièvre, mon cher *Voltaire*, et que j'aie du moins le plaiſir de vous embraſſer. Faites bien mes excuſes à la Marquiſe de ce que je ne puis avoir la ſatisfaction de la voir à Bruxelles. Tous ceux qui m'approchent connaiſſent l'intention dans laquelle j'étais, et il n'y avait certainement que la fièvre qui pût me la faire changer.

Je ferai dimanche à un petit endroit proche de Clèves où je pourrai vous poſſéder véritablement à

—— mon aiſe. Si votre vue ne me guérit, je me confeſſe
1740. tout de ſuite.

Adieu ; vous connaiſſez mes ſentimens et mon cœur.

FÉDÉRIC.

LETTRE XIX.

DU ROI.

8 ſeptembre.

Je n'oſe parler à un fils d'*Apollon*, de chevaux, de carroſſes, de relais et de pareilles choſes : ce ſont des détails dont les dieux ne ſe mêlent pas, et que nous autres humains prenons ſur nous. Vous partirez lundi après midi, ſi vous le voulez, pour Bareith; et vous dînerez chez moi en paſſant, s'il vous plaît.

Le reſte de mon mémoire eſt ſi fort barbouillé et en ſi mauvais état que je ne puis vous l'envoyer. Je fais copier les chants VIII et IX de la Pucelle. J'en poſsède à préſent le I, le II, le IV, le V, le VIII et le IX ; je les garde ſous trois clefs pour que l'œil des mortels ne puiſſe les voir.

On dit que vous avez ſoupé hier en bonne compagnie,

Les plus beaux eſprits du canton,
Tous raſſemblés en votre nom,
Tous gens à qui vous deviez plaire,
Tous dévots croyant à Voltaire,
Vous ont unanimement pris
Pour le Dieu de leur paradis.

Le paradis, pour que vous ne vous en ſcandaliſiez pas, eſt pris ici, dans un ſens général, pour un lieu de plaiſir et de joie. Voyez la remarque ſur le dernier vers du *Mondain* (1). *Vale.* 1740.

FÉDÉRIC.

LETTRE XX.

DU ROI.

Septembre.

Tu naquis pour la liberté,
Pour ma maîtreſſe tant chérie,
Que tu courtiſe, en vérité,
Plus que Philis et qu'Emilie.
Tu peux, avec tranquillité,
Dans mon pays, à mon côté,
La courtiſer toute ta vie.
N'as-tu donc de félicité
Que dans ton ingrate patrie?

Je vous remercie encore avec toute la reconnaiſſance poſſible de toutes les peines que vous donnent mes ouvrages. Je n'ai pas le plus petit mot à dire contre tout ce que vous avez fait, ſinon que je regrette le temps que vous emportent ces bagatelles.

(1) Cette remarque ne ſubſiſte plus. M. de *Voltaire* l'avait faite pour ſe ſouſtraire aux clameurs des hypocrites qui feſaient ſemblant de ſe ſcandaliſer de ce vers :

Le paradis terreſtre eſt où je ſuis.

1740. Mandez-moi, je vous prie, les frais et les avances que vous avez faits pour l'impreſſion, afin que je m'acquitte du moins en partie de ce que je vous dois.

J'attends de vous des comédiens, des ſavans, des ouvrages d'eſprit, des inſtructions, et à l'infini des traits de votre grande ame. Je n'ai à vous rendre que beaucoup d'eſtime et de reconnaiſſance, et l'amitié parfaite avec laquelle je ſuis tout à vous.

FÉDÉRIC.

LETTRE XXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A la Haye, ce 22 ſeptembre.

Oui, le monarque prêtre eſt toujours en ſanté,
Loin de lui tout danger s'écarte;
L'Anglais demande en vain qu'il parte
Pour le vaſte pays de l'immortalité;
Il rit, il dort, il dîne, il fête, il eſt fêté,
Sur ſon teint toujours frais eſt la ſérénité;
Mais mon prince a la fièvre quarte!
O fièvre, injuſte fièvre, abandonne un héros
Qui rend le monde heureux, et qui du moins doit l'être!
Va tourmenter notre vieux prêtre;
Va ſaiſir, ſi tu veux, ſoixante cardinaux;
Prends le pape et ſa cour, ſes monſignors, ſes moines,
Va flétrir l'embonpoint des indolens chanoines;
Laiſſe Fédéric en repos.

J'envoie à mon adorable maître l'Anti-Machiavel tel qu'on commence à préſent à l'imprimer; peut-être cette copie ſera-t-elle un peu difficile à lire, mais le temps preſſait ; il a fallu en faire pour Londres, pour Paris et pour la Hollande, relire toutes ces copies et les corriger. Si votre Majeſté veut faire tranſcrire celle-ci correctement, ſi elle a le temps de la revoir, ſi elle veut qu'on y change quelque choſe, je ne ſuis ici que pour obéir à ſes ordres. Cette affaire, Sire, qui vous eſt perſonnelle me tient au cœur bien vivement. Continuez, homme charmant autant que grand prince, homme qui reſſemblez bien peu aux autres hommes, et en rien aux autres rois. 1740.

L'héritier des céſars tient fort ſouvent chapelle;
Des tréſors du Pérou l'indolent poſſeſſeur
A perdu, dit-on, la cervelle
Entre ſa jeune femme et ſon vieux confeſſeur.
George a paru quitter les ſoins de ſa grandeur
Pour une Yarmouth qu'il croit belle.
De Louis, je n'en dirai rien,
C'eſt mon maître, je le révère ;
Il faut le louer et me taire :
Mais plût à Dieu, grand Roi, que vous fuſſiez le mien!

M. de *Fénélon* vint avant-hier chez moi pour me queſtionner ſur votre perſonne, je lui répondis que vous aimez la France et ne la craignez point ; que vous aimez la paix et que vous êtes plus capable que perſonne de faire la guerre ; que vous travaillez à faire fleurir les arts à l'ombre des lois ; que vous

faites tout par vous-même, et que vous écoutez un
1740. bon conſeil. Il parla enſuite de l'évêque de Liége et ſembla l'excuſer un peu, mais l'évêque n'en a pas moins tort, et il en a deux mille démonſtrations à Maſeck. (1)

Je ſuis, &c.

LETTRE XXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

7 octobre.

SIRE,

J'OUBLIAI de mettre dans mon dernier paquet à votre Majeſté la lettre du ſieur *Beck*, ſur laquelle il m'a fallu revenir à la Haye. Je ſuis bien honteux de tant de diſcuſſions dont j'importune votre Majeſté pour une affaire qui devait aller toute ſeule. J'ai fait connaiſſance avec un jeune homme fort ſage, qui a de l'eſprit, des lettres et des mœurs. C'eſt le fils de l'infortuné M. *Luiſius*. Son père n'a eu, je crois, d'autre défaut que de ne pas faire aſſez de cas d'une vie qu'il avait vouée au ſervice de ſon maître. Le fils me ſert dans ma petite négociation avec toute la ſagacité et la diſcrétion imaginables. Je prends la

(1) Il s'agit ici d'une ancienne créance ſur l'évêché de Liége, que le roi de Pruſſe réclamait. M. de *Voltaire* fit un mémoire pour prouver la validité des droits du roi contre l'évêque.

liberté d'assurer à votre Majesté que si elle veut prendre ce jeune homme à son service pour lui servir de secrétaire, en cas qu'elle en ait besoin, ou si elle daigne l'employer autrement et le former aux affaires, ce sera un sujet dont votre Majesté sera extrêmement contente. Je vous suis trop attaché, Sire, pour vous parler ainsi de quelqu'un qui ne le mériterait pas; il est déjà instruit des affaires malgré sa jeunesse; il a beaucoup travaillé sous son père et plus d'un secret d'Etat est entre ses mains : plus je le pratique, plus je le reconnais prudent et discret. Votre Majesté ne se repentira pas d'avoir pris le baron de *Smettau;* je crois que dans un goût différent elle sera tout aussi contente pour le moins du jeune *Luisius*. Je suis comme les dévots qui ne cherchent qu'à donner des ames à DIEU. J'attends que j'aie bien mis toutes les choses en train pour quitter le champ de bataille et m'en retourner auprès de mon autre monarque à Bruxelles. 1740.

Je suis en attendant dans votre palais, où M. de *Raesfeld* m'a donné un appartement sous le bon plaisir de votre Majesté. Votre palais de la Haye est l'emblême des grandeurs humaines.

Sur des planchers pourris, sous des toits délabrés,
Sont des appartemens dignes de notre maître;
Mais malheur aux lambris dorés
Qui n'ont ni porte ni fenêtre.
Je vois, dans un grenier, les armures antiques,
Les rondaches et les brassards,
Et les charnières des cuissarts
Que portaient aux combats vos aïeux héroïques.

1740. Leurs fabres tout rouillés ſont rangés dans ces lieux,
Et les bois vermoulus de leurs lances gothiques,
Sur la terre couchés, ſont en poudre comme eux.

Il y a auſſi des livres que les rats ſeuls ont lus depuis cinquante ans, et qui ſont couverts des plus larges toiles d'araignées de l'Europe, de peur que les profanes n'en approchent.

Si les Pénates de ce palais pouvaient parler, ils vous diraient ſans doute :

Se peut-il que ce roi, que tout le monde admire,
Nous abandonne pour jamais,
Et qu'il néglige ſon palais,
Quand il rétablit ſon empire?

Je ſuis, &c.

LETTRE XXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A la Haye, le 12 octobre.

SIRE,

VOTRE Majeſté eſt d'abord ſuppliée de lire la lettre ci-jointe du jeune *Luiſius ;* elle verra quels ſont en général les ſentimens du public ſur l'Anti-Machiavel.

M. *Trévor*, l'envoyé d'Angleterre, et tous les hommes un peu inſtruits approuvent l'ouvrage unanimement. Mais je l'ai, je crois, déjà dit à votre

Majeſté ; il n'en eſt pas tout à fait de même de ceux qui ont moins d'eſprit et plus de préjugés. Autant ils ſont forcés d'admirer ce qu'il y a d'éloquent et de vertueux dans le livre, autant ils s'efforcent de noircir ce qu'il y a d'un peu libre. Ce ſont des hiboux offenſés du grand jour ; et malheureuſement il y a trop de ces hiboux dans le monde. Quoique j'euſſe retranché ou adouci beaucoup de ces vérités fortes qui irritent les eſprits faibles, il en eſt cependant encore reſté quelques-unes dans le manuſcrit copié par *Vanduren*. Tous les gens de lettres, tous les philoſophes, tous ceux qui ne ſont que gens de bien, ſeront contens. Mais le livre eſt d'une nature à devoir ſatisfaire tout le monde ; c'eſt un ouvrage pour tous les hommes et pour tous les temps. Il paraîtra bientôt traduit dans cinq ou ſix langues. 1740.

Il ne faut pas, je crois, que les cris des moines et des bigots s'oppoſent aux louanges du reſte du monde : ils parlent, ils écrivent, ils font des journaux ; il y a même dans l'Anti-Machiavel quelques traits dont un miniſtre malin pourrait ſe ſervir pour indiſpoſer quelques puiſſances.

C'eſt donc, Sire, dans la vue de remédier à ces inconvéniens, que j'ai fait travailler nuit et jour à cette nouvelle édition dont j'envoie les premières feuilles à votre Majeſté. Je n'ai fait qu'adoucir certains traits de votre admirable tableau, et j'oſe m'aſſurer qu'avec ces petits correctifs qui n'ôtent rien à la beauté de l'ouvrage, perſonne ne pourra jamais ſe plaindre, et cette inſtruction des rois paſſera à la poſtérité comme un livre ſacré que perſonne ne blaſphémera.

1740. Votre livre, Sire, doit être comme vous ; il doit plaire à tout le monde : vos plus petits ſujets vous aiment, vos lecteurs les plus bornés doivent vous admirer.

Ne doutez pas que votre ſecret, étant entre les mains de tant de perſonnes, ne ſoit bientôt ſu de tout le monde. Un homme de Clèves diſait, tandis que votre Majeſté était à Moiland : „ Eſt-il vrai que „ nous avons un roi, un des plus ſavans et des „ plus grands génies de l'Europe? on dit qu'il a oſé „ réfuter *Machiavel.* „

Votre cour en parle depuis plus de ſix mois. Tout cela rend néceſſaire l'édition que j'ai faite, et dont je vais diſtribuer les exemplaires dans toute l'Europe pour faire tomber celle de *Vanduren*, qui d'ailleurs eſt très-fautive.

Si après avoir confronté l'une et l'autre, votre Majeſté me trouve trop ſévère, ſi elle veut conſerver quelques traits retranchés ou en ajouter d'autres, elle n'a qu'à dire ; comme je compte acheter la moitié de la nouvelle édition de *Paupie* pour en faire des préſens, et que *Paupie* a déjà vendu par avance l'autre moitié à ſes correſpondans, j'en ferai commencer dans quinze jours une édition plus correcte, et qui ſera conforme à vos intentions. Il ſerait ſur-tout néceſſaire de ſavoir bientôt à quoi votre Majeſté ſe déterminera, afin de diriger ceux qui traduiſent l'ouvrage en anglais et en italien. C'eſt ici un monument pour la dernière poſtérité, le ſeul livre digne d'un roi depuis quinze cents ans. Il s'agit de votre gloire : je l'aime autant que votre perſonne. Donnez-moi donc, Sire, des ordres précis.

Si

Si votre Majeſté ne trouve pas aſſez encore que l'édition de *Vanduren* ſoit étouffée par la nouvelle, ſi elle veut qu'on retire le plus qu'on pourra d'exemplaires de celle de *Vanduren*, elle n'a qu'à ordonner. J'en ferai retirer autant que je pourrai ſans affectation dans les pays étrangers; car il a commencé à débiter ſon édition dans les autres pays; c'eſt une de ces fourberies à laquelle on ne pouvait remédier. Je ſuis obligé de ſoutenir ici un procès contre lui; l'intention du ſcélérat était d'être ſeul le maître de la première et de la ſeconde édition. Il voulait imprimer et le manuſcrit que j'ai tenté de retirer de ſes mains et celui même que j'ai corrigé. Il veut friponner ſous le manteau de la loi. Il ſe fonde ſur ce qu'ayant le premier manuſcrit de moi, il a ſeul le droit d'impreſſion; il a raiſon d'en uſer ainſi: ces deux éditions et les ſuivantes feraient ſa fortune, et je ſuis sûr qu'un libraire qui aurait ſeul le droit de copie en Europe gagnerait trente mille ducats au moins. 1740.

Cet homme me fait ici beaucoup de peine. Mais, Sire, un mot de votre main me conſolera; j'en ai grand beſoin, je ſuis entouré d'épines. Me voilà dans votre palais. Il eſt vrai que je n'y ſuis pas à charge à votre envoyé; mais enfin un hôte incommode au bout d'un certain temps. Je ne peux pourtant ſortir d'ici ſans honte, ni y reſter avec bienſéance ſans un mot de votre Majeſté à votre envoyé.

Je joins à ce paquet la copie de ma lettre à ce malheureux curé dépoſitaire du manuſcrit, car je veux que votre Majeſté ſoit inſtruite de toutes mes démarches.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXIV.

DU ROI.

A Remusberg, octobre.

—— 1740. Je ſuis honteux de vous devoir trois lettres, mais je le ſuis bien plus encore d'avoir toujours la fièvre. En vérité, mon cher *Voltaire*, nous ſommes une pauvre eſpèce : un rien nous dérange et nous abat.

J'ai profité de vos avis touchant M. de *Liége*, et vous verrez que mes droits ſeront imprimés dans les gazettes. Cependant l'affaire ſe termine, et je crois que dans quinze jours mes troupes pourront évacuer le comté de Horn. *Céſarion* vous aura répondu touchant M. *du Châtelet*. J'eſpère que vous ſerez content de ſa réponſe.

En vérité je me repens d'avoir écrit le Machiavel, car les diſputes où il vous entraîne avec *Vanduren* font au monde lettré une eſpèce de banqueroute de quinze jours de votre vie.

J'attends le Mahomet avec bien de l'impatience.

Voudriez-vous engager le comédien, auteur de Mahomet II, et lui enjoindre de lever une troupe en France, et de l'amener à Berlin le premier de juin 1741 ? Il faut que la troupe ſoit bonne et complète pour le tragique et le comique, les premiers rôles doubles.

Je me ſuis enfin raviſé ſur le ſavant à tant de langues (1) ; vous me ferez plaiſir de me l'envoyer.

(1) M. *Dumolard*.

Bernard parle en adepte ; il ne veut point imprimer des livres, mais il veut faire de l'or. 1740.

Si je puis je ferai marcher la tortue de Breda ; je ferai même écrire à Vienne pour madame *du Châtelet* à mon miniſtre, qui pourra peut-être s'employer utilement pour elle. Saluez de ma part cette rare et aimable perſonne, et ſoyez perſuadé que tant que *Voltaire* exiſtera, il n'aura de meilleur ami que

FÉDÉRIC.

LETTRE XXV.

DU ROI.

A Remusberg, le 12 octobre.

ENFIN je puis me flatter de vous voir ici. Je ne ferai point comme les habitans de la Thrace, qui, lorſqu'ils donnaient des repas aux dieux, avaient ſoin de manger la moëlle auparavant. Je recevrai *Apollon* comme il mérite d'être reçu : c'eſt *Apollon* non-ſeulement dieu de la médecine, mais de la philoſophie, de l'hiſtoire, enfin de tous les arts.

Venez, que votre vue écarte
Mes maux, l'ignorance et l'erreur;
Vous le pouvez en tout honneur,
Car Emilie eſt ſans frayeur;
Et j'ai toujours la fièvre quarte.

Ici, loin du faſte des rois,
Loin du tumulte de la ville,

1740.

A l'abri des paiſibles lois,
Les Arts trouvent un doux aſile.

S'aimer, ſe plaire, et vivre heureux,
Eſt tout l'objet de notre étude;
Et, ſans importuner les dieux
Par des ſouhaits ambitieux,
Nous nous feſons une habitude
D'être ſatisfaits et joyeux.

Grâces vous ſoient rendues du bel écrit que vous venez de faire en ma faveur (1)! L'amitié n'a point de bornes chez vous, auſſi ma reconnaiſſance n'en a-t-elle point non plus.

Vos politiques hollandais
Et votre ambaſſadeur français,
En fainéans experts critiquent et réforment,
D'un fauteuil à duvet ſur nous lancent leurs traits,
Et ſur le monde entier tranquillement s'endorment.
Je jure qu'ils ſont trop heureux
D'être immobiles dans leur ſphère;
Ne feſant jamais rien comme eux,
On ne ſaurait jamais mal faire.

(1) Voyez la lettre de M. de *Voltaire*, du 22 ſeptembre.

LETTRE XXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

La Haye, 17 octobre.

BIENTOT à Berlin vous l'aurez — 1740.
Cette cohorte théâtrale,
Race gueuſe, fière et vénale,
Héros errans et bigarrés,
Portant avec habits dorés
Diamans faux et linge ſale;
Hurlant pour l'empire romain,
Ou pour quelque fière inhumaine,
Gouvernant trois fois la ſemaine
L'univers pour gagner du pain.

Vous aurez mauſſades actrices,
Moitié femme et moitié patin,
L'une bégueule avec caprices,
L'autre débonnaire et catin,
A qui le ſouffleur ou Criſpin
Fait un enfant dans les couliſſes.

DIEU ſoit loué que votre Majeſté prenne la généreuſe réſolution de ſe donner du bon temps! C'eſt le ſeul conſeil que j'aie oſé donner ; mais je défie tous les politiques d'en propoſer un meilleur. Songez à ce mal fixe de côté; ce ſont de ces maux que le travail du cabinet augmente, et que le plaiſir guérit. Sire, qui rend heureux les autres mérite de l'être, et avec un mal de côté on ne l'eſt point.

1740. Voici enfin, Sire, des exemplaires de la nouvelle édition de l'Anti-Machiavel. Je crois avoir pris le seul parti qui reſtait à prendre, et avoir obéi à vos ordres ſacrés. Je perſiſte toujours à penſer qu'il a fallu adoucir quelques traits qui auraient ſcandaliſé les faibles, et révolté certains politiques. Un tel livre, encore une fois, n'a pas beſoin de tels ornemens. L'ambaſſadeur *Camas* ſerait hors des gonds s'il voyait à Paris de ces maximes chatouilleuſes, et qu'il pratique pourtant un peu trop. Tout vous admirera juſqu'aux dévots. Je ne les ai pas trop dans mon parti, mais je ſuis plus ſage pour vous que pour moi. Il faut que mon cher et reſpectable monarque, que le plus aimable des rois plaiſe à tout le monde. Il n'y a plus moyen de vous cacher, Sire, après l'ode de *Greſſet;* voilà la mine éventée, il faut paraître hardiment ſur la brêche. Il n'y a que des Oſtrogoths et des Vandales qui puiſſent jamais trouver à redire qu'un jeune prince ait, à l'âge de vingt-cinq ou vingt-ſix ans, occupé ſon loiſir à rendre les hommes meilleurs, et à les inſtruire en s'inſtruiſant lui-même. Vous vous êtes taillé des ailes à Reinsberg pour voler à l'immortalité. Vous irez, Sire, par toutes les routes, mais celle-ci ne ſera pas la moins glorieuſe :

J'en atteſte le Dieu que l'univers adore,
Qui jadis inſpira Marc-Aurèle et Titus,
Qui vous donna tant de vertus,
Et que tout bigot déshonore.

Il vient tous les jours ici de jeunes officiers français; on leur demande ce qu'ils viennent faire ; ils diſent

qu'ils vont chercher de l'emploi en Pruſſe. Il y en a quatre actuellement de ma connaiſſance; l'un eſt le fils du gouverneur de Berg-Saint-Vinox, l'autre le garçon major du régiment de Luxembourg, l'autre le fils d'un préſident, l'autre le bâtard d'un évêque. Celui-ci s'eſt enfui avec une fille, cet autre s'eſt enfui tout ſeul, celui-là a épouſé la fille de ſon tailleur, un cinquième veut être comédien, en attendant qu'on lui donne un régiment. 1740.

J'apprends une nouvelle qui enchante mon eſprit tolérant; votre Majeſté fait revenir de pauvres anabaptiſtes qu'on avait chaſſés je ne ſais trop pourquoi.

Que deux fois on ſe rebaptiſe
Ou que l'on ſoit débaptiſé,
Qu'étole au cou Jean exorciſe
Ou que Jean ſoit exorciſé,
Qu'il ſoit hors ou dedans l'Egliſe,
Muſulman, brachmane ou chrétien,
De rien je ne me ſcandaliſe,
Pourvu qu'on ſoit homme de bien.
Je veux qu'aux lois on ſoit fidelle,
Je veux qu'on chériſſe ſon roi,
C'eſt en ce monde aſſez, je croi;
Le reſte qu'on nomme la foi
Eſt bon pour la vie éternelle,
Et c'eſt peu de choſe pour moi.

LETTRE XXVII.

DU ROI.

A Remusberg, le 24 octobre.

MON CHER VOLTAIRE,

1740. Je vous ſuis mille fois obligé de tous les bons offices que vous me rendez, du liégeois que vous abattez, de *Vanduren* que vous retenez, en un mot de tout le bien que vous me faites. Vous êtes enfin le tuteur de mes ouvrages et le génie heureux que, ſans doute, quelque être bienfeſant m'envoie pour me ſoutenir et m'inſpirer.

L'ananas qui de tous les fruits
Raſſemble en lui le goût exquis,
Voltaire, eſt ton parfait emblême;
Ainſi les arts, au point ſuprême,
Se trouvent en toi réunis.

J'emploie toute ma rhétorique auprès d'*Hercule de Fleuri* pour voir ſi on pourra l'humaniſer ſur votre ſujet. Vous ſavez ce que c'eſt qu'un prêtre, qu'un politique, qu'un vieillard têtu; et je vous prie d'avance de ne me point rendre reſponſable du ſuccès qu'auront mes ſollicitations. C'eſt un *Vanduren* placé ſur le trône.

Ce Machiavel en barette,
Toujours fourré de faux-ſuyans,

Lève de temps en temps la crête,
Et honnit les honnêtes gens. 1740.
Pour plaire à ſes yeux bienſéans,
Il faut entonner la trompette
Des éloges les plus brillans,
Et parfumer la vieille idole
De baume arabeſque et d'encens.
Ami, je connais ton bon ſens;
Tu n'as pas la cervelle folle
De l'abjecte faveur des grands,
Et tu n'as point l'ame aſſez molle
Pour épouſer leurs ſentimens.
Fait pour la vérité ſincère,
A ce vieux monarque mîtré,
Précepteur de gloire entouré,
Ta franchiſe ne ſaurait plaire.

LETTRE XXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A la Haye, le 25 octobre.

OMBRE aimable, charmant eſpoir,
Des plaiſirs image légère,
Quoi! vous me flattez de revoir
Ce roi qui ſait régner et plaire!

Nous liſons dans certain auteur,
(Cet auteur eſt, je crois, la Bible.)
Que Moïſe, le voyageur,
Vit Jéhovah quoique inviſible.

1740.

Certain verſet dit hardiment
Qu'il vit ſa face de lumière ;
Un autre nous dit bonnement
Qu'il ne parla qu'à ſon derrière.

On dit que la Bible ſouvent
Se contredit de la manière ;
Mais qu'importe, dans ce myſtère,
Ou le derrière ou le devant?

Il vit ſon Dieu, c'eſt choſe claire ;
Il reçut ſes commandemens ;
Les vôtres feront plus charmans,
Et votre préſence plus chère.

Je pourrai dire quelque jour :
J'ai vu deux fois ce prince aimable,
Né pour la guerre et pour l'amour,
Et pour l'étude et pour la table.

Il fait tout, hors être en repos ;
Il fait agir, parler, écrire ;
Il tient le ſceptre de Minos,
Et des Muſes il tient la lyre.

Mais, Dieux ! aujourd'hui qu'il s'écarte
De la droite raiſon qu'il a !
Il eſquive le quinquina
Pour conſerver ſa fièvre quarte.

Sire, dans ce moment monſeigneur le prince de Heſſe vient de m'aſſurer que le roi de Suède ayant été

long-temps dans la même opinion que votre Majeſté, accablé d'une longue fièvre, a fait céder enfin ſon opiniâtreté à celle de la maladie, a pris le quinquina, et a guéri. 1740.

Je ſais que tous les rois enſemble
Sont loin de mon roi vertueux ;
Votre ame l'emporte ſur eux,
Mais leur corps au moins vous reſſemble.

Si dans le climat de la Suède un roi (ſoit qu'il prenne parti pour la France ou non) guérit par la poudre des jéſuites, pourquoi, Sire, n'en prendriez-vous pas?

A Loyola que mon roi cède!
Que votre eſprit luthérien
Confonde tout ignatien ;
Mais pour votre eſtomac prenez de ſon remède.

Sire, je veux venir à Berlin avec une balle de quinquina en poudre. Votre Majeſté a beau travailler en roi avec ſa fièvre, occuper ſon loiſir en feſant de la proſe de *Cicéron* et des vers de *Catulle*, je ferai toujours très-affligé de cette maudite fièvre que vous négligez.

Si votre Majeſté veut que je ſois aſſez heureux pour lui faire ma cour pendant quelques jours,

Mon cœur et ma maigre figure
Sont prêts à ſe mettre en chemin ;
Déjà le cœur eſt à Berlin,
Et pour jamais, je vous le jure.

1740. Je ferai dans une néceſſité indiſpenſable de retourner bientôt à Bruxelles pour le procès de madame *du Châtelet* et de quitter *Marc-Aurèle* pour la chicane ; mais, Sire, quel homme eſt le maître de ſes actions ? vous-même n'avez-vous pas un fardeau immenſe à porter qui vous empêche ſouvent de ſatisfaire vos goûts en rempliſſant vos devoirs ſacrés ?

Je ſuis, &c.

LETTRE XXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Herford, le 11 novembre.

Dans un chemin creux et gliſſant,
Comblé de neiges et de boues,
La main d'un démon malfeſant
De mon char a briſé les roues.
J'avais toujours imprudemment
Bravé celle de la Fortune ;
Mais je change de ſentiment :
Je la fuyais, je l'importune,
Je lui dis d'une faible voix :
O toi qui gouvernes les rois,
Excepté le héros que j'aime ;
O toi qui n'auras ſous tes lois
Ni ſon cœur ni ſon diadème,
Je vais trouver mon ſeul appui :
Qu'enfin ta faveur me ſeconde ;
Souffre qu'en paix j'aille vers lui ;
Va troubler le reſte du monde.

La Fortune, Sire, a été trop jalouſe de mon accès auprès de votre Majeſté; elle eſt bien loin d'exaucer ma prière; elle vient de briſer ſur le chemin d'Herford ce carroſſe qui me menait dans la terre promiſe. *Dumolard* l'oriental, que j'amène dans les Etats de votre Majeſté ſuivant vos ordres, prétend, Sire, que dans l'Arabie jamais pélerin de la Mecque n'eut une plus triſte aventure, et que les Juifs ne furent pas plus à plaindre dans le déſert. 1740.

Un domeſtique va d'un côté demander du ſecours à des Weſtphaliens qui croient qu'on leur demande à boire; un autre court ſans ſavoir où. *Dumolard*, qui ſe promet bien d'écrire notre voyage en arabe et en ſyriaque, eſt cependant de reſſource comme s'il n'était pas ſavant. Il va à la découverte moitié à pied moitié en charrette, et moi je monte en culotte de velours, en bas de ſoie et en mules ſur un cheval rétif.

Hélas! grand Roi, qu'euſſiez-vous cru,
En voyant ma faible figure
Chevauchant triſtement à cru
Un courſier de mon encolure?
C'eſt ainſi qu'on vit autrefois
Ce héros vanté par Cervante,
Son écuyer et Roſſinante
Egarés au milieu des bois.
Ils ont fait de brillans exploits,
Mais j'aime mieux ma deſtinée;
Ils ne ſervaient que Dulcinée,
Et je ſers le meilleur des rois.

En arrivant à Herford dans cet équipage, la ſentinelle m'a demandé mon nom; j'ai répondu, comme

de raiſon, que je m'appelais *Don Quichotte*, et j'entre
1740. ſous ce nom. Mais quand pourrai-je me jeter à vos pieds ſous celui de votre créature, de votre admirateur, de..., &c.

LETTRE XXX.

DE M. DE VOLTAIRE.

Fragment.

. . . . . .

. . . . . .

Je vous quitte, il eſt vrai, mais mon cœur déchiré
Vers vous revolera ſans ceſſe:
Depuis quatre ans vous êtes ma maîtreſſe,
Un amour de dix ans doit être préféré;
Je remplis un devoir ſacré.
Héros de l'amitié, vous m'approuvez vous-même.
Adieu, je pars déſeſpéré.
Oui, je vais aux genoux d'un objet adoré,
Mais j'abandonne ce que j'aime.

Votre ode eſt parfaite enfin, et je ſerais jaloux ſi je n'étais tranſporté de plaiſir. Je me jette aux pieds de votre humanité, et j'oſe être attaché tendrement au plus aimable des hommes, comme j'admire le protecteur de l'empire, de ſes ſujets et des arts.

LETTRE XXXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Clèves, le 15 décembre.

GRAND Roi, je vous l'avais prédit — 1740.
Que Berlin deviendrait Athène
Pour les plaiſirs et pour l'eſprit;
La prophétie était certaine.

Mais quand, chez le gros Valori,
Je vois le tendre Algarotti
Preſſer d'une vive embraſſade
Le beau Lujac, ſon jeune ami,
Je crois voir Socrate affermi
Sur la croupe d'Alcibiade;
Non pas ce Socrate entêté,
De ſophiſmes feſant parade,
A l'œil ſombre, au nez épaté,
A front large, à mine enfumée;
Mais Socrate vénitien,
Aux grands yeux, au nez aquilin
Du bon ſaint Charles-Borromée.
Pour moi, très-déſintéreſſé
Dans ces affaires de la Gréce,
Pour Frédéric ſeul empreſſé,
Je quittais étude et maîtreſſe;
Je m'en étais débarraſſé;

1740.

Si je volai dans ſon empire,
Ce fut au doux ſon de ſa lyre;
Mais la trompette m'a chaſſé.

Vous ouvrez d'une main hardie
Le temple horrible de Janus;
Je m'en retourne tout confus
Vers la chapelle d'Emilie.
Il faut retourner ſous ſa loi,
C'eſt un devoir; j'y ſuis fidelle
Malgré ma fluxion cruelle,
Et malgré vous et malgré moi.
Hélas! ai-je perdu pour elle
Mes yeux, mon bonheur et mon roi?

Sire, je prie le Dieu de la paix et de la guerre qu'il favoriſe toutes vos grandes entrepriſes, et que je puiſſe bientôt revoir mon héros à Berlin, couvert d'un double laurier, &c.

LETTRE

LETTRE XXXII.

DU ROI.

Au quartier de Herendorf en Silésie, le 23 décembre.

MON CHER VOLTAIRE,

J'AI reçu deux de vos lettres, mais je n'ai pu y répondre plutôt : je suis comme le roi d'échecs de *Charles XII*, qui marchait toujours. Depuis quinze jours nous sommes continuellement par voie et par chemin, et par le plus beau temps du monde. 1740.

Je suis trop fatigué pour répondre à vos charmans vers, et trop saisi de froid pour en savourer tout le charme; mais cela reviendra. Ne demandez point de poësie à un homme qui fait actuellement le métier de charretier, et même quelquefois de charretier embourbé. Voulez-vous savoir ma vie?

Nous marchons depuis sept heures jusqu'à quatre de l'après-midi. Je dîne alors; ensuite je travaille, je reçois des visites ennuyeuses : vient après un détail d'affaires insipides. Ce sont des hommes difficultueux à rectifier, des têtes trop ardentes à retenir, des paresseux à presser, des impatiens à rendre dociles, des rapaces à contenir dans les bornes de l'équité, des bavards à écouter, des muets à entretenir; enfin il faut boire avec ceux qui en ont envie, manger avec ceux qui ont faim; il faut se faire juif avec les juifs, païen avec les païens.

1740. Telles ſont mes occupations que je céderais volontiers à un autre, ſi ce fantôme nommé la gloire ne m'apparaiſſait trop ſouvent. En vérité, c'eſt une grande folie, mais une folie dont il eſt très-difficile de ſe départir lorſqu'une fois on en eſt entiché.

Adieu, mon cher *Voltaire*, que le ciel préſerve de malheur celui avec lequel je voudrais ſouper après m'être battu ce matin. Le cygne de Padoue s'en va, je crois, à Paris profiter de mon abſence ; le philoſophe géomètre quarre des courbes, le philoſophe littérateur traduit du grec, et le ſavant doctiſſime ne fait rien ou peut-être quelque choſe qui en approche beaucoup.

Adieu, encore une fois, cher *Voltaire*, n'oubliez pas les abſens qui vous aiment.

FÉDÉRIC.

LETTRE XXXIII.

DU ROI.

A Olau, le 16 d'avril.

1741. Je connais les douceurs d'un ſtudieux repos ;
Diſciple d'Epicure, amant de la Molleſſe,
Entre ſes bras, plein de faibleſſe,
J'aurais pu ſommeiller à l'ombre des pavots.

Mais un rayon de gloire animant ma jeuneſſe,
Me fit voir d'un coup d'œil les faits de cent héros ;
Et, plein de cette noble ivreſſe,
Je voulus ſurpaſſer leurs plus fameux travaux.

Je goûte le plaiſir, mais le devoir me guide.
Délivrer l'univers de monſtres plus affreux 1741.
Que ceux terraſſés par Alcide,
C'eſt l'objet ſalutaire auquel tendent mes vœux.

Soutenir de mon bras les droits de ma patrie,
Et réprimer l'orgueil des plus fiers des humains,
Tous fous de la vierge Marie,
Ce n'eſt point un ouvrage indigne de mes mains.

Le bonheur, cher ami, cet être imaginaire,
Ce fantôme éclatant qui fuit devant nos pas,
Habite auſſi peu cette ſphère,
Qu'il établit ſon règne au ſein de mes Etats.

Aux berceaux de Reinsberg, aux champs de Siléſie,
Mépriſant du bonheur le caprice fatal,
Ami de la philoſophie,
Tu me verras toujours auſſi ferme qu'égal.

On dit les Autrichiens battus, et je crois que c'eſt vrai. Vous voyez que la lyre d'*Horace* a ſon tour après la maſſue d'*Alcide*. Faire ſon devoir, être acceſſible aux plaiſirs, ferrailler avec les ennemis, être abſent et ne point oublier ſes amis : tout cela ſont des choſes qui vont fort bien de pair, pourvu qu'on ſache aſſigner des bornes à chacune d'elles. Doutez de toutes les autres ; mais ne ſoyez pas pyrrhonien ſur l'eſtime que j'ai pour vous, et croyez que je vous aime. Adieu.

FÉDÉRIC.

LETTRE XXXIV.

DU ROI.

Au camp de Molvitz, le 2 de mai.

1741. De cette ville portative,
Légère et qu'ébranlent les vents,
D'architecture peu maſſive,
Dont nous ſommes les habitans;
Des glorieux et triſtes champs
Où des ſoldats la fureur vive
Défit la troupe fugitive
De nos ennemis impuiſſans;
Des lieux où l'ambition folle
Réunit ſous ſes étendards
Ceux qu'inſtruiſit à ſon école
Le fier, le ſanguinaire Mars;
En un mot, du centre du trouble,
Je vous cherche au ſein de la paix,
Où vous ſavez jouir au double
De cent plaiſirs, de cent ſuccès;
Où vous vivez quand je travaille;
Où vous inſtruiſez l'univers,
Lorſque de cent peuples divers
Je vois au fort de la bataille
Les ombres paſſer aux enfers.

Voilà tout ce que peut vous dire ma muſe guerrière, d'un camp très-froid. Je n'entre point en détail avec vous, car il n'y a rien de raffiné dans la façon dont nous nous entretenons; cela ſe fait toujours à

mon grand regret; et ſi je dirige la fureur obéiſſante de mes troupes, c'eſt toujours aux dépens de mon humanité qui pâtit du mal néceſſaire que je ne ſaurais me diſpenſer de faire. 1741.

Le maréchal de *Belliſle* eſt venu ici avec une ſuite de gens très-ſenſés. Je crois qu'il ne reſte plus guère de raiſon aux Français après celle que ces meſſieurs de l'ambaſſade ont reçue en partage. On regarde en Allemagne comme un phénomène très-rare de voir des français qui ne ſoient pas fous à lier. Tels ſont les préjugés des nations les unes contre les autres : quelques gens de génie ſavent s'en affranchir; mais le vulgaire croupit toujours dans la fange des préjugés. L'erreur eſt ſon partage. A vous qui la combattez, ſoit honneur, ſanté, proſpérité et gloire à jamais. Ainſi ſoit-il. Adieu.

FÉDÉRIC.

LETTRE XXXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

5 mai.

Je croyais autrefois que nous n'avions qu'une ame,
Encore eſt-ce beaucoup, car les ſots n'en ont pas :
Vous en poſſédez trente, et leur céleſte flamme
Pourrait ſeule animer tous les ſots d'ici-bas.

Minerve a dirigé vos deſſeins politiques;
Vous ſuivez à la fois Mars, Orphée, Apollon;
Vous dormez en plein champ ſur l'affût d'un canon;
Neiperg fuit devant vous aux plaines germaniques.

1741. Céſar, votre patron, par qui tout fut ſoumis,
Aimait auſſi les arts, et ſa main triomphale
Cueille encor des lauriers dans ſes nobles écrits;
Mais a-t-il fait des vers au grand jour de Pharſale?

A peine ce Neiperg eſt-il par vous battu,
Que vous prenez la plume en montrant votre épée;
Mon attente, ô grand Roi! n'a point été trompée,
Et non moins que Neiperg mon génie eſt vaincu.

Sire, faire des vers et des jolis vers après une victoire, eſt une choſe unique et par conſéquent réſervée à votre Majeſté. Vous avez battu *Neiperg* et *Voltaire*. Votre Majeſté devrait mettre dans ſes lettres des feuilles de laurier, comme les anciens généraux romains. Vous méritez à la fois le triomphe du général et du poëte, et il vous faudrait deux feuilles de laurier au moins.

J'apprends que *Maupertuis* eſt à Vienne; je le plains plus qu'un autre; mais je plains quiconque n'eſt pas auprès de votre perſonne. On dit que le colonel *Camus* eſt mort bien fâché de n'être pas tué à vos yeux. Le major *Knobertoff* (dont j'écris mal le nom) a eu au moins ce triſte honneur dont DIEU veuille préſerver votre Majeſté. Je ſuis sûr de votre gloire, grand Roi, mais je ne ſuis pas sûr de votre vie; dans quels dangers et dans quels travaux vous la paſſez, cette vie ſi belle! des ligues à prévenir ou à détruire, des alliés à ſe faire ou à retenir, des ſiéges, des combats, tous les deſſeins, toutes les actions, et tous les détails d'un héros; vous aurez peut-être tout, hors le bonheur. Vous pourrez,

ou faire un empereur, ou empêcher qu'on n'en faſſe un, ou vous faire empereur vous-même ; ſi le dernier cas arrive, vous n'en ſerez pas plus ſacrée Majeſté pour moi. 1741.

J'ai bien de l'impatience de dédier Mahomet à cette adorable Majeſté. Je l'ai fait jouer à Lille, et il a été mieux joué qu'il ne l'eût été à Paris ; mais quelque émotion qu'il ait cauſée, cette émotion n'approche pas de celle que reſſent mon cœur en voyant tout ce que vous faites d'héroïque.

LETTRE XXXVI.

DU ROI.

Au camp de Molvitz, le 13 de mai.

Les gazettes de Paris qui vous diſaient à l'extrémité, et madame *du Châtelet* ne bougeant de votre chevet, m'ont fait trembler pour les jours d'un homme que j'aime, lorſque j'ai vu par votre lettre que ce même homme eſt plein de vie et qu'il m'aime encore.

Ce n'eſt point mon frère qui a été bleſſé, c'eſt le prince *Guillaume*, mon couſin. Nous avons perdu à cette heureuſe et malheureuſe journée quantité de bons ſujets. Je regrette tendrement quelques amis dont la mémoire ne s'effacera jamais de mon cœur. Le chagrin des amis tués eſt l'antidote que la Providence a daigné joindre à tous les heureux ſuccès de

——— la guerre pour tempérer la joie immodérée qu'exci-
1741. tent les avantages remportés ſur les ennemis. Le regret de perdre de braves gens eſt d'autant plus ſenſible qu'on doit de la reconnaiſſance à leurs manes, et ſans pouvoir jamais s'en acquitter.

La ſituation où je ſuis m'amènera dans peu, mon cher *Voltaire*, à riſquer de nouveaux haſards. Après avoir abattu un arbre, il eſt bon d'en détruire juſques aux racines pour empêcher que des rejetons ne le remplacent avec le temps. Allons donc voir ce que nous pourrons faire à l'arbre dont M. de *Neiperg* doit être regardé comme la sève.

J'ai vu et beaucoup entretenu le maréchal de *Belliſle* qui ſera dans tout pays ce que l'on appelle un très-grand homme. C'eſt un *Newton* pour le moins en fait de guerre, autant aimable dans la ſociété qu'intelligent et profond dans les affaires, et qui fait un honneur infini à la France ſa nation, et au choix de ſon maître.

Je ſouhaite de tout mon cœur de n'attendre que de bonnes nouvelles de votre part : ſoyez perſuadé que perſonne ne s'y intéreſſe plus que votre fidèle ami.

FÉDÉRIC.

LETTRE XXXVII.

DU ROI.

Au camp de Grotkau, le 2 de juin.

Vous qui poſſédez tous les arts,
Et ſur-tout le talent de plaire; 1741.
Vous qui penſez à nos huſſards
En cueillant des fruits de Cythère,
Qui chantez Charles et Newton,
Et qui, du giron d'Emilie,
Aux beaux eſprits donnez le ton
Ainſi qu'à la philoſophie:
De ce camp d'où maint peloton
S'exerce en tirant à l'envie,
De ma très-turbulente vie
Je vous fais un léger crayon.

Nous avons vu Céſarion,
Le court Jordan qui l'accompagne
Tenant en main ſon Cicéron,
Horace, Hippocrate et Montagne;
Nous avons vu des maréchaux,
Des beaux eſprits et des héros,
Des bavards et des politiques,
Et des ſoldats très-impudiques;
Nous avons vu, dans nos travaux,
Combats, eſcarmouches et ſiéges,
Mines, fougaces et cent piéges,
Et moiſſonner dame Atropos,

1741.

Feſant rage de ſes ciſeaux
Parmi la cohue imbécille
Qui ſuit d'un pas fier et docile
Les traces de ſes généraux.

Mais ſi j'avais vu davantage
En ſerais-je plus fortuné?
Qui penſe et jouit à mon âge,
Qui de vous eſt endoctriné,
Mérite ſeul le nom de ſage;
Mais qui peut vous voir de ſes yeux
Mérite ſeul le nom d'heureux.

Ni mon frère, ni ce *Knobelſdorf* que vous connaiſſez, n'ont été à l'action. C'eſt un de mes couſins et un major de dragons *Knſdelſdorf* qui ont eu le malheur d'être tués.

Donnez-moi plus ſouvent de vos nouvelles. Aimez-moi toujours, et ſoyez perſuadé de l'eſtime que j'ai pour vous. Adieu.

FÉDÉRIC.

LETTRE XXXVIII.

DU ROI.

Au camp de Strelen, le 25 juin.

. . . . . .

. . . . . .

L'ANNONCE de votre hiſtoire me fait bien du plaiſir; cela n'ajoutera pas un petit laurier de plus à ceux que vous prépare la main de l'immortalité; c'eſt votre gloire, en un mot, que je chéris. Je m'intéreſſe au *Siècle de Louis XIV*, je vous admire comme philoſophe, mais je vous aime bien mieux poëte. 1741.

Préférez la lyre d'Horace
Et ſes immortels accords,
A ces giganteſques efforts
Que fait la pédanteſque race,
Pour mieux connaître les reſſorts
De l'air, des corps, et de l'eſpace.
Grands objets trop peu faits pour nous.
Ces ſages ſouvent ſont bien fous.

L'un fait un roman de phyſique, l'autre monte avec bien de la peine et ajuſte enſemble les différentes parties d'un ſyſtême ſorti de ſon cerveau creux.

1741. Ne perdons point à révaſſer,
Un temps fait pour la jouiſſance.
Ce n'eſt point à philoſopher
Qu'on avance dans la ſcience.
Tout l'art eſt d'apprendre à douter,
Et modeſtement confeſſer
Nos ſottiſes, notre ignorance.

L'hiſtoire et la poëſie offrent un champ bien plus libre à l'eſprit. Il s'agit d'objets qui ſont à notre portée, de faits certains, et de riantes peintures. La véritable philoſophie, c'eſt la fermeté d'ame, et la netteté de l'eſprit qui nous empêche de tomber dans les erreurs du vulgaire et de croire aux effets ſans cauſe.

La belle poëſie, c'eſt ſans contredit la vôtre; elle contient tout ce que les poëtes de l'antiquité ont produit de meilleur.

Votre muſe forte et légère,
Des agrémens ſemble la mère,
Parlant la langue des amours.
Mais lorſque vous peignez la guerre,
Comme un impétueux tonnerre
Elle entraîne tout dans ſon cours.

C'eſt que vous et votre muſe, vous êtes tout ce que vous voulez. Il n'eſt pas permis à tout le monde d'être *Protée* comme vous; et nous autres pauvres humains, nous ſommes obligés de nous contenter du petit talent que l'avare nature a daigné nous donner.

Je ne puis vous mander des nouvelles de ce camp, où nous ſommes les gens les plus tranquilles du

monde. Nos huſſards ſont les héros de la pièce pendant l'intermède, tandis que les ambaſſadeurs me haranguent, qu'on fait les Siléſiens cocus, &c. &c. 1741.

Bien des complimens à la Marquiſe; quant à vous, je penſe bien que vous devez être perſuadé de la parfaite eſtime et de l'amitié que j'aurai toujours pour vous. Adieu.

FÉDÉRIC.

Le pauvre *Céſarion* eſt malade à Berlin où je l'ai renvoyé pour le guérir, et *Jordan* qui vient d'arriver de Breſlau, eſt tout fatigué du voyage.

LETTRE XXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Bruxelles, le 29 juin.

SIRE, chacun ſon lot; une aigle vigoureuſe,
Non l'aigle de l'Empire, (elle a depuis un temps
Perdu ſon bec retors et ſes ongles puiſſans)
Mais l'aigle de la Pruſſe, et jeune et valeureuſe,
Réveille dans ſon vol, au bruit de ſes exploits,
La Gloire qui dormait loin des trônes des rois.
Un vieux renard adroit, tapi dans ſa tanière,
Attend quelques perdrix auprès de ſa frontière;
Un honnête pigeon, point fourbe et point guerrier,
Cache ſes jours obſcurs au fond d'un colombier.
Je ſuis ce vieux pigeon, j'admire en ſa carrière
Cette aigle foudroyante et ſi vive et ſi fière.

1741. Ah! ſi d'un autre bec les Dieux m'avaient pourvu,
Si j'étais moins pigeon, je vous ſuivrais peut-être;
Je verrais dans ſon camp mon adorable maître;
Et tel que Maupertuis, peut-être au dépourvu
De houſſards entouré, dépouillé, mis à nu,
J'aurais, par les doux ſons de quelque chanſonnette,
Conſolé, s'il ſe peut, Neiperg de ſa défaite.
Le Ciel n'a pas voulu que de mes ſombres jours
Cette grande aventure ait éclairé le cours.
Mais dans mon colombier je vous ſuis en idée;
De vos vaillans exploits ma verve poſſédée,
Voyage en fiction vers les murs de Breſlau,
Dans les champs de Molvitz, aux remparts de Glogau,
Je vous y vois, tranquille au milieu de la gloire,
Arracher une plume au dos de la Victoire,
Et m'écrire en jouant, ſur la peau d'un tambour,
Ces vers toujours heureux, pleins de grâce et de tour.

Hindfort, et vous Ginkel, vous dont le nom barbare
Fait jurer de mes vers la cadence bizarre,
Venez-vous près de lui, le caducée en main,
Pour ſéduire ſon ame et changer ſon deſtin?
Et vous, cher Valori, toujours prêt à conclure,
Voulez-vous des Ginkels déranger la meſure?
Miniſtres cauteleux, ou preſſans, ou jaloux,
Laiſſez là tout votre art, il en ſait plus que vous;
Il ſait quel intérêt fait pencher la balance,
Quel traité, quel ami convient à ſa puiſſance;
Et toujours agiſſant, toujours penſant en roi,
Par la plume et l'épée il ſait donner la loi.
Cette plume ſur-tout eſt ce qui fait ma joie;
Car, Meſſieurs, quand le jour, à tant de ſots en proie,

Il a campé, marché, recampé, ferraillé,
Ecouté cent avis, répondu, conſeillé, 1741.
Ordonné des piquets, des haltes, des fourrages,
Garni, forcé, repris, débouché vingt paſſages,
Et parlé dans ſa tente à des ambaſſadeurs,
(Gens quelquefois trompés encor que grands trompeurs)
Alors tranquille et gai, n'ayant plus rien à faire,
En vers doux et nombreux il écrit à Voltaire.
En faites-vous autant, Georges, Charles, Louis,
Très-reſpectables rois, d'Apollon peu chéris?
La maiſon des Bourbons ni les filles d'Autriche
N'ont jamais fait pour moi le plus court hémiſtiche.
Qu'importent leurs aïeux, leur trône, leurs exploits?
S'ils ne font point de vers, ils ne ſont point mes rois.
Je conſens qu'on ſoit bon, juſte, grand, magnanime,
Que l'on ſoit conquérant, mais je prétends qu'on rime.
Protecteur d'Apollon, grand génie et grand roi,
Battez-vous, écrivez, et ſur-tout aimez-moi.

Sire, le plus proſaïque de vos ſerviteurs ne peut rimer davantage. Je ſuis actuellement enfoncé dans l'hiſtoire; elle devient tous les jours plus chère pour moi depuis que je vois le rang illuſtre que vous y tiendrez. Je prévois que votre Majeſté s'amuſera quelque jour à faire le récit de ſes deux campagnes: heureux qui pourrait être alors ſon ſecrétaire! mais auſſi très-heureux qui ſera ſon lecteur! C'eſt aux *Céſars* à faire leurs commentaires. Meſſieurs de *la Croze* et *Jordan*, de grâce, prêtez-moi vos vieux livres et vos lumières nouvelles pour les antiques vérités que je cherche; mais quand je ſerai arrivé au ſiècle illuſtré par *Frédéric*, permettez-moi d'avoir recours

—— directement à notre héros. Que vous êtes heureux,
1741. ô *Jordan !* vous le voyez ce héros, et vous avez de plus une très-belle bibliothéque ; il n'en eſt pas ainſi de moi, je n'ai point ici de héros, et j'ai très-peu de livres. Cependant je travaille, car les gens oiſifs ne ſont pas faits pour lui plaire.

De ſon ſublime eſprit la noble activité
Réveillerait dans moi la molle oiſiveté.
Tout mortel doit agir, roi, fermier, ſoldat, prêtre;
A ces conditions le Ciel nous donna l'être :
Le plaiſir véritable eſt le fruit des travaux.
Grand Dieu, que de plaiſirs doit goûter mon héros!

Je ſuis de ſa majeſté, de ſon humanité, de ſon activité, de ſon eſprit et de ſon cœur, l'admirateur et le ſujet.

LETTRE XL.

DU ROI.

Au camp de Strelen, 22 juillet.

. . . . . .
. . . . . .

APRÈS la ſentence que vous venez de prononcer ſur votre Hélicon, je ne puis vous écrire qu'en vers. C'eſt une corruption dont je me ſers pour captiver votre affection. Si vous étiez mediateur entre la reine d'Hongrie et moi, je plaiderais ma cauſe en vers ; et

mes

mes vieux documens en rimes ſerviraient aux amuſemens de mon pacificateur. Il n'y aura pas aſſurément autant de lacunes dans l'hiſtoire que vous écrivez, qu'il ſe trouve de vide dans notre campagne ; mais notre inaction ne ſera pas longue. Si nous ſuſpendons nos coups, ce n'eſt que pour frapper dans peu d'une manière plus ſûre et plus éclatante. 1741.

Je vous recommande les intérêts du ſiècle divin que vous peignez ſi élégamment. J'aimerais mieux l'avoir fait, que d'avoir gagné cent batailles.

Adieu, cher *Voltaire;* lorſque vous feſiez la guerre à vos libraires et à vos autres ennemis, j'écrivais ; à préſent que vous écrivez, je m'eſcrime d'eſtoc et de taille. Tel eſt le monde.

Ne doutez pas de la parfaite amitié avec laquelle je ſuis tout à vous.

FÉDÉRIC.

LETTRE XLI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Bruxelles, le 3 auguſte.

Vous dont le précoce génie
Pourſuit ſa carrière infinie
Du Parnaſſe aux champs des combats,
Défiant, d'un eſſor ſublime,
Et les obſtacles de la rime
Et les menaces du trépas :

Amant fortuné de la Gloire,
Vous avez voulu que l'hiſtoire

1741.

Devînt l'objet de mes travaux ;
Du haut du temple de Mémoire,
Sur les ailes de la Victoire
Vos yeux conduiſent mes pinceaux.

Mais non, c'eſt à vous ſeul d'écrire,
A vous de chanter ſur la lyre
Ce que vous ſeul exécutez :
Tel était jadis ce grand homme,
L'oracle et le vainqueur de Rome,
Qu'on vante et que vous imitez.

Cependant la douce éminence,
Ce roi tranquille de la France,
Etendant par-tout ſes bienfaits,
Vers les frontières alarmées
Fait déjà marcher quatre armées,
Seulement pour donner la paix.

J'aime mieux Jordan qui s'allie
Avec certain anglais impie
Contre l'idole des dévots,
Contre ce monſtre atrabilaire
De qui les fripons ſavent faire
Un engin pour prendre les ſots.

Autrefois Julien le ſage,
Plein d'eſprit, d'art et de courage,
Juſqu'en ſon temple l'a vaincu ;
Ce philoſophe ſur le trône,
Uniſſant Thémis et Bellone,
L'eût détruit s'il avait vécu.

Achevez cet heureux ouvrage,
Briſez ce honteux eſclavage

Qui tient les humains enchaînés ;
Et, dans votre noble colère, 1741.
Avec Jordan le ſecrétaire,
Détruiſez l'idole, et vivez.

Vous que la raiſon pure éclaire,
Comment craindriez-vous de faire
Ce qu'ont fait vos braves aïeux (1)
Qui, dans leur ignorance heureuſe,
Bravèrent la puiſſance affreuſe
De ce monſtre élevé contre eux.

Hélas! votre eſprit héroïque
Entend trop bien la politique ;
Je vois que vous n'en ferez rien.
Tous les dévots, ſaiſis de crainte,
Ont déjà par-tout fait leur plainte
De vous voir ſi mauvais chrétien.

Content de briller dans le monde,
Vous leur laiſſez l'erreur profonde
Qui les tient ſous d'indignes lois.
Le plus ſage aux plus ſots veut plaire,
Et les préjugés du vulgaire
Sont encor les tyrans des rois.

Ainſi donc, Sire, votre Majeſté ne combattra que des princes, et laiſſera *Jordan* combattre les erreurs ſacrées de ce monde. Puiſqu'il n'a pu devenir poëte auprès de votre perſonne, que ſa proſe ſoit digne du roi que nous voudrions tous deux imiter. Je me flatte que la Siléſie produira un bon ouvrage contre ce que vous ſavez. Après ces beaux vers qui me ſont

(1) Au treizième ſiècle ils chaſsèrent tous les prêtres.

—— déjà venus des environs de la Neiſs, certainement ſi
1741. votre Majeſté n'avait pas dédaigné d'aller en Siléſie, jamais on n'y aurait fait de vers français. Je m'imagine qu'elle eſt à préſent plus occupée que jamais; mais je ne m'en effraie pas; et après avoir reçu d'elle des vers charmans le lendemain d'une victoire, il n'y a rien à quoi je ne m'attende. J'eſpère toujours que je ſerai aſſez heureux pour avoir une relation de ſes campagnes, comme j'en ai une du voyage de Strasbourg, &c.

LETTRE XLII.

DU ROI.

Au camp de Renhenback, le 24 auguſte.

De tous les monſtres différens
Vous voulez que je ſois l'Hercule,
Que Vienne avec ſes adhérens,
Genève, Rome avec la bulle
Tombent ſous mes coups aſſommans:
Approfondiſſez mieux vos gens,
Et connaiſſez la différence
De la maſſue aux argumens.

L'antique idole qu'on encenſe,
La crédule Religion
Se ſoutient par prévention,
Par caprice et par ignorance.

La foudroyante Vérité
A pourſuivi ce monſtre en Gréce; 1741.
A Rome il fut perſécuté
Par les vers ſenſés de Lucrèce.

Vous-même vous avez tenté
De rendre le monde incrédule,
En dévoilant le ridicule
D'un vieux rêve long-temps vanté:
Mais l'homme ſtupide, imbécille,
Et monté ſur le même ton,
Croit plutôt à ſon évangile
Qu'il ne ſe range à la raiſon;
Et la reſpectable Nature
Lorſqu'elle daigna travailler
A pétrir l'humaine figure,
Ne l'a pas faite pour penſer.

Croyez-moi, c'eſt peine perdue
Que de prodiguer le bon ſens
Et d'étaler des argumens
Aux bœufs qui traînent la charrue;
Mais de vaincre dans les combats
L'Orgueil et ſes fiers adverſaires,
Et d'écraſer deſſous ſes pas
Et les ſcorpions et les vipères,
Et de conquérir des Etats,
C'eſt ce qu'ont opéré nos pères,
Et ce qu'exécutent nos bras.

Laiſſez donc dans l'erreur profonde
L'eſprit entêté de ce monde.

1741.

Eh ! que m'importent ſes travers,
Pourvu que j'entende vos vers,
Et qu'après le feu de la guerre,
La paix renaiſſant ſur la terre,
Pallas vous conduiſe à Berlin.
Là, tantôt au ſein de la ville
Goûtant le plus brillant deſtin,
Ou préférant le doux aſile
De la campagne plus tranquille,
A l'ombre de nos étendards
Laiſſant repoſer le fier Mars,
Nous jouirons comme Epicure
De la volupté la plus pure,
En laiſſant aux ſavans bavards
Leur phyſique et métaphyſique,
A meſſieurs de la mécanique
Leur mouvement perpétuel,
Au calculateur éternel
Sa fluxion géométrique,
Au dieu d'Epidaure empirique
Son grand remède univerſel,
A tout fourbe, à tout politique,
Son ſcélérat Machiavel,
A tout chrétien apoſtolique
Jéſus et le péché mortel;
En nous réſervant pour partage
Des biens de ce monde l'uſage,
L'honneur, l'eſprit et le bon ſens,
Le plaiſir et les agrémens.

Jordan traduit ſon auteur anglais avec la même fidélité que les Septante tranſlatèrent la bible. Je

crois l'ouvrage bientôt achevé. Il y a tant de bonnes choſes à dire contre la religion que je m'étonne qu'elles ne viennent pas dans l'eſprit de tout le monde ; mais les hommes ne ſont pas faits pour la vérité. Je les regarde comme une horde de cerfs dans le parc d'un grand ſeigneur, et qui n'ont d'autre fonction que de peupler et remplir l'enclos. 1741.

Je crois que nous nous battrons bientôt : c'eſt œuvre aſſez folle ; mais que voulez-vous ? il faut être quelquefois fou dans ſa vie.

Adieu, cher *Voltaire*. Ecrivez-moi plus ſouvent ; mais ſur-tout ne vous fâchez pas ſi je n'ai pas le temps de vous répondre. Vous connaiſſez mes ſentimens.

FÉDÉRIC.

LETTRE XLIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Cirey, ce 21 décembre.

Soleil, pâle flambeau de nos triſtes hivers,
Toi qui de ce monde es le père,
Et qu'on a cru long-temps le père des bons vers,
Malgré tous les mauvais que chaque jour voit faire :
Soleil, par quel cruel deſtin
Faut-il que dans ce mois où l'an touche à ſa fin,
Tant de vaſtes degrés t'éloignent de Berlin ?
C'eſt là qu'eſt mon héros, dont le cœur et la tête
Raſſemblent tout le feu qui manque à ſes Etats ;
Mon héros, qui de Neiſs achevait la conquête,
Quand tu fuyais de nos climats :

1741. Pourquoi vas-tu, dis-moi, vers le pôle antarctique ?
Quels charmes ont pour toi les nègres de l'Afrique ?
Revole sur tes pas loin de ce triste bord,
Imite mon héros, viens éclairer le Nord.

C'est ce que je disais, Sire, ce matin au Soleil votre confrère, qui est aussi l'ame d'une partie de ce monde. Je lui en dirais bien davantage sur le compte de votre Majesté, si j'avais cette facilité de faire des vers, que je n'ai plus, et que vous avez. J'en ai reçu ici que vous avez faits dans Neiss tout aussi aisément que vous avez pris cette ville. Cette petite anecdote, jointe aux vers que votre humanité m'envoya immédiatement après la victoire de Molvitz, fournit de bien singuliers mémoires pour servir un jour à l'histoire.

Louis XIV prit en hiver la Franche-Comté ; mais il ne donna point de bataille, et ne fit point de vers au camp devant Dole, ou devant Besançon ; aussi j'ai pris la liberté de mander à votre Majesté que l'histoire de *Louis XIV* me paraissait un cercle trop étroit, je trouve que *Frédéric* élargit la sphère de mes idées. Les vers que votre Majesté a faits dans Neiss ressemblent à ceux que *Salomon* fesait dans sa gloire, quand il disait, après avoir tâté de tout, *Tout n'est que vanité*. Il est vrai que le bon homme parlait ainsi au milieu de trois cents femmes et de sept cents concubines ; le tout sans avoir donné de bataille, ni fait de siége. Mais n'en déplaise, Sire, à *Salomon* et à vous, ou bien à vous et à *Salomon*, il ne laisse pas d'y avoir quelque réalité dans ce monde.

Conquérir cette Siléſie,
Revenir couvert de lauriers 1741.
Dans les bras de la Poëſie;
Donner aux belles, aux guerriers,
Opéra, bal et comédie;
Se voir craint, chéri, reſpecté,
Et connaître au ſein de la gloire
L'eſprit de la ſociété,
Bonheur ſi rarement goûté
Des favoris de la victoire;
Savourer avec volupté,
Dans des momens libres d'affaire,
Les bons vers de l'antiquité,
Et quelquefois en daigner faire
Dignes de la poſtérité:
Semblable vie a de quoi plaire;
Elle a de la réalité,
Et le plaiſir n'eſt point chimère.

Votre Majeſté a fait bien des choſes en peu de temps. Je ſuis perſuadé qu'il n'y a perſonne ſur la terre plus occupé qu'elle, et plus entraîné dans la variété des affaires de toute eſpèce. Mais avec ce génie dévorant, qui met tant de choſes dans ſa ſphère d'activité, vous conſerverez toujours cette ſupériorité de raiſon qui vous élève au-deſſus de ce que vous êtes et de ce que vous faites.

Tout ce que je crains, c'eſt que vous ne veniez à trop mépriſer les hommes. Des millions d'animaux ſans plumes à deux pieds, qui peuplent la terre, ſont à une diſtance immenſe de votre perſonne, par leur ame comme par leur état. Il y a un beau vers de *Milton:*

Amongst unequals no ſociety.

1741. Il y a encore un autre malheur, c'eſt que votre Majeſté peint ſi bien les nobles friponneries des politiques, les ſoins intéreſſés des courtiſans, &c. qu'elle finira par ſe défier de l'affection des hommes de toute eſpèce, et qu'elle croira qu'il eſt démontré en morale, qu'on n'aime point un roi pour lui-même. Sire, que je prenne la liberté de faire auſſi ma démonſtration. N'eſt-il pas vrai qu'on ne peut pas s'empêcher d'aimer pour lui-même un homme d'un eſprit ſupérieur, qui a bien des talens, et qui joint à tous ces talens-là celui de plaire? Or s'il arrive que par malheur ce génie ſupérieur ſoit roi, ſon état en doit-il empirer? Et l'aimerait-on moins parce qu'il porte une couronne? Pour moi je ſens que la couronne ne me refroidit point du tout.

Je ſuis, &c.

LETTRE XLIV.

DU ROI.

A Berlin, le 8 de janvier.

MON CHER VOLTAIRE,

1742. Je vous dois deux lettres, à mon grand regret, et je me trouve ſi occupé par les grandes affaires que les philoſophes appellent des billeveſées, que je ne puis encore penſer à mon plaiſir, le ſeul ſolide bien de la vie. Je m'imagine que DIEU a créé les ânes,

les colonnes doriques, et nous autres rois, pour porter les fardeaux de ce monde où tant d'autres êtres ſont faits pour jouir des biens qu'il produit. 1742.

A préſent me voilà à argumenter avec une vingtaine de *Machiavels* plus ou moins dangereux. L'aimable Poëſie attend à la porte, ſans avoir d'audience. L'un me parle de limites, l'autre de droits, un autre encore d'indemniſation, celui-ci d'auxiliaires, de contrats de mariage, de dettes à payer, d'intrigues à faire, de recommandations, de diſpoſitions, &c. On publie que vous avez fait telle choſe à laquelle vous n'avez jamais penſé; on ſuppoſe que vous prendrez mal tel événement dont vous vous réjouiſſez; on écrit du Mexique que vous allez attaquer un tel que votre intérêt eſt de ménager; on vous tourne en ridicule, on vous critique; un gazetier fait votre ſatire; les voiſins vous déchirent; un chacun vous donne au diable en vous accablant de proteſtations d'amitié. Voilà le monde; et telles ſont en gros les matières qui m'occupent.

Avez-vous envie de troquer la poëſie pour la politique? La ſeule reſſemblance qui ſe trouve entre l'une et l'autre, eſt que les politiques et les poëtes ſont le jouet du public, et l'objet de la ſatire de leurs confrères.

Je pars après-demain pour Remusberg reprendre la houlette et la lyre, veuille le ciel, pour ne les quitter jamais! Je vous écrirai de cette douce ſolitude avec plus de tranquillité d'eſprit. Peut-être *Calliope* m'inſpirera-t-elle encore.

Je ſuis tout à vous.

FÉDÉRIC.

LETTRE XLV.

DU ROI.

A Olmutz, le 3 de février.

MON CHER VOLTAIRE,

1742. Le démon qui m'a promené jusqu'à présent, m'a mené à Olmutz pour redresser les affaires que les autres alliés ont embrouillées, dit-on. Je ne sais ce qui en sera ; mais je sais que mon étoile est trop errante. Que pouvez-vous prétendre d'une cervelle où il n'y a que du foin, de l'avoine et de la paille hachée ? Je crois que je ne rimerai à présent qu'en *oin* et en *oine*.

Laissez calmer cette tempête ;
Attendez qu'à Berlin sur les débris de Mars,
La Paix ramène les beaux arts.
Pour faire enfler les sons de ma tendre musette,
Il faut que la fin des hasards
Impose le silence au bruit de la trompette.

Je vous renvoie bien loin peut-être ; cependant il n'y a rien à faire à présent, et d'un mauvais payeur il faut prendre ce qu'on peut.

Je lis maintenant, ou plutôt je dévore votre *Siècle de Louis le Grand*. Si vous m'aimez, envoyez-moi ce que vous avez fait ultérieurement de cet ouvrage ; c'est mon unique consolation, mon délassement, ma récréation. Vous qui ne travaillez que par goût et que par génie, ayez pitié d'un manœuvre en politique, et qui ne travaille que par nécessité.

Aurait-on dû préſumer, cher *Voltaire*, qu'un nourriſſon des Muſes dût être deſtiné à faire mouvoir, conjointement avec une douzaine de graves fous que l'on nomme grands politiques, la grande roue des événemens de l'Europe ? Cependant c'eſt un fait qui eſt authentique, et qui n'eſt pas fort honorable pour la Providence. 1742.

Je me rappelle à ce propos le conte que l'on fait d'un curé à qui un payſan parlait du Seigneur-Dieu avec une vénération idiote : *Allez, allez*, lui dit le bon presbyte, *vous en imaginez plus qu'il n'y en a ; moi qui le fais et qui le vends par douzaines, j'en connais la valeur intrinsèque.*

On ſe fait ordinairement dans le monde une idée ſuperſtitieuſe des grandes révolutions des empires ; mais lorſqu'on eſt dans les couliſſes, l'on voit pour la plupart du temps que les ſcènes les plus magiques ſont mues par des reſſorts communs, et par de vils faquins qui, s'ils ſe montraient dans leur état naturel, ne s'attireraient que l'indignation du public.

La ſupercherie, la mauvaiſe foi et la duplicité ſont malheureuſement le caractère dominant de la plupart des hommes qui ſont à la tête des nations, et qui en devraient être l'exemple. C'eſt une choſe bien humiliante que l'étude du cœur humain dans de pareils ſujets ; elle me fait regretter mille fois ma chère retraite, les arts, mes amis et mon indépendance.

Adieu, cher *Voltaire ;* peut-être retrouverai-je un jour tout ce qui eſt perdu pour moi à préſent. Je ſuis, avec tous les ſentimens que vous pouvez imaginer,

votre fidèle ami,

FÉDÉRIC.

LETTRE XLVI.

DU ROI.

A Selovitz, le 23 de mars.

MON CHER VOLTAIRE,

1742. Je crains de vous écrire, car je n'ai d'autres nouvelles à vous mander que d'une eſpèce dont vous ne vous ſouciez guère, ou que vous abhorrez.

Si je vous diſais, par exemple, que des peuples de deux contrées de l'Allemagne ſont ſortis du fond de leurs habitations pour ſe couper la gorge avec d'autres peuples dont ils ignoraient juſqu'au nom même, et qu'ils ont été chercher dans un pays fort éloigné : pourquoi ? Parce que leur maître a fait un contrat avec un autre prince, et qu'ils voulaient, joints enſemble, en égorger un troiſième ; vous me répondriez que ces gens ſont fous, ſots et furieux de ſe prêter ainſi aux caprices et à la barbarie de leurs maîtres. Si je vous diſais que nous nous préparons avec grand ſoin à détruire quelques murailles élevées à grands frais, que nous feſons la moiſſon où nous n'avons point ſemé, et les maîtres où perſonne n'eſt aſſez fort pour nous réſiſter ; vous vous écrieriez : Ah, barbares ! ah, brigands ! inhumains que vous êtes, les injuſtes n'hériteront point du royaume des cieux, ſelon St *Matthieu*, chap. XII, verſ. 24.

Puiſque je prévois tout ce que vous me diriez ſur ces matières, je ne vous en parlerai point. Je me contenterai de vous informer qu'une tête aſſez folle, dont vous aurez entendu parler ſous le nom de *roi de Pruſſe*, apprenant que les Etats de ſon allié l'empereur étaient ruinés par la reine de Hongrie, a volé à ſon ſecours, qu'il a joint ſes troupes à celles du roi de Pologne pour opérer une diverſion en Baſſe-Autriche, et qu'il a ſi bien réuſſi, qu'il s'attend dans peu à combattre les principales forces de la reine de Hongrie, pour le ſervice de ſon allié. 1742.

Voilà de la généroſité, diriez-vous, voilà de l'héroïſme; cependant, cher *Voltaire*, le premier tableau et celui-ci ſont les mêmes. C'eſt la même femme qu'on fait voir d'abord en cornettes de nuit, et enſuite avec ſon fard et ſes pompons.

De combien de différentes façons n'enviſage-t-on pas les objets? combien les jugemens ne varient-ils point? Les hommes condamnent le ſoir ce qu'ils ont approuvé le matin. Ce même ſoleil qui leur plaiſait à ſon aurore, les fatigue à ſon couchant. De-là viennent ces réputations établies, effacées, et rétablies pourtant; et nous ſommes aſſez inſenſés de nous agiter pendant toute notre vie pour acquérir de la réputation? Eſt-il poſſible qu'on ne ſoit pas détrompé de cette fauſſe monnaie depuis le temps qu'elle eſt connue?

Je ne vous écris point de vers parce que je n'ai pas le temps de toiſer des ſyllabes. Souffrez que je vous faſſe ſouvenir de l'hiſtoire de *Louis XIV*; je vous menace de l'excommunication du Parnaſſe ſi vous n'achevez pas cet ouvrage.

Adieu, cher *Voltaire ;* aimez un peu, je vous
1742. prie, ce transfuge d'*Apollon*, qui s'eſt enrôlé chez *Bellone*. Peut-être reviendra-t-il un jour ſervir ſous ſes vieux drapeaux.

Je ſuis toujours votre admirateur et ami,

FÉDÉRIC.

LETTRE XLVII.

DU ROI.

A Triban le 12 d'avril.

C'EST ici que l'on voit tous les ſaints ennichés,
Dans les bois, ſur les ponts, ſur les chemins perchés,
Et meſſieurs les gueux, leur cortége,
Qui ſe morfondent ſur la neige ;
Tandis que, tranchant du Créſus,
Les puiſſans comtes de Bohême,
Prodigues de leurs revenus,
Ruinent leurs ſujets, et ſe mangent eux-même
Pour entretenir leurs chevaux ;
Et que noſſeigneurs les bigots,
Bien mieux inſtruits de leur cuiſine
Que des pauvres et de leurs maux,
Chez les élus et leurs égaux
S'en vont promener leur doctrine,
Et ſe faire admirer des ſots.

Vos

Vos français qui s'ennuient bien en Bohême n'en font pas moins aimables et malins. C'eſt peut-être la ſeule nation qui trouve dans l'infortune même une ſource de plaiſanteries et de gaieté. C'eſt aux cris de M. de *Broglio* que je ſuis accouru à ſon ſecours, et que la Moravie reſtera en friche juſqu'à l'automne. 1742.

Vous me demandez pour combien meſſieurs mes frères ſe ſont donné le mot de ruiner la terre : à cela je réponds que je n'en ſais rien ; mais que c'eſt la mode à préſent de faire la guerre, et qu'il eſt à croire qu'elle durera long-temps.

L'abbé de *Saint-Pierre* qui me diſtingue aſſez pour m'honorer de ſa correſpondance, m'a envoyé un bel ouvrage ſur la façon de rétablir la paix en Europe, et de la conſtater à jamais. La choſe eſt très-praticable ; il ne manque pour la faire réuſſir que le conſentement de l'Europe, et quelques autres bagatelles ſemblables.

Que ne vous dois-je point, mon cher *Voltaire*, du grandiſſime plaiſir que vous me promettez en me feſant eſpérer de recevoir bientôt l'hiſtoire de *Louis XIV*.

Accoutumé de vous entendre,
De vos œuvres je ſuis jaloux :
Cher Voltaire, donnez-les nous,
Par cœur je voudrais vous apprendre ;
Il n'eſt point de ſalut ſans vous.

Vous penſez peut-être que je n'ai point aſſez d'inquiétudes ici, et qu'il fallait encore m'alarmer

1742. sur votre santé. Vous devriez prendre plus de soin de votre conservation : souvenez-vous, je vous prie, combien elle m'intéresse, et combien vous devez être attaché à ce monde-ci dont vous faites les délices.

Vous pouvez compter que la vie que je mène n'a rien changé de mon caractère ni de ma façon de penser. J'aime Remusberg et les jours tranquilles ; mais il faut se plier à son état dans le monde, et se faire un plaisir de son devoir.

D'abord que la paix sera faite,
Je retrouve dans ma retraite
Les Ris, les Plaisirs et les Arts,
Nos belles aux touchans regards,
Maupertuis avec ses lunettes,
Algarotti le laboureur,
Nos savans avec leurs lecteurs :
Mais que me serviront ces fêtes,
Cher Voltaire, si vous n'en êtes ?

Voilà tout ce que j'ai le temps de vous dire sur le point de poursuivre ma marche. Adieu, cher *Voltaire ;* n'oubliez pas un pauvre *Ixion* qui travaille comme un misérable à la grande roue des événemens, et qui ne vous admire pas moins qu'il vous aime.

FÉDÉRIC.

LETTRE XLVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Avril.

SIRE,

PENDANT que j'étais malade, votre Majeſté a fait plus de belles actions, que je n'ai eu d'accès de fièvre. Je ne pouvais répondre aux dernières bontés de votre Majeſté. Où aurais-je d'ailleurs adreſſé ma lettre? à Vienne? à Presbourg? à Temeſvar? Vous pouviez être dans quelqu'une de ces villes; et même, s'il eſt un être qui puiſſe ſe trouver en pluſieurs lieux à la fois, c'eſt aſſurément votre perſonne, en qualité d'image de la Divinité, ainſi que le ſont tous les princes, et d'image très-penſante et très-agiſſante. Enfin, Sire, je n'ai point écrit, parce que j'étais dans mon lit quand votre Majeſté courait à cheval au milieu des neiges et des ſuccès. 1742.

D'Eſculape les favoris
Semblaient même me faire accroire
Que j'irais dans le ſeul pays
Où n'arrive point votre gloire;
Dans ce pays dont par malheur
On ne voit point de voyageur
Venir nous dire des nouvelles;
Dans ce pays où tous les jours

1742.

Les ames lourdes et cruelles,
Et des Hongrois et des Pandours,
Vont au diable au ſon des tambours,
Par votre ordre et pour vos querelles;
Dans ce pays dont tout chrétien,
Tout juif, tout muſulman raiſonne;
Dont on parle en chaire, en ſorbonne,
Sans jamais en deviner rien;
Ainſi que le pariſien,
Badaut, crédule et ſatirique,
Fait des romans de politique,
Parle tantôt mal, tantôt bien,
De Belliſle et de vous peut-être,
Et dans ſon léger entretien
Vous juge à fond ſans vous connaître.

Je n'ai mis qu'un pied ſur le bord du Styx; mais je ſuis très-fâché, Sire, du nombre des pauvres malheureux que j'ai vus paſſer. Les uns arrivaient de Scharding, les autres de Prague, ou d'Iglau. Ne ceſſerez-vous point, vous et les rois vos confrères, de ravager cette terre que vous avez, dites-vous, tant d'envie de rendre heureuſe?

Au lieu de cette horrible guerre
Dont chacun ſent les contre-coups,
Que ne vous en rapportez-vous
A ce bon abbé de Saint-Pierre?

Il vous accorderait tout auſſi aiſément que *Licurgue* partagea les terres de Sparte, et qu'on donne des portions égales aux moines. Il établirait les quinze

dominations de *Henri IV*. Il eſt vrai pourtant que *Henri IV* n'a jamais ſongé à un tel projet. Les commis du duc de *Sulli*, qui ont fait ſes mémoires, en ont parlé; mais le ſecrétaire d'Etat *Villeroi*, miniſtre des affaires étrangères, n'en parle point. Il eſt plaiſant qu'on ait attribué à *Henri IV* le projet de déranger tant de trônes, quand il venait à peine de s'affermir ſur le ſien. En attendant, Sire, que la diète européane, ou *europaine*, s'aſſemble pour rendre tous les monarques modérés et contens, votre Majeſté m'ordonne de lui envoyer ce que j'ai fait depuis peu du *Siècle de Louis XIV;* car elle a le temps de lire quand les autres hommes n'ont point de temps. Je fais venir mes papiers de Bruxelles; je les ferai tranſcrire pour obéir aux ordres de votre Majeſté. Elle verra peut-être que j'embraſſe un trop grand terrain; mais je travaillais principalement pour elle, et j'ai jugé que la ſphère du monde n'était pas trop grande. J'aurai donc l'honneur, Sire, d'envoyer dans un mois à votre Majeſté un énorme paquet qui la trouvera au milieu de quelque bataille, ou dans une tranchée. Je ne fais ſi vous êtes plus heureux dans tout ce fracas de gloire, que vous l'étiez dans cette douce retraite de Remusberg. 1742.

Cependant, grand Roi, je vous aime
Tout autant que je vous aimai
Lorſque vous étiez renfermé
Dans Remusberg et dans vous-même;
Lorſque vous borniez vos exploits
A combattre avec éloquence
L'erreur, les vices, l'ignorance,
Avant de combattre des rois.

1742. Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire, mon profond reſpect, et l'aſſurance de cette vénération qui ne finira jamais, et de cette tendreſſe qui ne finira que quand vous ne m'aimerez plus.

LETTRE XLIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Paris, le 15 mai.

Quand vous aviez un père, et dans ce père un maître,
Vous étiez philoſophe, et viviez ſous vos lois.
Aujourd'hui mis au rang des rois,
Et plus qu'eux tous digne de l'être,
Vous ſervez cependant vingt maîtres à la fois.
Ces maîtres ſont tyrans. Le premier c'eſt la Gloire,
Tyran dont vous aimez les fers,
Et qui met au bout de nos vers,
Ainſi qu'en vos exploits, *la brillante victoire.*
La Politique à ſon côté,
Moins éblouiſſante, auſſi forte,
Méditant, rédigeant, ou rompant un traité,
Vient meſurer vos pas que cette Gloire emporte.
L'Intérêt, la Fidélité,
Quelquefois s'uniſſant, et trop ſouvent contraires,
Des amis dangereux, de ſecrets adverſaires :
Chaque jour des deſſeins et des dangers nouveaux :
Tout écouter, tout voir, et tout faire à propos :
Payer les uns en eſpérance,
Les autres en raiſons, quelques-uns en bons mots ;

Aux peuples ſubjugués faire aimer ſa puiſſance :
Que d'embarras ! que de travaux ! 1742.
Régner n'eſt pas un ſort auſſi doux qu'on le penſe.
Qu'il en coûte d'être un héros !

Il ne vous en coûte rien à vous, Sire, tout cela vous eſt naturel ; vous faites de grandes, de ſages actions, avec cette même facilité que vous faites de la muſique et des vers, et que vous écrivez de ces lettres, qui donneraient à un bel eſprit de France une place diſtinguée parmi les beaux eſprits jaloux de lui.

Je conçois quelque eſpérance que votre Majeſté raffermira l'Europe comme elle l'a ébranlée, et que mes confrères les humains vous béniront après vous avoir admiré. Mon eſpoir n'eſt pas uniquement fondé ſur le projet que l'abbé de *Saint-Pierre* (*a*) a envoyé à votre Majeſté. Je préſume qu'elle voit les choſes que veut voir le pacificateur trop mal écouté de ce monde, et que le roi philoſophe fait parfaitement ce que le philoſophe qui n'eſt pas roi s'efforce en vain de deviner. Je préſume encore beaucoup de vos charitables intentions. Mais ce qui me donne une ſécurité parfaite, c'eſt une douzaine de feſeurs et de feſeuſes de cabrioles, que votre Majeſté fait venir de France dans ſes Etats. On ne danſe guère que dans la paix. Il eſt vrai que vous avez fait payer les violons à quelques puiſſances voiſines ; mais c'eſt pour le bien commun, et pour le vôtre. Vous avez rétabli la

(*a*) L'abbé de *Saint-Pierre* a écrit une vingtaine de volumes ſur la politique. Il envoyait ſouvent au roi de Pruſſe, et à d'autres princes, des projets d'une pacification générale. Le cardinal *du Bois* appelait ſes ouvrages *les rêves d'un homme de bien*.

1742. dignité et les prérogatives des électeurs. Vous êtes devenu tout d'un coup l'arbitre de l'Allemagne ; et quand vous avez fait un empereur, il ne vous en manque que le titre. Vous avez avec cela cent vingt mille hommes bien faits, bien armés, bien vêtus, bien nourris, bien affectionnés ; vous avez gagné des batailles et des villes à leur tête : c'eſt à vous à danſer, Sire. *Voiture* vous aurait dit que vous avez l'air à la danſe ; mais je ne ſuis pas auſſi familier que lui avec les grands hommes et avec les rois ; et il ne m'appartient pas de jouer aux proverbes avec eux.

Au lieu de douze bons académiciens, vous avez donc, Sire, douze bons danſeurs. Cela eſt plus aiſé à trouver, et beaucoup plus gai. On a vu quelquefois des académiciens ennuyer un héros, et des acteurs de l'opéra le divertir.

Cet opéra dont votre Majeſté décore Berlin, ne l'empêche pas de ſonger aux belles-lettres. Chez vous un goût ne fait pas tort à l'autre. Il y a des ames qui n'ont pas un ſeul goût, votre ame les a tous ; et ſi DIEU aimait un peu le genre humain, il accorderait cette univerſalité à tous les princes, afin qu'ils puſſent diſcerner le bon en tout genre, et le protéger. C'eſt pour cela que je m'imagine qu'ils ſont faits originairement.

Je connais quelques acteurs pour la tragédie, qui ne ſont pas ſans talens, et qui pourraient convenir à votre Majeſté ; car je me flatte qu'elle ne ſe bornera pas à des galimatias italiens et à des gambades françaiſes. Le héros aimera toujours le théâtre qui repréſente les héros. Puiſſiez-vous, Sire, jouir bientôt de toutes ſortes de plaiſirs, comme vous avez acquis

toutes ſortes de gloire ! C'eſt le vœu ſincère de votre admirateur, de votre ſujet par le cœur, qui malheureuſement ne vit point dans vos Etats ; d'un eſprit pénétré de la grandeur du vôtre, et d'un cœur qui s'intéreſſe à votre bonheur autant que vous-même. 1742.

Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire, mes très-profonds reſpects.

LETTRE L.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Paris, ce 26 mai.

Le Salomon du Nord en eſt donc l'Alexandre,
Et l'amour de la terre en eſt auſſi l'effroi !
L'Autrichien vaincu, fuyant devant mon roi,
Au monde à jamais doit apprendre
Qu'il faut que les guerriers prennent de vous la loi,
Comme on vit les ſavans la prendre.
J'aime peu les héros, ils ſont trop de fracas ;
Je hais ces conquérans fiers ennemis d'eux-même,
Qui dans les horreurs des combats
Ont placé le bonheur ſuprême,
Cherchant par-tout la mort, et la feſant ſouffrir
A cent mille hommes leurs ſemblables.
Plus leur gloire a d'éclat, plus ils ſont haïſſables.
O ciel ! que je vous dois haïr !
Je vous aime pourtant, malgré tout ce carnage
Dont vous avez ſouillé les champs de nos Germains,
Malgré tous ces guerriers que vos vaillantes mains
Font paſſer au ſombre rivage.

1742. Vous êtes un héros, mais vous êtes un ſage:
Votre raiſon maudit les exploits inhumains
Où vous força votre courage,
Au milieu des canons ſur des morts entaſſés,
Affrontant le trépas, et fixant la victoire,
Du ſang des malheureux cimentant votre gloire,
Je vous pardonne tout, ſi vous en gémiſſez.

Je ſonge à l'humanité, Sire, avant de ſonger à vous-même; mais après avoir en abbé de *Saint-Pierre* pleuré ſur le genre humain dont vous devenez la terreur, je me livre à toute la joie que me donne votre gloire. Cette gloire ſera complète ſi votre Majeſté force la reine de Hongrie à recevoir la paix, et les Allemands à être heureux. Vous voilà le héros de l'Allemagne et l'arbitre de l'Europe; vous en ferez le pacificateur, et nos prologues d'opéra ne feront plus que pour vous.

La fortune qui ſe joue des hommes, mais qui vous ſemble aſſervie, arrange plaiſamment les événemens de ce monde. Je ſavais bien que vous feriez de grandes actions; j'étais sûr du beau ſiècle que vous alliez faire naître; mais je ne me doutais pas, quand le comte *du Four* allait voir le maréchal de *Broglio*, et qu'il n'en était pas trop content, qu'un jour ce comte *du Four* aurait la bonté de marcher avec une armée triomphante au ſecours du maréchal, et le délivrerait par une victoire. Votre Majeſté n'a pas daigné juſqu'à préſent inſtruire le monde des détails de cette journée; elle a eu, je crois, autre choſe à faire que des relations; mais votre modeſtie eſt trahie par quelques témoins oculaires, qui diſent

tous qu'on ne doit le gain de la bataille qu'à l'excès de courage et de prudence que vous avez montré. Ils ajoutent que mon héros eſt toujours ſenſible, et que ce même homme qui fait tuer tant de monde, eſt au chevet du lit de M. de *Rotembourg*. Voilà ce que vous ne mandez point, et que vous pourriez pourtant avouer, comme des choſes qui vous ſont toutes naturelles. 1742.

Continuez, Sire ; mais faites autant d'heureux au moins dans ce monde, que vous en avez ôté ; que mon *Alexandre* redevienne *Salomon* le plutôt qu'il pourra, et qu'il daigne ſe ſouvenir quelquefois de ſon ancien admirateur, de celui qui par le cœur eſt à jamais ſon ſujet ; de celui qui viendrait paſſer ſa vie à vos pieds, ſi l'amitié, plus forte que les rois et que les héros, ne le retenait pas, et qui ſera attaché à jamais à votre Majeſté avec le plus profond reſpect et la plus tendre vénération.

LETTRE LI.

DU ROI.

Au camp de Kuttenberg, le 18 juin.

1742. Les palmes de la Paix font ceſſer les alarmes;
Au tranquille olivier nous ſuſpendons nos armes.
Déjà l'on n'entend plus le ſanguinaire ſon
Du tambour redoutable et du bruyant clairon;
Et ces champs que la Gloire, en exerçant ſa rage,
Souillait de ſang humain, de morts et de carnage,
Cultivés avec ſoin, fourniront dans trois mois
L'heureuſe et l'abondante image
D'un pays régi par les lois.

Tous ces vaillans guerriers que l'intérêt du maître
Ou rendait ennemis, ou le feſait paraître,
De la douce amitié reſſerrant les liens,
Se prêtent des ſecours, et partagent leurs biens.
La Mort l'apprend, frémit; et ce monſtre barbare,
De la Diſcorde en vain ſecouant les flambeaux,
Se replonge dans le Tartare,
Attendant des crimes nouveaux.

O Paix, heureuſe Paix! répare ſur la terre
Tous les maux que lui fait la deſtructive Guerre!
Et que ton front paré de renaiſſantes fleurs,
Plus que jamais ſerein, prodigue tes faveurs!

Mais quel que ſoit l'eſpoir ſur lequel tu te fonde,
Penſe que tu n'auras rien fait, 1742.
Si tu ne peux bannir deux monſtres de ce monde,
L'Ambition et l'Intérêt.

J'eſpère qu'après avoir fait ma paix avec les ennemis, je pourrai à mon tour la faire avec vous. Je demande le *Siècle de Louis XIV* pour la ſceller de votre part, et je vous envoie la relation que j'ai faite moi-même de la dernière bataille, comme vous me la demandez.

Je ne puis vous entretenir encore juſqu'à préſent que de marches, de retraites honteuſes, de pourſuites, de coïonneries, et de toutes ſortes d'événemens qui, pour rouler ſur des matières fort graves, n'en ſont pas moins ridicules.

La ſanté de *Rotembourg* commence à ſe rétablir; il eſt entièrement hors de danger. Ne me croyez point cruel, mais aſſez raiſonnable pour ne choiſir un mal que lorſqu'il faut en éviter un pire. Tout homme qui ſe détermine à ſe faire arracher une dent quand elle eſt cariée, livrera bataille lorſqu'il voudra terminer une guerre. Répandre du ſang dans une pareille conjoncture, c'eſt véritablement le ménager; c'eſt une ſaignée que l'on fait à ſon ennemi en délire, et qui lui rend ſon bon ſens.

Adieu, cher *Voltaire;* croyez toujours, et juſqu'à ce que je vous diſe le contraire, que je vous eſtime et aimerai toute ma vie.

FÉDÉRIC.

LETTRE LII.

DU ROI.

Au camp de Kuttenberg, le 20 juin.

1742.

Enfin ce Bork eſt revenu
Après avoir beaucoup couru.
Entre les beaux bras d'Emilie
Il m'aſſure vous avoir vu,
Le corps languiſſant, abattu,
Mais toujours l'eſprit plein de vie
Et de cette aimable faillie
Qui vous a rendu ſi connu
Depuis ce pays malotru
Juſqu'à Paris votre patrie.

Enfin le vieux Broglie a perdu,
Non pas ſa culotte ſalie
Dont perſonne n'aurait voulu ;
Mais, bruſquement tournant le cu
Devant les pandours de Hongrie,
Fuyant avec ignominie,
Il perd tout ſans être battu,
Et ſous Prague il ſe réfugie.
Le jeune Louis l'a fait duc
Pour honorer ſon ſavoir-faire ;
S'il l'eût été par l'archiduc,
J'entendrais bien mieux ce myſtère.

Notre genre de vie eſt aſſez différent de celui de Verſailles, et plus encore de celui de Remusberg. Aujourd'hui un ambaſſadeur eſt venu me faire des propoſitions, hier il en eſt parti un chargé de fumée, et demain il en arrivera un autre avec du galbanum. On amena hier matin une quarantaine de Talpashs priſonniers, d'ailleurs les plus jolis garçons du monde. Nos huſſards vont actuellement battre la campagne pour amener des payſans, des charriots et des vivres; nous feſons tranſporter nos bleſſés et nos malades pour le pays où nous les ſuivrons bientôt. 1742.

Puiſſiez-vous jouir ſans diſcontinuation d'une ſanté ferme et vigoureuſe; puiſſiez-vous, plus philoſophe que vous n'êtes, préférer la ſolitude de Charlotembourg aux charmes du palais d'*Armide* que vous habitez; puiſſiez-vous être le plus heureux des mortels, comme vous en êtes le plus aimable! Ce ſont les ſouhaits que vous fait un ancien ami du fond de ſon cœur. Adieu.

FÉDÉRIC.

LETTRE LIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Juin.

1742. SIRE, me voilà dans Paris;
C'eſt, je crois, votre capitale:
Tous les ſots, tous les beaux eſprits,
Gens à rabat, gens à ſandale,
Petits maîtres, pédans rigris,
Parlent de vous ſans intervalle.
Sitôt que je ſuis aperçu,
On court, on m'arrête au paſſage:
Eh bien, dit-on, l'avez-vous vu
Ce roi ſi brillant et ſi ſage?
Eſt-il vrai qu'avec ſa vertu
Il eſt pourtant grand politique?
Fait-il des vers, de la muſique,
Le jour même qu'il s'eſt battu?
Comment, à lui-même rendu,
Le trouvez-vous ſans diadême,
Homme ſimple redevenu?
Eſt-il bien vrai qu'alors on l'aime
D'autant plus qu'il eſt mieux connu,
Et qu'on le trouve dans lui-même?
On dit qu'il ſuit de près les pas
Et de Guſtave et de Turenne
Dans les camps et dans les combats,
Et que le ſoir, dans un repas,
C'eſt Catulle, Horace et Mécène.

A mes côtés un raiſonneur,
Endoctriné par la gazette,
Me dit d'un ton rempli d'humeur:
Avec l'Autriche on dit qu'il traite.
Non, dit l'autre, il ſera conſtant,
Il ſera l'appui de la France.
Une bégueule, en s'approchant,
Dit : Que m'importe ſa conſtance?
Il eſt aimable, il me ſuffit,
Et voilà tout ce que j'en penſe;
Puiſqu'il ſait plaire, tout eſt dit.

1742.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Thiriot me dit triſtement :
Ce philoſophe conquérant
Daignera-t-il inceſſamment
Me faire payer mes meſſages?
Ami, n'en doutez nullement;
On peut compter ſur ſes largeſſes;
Mon héros eſt compatiſſant,
Et mon héros tient ſes promeſſes :
Car ſachez que, lorſqu'il était
Dans cet âge où l'homme eſt frivole
D'être un grand homme il promettait,
Et qu'il a tenu ſa parole.

C'eſt ainſi que tout le monde, en me parlant de votre Majeſté, adoucit un peu mon chagrin de n'être plus auprès d'elle. Mais, Sire, prendrez-vous

—— toujours des villes, et ferai-je toujours à la ſuite
1742. d'un procès ? N'y aura-t-il pas cet été quelques jours heureux où je pourrai faire ma cour à votre Majeſté ? &c.

LETTRE LIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Juillet.

SIRE,

J'AI reçu des vers et de très-jolis vers de mon adorable roi dans le temps que nous penſions que votre Majeſté ne ſongeait qu'à délivrer d'inquiétude le maréchal de *Broglio*, votre ancien ami de Straſbourg. Votre Majeſté a gliſſé dans ſa lettre l'agréable mot de *paix*, ce mot qui eſt ſi harmonieux à mon oreille : voici une ode que je barbouillais contre tous vous autres monarques qui ſembliez alors acharnés à détruire mes confrères les humains. Le ſeigneur des nations, *Frédéric III*, *Frédéric le grand*, a exaucé mes vœux, et à peine mon ode, bonne ou mauvaiſe (*), a été faite, que j'ai appris que votre Majeſté avait fait un très-bon traité, très-bon pour vous ſans doute, car vous avez formé votre eſprit vertueux à être grand politique. Mais ſi ce traité eſt bon pour nous autres Français, c'eſt ce dont l'on doute à Paris ; la moitié du monde crie que vous abandonnez nos gens à la diſcrétion du dieu des armes ;

(*) Ode à la reine d'Hongrie, volume d'*Epitres*.

l'autre moitié crie auſſi et ne ſait ce dont il s'agit; quelques abbés de *Saint-Pierre* vous béniſſent au milieu de la criaillerie. Je ſuis un de ces philoſophes; je crois que vous forcerez toutes les puiſſances à faire la paix, et que le héros du ſiècle ſera le pacificateur de l'Allemagne et de l'Europe. J'eſtime que vous avez gagné de vîteſſe 1742.

Ce vieillard vénérable à qui les deſtinées
Ont de l'heureux Neſtor accordé les années.

Achille a été plus habile que *Neſtor ;* heureuſe habileté ſi elle contribue au bonheur du monde! Voici donc le temps où votre Majeſté pourra amuſer cette grande ame pétrie de tant de qualités contraires. Soyez sûr, Sire, qu'avant qu'il ſoit un mois, j'irai chercher moi-même à Bruxelles les papiers que vous daignez honorer d'un peu de curioſité, ou que je les ferai venir; il y a de petites choſes qu'un petit citoyen ne peut faire que difficilement, tandis que *Frédéric le grand* en fait de ſi grandes en un moment. Vous n'êtes donc plus notre allié, Sire; mais vous ſerez celui du genre humain; vous voudrez que chacun jouiſſe en paix de ſes droits et de ſon héritage, et qu'il n'y ait point de troubles; ce ſera la pierre philoſophale de la politique, elle doit ſortir de vos fournaux : dites, je veux qu'on ſoit heureux, et on le ſera; ayez un bon opéra, une bonne comédie. Puiſſé-je être témoin à Berlin de vos plaiſirs et de votre gloire!

LETTRE LV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Juillet.

1742. O le plus extraordinaire de tous les hommes! qui gagnez des batailles, qui prenez des provinces, qui faites la paix, qui faites de la muſique et des vers, le tout ſi vîte et ſi gaiement;

C'eſt à vous de chanter ſur la lyre d'Achille,
Vous de qui la valeur imita ſes exploits;
C'eſt à moi de me taire, et ma muſe ſtérile
Ne peut accompagner votre héroïque voix.
Vous, roi des beaux-eſprits, vous, bel eſprit des rois,
Vous dont le bras terrible a fait trembler la terre,
Raſſurez-la par vos bienfaits,
Et faites retentir les accens de la paix
Après les éclats du tonnerre.
Ainſi ce roi berger, et poëte, et ſoldat,
Moins poëte que vous, moins guerrier, moins aimable,
Par les ſons de ſa lyre, en ſortant du combat,
Adoucit de Saül la rigueur intraitable:
Adouciſſez vingt rois par des ſons plus touchans;
Que la barbare Até, que la Haine cruelle,
Que la Diſcorde et ſes enfans,
Enchaînés à jamais par vos bras triomphans,
Entendent vos aimables chants!
Qu'ils ſentent expirer leur fureur mutuelle;

Que l'Horreur vous écoute et ſe change en douceur;
Que le Ciel applaudiſſe, et que la Terre, unie 1742.
Aux concerts de votre harmonie,
Diſe : Je lui dois mon bonheur!

J'ai toujours eſpéré cette paix univerſelle, comme ſi j'étais un bâtard de l'abbé de *Saint-Pierre*. La faire pour ſoi tout ſeul ferait d'un roi qui n'aime que ſon trône et ſes Etats, et cette façon de penſer n'eſt pas ſelon nous autres philoſophes qui tenons qu'il faut aimer le genre humain. L'abbé de *Saint-Pierre* vous dira, Sire, que pour gagner paradis, il faut faire du bien aux Chinois comme aux Brandebourgeois et aux Siléſiens. La relation de votre bataille de Chotſits (1), que vous avez eu la bonté de m'envoyer, prouve que vous ſavez écrire comme combattre; j'y vois, autant qu'un pauvre petit philoſophe peut voir, l'intelligence d'un grand général à travers toute votre modeſtie. Cette ſimplicité eſt bien plus héroïque que ces inſcriptions faſtueuſes qui ornaient autrefois trop ſuperbement la galerie de Verſailles, et que *Louis XIV* fit ôter par le conſeil de *Deſpréaux;* car on n'eſt jamais loué que par les faits: cette petite anecdote pourra ſervir à augmenter votre eſtime pour *Louis XIV*. (2)

J'eſpère bientôt, Sire, voir votre galerie de Charlotembourg, et jouir encore du bonheur de voir ce roi vainqueur, ce roi pacifique, ce roi citoyen,

(1) Cette bataille eſt du 17 mai 1742; elle porte ordinairement le nom de Czaſlaw.

(2) Il en reſtait encore de très-faſtueuſes; M. le régent fit effacer celles qui pouvaient offenſer les nations voiſines.

1742. qui fait tant de choſes de bonne heure. Je ſerai probablement le mois prochain à Bruxelles, et de là je me flatte que j'aurai l'honneur d'aller encore paſſer dix ou douze jours auprès de mon adorable monarque. Mais comment parler de Chotſits en vers! quel triſte nom que ce Chotſits! N'êtes-vous pas honteux, Sire, d'avoir gagné la bataille de Chotſits, qui ne rime à rien, et qui écorche les oreilles? n'importe, je voudrais paſſer ma vie auprès du vainqueur de Chotſits.

Ne me reprochez point d'éviter ce vainqueur:
Je ne préfère point à ſa cour glorieuſe
Ces tendres ſentimens, et la langueur flatteuſe
Que vous imputez à mon cœur.
Vous prenez pour faibleſſe une amitié ſolide;
Vous m'appelez Renaud de molleſſe abattu;
Grand Roi, je ne ſuis point dans le palais d'Armide,
Mais dans celui de la Vertu.

Oui, Sire, mettant à part héroïſme, trône, victoires, tout ce qui impoſe le plus profond reſpect, je prends la liberté, vous le ſavez bien, de vous aimer de tout mon cœur; mais je ſerais indigne de vous aimer à ce point-là, et d'être aimé de votre Majeſté, ſi j'abandonnais pour le plus grand homme de ſon ſiècle, un autre grand homme qui, à la vérité, porte des cornettes, mais dont le cœur eſt auſſi mâle que le vôtre, et dont l'amitié courageuſe et inébranlable m'a depuis dix ans impoſé le devoir de vivre auprès d'elle.

J'irai ſacrifier dans votre temple, et je reviendrai à ſes autels.

1742.

Puiſſé-je ainſi dans le cours de ma vie,
Paſſer du ciel de mon héros
A la planète d'Emilie !
Voilà mes tourbillons et ma philoſophie,
Et le but de tous mes travaux.

Je vais commencer à envoyer à votre Majeſté les papiers qu'elle demande, et elle aura le reſte dès que je ſerai à Bruxelles.

Vainqueur de Charle et ſon ami,
Soyez donc celui de la France.
Ne ſoyez point vertueux à demi ;
Avec le monde entier ſoyez d'intelligence.

Dieu et le diable ſavent ce qu'eſt devenue la lettre que j'écrivis à votre Majeſté ſur ce beau ſujet, vers la fin du mois de juin, et comment elle eſt parvenue en d'autres mains ; je ſuis fait moi pour ignorer le deſſous des cartes. J'ai eſſuyé une des plus illuſtres tracaſſeries de ce monde, mais je ſuis ſi bon coſmopolite que je me réjouirai de tout.

LETTRE LVI.

DU ROI.

A Potſdam, le 25 juillet.

MON CHER VOLTAIRE,

1742. Je vous paye à la façon des grands ſeigneurs, c'eſt-à-dire que je vous donne une très-mauvaiſe ode (1) pour la bonne que vous m'avez envoyée, et de plus je vous condamne à la corriger pour la rendre meilleure. Je penſe que c'eſt une des premières odes où l'on ait tant parlé de politique ; mais vous devez vous en prendre à vous-même ; vous m'avez incité à défendre ma cauſe. J'ai trouvé en effet que le langage des dieux eſt celui de la juſtice et de l'innocence, qui fera toujours valoir le morceau de poëſie quand même les vers alexandrins n'en ſeraient pas auſſi harmonieux qu'on pourrait le déſirer.

La reine de Hongrie eſt bien heureuſe d'avoir un procureur qui entende auſſi bien que vous le rafinement et les ſéductions de la parole. Je m'applaudis que nos différends ne ſe ſoient pas vidés par procès, car en jugeant de vos diſpoſitions en faveur de cette reine, et de vos talens, je n'aurais pu tenir contre *Apollon* et *Vénus*.

Vous déclamez à votre aiſe contre ceux qui ſoutiennent leurs droits et leurs prétentions à main

(1) Sur les jugemens que le public porte ſur ceux qui ſont chargés du malheureux emploi de politiques.

armée; mais je me ſouviens d'un temps où, ſi vous euſſiez eu une armée, elle aurait à coup sûr marché contre les *Desfontaines*, les *Rouſſeau*, les *Vanduren*, &c. &c. Tant que l'arbitrage platonique de l'abbé de *Saint-Pierre* n'aura pas lieu, il ne reſtera d'autres reſſources aux rois pour terminer leurs différends que d'uſer des voies de fait pour arracher de leurs adverſaires les juſtes ſatisfactions, auxquelles ils ne pourraient parvenir par aucun autre expédient. Les malheurs et les calamités qui en réſultent, ſont comme les maladies du corps humain. La guerre dernière doit donc être conſidérée comme un petit accès de fièvre qui a ſaiſi l'Europe, et l'a quittée preſque auſſitôt. 1742.

Je m'embarraſſe très-peu des cris des Pariſiens : ce ſont des frelons qui bourdonnent toujours ; leurs brocards ſont comme les injures des perroquets, et leurs jugemens auſſi graves que les déciſions d'un ſapajou ſur des matières métaphyſiques. Comment voulez-vous que je trouve à redire que les parens du grand *Broglio* ſoient indiſpoſés contre moi de ce que je n'ai point réparé le tort de ce grand homme? Je ne me pique point de dom-quichotiſme ; et loin de vouloir réparer les fautes des autres, je me borne à redreſſer les miennes, ſi je le puis.

Si toute la France me condamne d'avoir fait la paix, jamais *Voltaire* le philoſophe ne ſe laiſſera entraîner par le nombre. Premièrement c'eſt une règle générale qu'on n'eſt tenu à ſes engagemens qu'autant que ſes forces le permettent. Nous avions fait une alliance comme on fait un contrat de mariage ; j'avais promis de faire la guerre comme l'époux s'engage à contenter la concupiſcence de ſa nouvelle épouſée. Mais

1742. comme dans le mariage les désirs de la femme absorbent souvent les forces du mari, de même dans la guerre la faiblesse des alliés appesantit le fardeau sur un seul, et le lui rend insupportable. Enfin, pour finir la comparaison, lorsqu'un mari croit avoir des preuves suffisantes de la galanterie de sa femme, rien ne peut l'empêcher de faire divorce. Je ne fais point l'application de ce dernier article; vous êtes assez instruit et assez politique pour le sentir.

Envoyez-moi au plutôt, je vous prie, tous les jolis vers que vous avez faits pendant votre séjour à Paris. Je vous envie à toute la terre, et je voudrais que vous fussiez au seul endroit où vous n'êtes pas pour vous réitérer combien je vous estime et je vous aime. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE LVII.

DU ROI.

A Potsdam le 7 d'auguste.

MON CHER VOLTAIRE,

Vous me dites poëtiquement de si belles choses (*), que si je m'en croyais, la tête me tournerait. Je vous prie, trêve de héros, d'héroïsme, et de tous ces grands mots qui ne sont plus propres depuis la paix qu'à

(*) Voyez aussi le volume d'*Epîtres*, aux années correspondantes.

remplir d'un galimatias pompeux quelques pages de romans, ou quelque hémiſtiche de vers tragiques. 1742.

Vos vers légers, mélodieux,
Par un élégant badinage,
Amuſeront et plairont mieux
Que par l'encens et par l'hommage
Qui, vous ſoit dit, eſt un langage
Bon pour faire bâiller les dieux.

Ces traits brillans de votre imagination ne ſont jamais plus charmans que ſur le badinage. Il n'eſt pas donné à tout le monde de faire rire l'eſprit : il faut bien de l'enjouement naturel pour le communiquer aux autres.

Ce n'eſt ni Dieu ni le diable, mais bien un miſérable commis du bureau de la poſte de Bruxelles qui a ouvert et copié votre lettre ; il l'a envoyée à Paris et par-tout. Je crois que le vieux *Neſtor* n'eſt pas tout-à-fait blanc de cette affaire.

Je vous prie, mon cher *Voltaire*, de reſtituer une ſyllabe au village de Cotuchitz que vous lui avez ſi inhumainement ravie : et puiſqu'il vous faut des champs de bataille qui riment à quelque choſe, j'oſe vous faire remarquer que Cotuchitz rime aſſez bien à Molvitz : me voilà quitte de la rime et de la raiſon.

Vous vous formaliſez de ce que je vous crois de la paſſion pour la marquiſe *du Châtelet ;* je penſais mériter des remercîmens de votre part de ce que je préſumais ſi bien de vous. La Marquiſe eſt belle, aimable ; vous êtes ſenſible, elle a un cœur ; vous avez des ſentimens, elle n'eſt pas de marbre ; vous

habitez enſemble depuis dix années. Voudriez-vous
1742. me faire croire que pendant tout ce temps-là vous n'avez parlé que de philoſophie à la plus aimable femme de France ? Ne vous en déplaiſe, mon cher ami, vous auriez joué un bien pauvre perſonnage. Je n'imaginais pas que les plaiſirs fuſſent exilés du temple de la vertu que vous habitez.

Quoi qu'il en ſoit, vous m'avez promis de me ſacrifier quelques-uns de vos jours, ce qui me ſuffit. Plus je croirai que cette abſence de la Marquiſe vous coûte d'efforts, plus je vous en aurai de reconnaiſſance. Gardez-vous bien de me détromper.

J'entends déjà cent belles choſes,
Toutes nouvellement écloſes,
Et des bons mots ſur tous ſujets.
Juvénal lancera vos traits,
L'aimable Anacréon vous ceindra de ſes roſes,
Horace fera vos portraits,
Le bon, le ſimple la Fontaine
Fera tout naturellement
Quelque conte badin, ſans gêne,
Que nous écouterons voluptueuſement.
Ami, votre diſcernement
Mêlera ſes préceptes graves,
Et mettra de juſtes entraves
A notre feu trop pétillant.

Pour ſoutenir notre enjoûment,
Et tout l'eſſor de la ſaillie,
Le vin d'Aï, nectar charmant,
Pourra vous ſervir d'ambroſie ;

Et dans cette bachique orgie
L'on ſaura fuir également
L'aſſoupiſſante léthargie,
Et le fougueux emportement. 1742.

Adieu, cher *Voltaire*; ſoyez juſte envers vos amis. Sacrifiez aux autels de madame *du Châtelet*, mais dans le commerce des dieux, n'oubliez pas les hommes qui vous eſtiment, et donnez-leur quelques-uns de vos momens.

FÉDÉRIC.

LETTRE LVIII.

DU ROI.

A Aix-la-chapelle, le 26 auguſte.

De la ſource où la Faculté
Promet à la goutte et colique,
Gravelle, chancre et ſciatique,
La bonne humeur et la ſanté;

De cet endroit où tant de gens viennent pour ſe divertir et d'où tant d'autres s'en retournent ſans être guéris, et où la charlatanerie des médecins, les intrigues de l'amour tiennent leur jeu également, où enfin l'infirmité et les préjugés amènent tant de perſonnes de tous les bouts de l'univers, je vous invite comme un ancien infirme à venir me trouver; vous y aurez la première place en qualité de malade et en qualité de bel eſprit.

1742. Nous ſommes arrivés hier. Je vous crois à Bruxelles, et même je vous crois après demain ici. Je vous prie de m'apporter Mahomet tel que vous l'avez fait repréſenter ſur le théâtre de Paris, et de ramaſſer ce que vous avez fait du *Siècle de Louis XIV*, pour m'en amuſer et pour m'inſtruire. Vous ſerez reçu avec tout le déſir de l'impatience et avec tout l'empreſſement de l'eſtime. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE LIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

29 auguſte.

Après votre belle campagne,
Après ces vers brillans et doux,
Grand Apollon de l'Allemagne,
Dans quel Parnaſſe habitez-vous ?
Vous êtes dans Aix, entre nous,
Comme au pays de Charlemagne,
Et non pas comme au rendez-vous
Des fiévreux, des ſots et des fous,
Qu'un triſte Eſculape accompagne.

Permettez, mon héros, mon roi, qu'une abominable fluxion, qui s'eſt emparée de moi ſur le chemin de Lille à Bruxelles, ſoit un peu diminuée pour que je vole à Aix-la-chapelle. Cette fluxion me rend ſourd, et il ne faut pas l'être avec votre Majeſté; ce ſerait être impuiſſant en préſence de ſa

maîtreſſe. Je vais, pendant les deux ou trois jours que je ſuis condamné à reſter dans mon lit, faire tranſcrire le Mahomet tel qu'il a été joué, tel qu'il a plu aux philoſophes, et tel qu'il a révolté les dévots; c'eſt l'aventure du Tartuffe. Les hypocrites perſécutèrent *Molière*, et les fanatiques ſe ſont ſoulevés contre moi. J'ai cédé au torrent ſans dire un ſeul mot; ſi *Socrate* en eût fait autant, il n'eût point bu la ciguë. 1742.

J'avoue que je ne fais rien qui déshonore plus mon pays que cette infame ſuperſtition faite pour avilir la nature humaine. Il me fallait le roi de Pruſſe pour maître, et le peuple anglais pour concitoyen. Nos français en général ne ſont que de grands enfans; mais auſſi, c'eſt à quoi je reviens toujours, le petit nombre des êtres penſans eſt excellent chez nous, et demande grâce pour le reſte.

A l'égard de mon bavardage hiſtorique, une première cargaiſon partit le 20 de ce mois de Paris, adreſſée au fidèle *David Gérard*, et la ſeconde eſt toute prête. J'ai déjà demandé pardon à votre Majeſté de la peine qu'elle aura peut-être à déchiffrer le caractère des différens écrivains qui m'ont copié à la hâte ce que j'ai raſſemblé.

Je m'imagine que le paquet eſt actuellement en chemin pour venir ennuyer votre Majeſté à Aix-la-chapelle.

Je ſais certainement (ſi ce mot eſt permis aux hommes) que ce n'eſt point un commis de Bruxelles qui a ouvert la lettre, laquelle eſt devenue ma boîte de Pandore. Tout ce bel exploit s'eſt fait à Paris

1742. dans un temps de criſe, et c'eſt un eſpion de la perſonne que votre Majeſté ſoupçonne qui a fait tout le mal.

Votre Majeſté l'avait très-bien deviné, elle ſe connaît aux petites choſes comme aux grandes.

Sur-tout qu'elle connaît bien les injuſtices des hommes qui ſe mêlent de juger les rois, et que ſon ode ſur cette matière toute neuve, eſt pleine d'une poëſie et d'une philoſophie vraie et ſublime!

Plût à Dieu que votre Majeſté eût également raiſon dans les beaux complimens qu'elle me fait dans ſon avant-dernière lettre, au ſujet de la Marquiſe.

Ah, vous m'avez fait, je vous jure,
Et trop de grâce et trop d'honneur,
Quand vous dites que la nature
M'a fait pour certaine aventure
D'autres dons que le don du cœur;
Plût au ciel que je l'euſſe encore,
Ce premier des divins préſens,
Ce don que toute femme adore,
Et qui paſſe avec nos beaux ans.
J'approche, hélas! de la nuit ſombre
Qui nous engloutit ſans retour;
D'un homme je ne ſuis que l'ombre,
Je n'ai que l'ombre de l'amour.
Adreſſez donc à des poëtes
Qui ſoient encor dans leur printemps,
Les très-déſirables fleurettes
Dont vous honorez mes talens.
Greſſet eſt dans cet heureux temps;

C'eſt

C'eſt Greſſet qui devait ſe rendre
Dans le Parnaſſe de Berlin ; 1742.
Mais, ou trop timide, ou trop tendre,
Il n'oſa faire ce chemin.
Il languit dans ſa Picardie
Entre les bras de ſa catin,
Et ſur des vers de tragédie.

LETTRE LX.

DU ROI.

A Aix-la-chapelle, le premier ſeptembre.

Federicus Virgilio, ſalut.

Je ſuis arrivé dans la capitale de *Charlemagne*, et de tous les hypocondres. On m'a envoyé de Paris une lettre qui y court ſous votre nom, et qui, de quelque auteur qu'elle puiſſe être, mériterait d'être ſortie de votre plume. Elle a fait ma conſolation dans un pays où il n'y a guère de ſociété, où l'on boit les eaux du Styx, et dans lequel la charlatanerie des médecins étend ſa domination juſque ſur l'eſprit. Je voudrais que les Français penſaſſent tous comme l'auteur de cette lettre, et que leur fureur partiale devînt plus équitable envers les étrangers ; je voudrais enfin que vous euſſiez fait cette lettre et que vous me l'euſſiez envoyée. Mais qu'ai-je beſoin de vos lettres? l'auteur eſt dans le voiſinage: ſi vous

1742. veniez ici, vous ne devez pas douter que je ne préfère infiniment le plaiſir de vous entendre à celui de vous lire. J'eſpère de votre politeſſe que vous voudrez me faire cette galanterie, et m'apporter en même temps ce Mahomet proſcrit en France par les bigots, et œcuméniſé par les philoſophes à Berlin.

Je ne prétends pas vous en dire davantage; j'eſpère que vous viendrez ici pour entendre tout ce que mon eſtime peut avoir à vous dire. Adieu.

FÉDÉRIC.

LETTRE LXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Bruxelles, ce 2 ſeptembre.

Vous laiſſez repoſer la foudre et les trompettes,
Et, ſans plus étaler ces raiſons du plus fort,
Dans vos fiers arſenaux, magaſins de la mort,
De vingt mille canons les bouches ſont muettes.
J'aime mieux des ſoupers, des opéra nouveaux,
Des paſſe-pieds français, des fredons italiques,
Que tous ces bataillons d'aſſaſſins héroïques,
Gens ſans eſprit et fort brutaux.
Quand verrai-je élever par vos mains triomphantes
Du palais des Plaiſirs les colonnes brillantes?
Quand verrai-je à Charlotembourg
Du fameux Polignac (1) les marbres reſpectables,
Des antiques Romains ces monumens durables,
Accourir à votre ordre, embellir votre cour?

(1) Le roi de Pruſſe avait fait acheter à Paris une collection de ſtatues antiques que le cardinal de *Polignac* avait formée.

Tous ces buſtes fameux ſemblent déjà vous dire :
Que feſons-nous à Rome au milieu des débris 1742.
Et des beaux arts et de l'Empire,
Parmi les capuchons blancs, noirs, minimes, gris,
Arlequins en ſoutane et courtiſans en mitre,
Portant au capitole, au temple des guerriers,
Pour aigle des agnus, des bourdons pour lauriers?
Ah! loin des monſignors tremblans dans l'Italie,
Reſtons dans ce palais, le temple du Génie ;
Chez un roi vraiment roi fixons-nous aujourd'hui ;
Rome n'eſt que la ſainte, et l'autre eſt avec lui.

Sans doute, Sire, que les ſtatues du cardinal de *Polignac* vous diſent ſouvent de ces choſes-là ; mais j'ai aujourd'hui à faire parler une beauté, qui n'eſt pas de marbre et qui vaut bien toutes vos ſtatues.

Hier je fus en préſence
De deux yeux mouillés de pleurs,
Qui m'expliquaient leurs douleurs
Avec beaucoup d'éloquence.
Ces yeux qui donnent des lois
Aux ames les plus rebelles,
Font briller leurs étincelles
Sur le plus friand minois
Qui ſoit aux murs de Bruxelles.

Ces yeux, Sire, et ce très-joli viſage appartiennent à madame de *Valſtein* ou *Vallenſtein*, l'une des petites nièces de ce fameux duc de *Valſtein* que l'empereur *Ferdinand* fit ſi proprement tuer au ſaut du lit par quatre honnêtes irlandais ; ce qu'il n'eût pas fait aſſurément s'il avait pu voir ſa petite nièce.

1742. Je lui demandai pourquoi
Ses beaux yeux verſaient des larmes?
Elle, d'un ton plein de charmes,
Dit : C'eſt la faute du roi.

Les rois font de ces fautes-là quelquefois, répondis-je ; ils ont fait pleurer de beaux yeux, ſans compter le grand nombre des autres qui ne prétendent pas à la beauté.

Leur tendreſſe, leur inconſtance,
Leur ambition, leurs fureurs,
Ont fait ſouvent verſer des pleurs
En Allemagne comme en France.

Enfin j'appris que la cauſe de ſa douleur vient de ce que le comte de *Furſtemberg* eſt pour ſix mois, les bras croiſés, par l'ordre de votre Majeſté, dans le château de Véſel. Elle me demanda ce qu'il fallait qu'elle fît pour le tirer de là. Je lui dis qu'il y avait deux manières ; la première d'avoir une armée de cent mille hommes, et d'aſſiéger Véſel ; la ſeconde de ſe faire préſenter à votre Majeſté, et que cette façon-là était incomparablement plus sûre.

Alors j'aperçus dans les airs
Ce premier roi de l'univers,
L'Amour, qui de Valſtein vous portait la demande,
Et qui diſait ces mots que l'on doit retenir :
Alors qu'une belle commande,
Les autres ſouverains doivent tous obéir.

LETTRE LXII.

DU ROI.

A Aix-la-chapelle, le 2 ſeptembre.

JE ne ſais rien de mieux après vous-même que vos lettres. La dernière auſſi charmante que toutes celles que vous m'écrivez, m'aurait fait encore plus de plaiſir ſi vous l'aviez ſuivie de près ; mais à préſent je crois être privé du plaiſir de vous voir. Je pars le 7 pour la Siléſie. 1742.

C'eſt bien ici le pays le plus ſot que je connaiſſe. Les médecins, pour mettre les étrangers à l'uniſſon de leurs concitoyens, veulent qu'ils ne penſent point ; ils prétendent qu'il ne faut point avoir ici le ſens commun, et que l'occupation de la ſanté doit tenir lieu de toute autre choſe.

M. *Chapel* et M. *Cotzviler* ne veulent abſolument pas que l'on faſſe des vers ; ils diſent que c'eſt un crime de lèſe-faculté, et qu'on ne peut boire de l'hippocrène et de leurs eaux bourbeuſes en même temps dans le petit empire d'Aix. Je ſuis obligé de céder à leurs volontés ; mais Dieu ſait comme je m'en dédommagerai lorſque je ſerai de retour chez moi.

Je n'ai rien reçu de vous, ni gros ni petit paquet. Je ſuppoſe que le prudent *David Gérard* aura tout gardé à Berlin juſqu'à mon arrivée. Je vous aſſure que je vous tiendrai bon compte de tout ce que vous

1742. m'envoyez, et que vous faites par vos ouvrages la plus solide consolation de ma vie.

Adieu, mon cher *Voltaire ;* je vous charge de la nourriture de mon esprit ; envoyez-moi tantôt de ces mets solides qui donnent des forces, et tantôt de ces mets fins dont la saveur charmante flatte et réveille le goût.

Soyez persuadé de l'estime, de l'amitié et de tous les sentimens distingués que j'ai pour vous.

FÉDÉRIC.

LETTRE LXIII.

DU ROI.

A Remusberg, le 13 d'octobre.

J'ETAIS justement occupé à la lecture de cette histoire (1) réfléchie, impartiale, dépouillée de tous les détails inutiles, lorsque je reçus votre lettre. La première espérance que je conçus, fut de recevoir la suite des cahiers. Le peu que j'en ai me fait naître le désir d'en avoir davantage. Il n'y a point d'ouvrage chez les anciens qui soit aussi capable que le vôtre de donner des idées justes, de former le goût, d'adoucir et de polir les mœurs. Il sera l'ornement de notre siècle, et un monument qui attestera à la postérité la supériorité du génie des modernes sur les anciens. *Cicéron* disait qu'il ne concevait pas comment les

(1) *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations.*

augures feſaient pour s'empêcher de rire quand ils ſe regardaient; vous faites plus, vous mettez au grand jour les ridicules et les fureurs du clergé. 1742.

Le ſiècle où nous vivons fournit des exemples d'ambition, des exemples de courage, &c. mais j'oſe dire à ſon honneur qu'on n'y voit aucune de ces actions barbares et cruelles qu'on reproche aux précédens; moins de fourberies, moins de fanatiſme; plus d'humanité et de politeſſe. Après la guerre de Pharſale, il n'y eut jamais de plus grands intérêts diſcutés que dans la guerre préſente; il s'agit de la prééminence des deux plus puiſſantes maiſons de l'Europe chrétienne, il s'agit de la ruine de l'une ou de l'autre; ce ſont de ces coups de théâtre qui méritent d'être rapportés par votre plume, et de trouver place à la ſuite de l'hiſtoire que vous vous propoſez d'écrire.

Je regrette ces maux dont le monde eſt couvert,
Ces nœuds que la Diſcorde a ſu l'art de diſſoudre:
Les aigles pruſſiens ont ſuſpendu leur foudre
Au temple de Janus que mes mains ont ouvert.
N'inſultez point, ami, l'intrépide courage
Que mes vaillans ſoldats oppoſent à l'orage;
L'intérêt n'agit point ſur mes nobles guerriers;
Ils ne demandent rien, leur amour eſt la gloire,
Le prix de leurs travaux n'eſt que dans la victoire.
Le repos leur eſt dû, et c'eſt ſous leurs lauriers
Que les Arts, les Plaiſirs vont élever leur temple,
Que le Germain ſurpris avec ardeur contemple.

C'eſt ce temple dont vous jouirez lorſque vous le voudrez bien, et dont, en attendant, les inſtructions et les plaiſirs ſortiront pour nous autres.

1742. J'attends tous les jours les beaux antiques de l'abbé de *Polignac*,

Que Polignac, ce ſavant homme,
Eſcamota jadis à Rome,
Et qu'aux yeux du monde ſurpris
Nous eſcamotons à Paris.

J'ai admiré l'épître dédicatoire de Mahomet; elle eſt pleine de réflexions vraies et d'alluſions très-fines.

Le zèle enflammé des bigots
Nous vaut parfois de vos bons mots;
Leurs ſottiſes, leurs momeries,
Leur vierge, leurs ſaints, leurs folies,
Et le non-ſens de leurs héros,
Leurs fourbes et leurs tromperies,
Et leurs ſaintes ſupercheries
Mériteraient que leurs chapeaux
Fuſſent tout ornés de grelots;
Que du ſaint père juſqu'au diacre,
Au lieu de tonſure et de ſacre,
On eût tranché certains morceaux,
Qui, par le vœu de pucelage,
Chez eux ne ſont d'aucun uſage,
Et ſcandaliſent leurs égaux.

Je ne connais pas madame de *Valſtein :* je ſais bien que ſon ſoi-diſant neveu a eu de très-mauvais procédés avec ſes ſupérieurs, et que même il a voulu ſe battre à toute force.

Faites des vers et des hiſtoires à l'infini, mon cher *Voltaire*, vous ne raſſaſierez jamais le goût que j'ai pour vos ouvrages, ni ne tarirez jamais la ſource de ma reconnaiſſance. Adieu.

FÉDÉRIC.

LETTRE LXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Bruxelles, novembre.

SIRE,

Je ſuis bien heureux que le plus ſage des rois ſoit un peu content de ce vaſte tableau que je fais des folies des hommes. Votre Majeſté a bien raiſon de dire que le temps où nous vivons a de grands avantages ſur ces ſiècles de ténèbres et de cruautés; 1742.

Et qu'il vaut mieux, ô blaſphêmes maudits !
Vivre à préſent qu'avoir vécu jadis.

Plût à Dieu que tous les princes euſſent pu penſer comme mon héros; il n'y aurait eu ni guerre de religion, ni bûchers allumés pour y brûler de pauvres diables qui prétendaient que DIEU eſt dans un morceau de pain d'une manière différente de celle qu'entend St *Thomas*. Il y a un caſuiſte qui examine ſi la Vierge eut du plaiſir dans la coopération de l'obombration du Saint-Eſprit ; il tient pour l'affirmative, et en apporte de fort bonnes raiſons. On a écrit contre lui de beaux volumes, mais il n'y a eu dans cette diſpute ni hommes brûlés ni villes détruites. Si les partiſans de *Luther*, de *Zuingle*, de *Calvin* et du pape en avaient uſé de même, il n'y aurait eu que du plaiſir à vivre avec ces gens-là.

1742. Il n'y a plus guère de querelles fanatiques qu'en France. Le janſéniſme et le moliniſme y entretiennent une diſcorde qui pourrait bien devenir ſérieuſe, parce qu'on traite ces chimères ſérieuſement.

Le prince n'a qu'à s'en moquer, et les peuples en riront; mais les princes qui ont des confeſſeurs ſont rarement des rois philoſophes.

J'envoie à votre Majeſté une petite cargaiſon d'impertinences humaines qui feront une nouvelle preuve de la grande ſupériorité du ſiècle de *Frédéric* ſur les ſiècles de tant d'empereurs; mais, Sire, toutes ces preuves-là n'approchent point de celles que vous en donnez.

J'ai ouï dire que, tout général que vous êtes d'une armée de cent cinquante mille hommes, votre Majeſté ſe fait repréſenter paiſiblement des comédies dans ſon palais. La troupe qui a joué devant elle n'eſt pas probablement comme ſes troupes guerrières; elle n'eſt pas, je crois, la première de l'Europe.

Je penſe avoir trouvé un jeune homme d'eſprit et de mérite, qui fait fort joliment des vers, et qui ſera très-capable de ſervir aux plaiſirs de mon héros, de conduire ſes comédiens, et d'amuſer celui qui peut tenir la balance entre les princes de ce monde. Je compte être dans quinze jours à Paris, et alors j'en donnerai des nouvelles plus poſitives à votre Majeſté.

J'eſpère auſſi lui envoyer deux ou trois ſiècles de plus; mais il me faut autant de livres que vous avez de ſoldats, et ce n'eſt guère qu'à Paris que je pourrai trouver tous ces immenſes recueils dont je tire quelques gouttes d'élixir.

Je me flatte qu'à préſent votre Majeſté jouit de la belle collection du cardinal de *Polignac*. 1742.

Roi très-ſage, voilà donc comme
Vous avez pour vingt mille écus
Tout le ſallon de Marius!
Mais pour ces antiques vertus
Qu'on ne rapporte plus de Rome,
Le don de penſer toujours bien,
D'agir en prince et vivre en homme,
Tout cela ne vous coûte rien.

Je viens de voir les Hanovriens et les Heſſois en ordre de bataille; ce ſont de belles troupes, mais cela n'approche pas encore de celles de votre Majeſté, et elles n'ont pas mon héros à leur tête. On ne croit pas que cet hiver elles ſortent de leur garniſon. On diſait qu'elles allaient à Dunkerque; le chemin eſt un peu ſcabreux, quoiqu'il paraiſſe aſſez beau.

Sire, que votre Majeſté conſerve ſes bontés à ſon éternel admirateur!

LETTRE LXV.

DU ROI.

A Potſdam, le 18 novembre.

1742. J'ai vu ce monument durable
Qu'au genre humain vous érigez;
J'ai lu cette hiſtoire admirable
De fous, de ſaints et d'enragés,
De chevaliers infortunés
Guerroyant pour un cimetière,
Et de ces ſucceſſeurs de Pierre
Que joyeuſement vous bernez.

Que je ſuis heureux, cher Voltaire,
D'être né ton contemporain!
Ah! ſi j'avais vécu naguère,
Quelque trait mordant et ſévère
M'eût déjà frappé de ta main.

Continuez cet excellent ouvrage pour l'amour de la vérité, continuez-le pour le bonheur des hommes. C'eſt un roi qui vous exhorte à écrire les folies des rois.

Vous m'avez ſi fort mis dans le goût du travail, que j'ai fait une *épître*, une *comédie* et des *mémoires* qui, j'eſpère, feront fort curieux. Lorſque les deux premières pièces ſeront corrigées de façon que j'en ſois ſatisfait, je vous les enverrai. Je ne puis vous

communiquer que des fragmens de la troiſième ; l'ouvrage en entier n'eſt pas de nature à être rendu public. Je ſuis cependant perſuadé que vous y trouveriez quelques endroits paſſables. 1742.

Je vois que vous avez une idée aſſez juſte de nos comédiens; ce ſont proprement des danſeurs dont la famille de *la Cochois* fait la comédie. Ils jouent paſſablement quelques pièces du théâtre italien et de *Molière*; mais je leur ai défendu de chauſſer le cothurne, ne les en trouvant pas dignes.

La collection d'antiques du cardinal de *Polignac* eſt arrivée à bon port, ſans que les ſtatues aient ſouffert la moindre fracture.

Pourquoi remuer à grands frais
Les décombres de Rome entière,
Ce marbre et cette antique pierre;
Et pourquoi chercher les portraits
De Virgile, Horace et d'Homère?
Leur eſprit et leur caractère,
Plus eſtimables que leurs traits,
Se retrouvent tous dans Voltaire.

Le cardinal apoſtolique, qui pouvait vous poſſéder, avait donc grand tort de ramaſſer tous ces buſtes; mais moi qui n'ai pas cet honneur-là, il me faut vos écrits dans ma bibliothéque, et ces antiques dans ma galerie.

Je ſouhaite que meſſieurs les Anglais ſe divertiſſent auſſi bien cet hiver en Flandres, que je me propoſe de paſſer agréablement mon carnaval à Berlin. J'ai donné le mal épidémique de la guerre à l'Europe,

1742. comme une coquette donne certaines faveurs cuisantes à ses galans. J'en suis guéri heureusement, et je considère à présent comme les autres vont se tirer des remèdes par lesquels ils passent. La fortune ballotte le pauvre empereur et la reine de Hongrie; je suis d'avis que la fermeté ou la faiblesse de la France en décidera.

Au moins souvenez-vous que je me suis approprié une certaine autorité sur vous; vous êtes comptable envers moi de vos *Siècles*, de l'*Histoire générale*, *&c.* comme les chrétiens le sont de leurs momens envers leur doux sauveur. Voilà ce que c'est que le commerce des rois, mon cher *Voltaire;* ils empiètent sur les droits de chacun, ils s'arrogent des prétentions qu'ils ne devraient point avoir. Quoi qu'il en soit, vous m'enverrez votre histoire, trop heureux que vous en réchappiez vous-même; car si je m'en croyais, il y aurait long-temps que j'aurais fait imprimer un manifeste par lequel j'aurais prouvé que vous m'appartenez, et que j'étais fondé à vous revendiquer, à vous prendre par-tout où je vous trouverais.

Adieu, portez-vous bien, ne m'oubliez pas, et sur-tout ne prenez point racine à Paris, sans quoi je suis perdu.

FÉDÉRIC.

LETTRE LXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Novembre.

SIRE,

J'AI reçu votre lettre aimable
Et vos vers fins et délicats, 1742.
Pour prix de l'énorme fatras
Dont, moi pédant, je vous accable.
C'eſt ainſi qu'un franc diſcoureur,
Croyant captiver le ſuffrage
De quelque eſprit ſupérieur,
En de longs argumens s'engage.
L'homme d'eſprit, par un bon mot,
Répond à tout ce verbiage,
Et le diſcoureur n'eſt qu'un ſot.

Votre humanité eſt plus adorable que jamais : il n'y a plus moyen de vous dire toujours *votre Majeſté*. Cela eſt bon pour des princes de l'Empire, qui ne voient en vous que le roi ; mais moi, qui vois l'homme, et qui ai quelquefois de l'enthouſiaſme, j'oublie dans mon ivreſſe le monarque, pour ne ſonger qu'à cet homme enchanteur.

Dites-moi par quel art ſublime
Vous avez pu faire à la fois
Tant de progrès dans l'art des rois,
Et dans l'art charmant de la rime?

1742.

Cet art des vers eſt le premier,
Il faut que le monde l'avoue;
Car des rois que ce monde loue,
L'un fut prudent, l'autre guerrier;
Celui-ci gai, doux et paiſible,
Joignit le myrte à l'olivier,
Fut indolent et familier;
Cet autre ne fut que terrible.
J'admire leurs talens divers,
Moi qui compile leur hiſtoire;
Mais aucun d'eux n'obtint la gloire
De faire de ſi jolis vers.
O mon héros! eſprit fertile,
Animé de ce divin feu,
Régner et vaincre n'eſt qu'un jeu,
Et bien rimer eſt difficile.
Mais non, cet art noble et charmant
N'eſt pour vous qu'un délaſſement:
Homme univerſel que vous êtes!
Vous faiſiſſez également
La lyre aimable des poëtes,
Et de Mars le foudre aſſommant.
Tout eſt pour vous amuſement,
Vos mains à tout ſont toujours prêtes,
Vous rimez non moins aiſément
Que vous avez fait vos conquêtes.

Si la reine de Hongrie et le roi mon ſeigneur et maître voyaient la lettre de votre Majeſté, ils ne pourraient s'empêcher de rire, malgré le mal que vous avez fait à l'une, et le bien que vous n'avez pas fait à l'autre. Votre comparaiſon d'une coquette,

et

et même de quelque chose de mieux, qui a donné des faveurs un peu cuisantes, et qui se moque de ses galans dans les remèdes, est une chose aussi plaisante qu'en aient dit les *Césars*, et les *Antoines*, et les *Octaves*, vos devanciers, gens à grandes actions et à bons mots. Faites comme vous l'entendrez avec les rois; battez-les, quittez-les, querellez-vous, raccommodez-vous; mais ne soyez jamais inconstant pour les particuliers qui vous adorent. 1742.

Vos faveurs étaient dangereuses
Aux rois qui le méritent bien.
Car tous ces gens-là n'aiment rien,
Et leurs promesses sont trompeuses.
Mais moi qui ne vous trompe pas,
Et dont l'amour toujours fidelle
Sent tout le prix de vos appas,
Moi qui vous eusse aimé cruelle,
Je jouirai sans repentir
Des caresses et du plaisir
Que fait votre muse infidelle.

Il pleut ici de mauvais livres et de mauvais vers; mais comme votre Majesté ne juge pas de tous nos guerriers par l'aventure de *Lintz*, elle ne juge pas non plus de l'esprit des Français par les étrennes de la Saint-Jean ni par les grossièretés de l'abbé *Desfontaines*.

Il n'y a rien de nouveau parmi nos sibarites de Paris. Voici le seul trait digne, je crois, d'être conté à votre Majesté. Le cardinal de *Fleuri*, après avoir été assez malade, s'avisa il y a deux jours, ne sachant que faire, de dire la messe à un petit autel au milieu d'un

jardin où il gelait. M. *Amelot* et M. de *Breteuil* arri-
1742. vèrent, et lui dirent qu'il se jouait à se tuer : *Bon, bon, Messieurs*, dit-il, *vous êtes des douillets.* A quatre-vingt-dix ans, quel homme ! Sire, vivez autant, dussiez-vous dire la messe à cet âge, et moi la servir.

Je suis avec le plus profond respect, &c.

LETTRE LXVII.

DU ROI.

A Berlin, le 5 de décembre.

Au lieu de votre Pucelle et de votre belle histoire, je vous envoie une petite comédie contenant l'extrait de toutes les folies que j'ai été en état de ramasser et de coudre ensemble. Je l'ai fait représenter aux noces de *Césarion*, et encore a-t-elle été fort mal jouée. D'*Eguille*, qui m'a rendu votre lettre d'antique date, est arrivé ; on dit qu'il a plus d'étoffe que son frère, je n'ai pas encore été en état d'en juger. Je n'ai de la Pucelle que l'alpha et l'oméga ; si je pouvais avoir le IV, V, VI et VIIe chant, alors ce serait un trésor dont vous m'auriez mis pleinement en possession.

Il me semble que les créanciers de mesdames les dix-sept Provinces sont aussi pressés de leur payement que messieurs les maréchaux de France sont lents dans leurs opérations. Pour ce qui regarde vos créanciers, je vous prie de leur dire que j'ai beaucoup d'argent à liquider avec les Hollandais, et qu'il n'est pas encore clair qui de nous deux restera le débiteur.

Si Paris eſt l'île de Cythère, vous êtes aſſurément le ſatellite de *Vénus ;* vous circulez à l'entour de cette planète, et ſuivez le cours que cet aſtre décrit de Paris à Bruxelles et de Bruxelles à Cirey. Berlin n'a rien qui puiſſe vous y attirer, à moins que nos aſtronomes de l'académie ne vous y incitent avec leurs longues lunettes. Nos peuples du Nord ne ſont pas auſſi mous que les peuples d'Occident ; les hommes chez nous ſont moins efféminés, et par conſéquent plus mâles, plus capables de travail, de patience, et peut-être moins gentils, à la vérité. Et c'eſt juſtement cette vie de ſibarites que l'on mène à Paris, dont vous faites tant l'éloge, qui a perdu la réputation de vos troupes et de vos généraux. 1742.

Sur-tout, en écoutant ces triſtes aventures,
Pardonnez, cher Voltaire, à des vérités dures
Qu'un autre aurait pu taire ou ſaurait mieux voiler,
Mais que ma bouche enfin ne peut diſſimuler.

Adieu, cher *Voltaire ;* écrivez-moi ſouvent, et ſurtout envoyez-moi vos ouvrages et la Pucelle. J'ai tant d'affaires que ma lettre ſe ſent un peu du ſtyle laconique. Elle vous ennuiera moins, ſi je n'en ai pas déjà trop dit.

FÉDÉRIC.

LETTRE LXVIII.

DU ROI.

Le 22 février.

1743. Nous avons dit hier de vous tout le bien que l'on peut dire d'un mortel. La ſalle du ſouper était un temple où l'on vous feſait des ſacrifices. Il faut aſſurément qu'il y ait quelque choſe de divin en vous, car vous récompenſez d'abord les bonnes actions dès qu'elles ſont faites : je viens de recevoir ce matin une lettre charmante et qui m'a bien réjoui, n'en ayant point reçu de vous depuis long-temps. J'ai été accablé d'affaires deux mois de ſuite, ce qui m'a empêché de vous écrire plutôt.

Je vous demande à préſent une nouvelle explication au ſujet de votre avant-dernière lettre, car voilà le cardinal mort, et les affaires ſe font d'une façon différente. Il eſt bon de ſavoir quels ſont les canaux dont il faut ſe ſervir : j'ai participé vivement à vos trophées ; il m'a ſemblé que j'avais fait Mérope, et que c'était à moi que le public rendait juſtice.

Je ſuis ſur le point de partir pour la Siléſie, mais ce ne ſera que pour peu de temps ; après quoi je renouerai mon commerce avec les Muſes. Envoyez-moi, je vous prie, la Pucelle, (j'ai la rage de la dépuceler) et votre hiſtoire, et vos épigrammes, et vos odes, et vous-même. Enfin j'eſpère d'une ou d'autre façon de vous voir ici. Ne me faites point

injuſtice ſur mon caractère : d'ailleurs il vous eſt permis de badiner ſur mon ſujet comme il vous plaira. 1743.

Adieu, cher *Voltaire;* je vous aime, je vous eſtime, et vous aimerai toujours.

FÉDÉRIC.

LETTRE LXIX.

DU ROI.

Le 26 mars.

J'AI bien cru que vous ſeriez content de ma ſœur de Brunſwick. Elle a reçu cet heureux don du ciel, ce feu d'eſprit, cette vivacité par où elle vous reſſemble, et dont malheureuſement la nature eſt trop chiche envers la plupart des humains :

De cette flamme tant vantée
Que l'audacieux Prométhée
Du ciel pour vous ſembla ravir,
Mais dont ſa main trop limitée
Ne put aſſez bien ſe munir
Pour que la cohue effrontée
Des humains en pût obtenir.

C'eſt-là cependant leur folie ;
Chacun d'eux prétend au génie,
Même le ſot croit en avoir,
Et du matin juſques au ſoir
Prend pour eſprit l'étourderie.

1743.

La bégueule avec ſon miroir
Le met dans ſa minauderie;
Le gros ſavant qui fait valoir
L'aſſommant poids de ſon ſavoir,
Se chatouille, et ſe glorifie
Que le ciel l'ait voulu pourvoir
Du ſens dont ſa tête eſt bouffie.

Il n'eſt pas juſqu'au Mirepoix
Qui n'ait l'audace d'y prétendre;
Pour s'en déſabuſer, je crois
Qu'il doit ſuffire de l'entendre.

Je ne ſais trop où vous êtes à préſent, mais je ſuis toutefois perſuadé que vous oublierez plutôt Berlin que vous n'y ſerez oublié. C'eſt de quoi vous aſſure votre admirateur,

FÉDÉRIC.

P. S. Mon ſouvenir chez vous s'efface,
S'il faut qu'un maudit barbouilleur
Tant bien que mal vous le retrace; (1)
Je ne veux point, ſur mon honneur,
Briller chez vous en d'autre place
Que dans le fond de votre cœur.

(1) M. de *Voltaire* avait fait demander le portrait du roi.

LETTRE LXX.

DU ROI.

A Potſdam, le 6 d'avril.

MON CHER VOLTAIRE,

Vous me comblez de biens pendant que je garde sur vous un morne ſilence : je reçois les fruits précieux de votre amitié, de vos veilles et de votre étude, lorſque je cours encore de province en province ſans pouvoir fixer mon étoile errante, et reprendre mes anciens erremens. 1743.

Me voilà enfin de retour de Breſlau après avoir politiqué, financé et martialiſé de reſte. Je compte de goûter à préſent quelque repos et de recommencer mon commerce avec les Muſes. Je vous enverrai bientôt l'*avant-propos* de mes *Mémoires*. Je ne puis vous envoyer tout l'ouvrage, car il ne peut paraître qu'après ma mort et celle de mes contemporains, et cela parce qu'il eſt écrit en toute vérité, et que je ne me ſuis éloigné en quoi que ce ſoit de la fidélité qu'un hiſtorien doit mettre dans ſes récits. Votre hiſtoire de l'eſprit humain eſt admirable, mais qu'elle eſt humiliante pour notre eſpèce et pour la Providence même ! ſi pourtant elle fait choix de ceux qui doivent gouverner le monde et ſervir de reſſorts aux changemens qui arrivent ſur la terre.

Je ſuis bien fâché d'apprendre que la grippe vous ait ſi fort abattu. Je me flatte que l'eſprit ſoutiendra

1743. le corps, comme l'huile fait durer la flamme dans la lampe.

D'*Argens* a fait repréſenter ſa comédie qui nous a fait bâiller tous. Il voulait la donner au théâtre de Paris; mais je l'en ai diſſuadé, car il aurait été ſifflé à coup sûr. Vous êtes unique: vous avez fait une tragédie à dix-neuf ans, et un poëme épique à vingt; mais tout le monde n'eſt pas *Voltaire*.

Les tracaſſeries ridicules des dévots de Paris ſont parvenues juſqu'au Nord. Je m'attendais bien que *Voltaire* ſerait réprouvé dès qu'il comparaîtrait devant un aréopage de *Midas* croſſés-mitrés. Gagnez ſur vous de mépriſer une nation qui méconnaît le mérite des *Belliſles* et des *Voltaires*, et venez dans un pays où l'on vous aime, et où l'on n'eſt point bigot. Adieu.

FÉDÉRIC.

La Pucelle, la Pucelle, la Pucelle! et encore la Pucelle! pour l'amour de Dieu, ou plus encore pour l'amour de vous-même, envoyez-la moi.

LETTRE LXXI.

DU ROI.

A Potſdam, le 21 mai.

DEPUIS quand, dites-moi, Voltaire, — 1743.
Etes-vous donc dégénéré?
Chez un philoſophe épuré
Quoi la grâce efficace opère!
Par Mirepoix endoctriné
Et tout aſpergé d'eau bénite,
Abattu d'un jeûne obſtiné,
Allez-vous devenir hermite?
D'un ton faintement nazillard,
Et marmotant quelque prière,
En bâillant liſant le bréviaire,
On vous enrôle à Saint-Médard,
Avec indulgence plénière.
Je vois Newton au haut des cieux,
Se diſputant avec ſaint Pierre
Auquel en partage des deux
Pourrait enfin tomber Voltaire.
Le ſaint feſant une oraiſon,
Au lieu du compas de Newton
Vous offre une belle relique,
Vous éclaircit et vous explique
L'œuvre de la conception,
Tandis qu'au Parnaſſe, Apollon
Se plaint, et voit avec grand'peine
Qu'on enlève au ſacré vallon
L'élégance de votre veine;

1743.

Et que ce cygne harmonieux
Qui charmait les bords de la Seine,
Profanera l'eau d'Hyppocrène
Pour des prêtres audacieux.
Mais quel objet me frappe, ô Dieux!
Locke à la main, déſeſpérée,
Et de douleur toute éplorée,
Je vois la triſte Châtelet;
Hélas! mon perfide me troque,
Dit-elle, et me plante-là net,
Pour qui? pour Marie-à-la-coque!

C'eſt ce que je préſume par la lettre que vous avez écrite à l'évêque de Sens, et ſur ce que toutes les lettres mandent de Paris. Vous pouvez juger de ma ſurpriſe et de l'étonnement d'un eſprit philoſophique, lorſqu'il voit le miniſtre de la vérité plier les genoux devant l'idole de la ſuperſtition.

Les *Midas* mitrés triomphent, dans ce ſiècle, des *Voltaires* et des grands hommes! mais c'eſt apparemment le ſiècle où les ignorans doivent en tous genres être préférés, en France, aux ſavans et aux habiles gens. *O tempora, ô mores!*

Quarante ſavans perroquets,
Tour à tour maîtres et valets
De l'uſage et de la grammaire,
Placés au Parnaſſe français,
Vous en ont donc exclu, Voltaire?
C'eſt ſans doute par vanité;
Ce refus n'eſt pas ridicule:
Une auſſi brillante clarté
Eût de leur faible crépuſcule
Terni la frivole beauté.

Je crois que la France eſt le ſeul pays en Europe où les (*) *ânes* et les ſots puiſſent à préſent faire fortune. 1743.
Je vous envoie l'*avant-propos* de mes *Mémoires ;* le reſte n'eſt point oſtenſible.

Je ne vous écris point auſſi ſouvent que je le voudrais ; ne vous en prenez point à moi, mais à tant et tant d'occupations qui me partagent.

Adieu, cher *Voltaire*, ne m'oubliez point malgré mon ſilence, et croyez que ſur le ſujet de l'amitié je ne penſe pas moins à vous qu'autrefois.

FÉDÉRIC.

LETTRE LXXII.

DU ROI.

A Potſdam, le 15 de juin.

QUAND votre ami, tranquille philoſophe,
Sur ſon vaiſſeau qu'il a ſouſtrait aux vents,
Voit à regret l'illuſtre cataſtrophe
Que le deſtin fait tomber ſur les grands,

Je voudrais que vous vinſſiez une fois à Berlin pour y reſter, et que vous euſſiez la force de ſouſtraire votre légère nacelle aux bouraſques et aux vents qui l'ont battue ſi ſouvent en France. Comment, mon cher *Voltaire*, pouvez-vous ſouffrir que l'on vous exclue ignominieuſement de l'académie, et qu'on

(*) Voyez le Commentaire ſur la vie de l'auteur de la Henriade, *Mélanges littér.* tome II.

1743. vous batte des mains au théâtre? Dédaigné à la cour, adoré à la ville; je ne m'accommoderais point de ce contraſte; et de plus, la légéreté des Français ne leur permet pas d'être jamais conſtans dans leurs ſuffrages. Venez ici auprès d'une nation qui ne changera point ſes jugemens à votre égard; quittez un pays où les *Belliſles*, les *Chauvelins* et les *Voltaires* ne trouvent point de protection. Adieu.

FÉDÉRIC.

Envoyez-moi la Pucelle, ou je vous renie.

LETTRE LXXIII.

DU ROI.

A Magdebourg, le 25 de juin.

Oui, votre mérite proſcrit
Et perſécuté par l'envie,
Dans Berlin qui vous applaudit,
Aura ſon temple et ſa patrie.

Je ſuis juſqu'à préſent plus errant que le juif que d'*Argens* fait écrire et voyager. Nouveau *Syſyphe*, je fais tourner la roue à laquelle je ſuis condamné de travailler; et tantôt dans une province et tantôt dans une autre, je donne l'impulſion au mouvement de mon petit Etat, affermiſſant à l'ombre de la paix ce que je dois aux bras de la guerre, réformant les vieux abus et donnant lieu à de nouveaux, enfin corrigeant des fautes et en feſant de ſemblables.

Cette vie tumultueuſe pourra durer deux mois, ſi le lutin qui me promène n'a réſolu de me lutiner plus long-temps. Je crois qu'alors je me verrai obligé de faire un tour à Aix pour corriger les reſſorts incorrigibles de mon bas-ventre, qui parfois font donner votre ami au diable. Si alors je puis avoir le plaiſir de vous y voir, ce me ſera très-agréable; car je crois, 1743.

Pour tout malade inquiété,
A l'œil jaune, à l'air hypocondre,
Exilé par la Faculté
Pour ſe baigner et ſe morfondre,
Et ſe tuer pour la ſanté,
Que Voltaire eſt un grand remède;
Que deux mots et ſon air malin
Savent diſſiper le chagrin,
Et que ſon pouvoir ne le cède
A Hippocrate ni Galien.

De-là ſi vous voulez venir habiter ces contrées, je vous y promets un établiſſement dont je me flatte que vous ſerez ſatisfait, et ſur-tout d'être au-deſſus des tracaſſeries et des perſécutions des bigots. Vous avez ſouffert trop d'avanies en France pour y pouvoir reſter avec honneur; vous devez quitter un pays où l'on poignarde votre réputation tous les jours, et où des *Midas* occupent les premiers emplois.

Adieu, cher *Voltaire;* mandez-moi, je vous prie, vos ſentimens, et ſoyez sûr des miens.

FÉDÉRIC.

LETTRE LXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A la Haye, le 28 juin.

1743. Sous vos magnifiques lambris,
Très-dorés autrefois, maintenant très-pourris,
Emblème et monument des grandeurs de ce monde,
O mon maître, je vous écris,
Navré d'une douleur profonde.
Je suis dans votre vieille cour,
Mais je veux une cour nouvelle,
Une cour où les Arts ont fixé leur séjour,
Une cour où mon roi les fuit et les appelle,
Et les protége tour à tour.
Envoyez-moi Pégase, et je pars dès ce jour.

Mon héros a-t-il reçu mes lettres de Paris, dans lesquelles je lui mandais que je m'échappais pour lui aller faire ma cour? Je les envoyai à *David Gérard*, et le dessus était à M. *Frédérics-hof*. Or *David Gérard* n'est pas sans doute assez imbécille pour ne pas sentir que ce M. *Frédérics-hof* est le plus grand roi que nous ayons, le plus grand homme, celui qui a mon cœur, celui dont la présence me rendrait heureux pendant quelques jours.

J'attends donc à la Haye, chez M. de *Podevilz*, les ordres de votre humanité, et le forespan de votre Majesté.

Que je voie encore une fois le grand *Frédéric*, et que je ne voie point ce cuiſtre de *Boyer*, cet ancien évêque de Mirepoix, qui me plairait beaucoup s'il était plus ancien d'une vingtaine d'années au moins. 1743.

Pour vous, grand Roi, ſi votre diable
Vous promène au ſon du tambour
Dans Stétin ou dans Magdebourg,
Mon bon ange plus favorable
Va me conduire à votre cour
Au ſon de votre lyre aimable.

Je ſuis ici chez votre digne et aimable miniſtre, qui eſt inconſolable, et qui ne dort ni ne mange parce que les Hollandais veulent à trop bon marché la terre d'un grand roi. Il faut pourtant, Sire, s'accoutumer à voir les Hollandais aimer l'argent autant que je vous aime.

Quand quitterai-je, hélas! cette humide province
Pour voir mon héros et mon prince?

LETTRE LXXV.

DU ROI.

A Reinsberg, le 3 de juillet.

—— 1743. Je vous envoie le paſſe-port pour des chevaux avec bien de l'empreſſement. Ce ne ſeront pas des *Bucéphales* qui vous mèneront, ce ne ſeront pas des *Pégaſes* non plus, mais je les aimerai davantage puiſqu'ils amèneront *Apollon* à Berlin.

Vous y ſerez reçu à bras ouverts, et je vous y ferai le meilleur établiſſement qu'il me ſera poſſible.

Je ſuis ſur mon départ pour Stétin, de-là pour la Siléſie; mais je trouverai le moment de vous voir et de vous aſſurer à quel point je vous eſtime. Adieu.

FÉDÉRIC.

LETTRE LXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A la Haye, dans votre vaſte et ruiné palais, ce 13 juillet.

MON ROI,

Je n'ai pas l'honneur d'être de ces héros qui voyagent avec la fièvre quarte; je deviens manichéen, j'adopte deux principes dans le monde. Le bon principe eſt l'humanité de mon héros, le ſecond eſt le mal phyſique, et celui-là m'empêche de jouir du premier.

Souffrez

Souffrez donc, mon adorable Monarque, que l'ame qui eſt ſi mal à ſon aiſe dans ce chétif corps ne ſe mette point en chemin dans l'incertitude de trouver votre Majeſté. Si elle eſt pour quelques ſemaines à Berlin, j'y vole; ſi elle court toujours, et ſi du fond de la Siléſie elle va à Aix-la-chapelle, j'irai l'y attendre dans un bain chaud, qui le ſera moins que votre imagination. 1743.

J'ai l'honneur de lui envoyer une doſe d'opium dans ſes courſes; c'eſt un paquet de phraſes académiques. Sa Majeſté y verra le diſcours de *Maupertuis*, accompagné de quelques remarques de madame *du Châtelet*. Plût à Dieu que les Français ne fiſſent pas d'autres fautes que celles que madame *du Châtelet* a crayonnées! L'empereur aurait la Bohême, et du moins ſouperait à Munich, au lieu de manquer de tout à Francfort.

Mais, Sire, malgré les nobles retraites de votre ami de Strasbourg, et malgré la faute faite à Dettingen, il paraît que les Français n'ont pas manqué de courage; les ſeuls mouſquetaires, au nombre de deux cents cinquante, ont percé cinq lignes des Anglais, et n'ont guère cédé qu'en mourant; la grande quantité de notre nobleſſe tuée ou bleſſée eſt une preuve de valeur aſſez inconteſtable. Que ne ferait point cette nation ſi elle était commandée par un prince tel que vous!

Si elle a du courage, ſon miniſtère a de la fermeté; et une nouvelle armée ſur la Meuſe donnera bientôt aux Provinces-Unies matière à délibérations.

Je crois le traité entre la Sardaigne et l'Eſpagne à peu-près conclu; c'eſt une nouvelle ſcène ſur le

—— théâtre, et ce qui se passe en Suède peut encore
1743. changer la face du Nord.

Dans ce choc orageux de cent peuples divers,
Mon héros triomphant tient la foudre et la lyre.
Ses yeux toujours perçans, ses yeux toujours ouverts
Regardent les erreurs du chétif univers:
Il voit trembler Stockholm, il voit périr l'Empire;
Il voit les fiers Anglais, ces souverains des mers,
Faux désintéressés qu'un faux espoir attire,
S'enivrant sur le Mein de succès fort légers,
Traîner sous leurs drapeaux, ou plutôt dans leurs fers,
Ces Bataves pesans dont la moitié soupire;
Il voit Broglio qui se retire,
Agissant, raisonnant et parlant de travers;
Il voit tout et n'en fait que rire,
Et je veux avec lui rire à mon tour en vers.

J'ai peur que ceci ne tienne du transport de la fièvre; mais le plus grand de mes transports est le désir de voir votre Majesté. Où la verrai-je? où serai-je heureux? sera-ce à Berlin, sera-ce à Aix-la-chapelle?

Je suis à vos pieds, monarque charmant, homme unique, et j'attends vos ordres pour régler ma marche.

LETTRE LXXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Juillet.

GRAND Roi, j'aime fort les héros
Lorſque leur eſprit s'abandonne 1743.
Aux doux paſſe-temps, aux bons mots;
Car alors ils ſont en repos,
Et ne ſont de tort à perſonne.
J'aime Céſar, ce bel eſprit,
Céſar dont la main fortunée,
A tous les lauriers deſtinée,
Agrandit Rome, et lui preſcrit
Un autre ciel, une autre année.
J'aime Céſar entre les bras
De la maîtreſſe qui lui cède;
Je ris et ne me fâche pas
De le voir jeune et plein d'appas
Deſſus et deſſous Nicomède.
Je l'admire plus que Caton,
Car il eſt tendre et magnanime,
Eloquent comme Cicéron,
Et tantôt gai, tantôt ſublime
Comme un roi dont je tais le nom.
Mais je perds un peu de l'eſtime
Quand il paſſe le Rubicon,
Et je pleure quand ce grand homme,
Bon poëte et bon orateur,
Ayant tant combattu pour Rome,
Combat Rome pour ſon malheur.

1743. Vous êtes plus heureux, Sire, après votre priſe de la Siléſie, que votre devancier après Pharſale. Vous écrivez comme lui des commentaires ; vous aimez comme lui la ſociété ; vous en faites le charme ; vous m'envoyez des vers bien jolis et une préface digne de vous, qui annonce un ouvrage digne de la préface. Je n'y puis plus tenir ; le côté de votre aimant m'attire trop fort, tandis que le côté de l'aimant de la France me repouſſe. S'il y avait dans la Cochinchine un roi qui pensât, quī écrivît et qui parlât comme vous, il faudrait s'embarquer et aller à ſes pieds. Tous les gens qui ont une étincelle de goût et de raiſon doivent devenir des reines de Saba.

Je vous avouerai cependant, grand Roi, avec ma franchiſe impertinente, que je trouve que vous vous ſacrifiez un peu trop dans cette belle préface de vos *Mémoires*. Pardon, ou plutôt point de pardon ; vous laiſſez trop entrevoir que vous avez négligé l'eſprit de la morale pour l'eſprit de conquête. Qu'avez-vous donc à vous reprocher ? N'aviez-vous pas des droits très-réels ſur la Siléſie, du moins ſur la plus grande partie ; et le déni de juſtice ne vous autoriſait-il pas aſſez ? Je n'en dirai pas davantage ; mais ſur tous les articles je trouve votre Majeſté trop bonne, et elle eſt bien juſtifiée de jour en jour. Votre Majeſté eſt avec moi une coquette bien ſéduiſante ; elle me donne aſſez de faveurs pour me faire mourir d'envie d'avoir les dernières. Quel temps plus convenable pourrais-je prendre pour aller paſſer quelques jours auprès de mon héros ? Il a ſerré tous ſes tonnerres, et il badine avec ſa lyre ; ici on ne badine point, et s'il tonne c'eſt ſur nous. Ce vilain *Mirepoix* eſt auſſi dur, auſſi

fanatique, auſſi impérieux que le cardinal de *Fleuri* était doux, accommodant et poli. Oh, qu'il fera regretter ce bon homme! et que le précepteur de notre dauphin eſt loin du précepteur de notre roi! Le choix que ſa Majeſté a fait de lui eſt le ſeul qui ait affligé notre nation; tous nos autres miniſtres ſont aimés; le roi l'eſt. Il s'applique, il travaille, il eſt juſte, et il aime de tout ſon cœur la plus aimable femme du monde. Il n'y a que *Mirepoix* qui obſcurciſſe la ſérénité du ciel de Verſailles et de Paris; il répand un nuage bien ſombre ſur les belles-lettres; on eſt au déſeſpoir de voir *Boyer* à la place des *Fénélons* et des *Boſſuets:* il eſt né perſécuteur. Je ne ſais par quelle fatalité tout moine qui a fait fortune à la cour a toujours été auſſi cruel qu'ambitieux. Le premier bénéfice qu'il a eu après la mort du cardinal vaut près de quatre-vingts mille livres de rente; le premier appartement qu'il a eu à Paris eſt celui de la reine, et tout le monde s'attend à voir au premier jour ſa tête, que votre Majeſté appelle ſi bien une tête d'âne, ornée d'une calotte rouge apportée de Rome. 1743.

Il eſt vrai que ce n'eſt pas lui qui a fait *Marie à la coque;* mais, Sire, il n'eſt pas vrai non plus que j'aie écrit à l'auteur de *Marie à la coque* la lettre qu'on s'eſt plu à faire courir ſous mon nom; je n'en ai écrit qu'une à l'évêque de Mirepoix, dans laquelle je me ſuis plaint à lui très-vivement et très-inutilement des calomnies de ſes délateurs et de ſes eſpions. Je ne fléchis point le genou devant *Baal;* et autant que je reſpecte mon roi, autant je mépriſe ceux qui, à l'ombre de ſon autorité, abuſent de leur place, et qui ne ſont grands que pour faire du mal.

1743. Vous ſeul, Sire, me conſolez de tout ce que je vois, et quand je ſuis prêt à pleurer ſur la décadence des arts, je me dis : Il y a dans l'Europe un monarque qui les aime, qui les cultive, et qui eſt la gloire de ſon ſiècle ; je me dis enfin : Je le verrai bientôt ce monarque charmant, ce roi homme, ce *Chaulieu* couronné, ce *Tacite*, ce *Xénophon ;* oui, je veux partir ; madame *du Châtelet* ne pourra m'en empêcher ; je quitterai *Minerve* pour *Apollon.* Vous êtes, Sire, ma plus grande paſſion, et il faut bien ſe contenter dans la vie.

Rien de plus inutile que mon très-profond reſpect, &c.

LETTRE LXXVIII.

DU ROI.

A Potſdam, le 20 d'auguſte.

Je ne ſuis arrivé ici que depuis deux jours ; j'y ai trouvé trois de vos lettres.

Le dieu de la raiſon et le dieu des beaux vers
Préſident tous les deux à vos brillans concerts ;
Vous déridant le front et voulant nous inſtruire,
Vos vers de Juvénal empruntent la ſatire.
Contre vous le bigot n'aura pas jeu gagné,
Et de l'hyſſope au cèdre il n'eſt rien d'épargné.

Malheur à Mirepoix ſi ſon panégyrique
Se prononce jamais en ſtyle académique ! 1743.
Les Arts qu'il offenſa, pour venger leurs chagrins,
Renverſeront ſa tombe avec leurs propres mains ;
Et la fade oraiſon que lui fera Neuville
Aura même en ſa bouche un air de vaudeville.

Je plains ceux qui ont le malheur de vous offenſer, car avec quatre hémiſtiches vous les rendez ridicules *ad ſæcula ſæculorum*.

Je ne vais point à Aix comme je me l'étais propoſé. Vous ſavez que j'ai l'honneur d'être un atome politique, et qu'en cette qualité mon eſtomac eſt obligé de prendre ſes combinaiſons des affaires européanes ; ce qui ne l'accommode pas toujours.

Il me ſemble, mon cher *Voltaire*, que vous êtes un peu dans le goût de la girouette du Parnaſſe, et que vous ne vous êtes pas encore décidé ſur le parti que vous avez à prendre. Je ne vous dirai rien là-deſſus ; car je dois vous paraître ſuſpect dans tout ce que je pourrais vous dire. Le tableau que vous me faites de la France eſt peint avec de très-belles couleurs ; mais vous me direz tout ce qu'il vous plaira, une armée qui fuit trois ans de ſuite, et qui eſt battue par-tout où elle ſe préſente, n'eſt pas aſſurément une troupe de *Céſars* ni d'*Alexandres*.

Je ne ſuis point peint, je ne me fais point peindre, ainſi je ne puis vous donner que des médailles. *Vale*.

FÉDÉRIC.

LETTRE LXXIX.

DU ROI.

A Potſdam, le 24 d'auguſte.

1743. Ce ſera donc à Berlin que j'aurai le plaiſir de voir l'*Apollon* français deſcendre de ſon Parnaſſe en ma faveur, et s'humaniſer un peu avec la canaille profaïque! Je vous prie, mon cher *Voltaire*, apportez avec vous bonne proviſion d'indulgence, et ſur-tout qu'aucun grammairien ne meſure à la toiſe la longueur de nos phraſes, et ne nous puniſſe de la ſottiſe d'un ſoléciſme. Vous verrez une troupe de comédiens qui ſe forment, une académie naiſſante, mais ſur-tout beaucoup de perſonnes qui vous aiment et qui vous admirent.

Il n'y a point à Berlin d'*âne de Mirepoix*. Nous avons un cardinal et quelques évêques dont les uns font l'amour par-devant et les autres par derrière, plus verſés dans la théologie d'*Epicure* que dans celle de St *Paul*, par conſéquent bonnes gens qui ne perſécutent perſonne, et qui ne diſpoſent préciſément que des charges de marguillier et des places de chantre auxquelles vous n'aſpirez point.

Apportez au moins en venant
Cette vierge ſi découplée
Qui brillait plus dans la mêlée
Que tous vos héros d'à préſent,

Que ce Broglio toujours fuyant,
Réduiſant ſa troupe en fumée;
Que Maillebois toujours errant,
Menant promener ſon armée;
Que Ségur le capituleur,
Et les autres tranſis de peur.

1743.

Je vous montrerai de mes *Mémoires* ce que je croirai pouvoir vous montrer. Ils ſont vrais, et par conſéquent d'une nature à ne paraître qu'après le ſiècle.

Adieu, cher *Voltaire;* à revoir.

FÉDÉRIC.

LETTRE LXXX.

DU ROI.

A Potſdam, le 15 de ſeptembre.

Vous me dites tant de bien de la France et de ſon roi, qu'il ſerait à ſouhaiter que tous les ſouverains euſſent de pareils ſujets, et toutes les républiques de ſemblables citoyens. C'eſt ce qui fait véritablement la force des Etats, lorſqu'un même zèle anime tous les membres, et que l'intérêt public devient l'intérêt de chaque particulier.

Il aurait été à ſouhaiter que la France et la Suède euſſent eu des militaires qui penſaſſent comme vous; mais il eſt bien sûr, quoi que vous puiſſiez dire, que la faibleſſe des généraux et la timidité des conſeils a preſque perdu de réputation ces deux nations dont le

1743. nom seul inspirait, il n'y a pas un demi-siècle, la terreur à l'Europe.

De quelle façon voyons-nous que la France ait agi envers ses alliés? Quel exemple pour l'Europe que la paix secrète que fit le cardinal de *Fleuri* à l'insçu de l'Espagne et du roi de Sardaigne! il abandonna le roi son beau-père, et acquit la Lorraine. Quel exemple inoui que la manière dont la France abandonne l'empereur, sacrifie la Bavière, et réduit ce prince si respectable dans la dernière misère; je ne dis pas dans la misère d'un prince, mais dans la situation la plus affreuse où puisse se trouver un particulier! Quelles machinations n'ont pas été celles du cardinal en Russie, lorsque nous étions le mieux liés! Quelles propositions n'a-t-on pas faites à Maïence pour ouvrir les routes à la paix, ou pour mieux dire afin d'allumer une nouvelle guerre! Avec quel peu de vigueur parlent les Français lorsqu'ils devraient montrer de la fermeté; et, lors même qu'il en paraît quelque étincelle dans leurs discours, combien peu les opérations militaires y répondent-elles!

Cependant cette nation est la plus charmante de l'Europe, et si elle n'est pas crainte, elle mérite qu'on l'aime. Un roi digne de la commander, qui gouverne sagement, et qui s'acquiert l'estime de l'Europe entière, peut lui rendre son ancienne splendeur que les *Broglio* et tant d'autres, plus ineptes encore, ont un peu éclipsée.

C'est assurément un ouvrage digne d'un prince doué de tant de mérite, que de rétablir ce que les autres ont gâté; et jamais souverain ne peut acquérir plus de gloire que lorsqu'il défend ses peuples contre des

ennemis furieux, et que, feſant changer la ſituation des affaires, il trouve le moyen de réduire ſes adverſaires à lui demander la paix humblement. 1743.

J'admirerai tout ce que fera ce grand homme, et perſonne de tous les ſouverains de l'Europe ne ſera moins jaloux que moi de ſes ſuccès.

Mais je n'y penſe pas de vous parler politique; c'eſt préciſément préſenter à ſa maîtreſſe une coupe de médecine. Je crois que je ferais beaucoup mieux de vous parler poëſie, mais ne peut pas qui veut; et lorſque vous m'écrivez des vers et que j'y dois répondre, vous me revenez comme un échanſon qui, ayant le talent de boire, porte de grands verres en raſade à un fluet qui tout au plus peut ſupporter de l'eau.

Adieu, cher *Voltaire;* veuille le ciel vous préſerver des inſomnies, de la fièvre et des fâcheux!

FÉDÉRIC.

LETTRE LXXXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

C'EST vous qui ſavez captiver
Mon cœur aux autres rois rebelle;
C'eſt vous en qui je dois trouver
Une douceur toujours nouvelle:
C'eſt chez vous qu'il faut achever
Ma vieille hiſtoire univerſelle,
Dépuceler, enjoliver
Dans vingt chants Jeanne la pucelle,
Et ſur-tout à jamais braver
Des dévots l'infame ſéquelle.

1743. Je partirai donc, mon adorable maître, pour revenir, dès que j'aurai mis ordre à mes affaires. Je vous parle avec ma franchiſe ordinaire. J'ai cru m'apercevoir que je vous ſerais moins agréable ſi je venais ici avec d'autres, et je vous avoue qu'appartenant uniquement à votre Majeſté, j'aurai l'ame plus à l'aiſe.

Je n'ambitionne point du tout d'être chargé d'affaires comme *Deſtouches* et *Prior*, deux poëtes qui ont fait deux paix entre la France et l'Angleterre. Vous ferez ce qu'il vous plaira avec tous les rois de ce monde, ſans que je m'en mêle; mais je vous conjure inſtamment de m'écrire un mot que je puiſſe montrer au roi de France.

Vous lui reprochez, dans la lettre que vous daignâtes m'écrire de Potſdam, qu'il laiſſe l'empereur dans la dernière misère, et qu'il fait à Maïence des inſinuations contre vos intérêts. Depuis cette lettre écrite, votre Majeſté a ſu que le roi de France a donné des ſubſides à l'empereur; et vous ne doutez pas, je crois à préſent, que ce *Hatzel*, qui a négocié ou plutôt brouillé à Maïence, ne ſoit un téméraire qui ſerait puni, ſi vous le vouliez. Soyez donc un peu plus content; et daignez, je vous en conjure, m'écrire ſeulement quatre lignes en général.

Je ne demande autre choſe ſinon que vous êtes ſatisfait aujourd'hui des diſpoſitions de la France, que perſonne ne vous a jamais fait un portrait auſſi avantageux de ſon roi, que vous me croyez d'autant plus, que je ne vous ai jamais trompé, et que vous êtes bien réſolu à vous lier avec un prince auſſi ſage et auſſi ferme que lui.

Ces mots vagues ne vous engagent à rien, et j'oſe

dire qu'ils feront un très-bon effet ; car ſi on vous a fait des peintures peu honorables du roi de France, je dois vous aſſurer qu'on vous a peint à lui ſous les couleurs les plus noires ; et aſſurément on n'a rendu juſtice ni à l'un ni à l'autre. Permettez donc que je profite de cette occaſion ſi naturelle pour rendre l'un à l'autre deux monarques ſi chers et ſi eſtimables ; ils feront de plus le bonheur de ma vie. Je montrerai votre lettre au roi, et je pourrai obtenir la reſtitution d'une partie de mon bien que le bon cardinal m'a ôté ; je viendrai ici dépenſer ce bien que je vous devrai. 1743.

Soyez très-perſuadé du bon effet qu'elle fera : je ne ſerai point ſuſpect, et ce ſera le ſecond de mes beaux jours que celui où je pourrai dire au roi tout ce que je penſe de votre perſonne. Pour le premier de mes jours, ce ſera celui où je viendrai m'établir à vos pieds, et commencer une nouvelle vie qui ne ſera que pour vous.

LETTRE LXXXII.

DU ROI.

Le 7 d'octobre.

LA France a paſſé juſqu'à préſent pour l'aſile des rois malheureux ; je veux que ma capitale devienne le temple des grands hommes. Venez-y, mon cher *Voltaire*, et dictez tout ce qui peut vous y être agréable. Je veux vous faire plaiſir, et pour obliger un homme il faut entrer dans ſa façon de penſer.

1743. Choiſiſſez appartement ou maiſon, réglez vous-même ce qu'il vous faut pour l'agrément et le ſuperflu de la vie ; faites votre condition comme il vous la faut pour être heureux, c'eſt à moi à pourvoir au reſte. Vous ſerez toujours libre et entièrement maître de votre ſort ; je ne prétends vous enchaîner que par l'amitié et le bien-être.

Vous aurez des paſſe-ports pour des chevaux, et tout ce que vous pourrez demander. Je vous verrai mercredi, et je profiterai des momens qui me reſtent pour m'éclairer au feu de votre puiſſant génie. Je vous prie de croire que je ſerai toujours le même envers vous. Adieu.

FÉDÉRIC.

LETTRE LXXXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A la Haye, ce 28 octobre.

SIRE,

Vous voyagez toujours comme un aigle, et moi comme une tortue ; mais peut-on aller trop lentement quand on quitte votre Majeſté ? J'arrive enfin en Hollande ; la première choſe que j'y vois, c'eſt un papier anglais où votre Anti-Machiavel eſt cité à côté de Polybe et de Xénophon. On rapporte deux pages de ce livre où vous prouvez de quel avantage ſont aux princes les places fortifiées, et on fait voir quelle

était la témérité des alliés de prétendre d'entrer en France. 1743.

Ainſi donc vous êtes cité
Par les auteurs, comme auteur grave;
Comme roi politique et brave,
Des rois vous êtes reſpecté;
Chacun vous craint, nul ne vous brave:
Le taciturne et froid Batave,
Amoureux de ſa liberté,
Le Ruſſe, né pour être eſclave,
Ménagent votre Majeſté.
Vous auriez, ma foi, tout dompté
Sur le Danube et ſur la Save,
Et le double cou ſi vanté
De l'aigle jadis redouté
Eût été coupé comme rave;
Mais vous vous êtes arrêté:
Maintenant votre main ſe lave
Des malheurs du monde agité;
Pour comble de félicité,
Vous poſſédez dans votre cave
De ce tokai dont j'ai tâté:
Je ne puis plus rimer en *ave*.

Plus je ſonge à *il Tito*, à *il forte*, plus je me dis que Berlin eſt ma patrie.

Meſſieurs Gérard, mes chers amis,
Dépêchez, préparez ma chambre,
Un pupître pour mes écrits,
Avec quelques flacons remplis
De ce jus divin de ſeptembre,

1743. Non cet ennemi du gosier,
Fabriqué de la main profane
De ce liégeois nommé Lognier;
Je l'ai surnommé *piffat d'âne*,
Et je l'ai dit à haute voix;
Je le redis, je le condamne
A n'être bu que par des rois.
J'aime mieux la simple nature
Du vin qu'on recueille à Bordeaux;
Car je préfère la lecture
D'un écrivain sage en propos
A ce frelaté de Voiture,
Et plus encore à Marivaux.

LETTRE LXXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Lille, ce 16 novembre.

Est-il vrai que dans votre cour
Vous avez placé cette automne,
Dans les meubles de la couronne,
La peau de ce fameux tambour
Que Zisca fit de sa personne?

La peau d'un grand homme enterré
D'ordinaire est bien peu de chose,
Et, malgré son apothéose,
Par les vers il est dévoré.

Le

Le ſeul Ziſca fut préſervé
Du deſtin de la tombe noire; 1743.
Grâce à ſon tambour conſervé,
Sa peau dure autant que ſa gloire.

C'eſt un ſort aſſez ſingulier.
Ah! chétifs mortels que nous ſommes!
Pour ſauver la peau des grands hommes,
Il faut la faire corroyer.

O mon Roi, conſervez la vôtre;
Car le bon Dieu qui vous la fit
Ne ſaurait vous en faire une autre
Dans laquelle il mît tant d'eſprit.

Il n'eſt pas infiniment reſpectueux de pouſſer un grand roi de queſtions; mais on en uſait ainſi avec *Salomon*, et il faut bien, Sire, que le *Salomon* du Nord s'accoutume à éclairer ſon monde.

Sa Majeſté me permettra donc que j'oſe lui demander encore ce que c'eſt qu'un arc trouvé à Glats? Votre Majeſté me dira peut-être qu'il faut m'adreſſer à *Jordan;* mais ce *Jordan*, Sire, eſt un pareſſeux, tout aimable qu'il eſt; et vous avez plutôt réglé quatre ou cinq provinces, et fait deux cents vers et quatre mille doubles croches, qu'il n'a écrit une lettre.

J'arrive à Lille qui eſt une ville dans le goût de Berlin, mais où je ne reverrai ni l'opéra ni la copie de *Titus*. Votre Majeſté, et la reine mère, et madame la princeſſe *Ulrique* ne ſe remplacent point. Je n'ai pas encore l'armée de trois cents mille hommes avec

1743. laquelle je devois enlever la princeſſe, mais en récompenſe le roi de France en a davantage. On compte actuellement trois cents vingt-cinq mille hommes, y compris les invalides : ce ſont trois cents mille chiens de chaſſe qu'on a peine à retenir ; ils jappent, ils crient, ils ſe débattent, et caſſent leurs leſſes pour courir ſus aux Anglais, et à leurs peſans ſerviteurs les Hollandais. Toute la nation, en vérité, montre une ardeur incroyable. Heureuſement encore votre ami de Strasbourg ne fera plus ſemblant de commander les armées, et l'empereur, appuyé de votre Majeſté et de la France, pourra bientôt donner des opéra à Munich.

Comme j'ai oſé faire force queſtions à votre Majeſté, je lui ferai un petit conte, mais c'eſt en cas qu'elle ne le ſache pas déjà.

Il y a quelques mois que madame *Adelaïde*, troiſième fille du roi mon maître, ayant treize louis d'or dans ſa poche, ſe releva pendant la nuit, s'habilla toute ſeule, et ſortit de ſa chambre. Sa gouvernante s'éveilla, lui demanda où elle allait. Elle avoua ingénument qu'elle avait ordonné à un palefrenier de lui tenir deux chevaux prêts pour aller commander l'armée et ſecourir l'empereur ; mais ſi elle apprend que votre Majeſté s'en mêle, elle dormira tranquillement déſormais.

Au moment que j'ai l'honneur d'écrire à votre Majeſté, nos troupes ſont en marche pour aller prendre le vieux Briſach. A l'égard des troupes de comédiens, j'apprends une ſingulière anecdote dans cette ville de Lille ; c'eſt que, tandis qu'elle fut aſſiégée par le duc de *Marlborough*, on y joua la comédie tous les jours,

et que les comédiens y gagnèrent cent mille francs. Avouez, Sire, que voilà une nation née pour le plaiſir et pour la guerre. 1743.

Titus prie toujours votre Majeſté pour ce pauvre *Courtils* qui eſt à Spandau ſans nez.

Je ſuis pour jamais aux pieds de votre humanité, &c.

LETTRE LXXXV.

DU ROI.

A Berlin, le 4 de décembre.

La peau de ce guerrier fameux
Qui parut encor redoutable
Aux Bohêmes, ſes envieux,
Après que le trépas hideux
Eut envoyé ſon ame au diable,
Eſt ici pour les curieux.

Quand un jour votre ame légère
Paſſera ſur l'eſquif fameux
Pour aller dans cet hémiſphère
Inventé par les ſonge-creux,
Les reſtes de votre figure,
Immortels malgré le trépas,
Donneront de la tablature
A nos modernes Marſyas.

1743. Oui, la peau de *Ziſca*, ou pour mieux dire le tambour de *Ziſca*, eſt une des dépouilles que nous avons emportées de Bohême.

Je ſuis bien aiſe que vous ſoyez arrivé en bonne ſanté à Lille ; je craignais toujours les chutes de carroſſe.

Vous voilà plus enthouſiaſmé que jamais de quinze cents galeux de français qui ſe ſont placés ſur une île du Rhin, et d'où ils n'ont pas le cœur de ſortir. Il faut que vous ſoyez bien pauvres en grands événemens, puiſque vous faites tant de bruit pour ces vétilles: mais trève de politique.

Je crois que les Hollandais peuvent avoir des pantomimes quand les acteurs viennent des pays étrangers. Ils auront de beaux génies quand vous ferez à la Haye, de fameux miniſtres lorſque *Carteret* y paſſera, et des héros lorſque le chemin du roi mon oncle le conduira par des marais pour retourner à ſon île.

Federicus Voltarium ſalutat.

LETTRE LXXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Paris, ce 7 janvier.

SIRE,

Je reçois à la fois de quoi faire tourner plus d'une tête; une ancienne lettre de votre Majeſté, datée du 29 de novembre; deux médailles qui repréſentent au moins une partie de cette phyſionomie de roi et d'homme de génie, le portrait de ſa Majeſté la reine mère, celui de madame la princeſſe *Ulrique;* et enfin, pour comble de faveurs, des vers charmans du grand *Frédéric*, qui commencent ainſi : 1744.

Quitterez-vous bien sûrement
L'empire de Midas, votre ingrate patrie?

M. le marquis de *Fénélon* avait tous ces tréſors dans ſa poche, et ne s'en eſt défait que le plus tard qu'il a pu. Il a traîné la négociation en longueur, comme s'il avait eu affaire à des hollandais. Enfin me voilà en poſſeſſion; j'ai baiſé tous les portraits; madame la princeſſe *Ulrique* en rougira ſi elle veut.

Il eſt fort inſolent de baiſer ſans ſcrupule
De votre auguſte ſœur les modeſtes appas;
Mais les voir, les tenir, et ne les baiſer pas,
Cela ſerait trop ridicule.

1744. J'en ai fait autant, Sire, à vos vers dont l'harmonie et la vivacité m'ont fait preſque autant d'effet que la miniature de ſon Alteſſe royale. Je diſais :

Quel eſt cet agréable ſon?
D'où vient cette profuſion
De belles rimes redoublées?
Par qui les Muſes appelées
Ont-elles quitté l'Hélicon?
Eſt-ce Bernard, mon compagnon,
Qui de fleurs sème les allées
Des jardins du ſacré vallon?
Eſt-ce l'architecte Amphion,
Par qui les pierres aſſemblées
S'arrangent ſous ſon violon?
Eſt-ce le charmant Arion
Chantant ſur les plaines ſalées?
C'eſt mon prince ou c'eſt Apollon.

Au doux ſon de tant de merveilles,
J'entends braire près d'un chardon
L'animal à longues oreilles
De qui vous devinez le nom. (1)
Il nous dit de ſa voix peſante :
N'admirez plus la voix brillante
De ce roi poëte, orateur;
Auprès de moi que peut-il être?
Il n'eſt que roi, je ſuis ſon maître;
Car des rois je ſuis précepteur.

Oui, tu l'es; autrefois Achille
Soumit ſon enfance docile

(1) Il eſt probablement ici queſtion de *Boyer*.

A ce ſingulier animal
Moitié ſage, moitié cheval : 1744.
Mon cher précepteur, c'eſt dommage ;
Mais quand le Ciel t'a fabriqué,
Il n'acheva pas ſon ouvrage ;
Une des moitiés a manqué.

LETTRE LXXXVII.

DU ROI.

Du 7 avril.

. . . . . .
. . . . . .

ENFIN, malgré que j'en aye, voilà des vers que votre Apollon m'arrache. Encore s'il m'inſpirait !

Votre Mérope m'a été rendue, et j'ai fait la commiſſion de l'auteur en diſtribuant ſon livre. Je ne m'étonne point du ſuccès de cette pièce. Les corrections que vous y avez faites, la rendent, par la ſageſſe, la conduite, la vraiſemblance, et l'intérêt, ſupérieure à toutes vos autres pièces de théâtre, quoique Mahomet ait plus de force, et Brutus de plus beaux vers.

Ma ſœur *Ulrique* voit votre rêve (1) accompli en partie ; un roi la demande pour épouſe ; les vœux de toute la nation ſuédoiſe ſont pour elle. C'eſt un enthouſiaſme et un fanatiſme auquel ma tendre amitié

(1) Voyez la petite pièce de vers : *Souvent un air de vérité*, &c. et remarquez par cette lettre combien le roi était éloigné de répondre à ce madrigal, par les vers infames que les vils détracteurs de M. de *Voltaire* ont oſé ſuppoſer.

pour elle a été obligé de céder. Elle va dans un pays
1744. où ſes talens lui feront jouer un grand et beau rôle.

Dites, s'il vous plaît, à *Rothembourg*, ſi vous le voyez, que ce n'eſt pas bien à lui de ne me point écrire depuis qu'il eſt à Paris. Je n'entends non plus parler de lui que s'il était à Pékin. Votre air de Paris eſt comme la fontaine de Jouvence, et vos voluptés comme les charmes de *Circé ;* mais j'eſpère que *Rothembourg* échappera à la métamorphoſe.

Adieu, admirable hiſtorien, grand poëte, charmant auteur de cette Pucelle, inviſible et triſte priſonnière de *Circé ;* adieu à l'amant de la cuiſinière de *Valory*, de madame *du Châtelet* et de ma ſœur. Je me recommande à la protection de tous vos talens, et ſur-tout de votre goût pour l'étude, dont j'attends mes plus doux et plus agréables amuſemens.

FÉDÉRIC.

On démeuble la maiſon que l'on avait commencé à meubler pour vous à Berlin.

LETTRE LXXXVIII. (*)

DU ROI.

A Berlin, le 18 de décembre.

1746. Le marquis de *Paulmy* ſera reçu comme le fils d'un miniſtre français que j'eſtime, et comme un nourriſſon du Parnaſſe accrédité par *Apollon* même. Je ſuis bien fâché que le chemin du duc de *Richelieu* ne le

(*) On n'a rien trouvé de 1745, et peu de lettres des années ſuivantes.

conduiſe pas par Berlin ; il a la réputation de réunir mieux qu'homme de France les talens de l'eſprit et de l'érudition aux charmes et à l'illuſion de la politeſſe. C'eſt le modèle le plus avantageux à la nation françaiſe que ſon maître ait pu choiſir pour cette ambaſſade ; un homme de tout pays , citoyen de tous les lieux , et qui aura dans tous les ſiècles les mêmes ſuffrages que lui accordent Paris , la France , et l'Europe entière. 1746.

Je ſuis accoutumé à me paſſer de bien des agrémens dans la vie. J'en ſupporterai plus facilement la privation de la bonne compagnie dont les gazettes nous avaient annoncé la venue.

Tant que vous ne mourrez que par métaphore , je vous laiſſerai faire. Confeſſez-vous , faites-vous graiſſer la phyſionomie des ſaintes huiles , recevez à la fois les ſept ſacremens , ſi vous le voulez ; peu m'importe : cependant dans votre ſoi-diſante agonie je me garderai bien d'avoir autant de ſécurité que les Hollandais en ont eu envers le maréchal de *Saxe*. Certes , vous autres Français , vous êtes étonnans ! Vos héros gagnent des batailles ayant la mort ſur les lèvres , et vos poëtes font des ouvrages immortels à l'agonie. Que ne ferez-vous pas , ſi jamais la nature ſe plaît par un caprice à vous rendre ſains et robuſtes !

Les anecdotes ſur la vie privée de *Louis XIV* m'ont fait bien du plaiſir , quoique à la vérité je n'y aye pas trouvé des choſes nouvelles. Je voudrais que vous n'écriviſſiez point la campagne de 44 , et que vous miſſiez la dernière main au Siècle de *Louis le grand*. Les auteurs contemporains ſont accuſés par tous les ſiècles d'être tombés dans les aigreurs de la ſatire ou

—— dans la fatuité de la flatterie. S'il y a moyen de vous
1746. faire faire un mauvais ouvrage, c'eſt en vous obligeant à travailler à celui que vous avez entrepris. C'eſt aux hommes à faire de grandes choſes, et à la poſtérité impartiale à prononcer ſur eux et ſur leurs actions.

Croyez-moi, achevez la Pucelle. Il vaut mieux dérider le front des honnêtes gens que de faire des gazettes pour des poliſſons. Un *Hercule* enchaîné et retenu par trop d'entraves, doit perdre ſa force et devenir plus flaſque que le lâche *Pâris*.

Il ſemble que le dauphin ne ſe marie que pour exercer votre génie. Sémiramis fait autant de bruit en Allemagne que la nouvelle dauphine en fait en France. Mettez-moi donc en état de juger ou de l'une ou de l'autre, et de joindre mes ſuffrages à ceux de Verſailles.

Maupertuis ſe remet de ſa maladie. Toute la ville s'intéreſſe à ſon ſort; c'eſt notre Palladium, et la plus belle conquête que j'aie faite de ma vie. Pour vous qui n'êtes qu'un inconſtant, un ingrat, un perfide, un... que ne vous dirais-je pas, ſi je ne feſais grâce à vous et à tous les Français en faveur de *Louis XV*.

Adieu; les vêpres de la comédie ſonnent. *Barbarin*, *Cochois*, *Hauteville* m'appellent; je vais les admirer. J'aime la perfection dans tous les métiers, dans tous les arts; c'eſt pourquoi je ne ſaurais refuſer mon eſtime à l'auteur de la Henriade.

FÉDÉRIC.

LETTRE LXXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Cirey, le 24 de janvier.

SIRE,

Je reçois enfin le paquet du 24 novembre; un maudit courrier qui était chargé de ce paquet enfermé dans une boîte envoyée de Paris à madame *du Châtelet*, l'avait porté à Strasbourg toujours courant, et enſuite l'avait laiſſé dans la ville de Troyes à dix-huit lieues d'ici. 1747.

Tous les amiraux d'Albion
Auraient eu le temps de nous rendre
Les ruines du Cap-breton,
Et nous le temps de les reprendre,
Pendant que cet aimable don
De mon Frédéric-Apollon
A Cirey ſe feſait attendre.

On revient toujours à ſes goûts ; vous refaites des vers quand vous n'avez plus de batailles à donner. Je croyais que vous vous étiez mis tout entier à la proſe.

Mais il faut que votre génie,
Que rien n'a jamais limité,
S'élance avec rapidité
Du haut du mont inhabité
Ou pâlit la Philoſophie
Juſqu'en ce pays enchanté
Où folâtre la Poëſie.

1747. Vous donnez sur les oreilles aux Autrichiens et aux Saxons, vous donnez la paix dans la capitale d'un roi ennemi (*), vous approfondissez la métaphysique, vous écrivez les mémoires d'un siècle dont vous êtes le premier homme ; enfin vous faites des vers, et assurément vous en faites plus que moi qui n'en peux plus et qui laisse là le métier.

Je n'ai point encore vu ceux dont vous régalez M. de *Maurepas;* mais j'avais déjà l'épître dont vous avez honoré le président de votre académie ; ils sont très-jolis. Le *du Gué-Trouin* demi-homme et demi-marsouin est bien plaisant ; mais l'*épître sur la vanité de la gloire et de l'intérêt* me charme encore davantage.

Le portrait de l'insulaire

Qui de son cabinet pense agiter la terre,
De ses propres sujets habile séducteur,
Des princes et des rois dangereux corrupteur, &c.

est un morceau de la plus grande force et de la plus grande beauté. Tous les travers de l'homme sont fort bien touchés dans cette épître.

Des fous qui s'en font tant accroire
Vous peignez les légèretés ;
De nos vaines témérités
Vos vers sont la fidelle histoire :
On peut fronder les vanités
Quand on est au sein de la gloire.

Je croirais volontiers que l'*ode sur la guerre* est de quelque pauvre citoyen, bon poëte, lassé de payer

(*) La paix de Dresde, du 25 décembre 1746.

le dixième et le dixième du dixième, et de voir ravager sa terre ; point du tout ; elle est du roi qui a commencé la noise, qui a gagné les armes à la main une province et cinq batailles. 1747.

Sire, votre Majesté fait de beaux vers, mais elle se moque du monde. Toutefois qui fait si vous ne pensez pas tout cela quand vous écrivez? Il se peut très-bien faire que l'humanité vous parle dans le même cabinet où la politique et la gloire ont signé les ordres pour assembler des armées. On est animé aujourd'hui par les passions des héros ; demain on pensera en philosophe. Tout cela s'accorde à merveille, selon que les roues de la machine pensante sont montées ; et je vous assure que votre personne m'est la preuve de ce que vous daignâtes m'écrire, il y a dix ans, sur la liberté de l'homme.

J'ai relu, il n'y a pas long-temps, ce petit morceau ; il fait trembler ; et plus j'y pense, plus je reviens à l'avis de votre Majesté. J'avais grande envie que nous fussions libres ; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour le croire. L'expérience et la raison me convainquent que nous sommes des machines faites pour aller un certain temps, comme il plaît à Dieu. Remerciez la nature de la façon dont votre machine est faite ; je la remercie, moi, de ce qu'elle a été montée pour écrire l'*épître à Hermotime.*

Le vainqueur de l'Asie, en subjuguant cent rois
Dans le rapide cours de ses brillans exploits,
Estimait Aristote et méditait son livre.
Heureux si sa raison plus docile à le suivre,
Réprimant un courroux trop fatal à Clitus,
N'eût par ce meurtre affreux obscurci ses vertus!

Mais ce même Alexandre apaiſant ſa furie,
1747. *En faveur de Pindare épargna ſa patrie.*

Perſonne n'a fait en France de meilleurs vers que ceux-là, et il y en a beaucoup dans cette épître qui ont autant de force, de clarté et d'élégance. Votre Majeſté a déjà peut-être lu Catilina; elle verra ſi nos académiciens écrivent auſſi-bien qu'elle.

Grand merci, Sire, de ce que dans votre ode ſur votre académie vous daignez employer dans les chutes des ſtrophes les trois petits vers de trois pieds; c'eſt une meſure dont je croyais m'être ſeul ſervi. Vous la conſacrez en l'embelliſſant. Je ne connais guère de meſure plus harmonieuſe; il y a peu d'oreilles qui ſentent ces délicateſſes; votre géomètre borgne (1) dont votre Majeſté parle, n'en ſait rien. Nous ſommes dans le monde un petit nombre d'adeptes qui nous y connaiſſons; le reſte eſt profane. Il faudrait que tous les adeptes fuſſent à votre cour.

LETTRE XC.

DU ROI.

Du 22 février.

Vous n'avez donc point fait votre Sémiramis pour Paris; on ne ſe donne pas non plus la peine de travailler avec ſoin une tragédie pour la laiſſer vieillir dans un porte-feuille. Je vous devine; avouez donc

(1) Ce géomètre borgne eſt *Léonard Euler*, l'un des plus grands hommes de notre ſiècle; il eſt très-vrai qu'il ne ſe connaiſſait pas en vers français.

que cette pièce a été compoſée pour notre théâtre de Berlin : à coup sûr, c'eſt une galanterie que vous me faites et que votre diſcrétion ou votre modeſtie vous empêche d'avouer. Je vous en fais mes remercîmens à la lettre, et j'attends la pièce pour l'applaudir ; car on peut applaudir d'avance quand il s'agit de vos ouvrages. Il n'y a qu'une injuſtice extrême de la part du public ou plutôt les intrigues et les cabales qui peuvent vous enlever les louanges que vous méritez. 1747.

Voilà donc votre goût décidé pour l'hiſtoire : ſuivez, puiſqu'il le faut, cette impulſion étrangère ; je ne m'y oppoſe pas. L'ouvrage qui m'occupe n'eſt point dans le genre de mémoires ni de commentaires ; mon perſonnel n'y entre pour rien. C'eſt une fatuité en tout homme de ſe croire un être aſſez remarquable pour que tout l'univers ſoit informé du détail de ce qui concerne ſon individu. Je peins en grand le bouleverſement de l'Europe ; je me ſuis appliqué à crayonner les ridicules et les contradictions que l'on peut remarquer dans la conduite de ceux qui la gouvernent. J'ai rendu le précis des négociations les plus importantes, des faits de guerre les plus remarquables ; et j'ai aſſaiſonné ces récits de réflexions ſur les cauſes des événemens et ſur les différens effets qu'une même choſe produit quand elle arrive dans d'autres temps, ou chez différentes nations. Les détails de guerre que vous dédaignez ſont ſans doute ces longs journaux qui contiennent l'ennuyeuſe énumération de cent minuties, et vous avez raiſon ſur ce ſujet ; cependant il faut diſtinguer la matière de l'inhabileté de ceux qui la traitent pour la plupart

1747. du temps. Si on lisait une description de Paris où l'auteur s'amusât à donner l'exacte dimension de toutes les maisons de cette ville immense, et où il n'omît pas jusqu'au plan du plus vil brelan, on condamnerait ce livre et l'auteur au ridicule ; mais on ne dirait pas pour cela que Paris est une ville ennuyeuse. Je suis du sentiment que de grands faits de guerre écrits avec concision et vérité, qui développent les raisons qu'un chef d'armée a eues en se décidant, et qui exposent pour ainsi dire l'ame de ses opérations ; je crois, je le répète, que de pareils mémoires doivent servir d'instruction à tous ceux qui font profession des armes. Ce sont des leçons qu'un anatomiste fait à des sculpteurs, qui leur apprennent par quelles contractions les muscles du corps humain se remuent. Tous les arts ont des exemples et des préceptes. Pourquoi la guerre qui défend la patrie et sauve les peuples d'une ruine prochaine n'en aurait-elle pas ?

Si vous continuez à écrire sur ces dernières guerres ce sera à moi à vous céder ce champ de bataille ; aussi-bien mon ouvrage n'est-il pas fait pour le public. J'ai pensé très-sérieusement trépasser ayant eu une attaque d'apoplexie imparfaite ; mon tempérament et mon âge m'ont rappelé à la vie. Si j'étais descendu là-bas, j'aurais guetté *Lucrèce* et *Virgile*, jusqu'au moment que je vous aurais vu arriver ; car vous ne pourrez avoir d'autre place dans l'Elysée qu'entre ces deux messieurs-là. J'aime cependant mieux vous appointer dans ce monde-ci ; ma curiosité sur l'infini et sur les principes des choses n'est pas assez grande pour me faire hâter le grand voyage.

Vous

Vous me faites eſpérer de vous revoir ; je ne m'en réjouirai que quand je vous verrai, car je n'ajoute pas grand'foi à ce voyage : cependant vous pouvez vous attendre à être bien reçu ; 1747.

Car je t'aime toujours tout ingrat et vaurien,
Et ma facilité fait grâce à ta faibleſſe ;
Je te pardonne tout avec un cœur chrétien.

Le duc de *Richelieu* a vu des dauphines, des fêtes, des cérémonies et des fats ; c'eſt le lot d'un ambaſſadeur. Pour moi j'ai vu le petit *Paulmy* auſſi doux qu'aimable et ſpirituel. Nos beaux eſprits l'ont dévaliſé en paſſant, et il a été obligé de nous laiſſer une comédie charmante qui a eu aſſez de ſuccès à la repréſentation ; il doit être à préſent à Paris. Je vous prie de lui faire mes complimens, et de lui dire que ſa mémoire ſubſiſtera toujours ici avec celle des gens les plus aimables.

Vous avez prêté votre Pucelle à la ducheſſe de Wirtemberg ; apprenez qu'elle l'a fait copier pendant la nuit. Voilà les gens à qui vous vous confiez ; et les ſeuls qui méritent votre confiance ou plutôt à qui vous devriez vous abandonner tout entier, ſont ceux avec leſquels vous êtes en défiance. Adieu ; puiſſe la nature vous donner aſſez de force pour venir dans ce pays-ci, et vous conſerver encore de longues années pour l'ornement des lettres et pour l'honneur de l'eſprit humain !

LETTRE XCI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Mars.

1747. Les fileuſes des deſtinées,
Les Parques ayant mille fois
Entendu les ames damnées
Parler là-bas de vos exploits,
De vos rimes ſi bien tournées,
De vos victoires, de vos lois,
Et de tant de belles journées,
Vous crurent le plus vieux des rois.
Alors des rives du Cocyte,
A Berlin vous rendant viſite,
Atropos vint avec le Temps,
Croyant trouver des cheveux blancs,
Front ridé, face décrépite,
Et diſcours de quatre-vingts ans.
Que l'inhumaine fut trompée!
Elle aperçut de blonds cheveux,
Un teint fleuri, de grands yeux bleus,
Et votre flûte et votre épée;
Elle ſongea, pour mon bonheur,
Qu'Orphée autrefois par ſa lyre,
Et qu'Alcide par ſa valeur,
La bravèrent dans ſon empire.
Elle trembla quand elle vit
Ce grand homme qui réunit

Les dons d'Orphée et ceux d'Alcide ;
Doublement elle vous craignit, 1747.
Et jetant ſon ciſeau perfide,
Chez ſes ſœurs elle s'en alla,
Et pour vous le trio fila
Une trame toute nouvelle,
Brillante, dorée, immortelle,
Et la même que pour Louis ;
Car vous êtes tous deux amis :
Tous deux vous forcez des murailles,
Tous deux vous gagnez des batailles
Contre les mêmes ennemis :
Vous régnez ſur des cœurs ſoumis,
L'un à Berlin, l'autre à Verſailles.
Tous deux un jour... mais je finis.
Il eſt trop aiſé de déplaire
Quand on parle aux rois trop long-temps ;
Comparer deux héros vivans
N'eſt pas une petite affaire.

Vraiment, Sire, je ne vous dirais pas de ces bagatelles rimées, et je ſerais bien loin de plaiſanter, ſi votre lettre, en me raſſurant, ne m'avait inſpiré de la gaieté. La Renommée qui a toujours ſes cent bouches ouvertes pour parler des rois, et qui en ouvre mille pour vous, avait dit ici que votre Majeſté était à l'extrémité, et qu'il y avait très-peu d'eſpérance. Cette mauvaiſe nouvelle, Sire, vous aurait fait grand plaiſir, ſi vous aviez vu comme elle fut reçue. Comptez qu'on fut conſterné, et qu'on ne vous aurait pas plus regretté dans vos Etats. Vous auriez joui de toute votre renommée, vous auriez vu l'effet que produit un mérite unique ſur un peuple ſenſible ;

1747. vous auriez ſenti toute la douceur d'être chéri d'une nation qui, avec tous ſes défauts, eſt peut-être dans l'univers la ſeule diſpenſatrice de la gloire. Les Anglais ne louent que les Anglais ; les Italiens ne ſont rien ; les Eſpagnols n'ont plus guère de héros, et n'ont pas un écrivain ; les monades de *Leibnitz* en Allemagne et l'harmonie préétablie n'immortaliſeraient aucun grand homme. Vous ſavez, Sire, que je n'ai pas de prévention pour ma patrie ; mais j'oſe aſſurer qu'elle eſt la ſeule qui élève des monumens à la gloire des grands hommes qui ne ſont pas nés dans ſon ſein.

Pour moi, Sire, votre péril me fit frémir, et me coûta bien des larmes. Ce fut M. de *Paulmy* qui m'apprit que votre Majeſté ſe portait bien, et qui me rendit ma joie.

Je ſerais tenté de croire que les pilules de *Sthal* doivent faire du bien au roi de Pruſſe ; elles ont été inventées à Berlin, et elles m'ont preſque guéri en dernier lieu. Si elles ont un peu raccommodé mon corps cacochyme, que ne feront-elles point au tempérament d'un héros ?

LETTRE XCII.

DU ROI.

24 avril.

Vous rendez la Mort ſi galante,
Et le Tartare ſi charmant,
Que cette image décevante
Séduit mon eſprit et le tente
D'en tâter pour quelque moment ;

Mais, de cette demeure ſombre
Où Proſerpine avec Pluton
Gouverne le funeſte nombre
D'habitans du noir Phlégéton,
Je n'ai point vu revenir d'ombre.

1747.

J'ignore ſi dans ce canton
Les beaux eſprits ont le bon ton;
Et le voyage eſt de nature
Qu'en s'embarquant avec Caron
La retraite n'eſt pas trop ſûre.
Laiſſons donc à la Fiction
La tranquille poſſeſſion
Du royaume de l'autre monde,
Source où l'imagination,
En nouveautés toujours féconde,
Puiſe le ſyſtême où ſe fonde
La populaire opinion.
Qu'un fanatique ridicule
Y place ſon plus doux eſpoir;
Qu'on prépare pour ce manoir
Un quidam que la fièvre brûle,
S'il faut lui dorer la pilule
Pour l'envoyer tout conſolé,
Bien leſté, ſaintement huilé,
Paſſer en pompe triomphale
Au bord de la rive infernale;
Moi qui ne ſuis point affublé
De viſion théologale,
Je préfère à cette morale
La ſolide réalité
Des voluptés de cette vie.
Je laiſſe la félicité

1747. Dont on prétend qu'elle eſt ſuivie
A quelque docteur entêté,
Dont l'ame au plaiſir engourdie
Ne vit que dans l'éternité ;
A cette engeance triſte et folle
Des Mallebranches de l'école,
Grands alambiqueurs d'argumens,
Dont la raiſon et le bon ſens
Subtilement des bancs s'envole;
Attendant un Roland nouveau
Qui, par pitié pour leur cerveau,
Aille recouvrer leur fiole.

Pour moi qui me ris de ces fous,
Je m'abandonne ſans faibleſſe
Aux plaiſirs que m'offrent mes goûts;
Et lorſque mon démon m'oppreſſe,
Aux riches ſources du Permeſſe
J'oſe encor puiſer quelquefois.
Mais l'âge fane ma jeuneſſe;
Mon front fillonné par ſes doigts
M'apprend, hélas! que la vieilleſſe
Vient pour me ranger ſous ſes lois.

Adieu, beaux jours, plaiſirs, folie,
Brillante imagination,
Enfans de mon naiſſant génie;
Adieu, pétillante faillie,
Vos charmes ſont hors de ſaiſon;
Et la ſageſſe, me dit-on,
Doit ſur la phyſionomie
D'un républicain de Platon
Imprimer l'air froid de Caton.

Adieu, beaux vers, douce harmonie, 1747.
Frénétique métromanie,
Immortelle cour d'Apollon,
Qui jurez dans la compagnie
De la pourpre et de la raiſon.
Ma muſe du Pinde proſcrite
M'avertit que ſon Dieu la quitte.
Ainſi donc j'abandonnerai
Cette ſéduiſante carrière;
Mais tant que je vous y verrai,
Aſſis auprès de la barrière,
Battant des mains j'applaudirai.

Je vous rends un peu de laiton pour de l'or pur que vous m'envoyez. Il n'eſt en vérité rien au-deſſus de vos vers. J'en ai vu que vous adreſſez à *Algarotti* qui ſont charmans, mais ceux qui ſont pour moi ſont encore au-deſſus des autres.

La Sémiramis m'eſt parvenue en même temps, remplie de grandes beautés de détail et de ces ſuperbes tirades qui confirment le goût décidé que j'ai pour vos ouvrages. Je ne ſais cependant ſi les ſpectres et les ombres que vous mettez dans cette pièce lui donneront tout le pathétique que vous vous en promettez. L'eſprit du dix-huitième ſiècle ſe prête à ce merveilleux lorſqu'il eſt en récit, et c'eſt un peu haſarder que de le mettre en action. Je doute que l'ombre du grand *Ninus* faſſe des proſélytes. Ceux qui croient à peine en DIEU doivent rire quand ils voient des démons jouer un rôle ſur le théâtre.

Je haſarde peut-être trop de vous expoſer mes doutes ſur une choſe dont je ne ſuis pas juge compétent. Si c'était quelque manifeſte, quelque alliance,

—— ou quelque traité de paix, peut-être pourrais-je en
1747. raiſonner plus à mon aiſe, et bavarder politique; ce qui eſt le plus ſouvent traveſtir en héroïſme la fourberie des hommes.

Je me ſuis à préſent enfoncé dans l'hiſtoire; je l'étudie, je l'écris, plus curieux de connaître celle des autres que de ſavoir la fin de la mienne. Je me porte mieux à préſent; je vous conſerve toujours mon eſtime, et je ſuis toujours dans les diſpoſitions de vous recevoir ici avec empreſſement. Adieu.

FÉDÉRIC.

Faites, je vous prie, mes complimens à madame *du Châtelet*, et remerciez-la de la part qu'elle prend à ce qui me regarde.

LETTRE XCIII.

DU ROI.

A Potſdam, le 29 de novembre.

En vain veux-je vous arrêter;
Partez donc, indiſcrète Muſe,
Allez vous-même déclamer
Vos vers que Vaugelas récuſe,
Et chez l'Homère des Français
Etaler l'amas des portraits
Qu'a peints votre verve diffuſe.

Quels ſont vos étranges exploits? 1748.
A-t-on jamais entendu l'âne
Provoquer de ſa voix profane
Le chantre aimable de nos bois?

Et vous, babillarde caillette,
Allez, ſans raiſon, ſans ſujet,
Auprès du plus fameux poëte,
Afin d'exciter ſa trompette
Par les ſons de mon flageolet.

Partez donc, je n'y ſais que faire.
Puiſqu'il le faut, voyez, Voltaire,
Le fatras énorme et complet
De mille rimes inſenſées
Qui, malgré moi, comme il leur plaît,
Ont défiguré mes penſées;
Mais ſur-tout gardez le ſecret.

Voilà la façon dont j'ai parlé à ma muſe ou à mon eſprit; j'y ajoutais encore quelques réflexions. *Voltaire*, leur diſais-je, eſt malheureux; un libraire avide de ſes ouvrages, ou quelque éditeur familier lui volera un jour ſa caſſette, et vous aurez le malheur, mes vers, de vous y trouver et de paraître dans le monde malgré vous; mais ſentant que cette réflexion n'eſt qu'un effet de l'amour propre, j'opinai pour le départ des vers, trouvant dans le fond que ces laborieux ouvrages, au lieu de trouver une place dans votre caſſette, ſerviraient mieux dans la tabagie du roi *Staniſlas*. Qu'on les brûle! c'eſt la plus belle mort qu'ils peuvent attendre. A propos du roi *Staniſlas*,

1748. je trouve qu'il mène une vie fort heureuſe ; on dit qu'il enfume madame *du Châtelet* et le gentilhomme ordinaire de la chambre de *Louis XV*, c'eſt-à-dire qu'il ne peut ſe paſſer de vous deux. Cela eſt raiſonnable, cela eſt bien. Le ſort des hommes eſt bien différent; tandis qu'il jouit de tous les plaiſirs, moi pauvre fou, peut-être maudit de DIEU, je verſifie. Paſſons à des ſujets plus graves. Savez-vous bien que je me ſuis mis en colère contre vous, et cela tout de bon ? Comment pourrait-on ne point ſe fâcher? car

Du plus bel eſprit de la France,
Du poëte le plus brillant,
Je n'ai reçu depuis un an
Ni vers ni pièce d'éloquence.

C'eſt, dit-on, que Sémiramis
L'a retenu dans Babylone;
Cette nouvelle Tyſiphone
Fait-elle oublier des amis?
Peut-être écrit-il de Louis
La campagne en exploits fameuſe,
Où, vainqueur de ſes ennemis,
Les bords orgueilleux de la Meuſe
Arborèrent les fleurs de lis.

Jamais l'ouvrage ne dérange
Un eſprit ſublime et profond.
D'où vient donc ce ſilence étrange?
On dirait qu'un beau jour Caron,
Inſpiré par un mauvais ange,
Vous a tranſporté chez Pluton,

Dans ce manoir funeſte et ſombre
Où le ſot vaut l'homme d'eſprit, 1748.
D'où jamais ne ſortit une ombre,
Où l'on n'aime, ne boit, ni rit.

Cependant un bruit court en ville.
De Paris l'on mande tout bas
Que Voltaire eſt à Lunéville;
Mais quels contes ne fait-on pas?
Un inſtant m'en rappelle mille.

Deux rois, dit-on, ſont vos galans;
L'un roi ſans peuple, et ſans couronne,
L'autre ſi puiſſant qu'il en donne
A ſes beaux-fils, à ſes parens.

Au nombre des rois vos amans
J'en ajouterais un troiſième;
Mais la décence et le bon ſens
M'ont empêché depuis long-temps
D'oſer vous parler de moi-même.

Malgré ce ſilence, j'exciterai d'ici votre ardeur pour l'ouvrage. Je ne vous dirai point : Vaillant fils de *Télamon*, ranimez votre courage aujourd'hui que tous vos généreux compagnons ſont hors de combat, et que le ſort des Grecs dépend de votre bras. Mais, achevez l'hiſtoire de *Louis le grand :* et ayant eu l'honneur de donner à la France un *Virgile*, ajoutez-y la gloire de lui donner un *Arioſte.*

Les nouvelles publiques m'ont mis de mauvaiſe humeur. Je trouve que comme vous n'êtes point à

1748. Paris, vous feriez tout auſſi-bien à Berlin qu'à Luné-ville. Si madame *du Châtelet* eſt une femme à compoſition, je lui propoſe de lui emprunter ſon *Voltaire* à gage. Nous avons ici un gros cyclope de géomètre que nous lui engagerons contre le bel eſprit ; mais qu'elle ſe détermine vîte. Si elle ſouſcrit au marché, il n'y a point de temps à perdre. Il ne reſte plus qu'un œil à notre homme; et une courbe nouvelle qu'il calcule à préſent pourrait le rendre aveugle tout-à-fait avant que notre marché fût conclu. Faites-moi ſavoir ſa réponſe, et recevez en même temps de bonne part les profondes ſalutations que ma muſe fait à votre puiſſant génie. Adieu.

FÉDÉRIC.

LETTRE XCIV.

DU ROI.

De Potſdam, le 13 février.

1749. Je reçois avec plaiſir deux de vos lettres à la fois : avouez-moi que ce grand envoi de vers vous a paru aſſez ridicule. Il me ſemble que c'eſt *Therſite* qui veut faire aſſaut de valeur contre *Achille*. J'eſpérais qu'à vos lettres vous joindriez une critique de mes pièces, comme vous en uſiez autrefois lorſque j'étais habitant de Remusberg, où le pauvre *Keyſerling* que je regrette et que je regretterai toujours, vous admirait. Mais *Voltaire* devenu courtiſan ne ſait donner que des

louanges ; le métier en eſt, je l'avoue, moins dangereux. Ne penſez pas cependant que ma gloire poëtique ſe fût offenſée de vos corrections ; je n'ai point la fatuité de préſumer qu'un allemand faſſe de bons vers français. 1749.

La critique douce et civile
Pour un auteur eſt un grand bien ;
Dans ſon amour propre imbécille,
Sur ſes défauts il ne voit rien.
Ce flambeau divin qui l'éclaire
Bleſſe à la vérité ſes yeux,
Mais bientôt il n'en voit que mieux ;
Il corrige, il devient ſévère.
Qui tend à la perfection,
Limant, poliſſant ſon ouvrage,
Diſtingue la correction
De la ſatire et de l'outrage.

Ayez donc la bonté de ne point m'épargner ; je ſens que je pourrai faire mieux, mais il faut que vous me diſiez comment.

Ne penſez-vous pas que de bien faire des vers eſt un acheminement pour bien écrire en proſe ? le ſtyle n'en deviendrait-il pas plus énergique, ſur-tout ſi l'on prend garde de ne point charger la proſe d'épithètes, de périphraſes et de tours trop poëtiques ?

J'aime beaucoup la philoſophie et les vers. Quand je dis philoſophie, je n'entends ni la géométrie ni la métaphyſique : la première quoique ſublime n'eſt point faite pour le commerce des hommes ; je l'abandonne à quelque rêve-creux d'anglais ; qu'il gouverne

1749. le ciel comme il lui plaira, je m'en tiens à la planète que j'habite; pour la métaphyſique, c'eſt, comme vous le dites très-bien, un ballon enflé de vent. Quand on fait tant que de voyager dans ce pays-là, on s'égare entre des précipices et des abymes ; et je me perſuade que la nature ne nous a point faits pour deviner ſes ſecrets, mais pour coopérer au plan qu'elle s'eſt propoſé d'exécuter. Tirons tout le parti que nous pouvons de la vie ; et ne nous embarraſſons point ſi ce ſont des mobiles ſupérieurs qui nous font agir, ou ſi c'eſt notre liberté. Si cependant j'oſais haſarder mon ſentiment ſur cette matière, il me ſemble que ce ſont nos paſſions et les conjonctures dans leſquelles nous nous trouvons qui nous déterminent. Si vous voulez remonter *ad priora*, je ne ſais point ce qu'on en pourra conclure. Je ſens bien que c'eſt ma volonté qui me fait faire des vers tant bons que mauvais; mais j'ignore ſi c'eſt une impulſion étrangère qui m'y force : toutefois lui devrais-je ſavoir mauvais gré de ne pas mieux m'inſpirer.

Ne vous étonnez point de mon *ode ſur la guerre;* ce ſont, je vous aſſure, mes ſentimens. Diſtinguez l'homme d'état du philoſophe, et ſachez qu'on peut faire la guerre par raiſon, qu'on peut être politique par devoir et philoſophe par inclination. Les hommes ne ſont preſque jamais placés dans le monde ſelon leur choix : de-là vient qu'il y a tant de cordonniers, de prêtres, de miniſtres et de princes, mauvais.

Si tout était bien aſſorti
Sur ce ridicule hémiſphère,
L'ouvrier, quittant ſon outil,
Serait amiral ou corſaire;

Le roi peut-être charbonnier;
Le général un maltotier; 1749.
Le berger maître de la terre;
L'auteur un grand foudre de guerre;
Mais raſſurons-nous là-deſſus,
Chacun conſervera ſa place;
Le monde va par ſes vieux us;
Et juſqu'à la dernière race
On y verra mêmes abus.

A propos de vers, vous me demandez ce que je penſe de la tragédie de *Crébillon*. J'admire l'auteur de Rhadamiſte, d'Electre et de Sémiramis, qui ſont de toute beauté ; et le Catilina de *Crébillon* me paraît l'Attila de *Corneille*, avec cette différence, que le moderne eſt bien au-deſſus de ſon prédéceſſeur pour la fabrique des vers. Il paraît que *Crébillon* a trop défiguré un trait de l'hiſtoire romaine, dont les moindres circonſtances ſont connues. De tout ſon ſujet, *Crébillon* ne conſerve que le caractère de *Catilina*. *Cicéron*, *Caton*, la république romaine et le fond de la pièce, tout eſt ſi fort changé et même avili, que l'on n'y reconnaît rien que les noms. Par cela même *Crébillon* a manqué d'intéreſſer ſes auditeurs. *Catilina* y eſt un fourbe furieux que l'on voudrait voir punir, et la république romaine un aſſemblage de fripons pour leſquels on eſt indifférent. Il fallait peindre Rome grande, et les ſupports de ſa liberté auſſi généreux que ſages et vertueux ; alors le parterre ſerait devenu citoyen romain, et aurait tremblé avec *Cicéron* ſur les entrepriſes audacieuſes de *Catilina*. De plus, il n'y a aucun endroit où le projet de la

1749. conjuration ſoit clairement développé ; on ignore quel était le véritable deſſein de *Catilina;* et il me ſemble que ſa conduite eſt celle d'un homme ivre. Vous aurez remarqué encore que les interlocuteurs varient à chaque ſcène ; il ſemble qu'ils n'y viennent que pour faire changer de dialogue à *Catilina :* on peut retrancher de la pièce, ſans y rien changer, *Lentulus* et les ambaſſadeurs gaulois qui ne ſont que des perſonnages inutiles, pas même épiſodiques. Le quatrième acte eſt le plus mauvais de tous ; ce n'eſt qu'un perſifflage ; et dans le cinquième acte, *Catilina* vient ſe tuer dans le temple, parce que l'auteur avait beſoin d'une cataſtrophe. Il n'y a aucune raiſon valable qui l'amène là ; il ſemble qu'il devait ſortir de Rome comme fit effectivement le vrai *Catilina.*

Ce n'eſt que la beauté de l'élocution et le caractère de *Catilina* qui ſoutiennent cette pièce ſur le théâtre français. Par exemple, lorſque *Catilina* eſt amoureux, c'eſt comme un conjuré, rempli d'ambition, doit l'être.

C'eſt l'ouvrage des ſens, non le faible de l'ame.

Quelle force n'y a-t-il pas dans ces caractères rapides de *Cicéron* et de *Caton ?*

Timide, ſoupçonneux et prodigue de plaintes, *&c.*

En un mot, cette pièce me paraît un dialogue divinement rimé. Souvenez-vous cependant que la critique eſt aiſée et que l'art eſt difficile.

Je n'ai compté vous revoir que cet été ; ſi cela ſe peut,

peut, et que vous faſſiez un tour ici au mois de juillet, cela me fera beaucoup de plaiſir. Je vous promets la lecture d'un poëme épique de quatre mille vers ou environ, dont *Valory* eſt le héros; il n'y manque que cette ſervante qui alluma dans vos ſens des feux ſéditieux que ſa pudeur ſut réprimer vivement. Je vous promets même des belles plus traitables. Venez ſans dents, ſans oreilles, ſans yeux et ſans jambes, ſi vous ne le pouvez autrement: pourvu que ce je ne ſais quoi qui vous fait penſer et qui vous inſpire de ſi belles choſes, ſoit du voyage, cela me ſuffit. Je recevrai volontiers les fragmens des campagnes de *Louis XV*, mais je verrai avec plus de ſatisfaction encore la fin du *Siècle de Louis XIV*. Vous n'achevez rien, et cet ouvrage ſeul ferait la réputation d'un homme. Il n'y a plus que vous de poëte français, et que *Voltaire* et *Monteſquieu* qui écrivent en proſe. Si vous faites divorce avec les Muſes, à qui ſera-t-il déſormais permis d'écrire? ou, pour mieux dire, de quel ouvrage moderne pourra-t-on ſoutenir la lecture? 1749.

Ne boudez donc point avec le public, et n'imitez point le dieu d'*Abraham*, d'*Iſaac* et de *Jacob*, qui punit les crimes des pères juſqu'à la quatrième génération. Les perſécutions de l'envie ſont un tribut que le mérite paye au vulgaire. Si quelques miſérables auteurs clabaudent contre vous, ne vous imaginez pas que les nations et la poſtérité en feront les dupes. Malgré la vetuſté des temps nous admirons encore les chefs-d'œuvre d'Athènes et de Rome: les cris d'*Eſchine* n'obſcurciſſent point la gloire de *Démoſthènes*; et quoi qu'en diſe *Lucain*, *Céſar* paſſe

1749. et paſſera pour un des plus grands hommes que l'humanité ait produits. Je vous garantis que vous ſerez diviniſé après votre mort. Cependant ne vous hâtez pas de devenir dieu ; contentez-vous d'avoir votre apothéoſe en poche, et d'être eſtimé de toutes les perſonnes qui ſont au-deſſus de l'envie et des préjugés, au nombre deſquelles je vous prie de me compter.

LETTRE XCV.

DU ROI.

De Potſdam, le 5 mars.

Il y a de quoi purger toute la France avec les pilules que vous me demandez, et de quoi tuer vos trois académies. Ne vous imaginez pas que ces pilules ſoient des dragées; vous pourriez vous y tromper. J'ai ordonné à d'*Arget* de vous envoyer de ces pilules qui ont une ſi grande réputation en France, et que le défunt *Sthal* feſait faire par ſon cocher : il n'y a ici que les femmes groſſes qui s'en ſervent. Vous êtes en vérité bien ſingulier de me demander des remèdes, à moi qui fus toujours incrédule en fait de médecine.

Quoi! vous avez l'eſprit crédule
A l'égard de vos médecins,
Qui, pour vous dorer la pilule,
N'en ſont pas moins des aſſaſſins!

Vous n'avez plus qu'un pas à faire,
Et je vois mon dévot Voltaire 1749.
Naſiller chez les capucins.

Faites ce que vous pourrez pour vous guérir; il n'y a de vrai bien en ce monde que la ſanté; que ce ſoit les pilules, le ſéné ou les clyſtères qui vous rétabliſſent, peu importe : les moyens ſont indifférens, pourvu que j'aie encore le plaiſir de vous entendre; car il ne ſera plus poſſible de vous voir : vous devez être tout-à-fait inviſible à préſent.

Malgré la ſorbonne plénière,
J'avais fermement dans l'eſprit
Que l'homme n'eſt qu'une matière
Qui naît, végette et ſe détruit:
De cette opinion qu'on blâme
Je reconnais enfin les torts;
Car j'admire votre belle ame,
Et je ne vous crois plus de corps.

Je vous envoie encore une épître qui contient l'apologie de ces pauvres rois contre leſquels tout l'univers gloſe, en enviant cent fois leur fortune prétendue. J'ai d'autres ouvrages que je vous enverrai ſucceſſivement : c'eſt mon délaſſement que de faire des vers. Si je péche du côté de l'élocution, du moins trouverez-vous des choſes dans mes épîtres, et point de ce paralogiſme vain, de cette crême fouettée qui n'étale que des mots et point de penſées. Ce n'eſt qu'à vous autres, *Virgiles* et *Horaces* français, qu'il eſt permis d'employer cet heureux choix de mots harmonieux,

—— cette variété de tours, de paſſer naturellement du
1749. ſtyle ſérieux à l'enjoué, et d'allier les fleurs de l'éloquence aux fruits du bon ſens.

Nous autres étrangers qui ne renonçons pas pour notre part à la raiſon, nous ſentons cependant que nous ne pouvons jamais atteindre à l'élégance et à la pureté que demandent les lois rigoureuſes de la poëſie françaiſe. Cette étude demande un homme tout entier; mille devoirs, mille occupations me diſtraient. Je ſuis un galérien enchaîné ſur le vaiſſeau de l'Etat, ou comme un pilote qui n'oſe ni quitter le gouvernail ni s'endormir ſans craindre le ſort du malheureux *Palinure*. Les Muſes demandent des retraites et une entière égalité d'ame dont je ne peux preſque jouir. Souvent après avoir fait trois vers on m'interrompt; ma muſe ſe refroidit, et mon eſprit ne ſe remonte pas facilement. Il y a de certaines ames privilégiées qui font des vers dans le tumulte des cours comme dans les retraites de Cirey, dans les priſons de la baſtille comme ſur des paillaſſes en voyage; la mienne n'a pas l'honneur d'être de ce nombre; c'eſt un ananas qui porte dans des ſerres, et qui périt en plein air.

Adieu; paſſez par tous les remèdes que vous voudrez, mais ſur-tout ne trompez pas mes eſpérances, et venez me voir. Je vous promets une couronne nouvelle de nos plus beaux lauriers, une fillette pucelle à votre uſage, et des vers en votre honneur.

LETTRE XCVI.

DU ROI.

Avril.

DANS votre proſe délicate
Vous avancez très-poliment
Que je ne ſuis qu'un automate,
Un ſtoïque ſans ſentiment;
Mes larmes coulent pour Electre,
Je ſuis ſenſible à l'amitié,
Mais le plus héroïque ſpectre
Ne m'inſpire que la pitié.

1749.

Votre cardinal *Quirini* eſt bien digne du temps des ſpectres et des ſortiléges : vous connaiſſez votre monde ; et c'était bien s'adreſſer, de lui dire que tout catholique étant obligé de croire aux miracles, le parterre ſe trouvait obligé en conſcience de trembler devant l'ombre de *Ninus ;* je vous réponds que le bibliothécaire de ſa Sainteté approuvera fort cette doctrine orthodoxe. Pour moi, qui ne ſuis qu'un maudit hérétique, vous me permettrez d'être d'un ſentiment différent, et de vous dire ingénument ce que je penſe de votre tragédie. Quelque détour que vous preniez pour cacher le nœud de Sémiramis, ce n'en eſt pas moins l'ombre de *Ninus :* c'eſt cette ombre qui inſpire des remords dévorans à ſa veuve parricide ; c'eſt l'ombre qui permet galamment à ſa veuve de convoler en ſecondes noces. L'ombre

1749. fait entendre du fond de son tombeau une voix gémissante à son fils ; il fait mieux, il vient en personne effrayer le conseil de la reine, et atterrer la ville de Babylone ; il arme enfin son fils du poignard dont *Ninias* assassine sa mère. Il est si vrai que défunt *Ninus* fait le nœud de votre tragédie, que sans les rêves et les apparitions différentes de cette ame errante, la pièce ne pourrait pas se jouer. Si j'avais un rôle à choisir dans cette tragédie, je prendrais celui du revenant ; il y fait tout. Voilà ce que vous dit la critique. L'admiration ajoute, avec la même sincérité, que les caractères sont soutenus à merveille, que la vérité parle par vos acteurs, que l'enchaînure des scènes est faite avec un grand art. *Sémiramis* inspire une terreur mêlée de pitié. Le féroce et artificieux *Assur*, mis en opposition avec le fier et généreux *Ninias*, forme un contraste admirable ; on déteste le premier ; aussi ne lui arrive-t-il aucune catastrophe dans l'action, parce qu'elle n'aurait produit aucun effet. On s'intéresse à *Ninias*, mais on est étonné de la façon dont il tue sa mère ; c'est le moment où il faut se faire la plus forte illusion. On est un peu fâché contre *Azéma* qu'elle porte des paquets, et que ses quiproquo soient la cause de la catastrophe ; toute la pièce est versifiée avec force, les vers me paraissent de la plus belle harmonie, et dignes de l'auteur de la Henriade. J'aime mieux cependant lire cette tragédie que de la voir représenter, parce que le spectre me paraîtrait risible, et que cela ferait contraire au devoir que je me suis proposé de remplir exactement, de pleurer à la tragédie et de rire à la comédie.

Du temps de Plaute et d'Euripide,
Le parterre morigéné 1749.
Suivait ce goût ſage et ſolide;
Par malheur il eſt ſuranné.

Vous dirai-je encore un mot ſur la tragédie? Les grandes paſſions me plaiſent ſur le théâtre; je ſens une ſatisfaction ſecrète lorſque l'auteur trouve moyen de remuer et de tranſporter mon ame par la force de ſon éloquence; mais ma délicateſſe ſouffre lorſque les paſſions héroïques ſortent de la vraiſemblance. Les machines ſont trop outrées dans un ſpectacle; au lieu d'émouvoir, elles deviennent puériles. S'il fallait opter, j'aimerais mieux dans la tragédie moins d'élévation et plus de naturel. Le ſublime outré donne dans l'extravagance; *Charles XII* a été le ſeul homme de tout ce ſiècle qui eut ce caractère théâtral; mais pour le bonheur du genre humain les *Charles XII* ſont rares. Il y a une Mariamne de *Triſtan* qui commence par ce vers :

Fantôme injurieux qui troubles mon repos.....

Ce n'eſt pas certainement comme nous parlons; apparemment que c'eſt le langage des habitans de la lune. Ce que je dis des vers doit s'entendre également de l'action; pour qu'une tragédie me plaiſe, il faut que les perſonnages ne montrent les paſſions que telles qu'elles ſont dans les hommes vifs et dans les hommes vindicatifs. Il ne faut dépeindre les hommes ni comme des démons, ni comme des anges, car ils ne ſont ni l'un ni l'autre, mais puiſer leurs traits dans la nature.

1749. Pardon, mon cher *Voltaire*, de cette diſcuſſion; je vous parle comme feſait la ſervante de *Molière;* je vous rends compte des impreſſions que les choſes font ſur mon ame ignorante. J'ai trouvé dans le volume que je viens de recevoir, l'éloge que vous faites des officiers qui ont péri dans cette guerre; ce qui eſt digne de vous; et j'ai été ſurpris que nous nous ſoyons rencontrés, ſans le ſavoir, dans le choix du même ſujet. Les regrets que me cauſait la perte de quelques amis, me firent naître l'idée de leur payer, au moins après leur mort, un faible tribut de reconnaiſſance; et je compoſai ce petit ouvrage où le cœur eut plus de part que l'eſprit; mais ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que le mien eſt en vers, et celui du poëte en proſe. *Racine* n'eut de ſa vie de triomphe plus éclatant que lorſqu'il traitait le même ſujet que *Pradon*. J'ai vu combien mon barbouillage était inférieur à votre éloge. Votre proſe apprend à mes vers comme ils auraient dû s'énoncer.

Quoique je ſois de tous les mortels celui qui importune le moins les dieux par mes prières, la première que je leur adreſſerai ſera conçue en ces termes:

O Dieux qui douez les poëtes
De tant de ſublimes faveurs,
Ah! rendez vos grâces parfaites,
Et qu'ils ſoient un peu moins menteurs!

Si les dieux daignent m'exaucer, je vous verrai l'année qui vient à Sans-ſouci; et ſi vous êtes d'humeur à corriger de mauvais vers, vous trouverez à qui parler. *Vale*.

LETTRE XCVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Paris, le 15 mai.

J'AURAI l'honneur d'être purgé
De la main royale et chérie
Qu'on vit, bravant le préjugé,
Saigner l'Autriche et la Hongrie. 1749.

Grand Prince, je vous remercie
Des ſalutaires petits grains
Qu'avec des vers un peu malins
Me départ votre courtoiſie.

L'inventeur de la poëſie,
Ce dieu que ſi bien vous ſervez,
Ce dieu dont l'eſprit vous domine,
Fut auſſi, comme vous ſavez,
L'inventeur de la médecine.

Mais vous avez aux champs de Mars
Fait connaître à toute la terre
Que ce dieu qui préſide aux arts
Eſt maître dans l'art de la guerre.

C'eſt peu d'avoir, par maint écrit,
Etendu votre renommée;
L'Autriche à ſes dépens apprit
Ce que vaut un homme d'eſprit
Qui conduit une bonne armée.

1749. Il prévoit d'un œil pénétrant,
Il combine avec prud'hommie,
Avec ardeur il entreprend;
Jamais ſot ne fut conquérant,
Et pour vaincre il faut du génie.

Je crois actuellement votre Majeſté à Neiſs ou à Glogau, feſant quelques bonnes épigrammes contre les Ruſſes. Je vous ſupplie, Sire, d'en faire auſſi contre le mois de mai qui mérite ſi peu le nom de printemps, et pendant lequel nous avons froid comme dans l'hiver. Il me paraît que ce mois de mai eſt l'emblème des réputations mal acquiſes. Si les pilules dont votre Majeſté a honoré ma caducité peuvent me rendre quelque vigueur, je n'irai pas chercher les chambrières de M. de *Valory;* l'eſpèce féminine ne me ferait pas faire une demi-lieue, j'en ferais mille pour vous faire encore ma cour. Mais je vous prie de m'accorder une grâce qui vous coûtera peu; c'eſt de vouloir bien conquérir quelques provinces vers le Midi, comme Naples et la Sicile, ou le royaume de Grenade et l'Andalouſie. Il y a plaiſir à vivre dans ces pays-là; l'on y a toujours chaud. Votre Majeſté ne manquerait pas de les viſiter tous les ans, comme elle va au grand Glogau, et j'y ferais un courtiſan très-aſſidu. Je vous parlerais de vers ou de proſe ſous des berceaux de grenadiers et d'orangers, et vous ranimeriez ma verve glacée; je jeterais des fleurs ſur les tombeaux des *Keyſerling* et du ſucceſſeur de *la Croze* (1) que votre Majeſté avait ſi heureuſement

(1) Erudit célèbre.

arraché à l'Egliſe pour l'attacher à votre perſonne; et je voudrais comme eux mourir fort tard à votre ſervice ; car en vérité, Sire, il eſt bien triſte de vivre ſi long-temps loin de *Frédéric le grand.* 1749.

LETTRE XCVIII.

DU ROI.

Le 16 de mai.

VOILA ce qui s'appelle écrire. J'aime votre franchiſe ; oui, votre critique m'inſtruit plus en deux lignes, que ne feraient vingt pages de louanges.

Ces vers que vous avez trouvés paſſables, ſont ceux qui m'ont le moins coûté. Mais quand la penſée, la céſure et la rime ſe trouvent en oppoſition, alors je fais de mauvais vers, et je ne ſuis pas heureux en corrections.

Vous ne vous apercevez pas des difficultés qu'il me faut ſurmonter pour faire paſſablement quelques ſtrophes. Une heureuſe diſpoſition de la nature, un génie facile et fécond vous ont rendu poëte ſans qu'il vous en ait rien coûté : je rends juſtice à l'infériorité de mes talens ; je nage dans cet océan poëtique avec des joncs et des veſſies ſous les bras. Je n'écris pas auſſi-bien que je penſe ; mes idées ſont ſouvent plus fortes que mes expreſſions, et dans cet embarras je fais le moins mal que je peux.

J'étudie à préſent vos critiques et vos corrections, elles pourront m'empêcher de retomber dans mes

—— fautes précédentes ; mais il en reſte encore tant à
1749. éviter, qu'il n'y a que vous ſeul qui puiſſiez me ſauver de ces écueils.

Sacrifiez-moi, je vous prie, ces deux mois que vous me promettez. Ne vous ennuyez point de m'inſtruire : ſi l'extrême envie que j'ai d'apprendre, et de réuſſir dans une ſcience qui de tout temps a fait ma paſſion, peut vous récompenſer de vos peines, vous aurez lieu d'être ſatisfait.

J'aime les arts par la raiſon qu'en donne *Cicéron*. Je ne m'élève point aux ſciences par la raiſon que les belles-lettres ſont utiles en tout temps, et qu'avec tout l'algèbre du monde, on n'eſt ſouvent qu'un ſot lorſqu'on ne ſait pas autre choſe. Peut-être dans dix ans la ſociété tirera-t-elle de l'avantage des courbes que des ſonge-creux d'algébriſtes auront quarrées laborieuſement. J'en félicite d'avance la poſtérité ; mais, à vous parler vrai, je ne vois dans tous ces calculs qu'une ſcientifique extravagance. Tout ce qui n'eſt ni utile ni agréable, ne vaut rien. Quant aux choſes utiles, elles ſont toutes trouvées ; et pour les agréables, j'eſpère que le bon goût n'y admettra point d'algèbre.

Je ne vous enverrai plus ni proſe ni vers. Je vous compte ici au commencement de juillet, et j'ai tout un fatras poëtique dont vous pourrez faire la diſſection ; cela vaut mieux que de critiquer *Crébillon* ou quelque autre, où certainement vous ne trouverez ni des fautes auſſi groſſières ni en auſſi grand nombre que dans mes ouvrages.

Il n'y a que des chardons à cueillir ſur les bords de la Néva, et point de lauriers : ne vous imaginez

point que j'aille là pour faire mon bonheur ; vous me trouverez ici, pacifique citoyen de Sans-ſouci, menant la vie d'un particulier philoſophe. 1749.

Si vous aimez à préſent le bruit et l'éclat, je vous conſeille de ne point venir ici; mais ſi une vie douce et unie ne vous déplaît pas, venez, et rempliſſez vos promeſſes. Mandez-moi préciſément le jour que vous partirez ; et ſi la marquiſe *du Châtelet* eſt une uſurière, je compte de m'arranger avec elle pour vous emprunter à gages, et pour lui payer par jour quelque intérêt qu'il lui plaira pour ſon poëte, ſon bel eſprit, ſon . . . &c.

Adieu ; j'attends votre réponſe.

FÉDÉRIC.

LETTRE XCIX.

DU ROI.

Le 10 de juin.

JAMAIS on n'a fait d'auſſi jolis vers pour des pilules ; ce n'eſt point parce que j'y ſuis loué: je connais en cela l'uſage des rois et des poëtes ; mais en feſant abſtraction de ce qui me regarde, je trouve ces vers charmans.

Si des purgatifs produiſent d'auſſi bons vers, je pourrais bien prendre une priſe de ſéné pour voir ce qu'elle opérera ſur moi.

Ce que vous avez cru être une épigramme ſe trouve être une ode ; je vous l'envoie avec une épigramme

1749. contre les médecins. J'ai lieu d'être un peu de mauvaiſe humeur contre leurs procédés ; j'ai la goutte, et ils ont penſé me tuer à force de ſudorifiques.

Ecoutez, j'ai la folie de vous voir ; ce ſera une trahiſon ſi vous ne voulez pas vous prêter à me faire paſſer cette fantaiſie. Je veux étudier avec vous ; j'ai du loiſir cette année, DIEU ſait ſi j'en aurai une autre. Mais, pour que vous ne vous imaginiez pas que vous allez en Laponie, je vous enverrai une douzaine de certificats par leſquels vous apprendrez que ce climat n'eſt pas tout-à-fait ſans aménité.

On fait aller ſon corps comme l'on veut. Lorſque l'ame dit : Marche ; il obéit. Voilà un de vos propres apophtègmes dont je veux bien vous faire reſſouvenir.

Madame *du Châtelet* accouche dans le mois de ſeptembre ; vous n'êtes pas une ſage-femme, ainſi elle fera fort bien ſes couches ſans vous ; et, s'il le faut, vous pourrez alors être de retour à Paris. Croyez d'ailleurs que les plaiſirs que l'on fait aux gens, ſans ſe faire tirer l'oreille, ſont de meilleure grâce et plus agréables que lorſqu'on ſe fait tant ſolliciter.

Si je vous gronde, c'eſt que c'eſt l'uſage des goutteux. Vous ferez ce qu'il vous plaira ; mais je n'en ferai pas la dupe, et je verrai bien ſi vous m'aimez ſérieuſement, ou ſi tout ce que vous me dites n'eſt qu'un verbiage de tragédie.

FÉDÉRIC.

LETTRE C.

DU ROI.

A Sans-ſouci, le 15 de juillet.

1749.

Des lois de l'homicide Mars
Belliſle peut m'inſtruire en maître,
Mais du bon goût et des beaux arts
Il n'eſt que vous qui pouvez l'être;
Vous qui parlez comme les dieux
Leur ſublime et charmant langage,
Vous qu'un talent victorieux
Rend immortel par chaque ouvrage,
Vous qui menez vingt arts de front,
Et qui joignez dans votre ſtyle
A la proſe de Cicéron
Des vers tels qu'en feſait Virgile.

Je ne veux que vous pour maître en tout ce qui regarde la langue, le goût et le département du Parnaſſe. Il faut que chacun faſſe ſon métier. Lorſque le maréchal de *Belliſle* vétillera ſur la pureté du langage, *Bruhl* donnera des leçons militaires et fera des commentaires ſur les campagnes du grand *Turenne*, et je compoſerai un traité ſur la vérité de la religion chrétienne.

Votre académie devient plaiſante dans ſes choix. Ces juges de la langue françaiſe vont abandonner

——— *Vaugelas* pour le bréviaire ; cela paraît un peu fin-
1749. gulier aux étrangers.

Enfin donc votre académie
Va faire un couvent de dévots ;
L'art de penſer et le génie
En ſont exclus par les cagots.

Qui veut le ſuffrage et l'eſtime
De ces quarante perroquets ,
N'a qu'à ſavoir ſon catéchiſme ,
Au demeurant point de français.

Dans cette cohue indocile
Apollon et les doctes ſœurs
N'honoreront de leurs faveurs
Que Richelieu, vous et Belliſle.

Vous êtes, mon cher *Voltaire*, comme les mauvais chrétiens ; vous renvoyez votre converſion d'un jour à l'autre. Après m'avoir donné des eſpérances pour l'été , vous me remettez à l'automne. Apparemment qu'*Apollon* , comme dieu de la médecine , vous ordonne de préſider aux couches de madame *du Châtelet*. Le nom ſacré de l'amitié m'impoſe ſilence , et je me contente de ce qu'on me promet.

Je corrige à préſent une *douzaine* d'épîtres que j'ai faites , et quelques petites pièces , afin qu'à votre arrivée vous y trouviez un peu moins de fautes. Vous pouvez voir par l'argument de mon poëme quel en eſt le ſujet. Le fond de l'hiſtoire eſt vrai. D'*Arget*, alors ſecrétaire de *Valory* , fut enlevé de nuit , par un partiſan

partiſan autrichien, dans une chambre voiſine de celle où couchait ſon maître. La ſurpriſe de *Franquini* fut extrême quand il s'aperçut qu'il tenait le ſecrétaire au lieu de l'ambaſſadeur. Tout ce qui entre d'ailleurs dans ce poëme, n'eſt que fiction ; vous le verrez ici, car il n'eſt pas fait pour être rendu public. Si j'avais le crayon de *Raphaël* et le pinceau de *Rubens*, j'eſſayerais mes forces en peignant les grandes actions des hommes ; mais avec les talens de *Calot* on ne fait que des charges et des caricatures. 1749.

J'ai vu ici le héros de la France, ce ſaxon, ce *Turenne* du ſiècle de *Louis XV;* je me ſuis inſtruit par ſes diſcours, non pas dans la langue françaiſe, mais dans l'art de la guerre. Ce maréchal pourrait être le profeſſeur de tous les généraux de l'Europe. Il a vu nos ſpectacles ; il m'a dit à cette occaſion que vous aviez donné une nouvelle comédie au théâtre, que Nanine avait eu beaucoup de ſuccès. J'ai été étonné d'apprendre qu'il paraiſſait de vos ouvrages dont j'ignorais juſqu'au nom. Autrefois je les voyais en manuſcrit, à préſent j'apprends par d'autres ce qu'on en dit ; et je ne les reçois qu'après que les libraires en ont fait une ſeconde édition.

Je vous ſacrifie tous mes griefs, ſi vous venez ici ; ſinon, craignez l'épigramme : le haſard peut m'en fournir une bonne. Un poëte, quelque mauvais qu'il ſoit, eſt un animal qu'il faut ménager.

Adieu ; j'attends la chute des feuilles avec autant d'impatience qu'on attend au printemps le moment de les voir pouſſer.

FÉDÉRIC.

LETTRE CI.

DU ROI.

A Sans-ſouci, le 15 d'auguſte.

1749. Si mes vers ont contribué à l'épître que je viens de recevoir (1), je les regarde comme mon plus bel ouvrage. Quelqu'un qui aſſiſta à la lecture de cette épître s'écria dans une eſpèce d'enthouſiaſme : *Voltaire et le maréchal de Saxe ont le même ſort ; ils ont plus de vigueur dans leur agonie que d'autres en pleine ſanté.*

Admirez cependant la différence qu'il y a entre nous deux ; vous m'aſſurez que mes vers ont excité votre verve, et les vôtres ont penſé me faire abjurer la poëſie. Je me trouve ſi ignorant dans votre langue, et ſi ſec d'imagination, que j'ai fait vœu de ne plus écrire. Mais vous ſavez malheureuſement ce que ſont les vœux des poëtes, les zéphyrs les emportent ſur leurs ailes, et notre ſouvenir s'envole avec eux.

Il faut être français et poſſéder vos talens pour manier votre lyre. Je corrige, j'efface ; je lime mes mauvais ouvrages pour les purifier de quantité de fautes dont ils ſont remplis. On dit que les joueurs de luth accordent leur inſtrument la moitié de leur vie, et en touchent l'autre. Je paſſe la mienne à écrire, et ſur-tout à effacer. Depuis que j'entrevois quelque certitude à votre voyage, je redouble de ſévérité ſur moi-même.

Soyez sûr que je vous attends avec impatience, charmé de trouver un *Virgile* qui veut bien me

(1) Voyez le *Commentaire hiſtorique*, page 149, Mél. littér. tome II.

ſervir de *Quintilien*. *Lucine* eſt bien oiſeuſe, à mon gré ; je voudrais que madame *du Châtelet* ſe dépêchât, et vous auſſi. Vous penſez ne faire qu'un ſaut du baptême de Cirey à la meſſe de notre nouvelle égliſe. La charité eſt éteinte dans le cœur des chrétiens ; les collectes n'ont pu fournir de quoi couvrir cette égliſe ; et à moins que de vouloir entendre la meſſe en plein vent, il n'y a pas moyen de l'y dire. 1749.

Marquez-moi, je vous prie, la route que vous tiendrez, et dans quel temps vous ſerez ſur mes frontières, afin que vous trouviez des chevaux. Je ſais bien que *Pégaſe* vous porte, mais il ne connaît que le chemin de l'immortalité : je vous la ſouhaite le plus tard poſſible, en vous aſſurant que vous ne ſerez pas reçu avec moins d'empreſſement que vous n'êtes attendu avec impatience.

FÉDÉRIC.

LETTRE CII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Lunéville, le 18 auguſte.

J'AI reçu vos vers très-plaiſans
Sur notre triſte académie.
Nos quarante ſont fort ſavans,
Des mots ils ſentent l'énergie,
Et de proſe et de poëſie
Ils donnent des prix tous les ans ;
Ils ſont ſur-tout des complimens ;
Mais aucun n'a votre génie.

1749. Votre Majeſté penſe bien que j'ai plus d'envie de lui faire ma cour qu'elle n'en a de me ſouffrir auprès d'elle. Croyez que mon cœur a fait très-ſouvent le voyage de Berlin, tandis que vous penſiez qu'il était ailleurs. Vous avez excité la crainte, l'admiration, l'intérêt chez les hommes. Permettez que je vous diſe que j'ai toujours pris la liberté de vous aimer. Cela ne ſe dit guère aux rois ; mais j'ai commencé ſur ce pied-là avec votre Majeſté, et je finirai de même. J'ai bien de l'impatience de voir votre Lutrin, ou votre Batrachomyomachie homérique ſur M. de *Valory*.

Mais un miniſtre d'importance,
Envoyé du roi très-chrétien,
Et ſa bedaine et ſa preſtance,
Le courage du Pruſſien,
La fuite de l'Autrichien
Que votre active vigilance
A cinq fois battu comme un chien;
Tout ce grand fracas héroïque,
Vos aventures, vos combats,
Ont un air un peu plus épique
Que les grenouilles et les rats
Chantés par ce poëte unique
Qu'on admire et qu'on ne lit pas.

Votre Majeſté, en me parlant des maréchaux de *Belliſle* et de *Saxe*, dit qu'il faut que chacun faſſe ſon métier : vraiment, Sire, vous en parlez bien à votre aiſe, vous qui faites tant de métiers à la fois, celui de conquérant, de politique, de légiſlateur, et, ce qui pis eſt, le mien qu'aſſurément vous faites le plus

agréablement du monde. Vous m'avez remis sur les voies de ce métier que j'avais abandonné. J'ai l'honneur de joindre ici un petit essai d'une nouvelle tragédie de Catilina : en voici le premier acte ; peut-être a-t-il été fait trop vîte. J'ai fait en huit jours ce que *Crébillon* avait mis vingt-huit ans à achever ; je ne me croyais pas capable d'une si épouvantable diligence ; mais j'étais ici sans mes livres. Je me souvenais de ce que votre Majesté m'avait écrit sur le Catilina de mon confrère : elle avait trouvé mauvais, avec raison, que l'histoire romaine y fût entièrement corrompue ; elle trouvait qu'on avait fait jouer à *Catilina* le rôle d'un bandit extravagant, et à *Cicéron* celui d'un imbécille. Je me suis souvenu de vos critiques très-justes ; vos bontés polies pour mon vieux confrère ne vous avaient pas empêché d'être un peu indigné qu'on eût fait un tableau si peu ressemblant de la république romaine. J'ai voulu esquisser la peinture que vous désiriez ; c'est vous qui m'avez fait travailler ; jugez ce premier acte ; c'est le seul que je puisse actuellement avoir l'honneur d'envoyer à votre Majesté ; les autres sont encore barbouillés. Voyez si j'ai réhabilité *Cicéron*, et si j'ai attrapé la ressemblance de *César*. 1749.

Entre ces deux héros prenez votre balance,
Décidez entre leurs vertus :
César, je le prévois, aura la préférence ;
Quelque juste qu'on soit, c'est notre ressemblance
Qui nous touche toujours le plus.

Je ne vous ai point envoyé cette comédie de Nanine. J'ai cru qu'une petite fille que son maître

épouſe, ne valait pas trop la peine de vous être
1749. préſentée. Mais, ſi votre Majeſté l'ordonne, je la ferai tranſcrire pour elle. Je ſuis actuellement avec le ſénat romain, et je tâche de mériter le ſuffrage de *Frédéric le grand*,

De qui je ſuis avec ardeur
Le très-proſterné ſerviteur
Et l'éternel admirateur,
Sans être jamais ſon flatteur.

VOLTAIRE.

LETTRE CIII.

DU ROI.

A Potſdam, le 4 de ſeptembre.

Je reçois votre Catilina dont il m'eſt impoſſible de deviner la ſuite. Il n'eſt pas plus poſſible de juger d'une tragédie par un ſeul acte, que d'un tableau par une ſeule figure. J'attends d'avoir tout vu pour vous dire ce que je penſe du deſſein, de la conduite, de la vraiſemblance, du pathétique et des paſſions. Il ne me convient pas d'expoſer mes doutes à l'un des quarante juges de la langue françaiſe, ſur la partie de l'élocution; ſi cependant mon confrère en *Apollon* et mon concitoyen le comte *Bar* m'avait envoyé cet acte, je vous demanderais ſi l'on peut dire:

Tyran par la parole, il faut finir ton règne. (1)

Si le ſens ne donne pas lieu à l'équivoque, je crois qu'on peut dire: *Son éloquence l'a rendu le tyran*

(1) Ce vers ne ſe trouve plus dans Rome ſauvée.

de ſa patrie, il faut finir ſon règne. Mais, ſelon la conſtruction du vers, nous autres Allemands qui peut-être n'entendons pas bien les fineſſes de la langue, nous comprenons que c'eſt *par la parole qu'il faut finir ſon règne.* 1749.

Je ſuis bien oſé de vous communiquer mes remarques. Si cependant j'ai eu quelque ſcrupule ſur ce vers-là, il ne m'a pas empêché de me livrer avec plaiſir à l'admiration d'une infinité de beaux endroits où l'on reconnaît les traits de ce pinceau qui fit Brutus, la Mort de Céſar, &c. &c.

Votre lettre eſt charmante; il n'y a que vous qui puiſſiez en écrire de pareilles. Il ſemble que la France ſoit condamnée d'enterrer avec vous dix perſonnes d'eſprit que différens ſiècles lui avaient fait naître.

Puiſque madame *du Châtelet* fait des livres, je ne crois pas qu'elle accouche par diſtraction. Dites-lui donc qu'elle ſe dépêche, car j'ai hâte de vous voir. Je ſens l'extrême beſoin que j'ai de vous, et le grand ſecours dont vous pouvez m'être. La paſſion de l'étude me durera toute ma vie. Je penſe ſur cela comme *Cicéron*, et comme je le dis dans une de mes épîtres. En m'appliquant je puis acquérir toutes ſortes de connaiſſances; celle de la langue françaiſe, je veux vous la devoir. Je me corrige autant que mes lumières me le permettent; mais je n'ai point de puriſte aſſez ſévère pour relever toutes mes fautes. Enfin je vous attends, et je prépare la réception du gentilhomme ordinaire et du génie extraordinaire.

On dit à Paris que vous ne viendrez point, et je dis que oui, car vous n'êtes point un fauſſaire; et ſi l'on vous accuſait d'être indiſcret, je dirais que cela

peut être ; de vous laiſſer voler, j'y acquieſcerais ;
1749. d'être coquet, encore. Vous êtes enfin comme l'éléphant blanc pour lequel le roi de Perſe et l'empereur du Mogol ſe font la guerre, et dont ils augmentent leurs titres quand ils ſont aſſez heureux pour le poſſéder. Adieu. Si vous venez ici, vous verrez à la tête des miens, *Fédéric, par la grâce de Dieu, roi de Pruſſe, électeur de Brandebourg, poſſeſſeur de Voltaire, &c. &c.*

LETTRE CIV.

DU ROI.

Le 25 de novembre.

D'*OLIVET* me foudroie, à ce que je vois. Je ſuis plus ignorant que je ne me l'étais cru. Je me garderai bien de faire le puriſte et de parler de ce que je n'entends pas ; mon ſilence me préſervera des foudres des d'*Olivets* et des *Vaugelas*. Je me garderai bien encore de vous envoyer de mes ouvrages : ſi vous laiſſez voler les vôtres, que ſerait-ce des miens ? Vous travaillez pour votre réputation et pour l'honneur de votre nation ; ſi je barbouille du papier, c'eſt pour mon amuſement ; et on pourrait me le pardonner, pourvu que je déchiraſſe ces ouvrages après les avoir achevés. Lorſqu'on approche de quarante ans et que l'on fait de mauvais vers, il faut dire comme le miſanthrope : *Si j'en feſais d'auſſi méchans, je me garderais bien de les montrer aux gens.*

Nous avions à Berlin un ambaſſadeur ruſſe qui depuis vingt ans étudiait la philoſophie ſans y avoir compris grand'choſe. Le comte de *Keyſerling*, dont je parle, et qui a ſoixante ans bien comptés, partit de Berlin avec ſon gros profeſſeur. Il eſt à Dreſde à préſent, il étudie toujours, et il eſpère d'être un écolier paſſable dans vingt ou trente ans d'ici. Je n'ai point ſa patience, et je ne ſonge pas à vivre auſſi long-temps. Quiconque n'eſt pas poëte à vingt ans, ne le deviendra de ſa vie. Je n'ai point aſſez de préſomption pour me flatter du contraire, ni je ne ſuis aſſez aveugle pour ne me pas rendre juſtice. 1749.

Envoyez-moi donc vos ouvrages par générosité, et ne vous attendez à rien de ma part qu'à des applaudiſſemens. Je veux *imiter de Conrard le ſilence prudent;* mais cela ne me rendra point inſenſible aux beautés de la poëſie. J'eſtimerai d'autant plus vos ouvrages que j'ai éprouvé l'impoſſibilité d'y atteindre.

Ne me faites plus de tracaſſeries ſur les *on dit*. *On dit* eſt la gazette des ſots. Perſonne n'a mal parlé de vous dans ce pays-ci. Je ne ſais dans quel livre d'*Argens* bavarde ſur *Euripide :* qui vous dit que c'eſt vous? S'il avait voulu vous déſigner, n'aurait-il pas choiſi *Virgile* plutôt qu'*Euripide*? Tout le monde vous aurait reconnu à ce coup de pinceau ; et dans le paſſage que vous me citez, je ne vois aucun rapport avec la réception qu'on vous a faite ici.

Ne vous forgez donc pas des monſtres pour les combattre. Féraillez, s'il le faut, avec les ennemis réels que votre mérite vous a faits en France, et ne vous imaginez pas d'en trouver où il n'y en a point: ou ſi vous aimez les tracaſſeries, ne m'y mêlez

1749. jamais ; je n'y entends rien, ni ne veux jamais rien y entendre.

Je vois, par tous les arrangemens que vous prenez, le peu d'eſpérance qu'il me reſte de vous voir. Vous ne manquerez pas d'excuſes ; une imagination auſſi vive que la vôtre eſt intariſſable. Tantôt ce ſera une tragédie dont vous voudrez voir le ſuccès, tantôt des arrangemens domeſtiques ; ou bien le roi *Staniſlas*, ou des nouveaux *on dit*. Enfin je ſuis plus incrédule ſur ce voyage que ſur l'arrivée du Meſſie que les Juifs attendent encore.

Il paraît ici une *élégie* . . . . ferait-elle de vous ? Voici le premier vers :

Un ſommeil éternel a donc fermé ces yeux, &c.

Mandez-le moi, je vous prie ; j'ai quelques doutes là-deſſus ; vous ſeul pouvez les éclaircir.

J'attends avec impatience le grand envoi que vous m'annoncez, et je vous admirerai tout ingrat et abſent que vous êtes, parce que je ne ſaurais m'en empêcher.

Adieu ; je vais voir les agréables folies de *Roland*, et les héroïques ſottiſes de *Coriolan*. Je vous ſouhaite tranquillité, joie et longue vie.

FÉDÉRIC.

LETTRE CV.

DU ROI.

Avril.

Quoi! vous envoyez vos écrits
Au frondeur de Sémiramis,
A l'incrédule qui de l'ombre
Du grand Ninus n'eſt point épris,
Qui ſur un ton cauſtique et ſombre
Oſe juger vos beaux eſprits!
Ce trait déſarme ma colère;
Enfin je retrouve Voltaire,
Ce Voltaire du temps jadis,
Qui ſavait aimer ſes amis,
Et qui ſur-tout ſavait leur plaire. 1750.

Voilà une lettre comme j'en recevais autrefois de Cirey. Je redouble d'envie de vous revoir, de parler de littérature, et de m'inſtruire des choſes que vous ſeul pouvez m'apprendre. Je vous fais mes remercîmens de votre nouvelle édition. Comme je ſavais vos vieilles épîtres par cœur, j'ai reconnu toutes les corrections et additions que vous y avez faites; j'en ai été charmé : ces épîtres étaient belles, mais vous y avez ajouté de nouvelles beautés.

Vous accoutumerez le parterre à tout ce que vous voudrez; des vers de la beauté des vôtres peuvent par leur impoſture faire illuſion ſur le fond des choſes. Je

1750. ſuis curieux de voir Oreſte ; comment vous aurez remplacé *Palamède*, et de quelles autres beautés vous aurez enrichi cette tragédie ; ſi vous penſiez à moi, vous me feriez la galanterie de me l'envoyer. Je ſuis prévenu pour vous, il ne tient donc qu'à vous de recevoir mes applaudiſſemens ; mais ſe ſoucie-t-on à Paris que des Vandales et des barbares ſifflent ou battent des mains à Berlin ?

Cet éloge de nos officiers tués à la guerre me rappelle une anecdote du feu czar. *Pierre I* ſe mêlait de pharmacie et de médecine ; il donnait des remèdes à ſes courtiſans malades ; et lorſqu'il avait expédié quelques boyards pour l'autre monde, il célébrait leurs obsèques avec magnificence, et honorait leur convoi funèbre de ſa préſence. Je me trouve à l'égard de ces pauvres officiers dans un cas à peu-près ſemblable ; des raiſons d'Etat m'obligèrent à les expoſer à des dangers où ils ont péri, pouvais-je faire moins que d'orner leurs tombeaux d'épitaphes ſimples et véritables ? Venez au moins corriger ce morceau plein de fautes, pour lequel je m'intéreſſe plus que pour tous mes autres ouvrages. Des affaires m'appellent en Pruſſe au mois de juin ; mais, du premier de juillet juſqu'au mois de ſeptembre, je pourrai diſpoſer de mon temps, je pourrai étudier aux pieds de *Gamaliel*, je pourrai

Vous admirer et vous entendre,
Et du grand art de Cicéron,
De Thucydide et de Maron,
M'inſtruire, et par vos ſoins apprendre
Le chemin du ſacré vallon :
Mais, pour y mériter un nom,

Du feu que votre eſprit recèle
Daignez à ma froide raiſon
Communiquer une étincelle,
Et j'égalerai Crébillon.

1750.

Comment voulez-vous que je juge qui de vous ou de madame d'*Aiguillon* a raiſon? Si la ducheſſe produit le Teſtament politique du cardinal de *Richelieu* en original, il faudra bien l'en croire. Les grands hommes ne le ſont ni tous les momens ni en toute choſe. Un miniſtre raſſemblera toutes ſes forces, il emploiera toute la ſagacité de ſon eſprit dans une affaire qu'il juge importante, et il marquera beaucoup de négligence dans une autre qu'il croit médiocre. Si je me repréſente le cardinal de *Richelieu* rabaiſſant les grands du royaume, établiſſant ſolidement l'autorité royale, ſoutenant la gloire des Français contre des ennemis puiſſans et étrangers, étouffant des guerres inteſtines, détruiſant le parti des calviniſtes, et feſant élever une digue à travers la mer pour aſſiéger la Rochelle; ſi je me repréſente cette ame ferme occupée des plus grands projets, et capable des réſolutions les plus hardies: le Teſtament politique me paraît trop puéril pour être ſon ouvrage. Peut-être étaient-ce des idées jetées ſur le papier; peut-être ne voulait-il pas dire tout ce qu'il penſait, pour ſe faire regretter d'autant plus. Si j'avais vécu avec ce cardinal, j'en parlerais plus poſitivement; à préſent je ne peux que deviner.

Des grandeurs et des petiteſſes,
Quelques vertus, plus de faibleſſes,

1750.

Font le bizarre compoſé
Du héros le plus aviſé ;
Il jette un rayon de lumière,
Mais ce ſoleil dans ſa carrière
Ne brille pas d'un feu conſtant ;
L'eſprit le plus profond s'éclipſe ;
Richelieu fit ſon Teſtament,
Et Newton ſon Apocalypſe.

Je ne ſouhaite pour la nouvelle année que de la ſanté et de la patience à l'auteur de la Henriade. S'il m'aime encore, je le verrai face à face, je l'admirerai à Sans-ſouci, et je lui en dirai davantage.

LETTRE CVI.

DU ROI.

A Potſdam, le 25 d'avril.

J'ESPERAIS qu'au premier ſignal
Les Grâces et votre génie
Viendraient ſans cérémonial
Réveiller ma muſe aſſoupie ;
Mais de ce bonheur idéal
L'eſpérance eſt évanouie,
Et dans ce ſéjour martial
D'Arnaud, votre charmant vaſſal,
N'eſt arrivé qu'en compagnie
De ſa muſe aimable et polie.
Lorſqu'on n'a point l'original,
Heureux qui retient la copie !

Il eſt enfin venu ce d'*Arnaud* qui s'eſt tant fait attendre. Il m'a remis votre lettre, ces vers charmans qui font toujours honte aux miens, et je redouble d'impatience de vous revoir. A quoi ſert-il que la nature m'ait fait naître votre contemporain, ſi vous m'empêchez de profiter de cet avantage ? 1750.

Depuis deux mille ans nous liſons
Les vers de Virgile et d'Horace;
Avec eux plus ne converſons.
Qui pourrait les voir face à face
S'inſtruirait bien par leurs leçons!

Oui, la mort ainſi que l'abſence
Sépare les pauvres humains;
L'Homère même de la France
Eſt pour nous, ſes contemporains,
Qui vivons loin de ſa préſence,
Auſſi mort que ces grands romains.

Tous les ſiècles feront les maîtres
De vos ouvrages immortels;
Ils pourront à leur tour connaître
Tant de talens univerſels.
Pour moi j'oſe un peu plus prétendre;
Avide de tous vos écrits,
Je veux, de vos charmes épris,
Vous voir, vous lire et vous entendre.

Dans ce moment je reçois le tome où ſe trouve Oreſte, une lettre ſur les menſonges, &c. et une autre au maréchal de *Schullembourg*. Vous m'avez

placé tout au milieu d'une lettre où je ſuis ſurpris
1750. de me trouver. Vous ſavez relever les petites choſes par la manière dont vous les mettez en œuvre. Je vois combien vous êtes un grand maître en éloquence. Oui, ſi l'éloquence ne tranſporte pas des montagnes comme la foi, elle abaiſſe les hauteurs, elle relève les fonds, elle eſt maîtreſſe de la nature, et ſur-tout du cœur humain. La belle ſcience ! qu'heureux ſont ceux qui la poſsèdent, et ſur-tout qui la manient avec autant de ſupériorité que vous !

J'ai cru que vous aviez, il y a long-temps, ces Mémoires de notre académie. On les relie actuellement, et on vous les enverra incontinent. Vous y trouverez répandus quelques-uns de mes ouvrages ; mais je dois vous avertir que ce ne ſont que des eſquiſſes. J'ai employé depuis, un temps conſidérable à les corriger. On en fait actuellement une édition avec des augmentations et des corrections nombreuſes, qui ſera plus digne de votre attention. Vous l'aurez dès que l'imprimeur aura achevé ſa beſogne.

Vous me demandez mon poëme ; mais il ne peut point ſe montrer. D'*Arnaud* vous mandera ce qu'il contient.

J'oſais de mes pinceaux hardis
Croquer le ciel du fanatique,
Son enfer et ſon paradis,
Et me gauſſer en hérétique
De ces foudres hors de pratique
Dont Rome écraſe les maudits ;
Mais de mes vers tant étourdis,

Dont

Dont je connais le ton cauſtique,
Je cache le recueil épique
A vos indiſcrets de Paris. 1750.

Certain Boyer qui chez vous brille,
Grand frondeur de plaiſans écrits,
Ferait condamner par ſes cris
Mes pauvres vers à la baſtille.
Je hais ces funeſtes lambris;
Ma Muſe, les Jeux et les Ris
Dans ma demeure tant gentille
Ne craignent point pareils mépris.
C'eſt aſſez lorſqu'en ſa jeuneſſe
On a tâté de la priſon;
Mais dans l'âge de la ſageſſe,
Y retourner c'eſt déraiſon.

Ainſi, mon cher *Voltaire*, ſi vous voulez voir de mes ſottiſes, il faut venir ſur les lieux : il n'y a plus moyen de reculer. Le poëme, à la vérité, ne vous payera pas des fatigues du voyage; mais le poëte qui vous aime en vaut peut-être la peine. Vous verrez ici un philoſophe qui n'a d'autre paſſion que celle de l'étude, et qui ſait, par les difficultés qu'il trouve dans ſon travail, reconnaître le mérite de ceux qui comme vous y réuſſiſſent auſſi ſupérieurement.

Il eſt ici une petite communauté qui érige des autels au dieu inviſible; mais prenez-y bien garde, des hérétiques élèveront ſurement quelques autels à *Baal*, ſi notre dieu ne ſe montre bientôt. Je n'en dis pas davantage. Adieu.

FÉDÉRIC.

LETTRE CVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Paris, le 20 mai.

1750. GRAND Roi, voici donc le recueil
De ma dernière rapſodie.
Si j'avais quelque grain d'orgueil,
De Fédéric un ſeul coup d'œil
Me rendrait de la modeſtie.
Votre tribunal eſt l'écueil
Où notre vanité ſe briſe;
L'œuvre que votre goût mépriſe
Dès ce moment tombe au cercueil;
Rien n'eſt plus juſte : votre accueil
Eſt ce qui nous immortaliſe.

A propos d'immortalité, Sire, j'aurai l'honneur de vous avouer que c'eſt une fort belle choſe ; il n'y a pas moyen de vous dire du mal de ce que vous avez ſi bien gagné. Mais il vaut mieux vivre deux ou trois mois auprès de votre Majeſté que trente mille ans dans la mémoire des hommes. Je ne ſais pas ſi d'*Arnaud* ſera immortel ; mais je le tiens fort heureux dans cette courte vie.

La mienne ne tient plus qu'à un petit fil, et je ſerais fort en colère ſi ce petit fil eſt coupé avant que j'aie encore eu la conſolation de revoir le grand homme de ce ſiècle. Vos vers ſur le cardinal de

Richelieu ont été retenus par cœur. Le moyen de s'en empêcher ! 1750.

Richelieu fit ſon Teſtament,
Et Newton ſon Apocalypſe.

Cela eſt ſi naturel, ſi aiſé, ſi vrai, ſi bien dit, ſi court, ſi dégagé de ſuperfluités, qu'il eſt impoſſible de ne s'en pas ſouvenir. Ces vers ſont déjà un proverbe. Vous êtes aſſurément le premier roi de Pruſſe qui ait fait des proverbes en France. Votre Majeſté verra dans la rapſodie ci-jointe mes raiſons contre madame d'*Aiguillon*.

Jugez ce Teſtament fameux
Qu'en vain d'Aiguillon veut défendre;
Vous en avez bien jugé deux
Plus difficiles à comprendre.

Je ne verrai donc jamais, Sire, votre *Valoriade* ? il y a une ode dans un recueil de votre académie ; je n'ai ni le recueil ni l'ode. C'eſt bien la peine de vous aimer pour être traité ainſi. Oh, le mauvais marché que j'ai fait là !

Je vous donne toute mon ame ſans reſtriction.

LETTRE CVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE,

1753. Ce que j'ai vu dans les gazettes eſt-il croyable ? On abuſe du nom de votre Majeſté pour empoiſonner les derniers jours d'une vie que je vous ai conſacrée. Quoi ! on m'accuſe d'avoir avancé que *Kœnig* écrivait contre vos ouvrages ! Ah, Sire, il en eſt auſſi incapable que moi. Votre Majeſté ſait ce que je lui en ai écrit (1). Je vous ai toujours dit la vérité, et je vous la dirai juſqu'au dernier moment de ma vie. Je ſuis au déſeſpoir de n'être point allé à Bareith ; une partie de ma famille, qui va m'attendre aux eaux, me force d'aller chercher une guériſon que vos bontés ſeules pourraient me donner. Je vous ferai toujours tendrement dévoué, quelque choſe que vous faſſiez. Je ne vous ai jamais manqué, je ne vous manquerai jamais. Je reviendrai à vos pieds au mois d'octobre ; et ſi la malheureuſe aventure de *la Beaumelle* n'eſt pas vraie ; ſi *Maupertuis* en effet n'a pas trahi le ſecret de vos ſoupers, et ne m'a point calomnié pour exciter *la Beaumelle* contre moi ; s'il n'a pas été par ſa haine l'auteur de mes malheurs, j'avouerai que j'ai été trompé, et je lui demanderai pardon devant votre Majeſté et devant le public. Je m'en ferai une vraie gloire. Mais, ſi la lettre de *la Beaumelle* eſt

(1) Voyez la lettre à M. *Kœnig*, 17 novembre 1752, volume III des Mélanges littéraires.

vraie, ſi les faits ſont conſtatés, ſi je n'ai pris d'ailleurs le parti de *Kœnig* qu'avec toute l'Europe littéraire, voyez, Sire, ce que les philoſophes *Marc-Aurèle* et *Julien* auraient fait en pareil cas. Nous ſommes tous vos ſerviteurs, et vous auriez pu d'un mot tout concilier. Vous êtes fait pour être notre juge, et non notre adverſaire. Votre plume reſpectable eût été dignement employée à nous ordonner de tout oublier; mon cœur vous répond que j'aurais obéi. Sire, ce cœur eſt encore à vous; vous ſavez que l'enthouſiaſme m'avait amené à vos pieds, il m'y ramènera. Quand j'ai conjuré votre Majeſté de ne plus m'attacher à elle par des penſions, elle ſait bien que c'était uniquement préférer votre perſonne à vos bienfaits. Vous m'avez ordonné de les recevoir, ces bienfaits, mais jamais je ne vous ferai attaché que pour vous-même; et je vous jure encore entre les mains de ſon Alteſſe royale madame la margrave de *Bareith*, par qui je prends la liberté de faire paſſer ma lettre, que je vous garderai juſqu'au tombeau les ſentimens qui m'amenèrent à vos pieds lorſque je quittai pour vous tout ce que j'avais de plus cher, et que vous daignâtes me jurer une amitié éternelle. (1) 1753.

(1) Voyez la lettre du Roi, du 23 auguſte 1750, dans le *Commentaire hiſtorique*, &c. Mélanges littér. tome II, page 147.

LETTRE CIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

Octobre.

SIRE,

1757. NE vous effrayez pas d'une longue lettre, qui eſt la ſeule choſe qui puiſſe vous effrayer.

J'ai été reçu chez votre Majeſté avec des bontés ſans nombre ; je vous ai appartenu, mon cœur vous appartiendra toujours. Ma vieilleſſe m'a laiſſé toute ma vivacité pour ce qui vous regarde, en la diminuant pour tout le reſte. J'ignore encore dans ma retraite paiſible ſi votre Majeſté a été à la rencontre du corps d'armée de M. de *Soubiſe*, et ſi elle s'eſt ſignalée par de nouveaux ſuccès. Je ſuis peu au fait de la ſituation préſente des affaires ; je vois ſeulement qu'avec la valeur de *Charles XII*, et avec un eſprit bien ſupérieur au ſien, vous vous trouvez avoir plus d'ennemis à combattre qu'il n'en eut quand il revint à Stralſund ; mais il y a une choſe bien sûre, c'eſt que vous aurez plus de réputation que lui dans la poſtérité, parce que vous avez remporté autant de victoires ſur des ennemis plus aguerris que les ſiens, et que vous avez fait à vos ſujets tous les biens qu'il n'a pas faits, en ranimant les arts, en fondant des colonies, en embelliſſant les villes. Je mets à part d'autres talens auſſi ſupérieurs que rares, qui auraient ſuffi à vous immortaliſer. Vos plus grands ennemis ne peuvent

vous ôter aucun de ces mérites; votre gloire eſt donc absolument hors d'atteinte. Peut-être cette gloire eſt-elle actuellement augmentée par quelque victoire, mais nul malheur ne vous l'ôtera. Ne perdez jamais de vue cette idée, je vous en conjure. 1757.

Il s'agit à préſent de votre bonheur; je ne parlerai pas aujourd'hui des treize cantons. Je m'étais livré au plaiſir de dire à votre Majeſté combien elle eſt aimée dans le pays que j'habite, mais je ſais qu'en France elle a beaucoup de partiſans; je ſais très-poſitivement qu'il y a bien des gens qui déſirent le maintien de la balance que vos victoires avaient établie. Je me borne à vous dire des vérités ſimples, ſans oſer me mêler en aucune façon de politique; cela ne m'appartient pas. Permettez-moi ſeulement de penſer que, ſi la fortune vous était entièrement contraire, vous trouveriez une reſſource dans la France, garante de tant de traités; que vos lumières et votre eſprit vous ménageraient cette reſſource; qu'il vous reſterait toujours aſſez d'Etats pour tenir un rang très-conſidérable dans l'Europe; que le grand électeur votre biſaïeul n'en a pas été moins reſpecté pour avoir cédé quelques-unes de ſes conquêtes. Permettez-moi, encore une fois, de penſer ainſi en vous ſoumettant mes penſées. Les *Caton* et les *Othon*, dont votre Majeſté trouve la mort belle, n'avaient guère autre choſe à faire qu'à ſervir ou qu'à mourir; encore *Othon* n'était-il pas sûr qu'on l'eût laiſſé vivre; il prévint par une mort volontaire celle qu'on lui eût fait ſouffrir. Nos mœurs et votre ſituation ſont bien loin d'exiger un tel parti; en un mot votre vie eſt très-néceſſaire : vous ſentez combien elle eſt chère à une nombreuſe famille, et à tous ceux

qui ont l'honneur de vous approcher. Vous ſavez
1757. que les affaires de l'Europe ne ſont jamais long-temps dans la même aſſiette, et que c'eſt un devoir pour un homme tel que vous de ſe réſerver aux événemens. J'oſe vous dire bien plus; croyez-moi, ſi votre courage vous portait à cette extrémité héroïque, elle ne ſerait pas approuvée; vos partiſans la condamneraient et vos ennemis en triompheraient. Songez encore aux outrages que la nation fanatique des bigots ferait à votre mémoire. Voilà tout le prix que votre nom recueillerait d'une mort volontaire; et en vérité il ne faudrait pas donner à ces lâches ennemis du genre humain le plaiſir d'inſulter à votre nom ſi reſpectable.

Ne vous offenſez pas de la liberté avec laquelle vous parle un vieillard qui vous a toujours révéré et aimé, et qui croit, d'après une longue expérience, qu'on peut tirer de très-grands avantages du malheur. Mais heureuſement nous ſommes très-loin de vous voir réduit à des extrémités ſi funeſtes, et j'attends tout de votre courage et de votre eſprit, hors le parti malheureux que ce même courage peut me faire craindre. Ce ſera une conſolation pour moi en quittant la vie de laiſſer ſur la terre un roi philoſophe.

LETTRE CX.

DE M. DE VOLTAIRE.

Octobre.

SIRE,

VOTRE épître d'Erfurth (1) eſt pleine de morceaux admirables et touchans. Il y aura toujours de très-belles choſes dans ce que vous ferez, et dans ce que vous écrirez. Souffrez que je vous diſe ce que j'ai écrit à ſon Alteſſe royale votre digne ſœur, que cette épître fera verſer des larmes, ſi vous n'y parlez pas des vôtres. Mais il ne s'agit pas ici de diſcuter avec votre Majeſté ce qui peut perfectionner ce monument d'une grande ame et d'un grand génie; il s'agit de vous, et de l'intérêt de toute la ſaine partie du genre humain, que la philoſophie attache à votre gloire et à votre conſervation. 1757.

Vous voulez mourir (2); je ne vous parle pas ici de l'horreur douloureuſe que ce deſſein m'inſpire. Je vous conjure de ſoupçonner au moins que du haut rang où vous êtes, vous ne pouvez guère voir quelle eſt l'opinion des hommes, quel eſt l'eſprit du temps. Comme roi on ne vous le dit pas, comme philoſophe et comme grand homme vous ne voyez que les exemples des grands hommes de l'antiquité. Vous

(1) Le teſtament du roi, avant la bataille de Rosback. Voyez le *Comment. hiſtorique*, &c.

(2) Voyez dans la Correſpondance générale, année 1757, les lettres de M. de *Voltaire* et de M. le duc de *Richelieu*.

aimez la gloire, vous la mettez aujourd'hui à mourir
1757. d'une manière que les autres hommes choiſiſſent rarement, et qu'aucun des ſouverains de l'Europe n'a jamais imaginée depuis la chute de l'empire romain. Mais, hélas! Sire, en aimant tant la gloire, comment pouvez-vous vous obſtiner à un projet qui vous la fera perdre? Je vous ai déjà repréſenté la douleur de vos amis, le triomphe de vos ennemis, et les inſultes d'un certain genre d'hommes qui mettra lâchement ſon devoir à flétrir une action généreuſe.

J'ajoute, car voici le temps de tout dire, que perſonne ne vous regardera comme le martyr de la liberté; il faut ſe rendre juſtice: vous ſavez dans combien de cours on s'opiniâtre à regarder votre entrée en Saxe comme une infraction du droit des gens. Que dira-t-on dans ces cours? que vous avez vengé ſur vous-même cette invaſion; que vous n'avez pu réſiſter au chagrin de ne pas donner la loi. On vous accuſera d'un déſeſpoir prématuré quand on ſaura que vous avez pris cette réſolution funeſte dans Erfurth, quand vous étiez encore maître de la Siléſie et de la Saxe. On commentera votre épître d'Erfurth, on en fera une critique injurieuſe; on ſera injuſte, mais votre nom en ſouffrira.

Tout ce que je repréſente à votre Majeſté eſt la vérité même. Celui que j'ai appelé le *Salomon du Nord* s'en dit davantage dans le fond de ſon cœur.

Il ſent qu'en effet s'il prend ce funeſte parti, il y cherche un honneur dont pourtant il ne jouira pas. Il ſent qu'il ne veut pas être humilié par des ennemis perſonnels; il entre donc dans ce triſte parti de l'amour propre, du déſeſpoir. Ecoutez contre ces

ſentimens votre raiſon ſupérieure ; elle vous dit que vous n'êtes point humilié, et que vous ne pouvez l'être ; elle vous dit qu'étant homme comme un autre, il vous reſtera (quelque choſe qui arrive) tout ce qui peut rendre les autres hommes heureux ; biens, dignités, amis. Un homme qui n'eſt que roi peut ſe croire très-infortuné quand il perd des Etats ; mais un philoſophe peut ſe paſſer d'Etats. Encore, ſans que je me mêle en aucune façon de politique, je ne peux croire qu'il ne vous en reſtera pas aſſez pour être toujours un ſouverain conſidérable. Si vous aimiez mieux mépriſer toute grandeur comme ont fait *Charles-Quint*, la reine *Chriſtine*, le roi *Caſimir*, et tant d'autres, vous ſoutiendriez ce perſonnage mieux qu'eux tous ; et ce ſerait pour vous une grandeur nouvelle. Enfin tous les partis peuvent convenir, hors le parti odieux et déplorable que vous voulez prendre. Serait-ce la peine d'être philoſophe ſi vous ne ſaviez pas vivre en homme privé ? ou ſi en demeurant ſouverain vous ne ſaviez pas ſupporter l'adverſité ?

1757.

Je n'ai d'intérêt dans tout ce que je dis que le bien public et le vôtre. Je ſuis bientôt dans ma ſoixante et cinquième année, je ſuis né infirme ; je n'ai qu'un moment à vivre ; j'ai été bien malheureux, vous le ſavez ; mais je mourrais heureux ſi je vous laiſſais ſur la terre mettant en pratique ce que vous avez ſi ſouvent écrit.

LETTRE CXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Le 13 novembre.

SIRE,

1757. VOTRE épître à d'*Argens* m'avait fait trembler ; celle dont votre Majeſté m'honore, me raſſure. Vous ſembliez dire un triſte adieu dans toutes les formes, et vouloir précipiter la fin de votre vie. Non-ſeulement ce parti déſeſpérait un cœur comme le mien, qui ne vous a jamais été aſſez développé, et qui a toujours été attaché à votre perſonne, quoi qu'il ait pu arriver ; mais ma douleur s'aigriſſait des injuſtices qu'une grande partie des hommes ferait à votre mémoire.

Je me rends à vos trois derniers vers, auſſi admirables par le ſens que par les circonſtances où ils ſont faits.

Pour moi, menacé du naufrage,
Je dois, en affrontant l'orage,
Penſer, vivre et mourir en roi.

Ces ſentimens ſont dignes de votre ame, et je ne veux entendre autre choſe par ces vers, ſinon que vous vous défendrez juſqu'à la dernière extrémité avec votre courage ordinaire. C'eſt une des preuves de ce courage ſupérieur aux événemens, de faire de beaux vers dans une criſe où tout autre pourrait à peine faire un peu de proſe. Jugez ſi ce nouveau

témoignage de la ſupériorité de votre ame doit faire ſouhaiter que vous viviez. Je n'ai pas le courage, moi, d'écrire en vers à votre Majeſté dans la ſituation où je vous vois ; mais permettez que je vous diſe tout ce que je penſe. 1757.

Premièrement, ſoyez très-sûr que vous avez plus de gloire que jamais. Tous les militaires écrivent de tous côtés, qu'après vous être conduit à la bataille du 18 comme le prince de *Condé* à Sénef, vous avez agi dans tout le reſte en *Turenne*. *Grotius* diſait : Je puis ſouffrir les injures et la misère, mais je ne peux vivre avec les injures, la misère et l'ignominie enſemble. Vous êtes couvert de gloire dans vos revers ; il vous reſte de grands Etats : l'hiver vient ; les choſes peuvent changer. Votre Majeſté ſait que plus d'un homme conſidérable penſent qu'il faut une balance, et que la politique contraire eſt une politique déteſtable ; ce ſont leurs propres paroles.

J'oſerai ajouter que *Charles XII*, qui avait votre courage avec infiniment moins de lumières, et moins de compaſſion pour ſes peuples, fit la paix avec le czar ſans s'avilir. Il ne m'appartient pas d'en dire davantage ; et votre raiſon ſupérieure vous en dit cent fois plus.

Je dois me borner à repréſenter à votre Majeſté combien ſa vie eſt néceſſaire à ſa famille, aux Etats qui lui demeureront, aux philoſophes qu'elle peut éclairer et ſoutenir, et qui auraient, croyez-moi, beaucoup de peine à juſtifier devant le public une mort volontaire contre laquelle tous les préjugés s'élèveraient. Je dois ajouter que quelque perſonnage que vous faſſiez, il ſera toujours grand.

1757. Je prends du fond de ma retraite plus d'intérêt à votre ſort, que je n'en prenais dans Potſdam et dans Sans-ſouci. Cette retraite ſerait heureuſe, et ma vieilleſſe infirme ſerait conſolée, ſi je pouvais être aſſuré de votre vie, que le retour de vos bontés me rend encore plus chère.

J'apprends que Monſeigneur le prince de Pruſſe eſt très-malade; c'eſt un nouveau ſurcroît d'affliction, et une nouvelle raiſon de vous conſerver. C'eſt très-peu de choſe, j'en conviens, d'exiſter pour un moment au milieu des chagrins, entre deux éternités qui nous engloutiſſent; mais c'eſt à la grandeur de votre courage à porter le fardeau de la vie, et c'eſt être véritablement roi que de ſoutenir l'adverſité en grand homme.

LETTRE CXII.

DU ROI.

A Breſlau, le 16 de janvier.

1758. J'AI reçu votre lettre du 22 de novembre et du 2 de janvier en même temps (1). J'ai à peine le temps de faire de la proſe, bien moins des vers pour répondre aux vôtres. Je vous remercie de la part que vous prenez aux heureux haſards qui m'ont ſecondé à la fin d'une campagne où tout ſemblait perdu. Vivez heureux et tranquille à Genève; il n'y a que cela dans le monde; et faites des vœux pour que la fièvre chaude héroïque de l'Europe ſe guériſſe bientôt, pour

(1) On n'a point trouvé ces lettres, et pluſieurs autres qui manquent également.

que le triumvirat ſe détruiſe, et que les tyrans de cet univers ne puiſſent pas donner au monde les chaînes qu'ils lui préparent. 1758.

FÉDÉRIC.

Je ne ſuis malade ni de corps ni d'eſprit, mais je me repoſe dans ma chambre. Voilà ce qui a donné lieu aux bruits que mes ennemis ont ſemés. Mais je peux leur dire comme *Démoſthènes* aux Athéniens : Eh bien ! ſi *Philippe* était mort, que ferait-ce ? ô Athéniens ! vous vous feriez bientôt un autre *Philippe*.

O Autrichiens ! votre ambition, votre déſir de tout dominer, vous feraient bientôt d'autres ennemis ; et les libertés germaniques et celles de l'Europe ne manqueront jamais de défenſeurs.

LETTRE CXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Le 15 avril.

PUISQUE vous êtes ſi grand maître
Dans l'art des vers et des combats,
Et que vous aimez tant à l'être,
Rimez donc, bravez le trépas ;
Inſtruiſez, ravagez la terre ;
J'aime les vers, je hais la guerre,
Mais je ne m'oppoſerai pas
A votre fureur militaire ;

1758.

Chaque eſprit a ſon caractère :
Je conçois qu'on a du plaiſir
A ſavoir comme vous ſaiſir
L'art de tuer et l'art de plaire.

Cependant reſſouvenez-vous de celui qui a dit autrefois :

Et quoique admirateur d'Alexandre et d'Alcide,
J'euſſe aimé mieux choiſir les vertus d'Ariſtide.

Cet *Ariſtide* était un bon homme ; il n'eût point propoſé de faire payer à l'archevêque de Maïence les dépens et dommages de quelque pauvre ville grecque ruinée. Il eſt clair que votre Majeſté a encouru les cenſures de Rome en imaginant ſi plaiſamment de faire payer à l'Egliſe les pots que vous avez caſſés. Pour vous relever de l'excommunication majeure, je vous ai conſeillé, en bon citoyen, de payer vous-même. Je me ſuis ſouvenu que votre Majeſté m'avait dit ſouvent que les peuples de *** étaient des ſots. En vérité, Sire, vous êtes bien bon de vouloir régner ſur ces gens-là. Je crois vous propoſer un très-bon marché en vous priant de les donner à qui les voudra.

Je m'imaginais qu'un grand homme,
Qui bat le monde et qui s'en rit,
N'aimait à dominer que ſur des gens d'eſprit,
Et je voudrais le voir à Rome.

Comme je ſuis très-fâché de payer trois vingtièmes de mon bien, et de me ruiner pour avoir l'honneur de

de vous faire la guerre, vous croirez peut-être que c'eſt par ladrerie que je vous propoſe la paix: point du tout; c'eſt uniquement afin que vous ne riſquiez pas tous les jours de vous faire tuer par des Croates, des houſſards et autres barbares qui ne ſavent pas ce que c'eſt qu'un beau vers. 1758.

Vos miniſtres auront ſans doute à Bréda de plus belles vues que les miennes. M. le duc de *Choiſeul*, M. de *Kaunitz*, M. *Pitt* ne me diſent point leur ſecret. On dit qu'il n'eſt connu que d'un M. de *Saint-Germain*, qui a ſoupé autrefois dans la ville de Trente avec les pères du concile, et qui aura probablement l'honneur de voir votre Majeſté dans une cinquantaine d'années. C'eſt un homme qui ne meurt point, et qui fait tout. Pour moi, qui ſuis près de finir ma carrière et qui ne fais rien, je me borne à ſouhaiter que vous connaiſſiez M. le duc de *Choiſeul*.

Votre Majeſté m'écrit qu'elle va ſe mettre à être un vaurien; voilà une belle nouvelle qu'elle m'apprend là! et qui êtes-vous donc, vous autres maîtres de la terre? Je vous ai vu aimer beaucoup ces vauriens de *Trajan*, de *Marc-Aurèle* et de *Julien*: reſſemblez-leur toujours; mais ne me brouillez pas avec M. le duc de *Choiſeul* dans vos goguettes.

Et ſur ce, je préſente à votre Majeſté mon reſpect, et prie honnêtement la Divinité qu'elle donne la paix à ſes images.

LETTRE CXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Le 2 mai.

1758. HEROS du Nord, je ſavais bien
Que vous avez vu les derrières
Des guerriers du roi très-chrétien
A qui vous taillez des croupières ;
Mais que vos rimes familières
Immortaliſent les beaux cus
De ceux que vous avez vaincus,
Ce ſont des faveurs ſingulières.
Nos blanc-poudrés ſont convaincus
De tout ce que vous ſavez faire;
Mais les *ons*, les *its* et les *us*
A préſent ne vous touchent guère.
Mars, votre autre dieu tutélaire,
Briſe la lyre de Phébus.
Horace, Lucrèce et Pétrone
Dans l'hiver ſont vos courtiſans ;
Vos beaux printemps ſont pour Bellone;
Vous vous amuſez en tout temps.

Il n'y a rien de ſi plaiſant, Sire, que le congé que vous avez donné, daté du 6 novembre 1757; cependant il me ſemble que dans ce mois de novembre vous couriez à bride abattue à Breſlau, et que c'eſt en courant que vous chantâtes nos derrières. Le bel

arrêt du parlement de Paris ſur le bon ſens philoſophique de d'*Argens* (1), et ſur la loi naturelle, pourrait bien auſſi avoir ſa part dans l'hiſtoire des culs; mais c'eſt dans le divin chapitre des torche-culs de Gargantua. La beſogne de ces meſſieurs ne mérite guère qu'on en faſſe un autre uſage. On a traité à peu-près ainſi à la cour les impertinentes remontrances que cette compagnie a faites. On ne pourra jamais leur reprocher *la Philoſophie du bon ſens*. On dit que Paris eſt plus fou que jamais, non pas de cette folie que le génie peut quelquefois permettre, mais de cette folie qui reſſemble à la ſottiſe. Je ne veux pas, Sire, avoir celle d'abuſer plus long-temps des momens de votre Majeſté; je volerais les Autrichiens à qui vous les conſacrez. Je prie DIEU toujours qu'il vous donne la paix, et que ſon règne nous advienne. Car en vérité au milieu de tant de maſſacres, c'eſt le règne du diable, et les philoſophes qui diſent que tout eſt bien ne connaiſſent guère leur monde. Tout ſera bien quand vous ferez à Sans-ſouci, et que vous direz : 1758.

Alors, cher Cinéas, victorieux, contens,
Nous pouvons rire à l'aiſe et prendre du bon temps.

(1) La *Philoſophie du bon ſens*, ouvrage du marquis d'*Argens*, condamné par le parlement, à peu-près dans le même temps que le poëme de M. de *Voltaire* ſur la Loi naturelle.

LETTRE CXV.

DU ROI.

Le 6 d'octobre.

1758. Il vous a été facile de juger de ma douleur par la perte que j'ai faite. Il y a des malheurs réparables par la conſtance et par un peu de courage, mais il y en a d'autres contre leſquels toute la fermeté dont on veut s'armer, et tous les diſcours des philoſophes ne ſont que des ſecours vains et inutiles ; ce ſont de ceux-ci dont ma malheureuſe étoile m'accable dans les momens les plus embarraſſans et les plus remplis de ma vie.

Je n'ai point été malade comme on vous l'a dit ; mes maux ne conſiſtent que dans des coliques hémorrhoïdales et quelquefois néphrétiques. Si cela eût dépendu de moi, je me ferais volontiers dévoué à la mort que ces ſortes d'accidens amènent tôt ou tard, pour ſauver et pour prolonger les jours de celle qui ne voit plus la lumière (1). N'en perdez jamais la mémoire, et raſſemblez, je vous prie, toutes vos forces pour élever un monument à ſon honneur. Vous n'avez qu'à lui rendre juſtice ; et ſans vous écarter de la vérité, vous trouverez la matière la plus ample et la plus belle.

Je vous ſouhaite plus de repos et de bonheur que je n'en ai.

FÉDÉRIC.

(1) La margrave de *Bareith*.

LETTRE CXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Sur la mort de ſon Alteſſe royale madame la margrave de Bareith.

Décembre.

OMBRE illuſtre, ombre chère, ame héroïque et pure, —— 1758.
Toi que mes triſtes yeux ne ceſſent de pleurer,
Quand la fatale loi de toute la nature
Te conduit dans la ſépulture,
Faut-il te plaindre ou t'admirer?

Les vertus, les talens ont été ton partage,
Tu vécus, tu mourus en ſage;
Et voyant à pas lents avancer le trépas,
Tu montras le même courage
Qui fait voler ton frère au milieu des combats.

Femme ſans préjugés, ſans vice et ſans molleſſe,
Tu bannis loin de toi la Superſtition,
Fille de l'Impoſture et de l'Ambition,
Qui tyranniſe la Faibleſſe.

Les Langueurs, les Tourmens, miniſtres de la Mort,
T'avaient déclaré la guerre;
Tu les bravas ſans effort,
Tu plaignis ceux de la terre.

1758.

Hélas ! ſi tes conſeils avaient pu l'emporter
Sur le faux intérêt d'une aveugle vengeance,
Que de torrens de ſang on eût vu s'arrêter !
Quel bonheur t'aurait dû la France !

Ton cher frère aujourd'hui, dans un noble repos,
Recueillerait ſon ame à ſoi-même rendue ;
Le philoſophe, le héros
Ne ferait affligé que de t'avoir perdue.

Sur ta cendre adorée il jetterait des fleurs
Du haut de ſon char de victoire,
Et les mains de la Paix et les mains de la Gloire
Se joindraient pour ſécher ſes pleurs.

Sa voix célébrerait ton amitié fidelle,
Les échos de Berlin répondraient à ſes chants :
Ah ! j'impoſe ſilence à mes triſtes accens,
Il n'appartient qu'à lui de te rendre immortelle.

Voilà, Sire, ce que ma douleur me dicta quelque temps après le premier ſaiſiſſement dont je fus accablé à la mort de ma protectrice. J'envoie ces vers à votre Majeſté, puiſqu'elle l'ordonne. Je ſuis vieux ; elle s'en apercevra bien. Mais le cœur qui ſera toujours à vous et à l'adorable ſœur que vous pleurez, ne vieillira jamais. Je n'ai pu m'empêcher de me ſouvenir dans ces faibles vers des efforts que cette digne princeſſe avait faits pour rendre la paix à l'Europe. Toutes ſes lettres (vous le ſavez ſans doute) avaient paſſé par moi. Le miniſtre (1) qui penſait abſolument

(1) Le cardinal de *Tencin*. L'abbé de *Bernis* l'obligea de ſigner une lettre qu'il lui envoya pour rompre toute négociation, et cette adroite politique nous a valu la paix glorieuſe de 1763. Voyez le *Commentaire hiſtoriq.* Mélanges littér. tome II, page 185.

comme elle, et qui ne put lui répondre que par une lettre qu'on lui dicta, en eſt mort de chagrin. 1758.
Je vois avec douleur dans ma vieilleſſe accablée d'infirmités tout ce qui ſe paſſe ; et je me conſole parce que j'eſpère que vous ſerez auſſi heureux que vous méritez de l'être. Le médecin *Tronchin* dit que votre colique hémorrhoïdale n'eſt point dangereuſe ; mais il craint que tant de travaux n'altèrent votre ſang. Cet homme eſt ſurement le plus grand médecin de l'Europe, le ſeul qui connaiſſe la nature. Il m'avait aſſuré qu'il y avait du remède pour l'état de votre auguſte ſœur ſix mois avant ſa mort. Je fis ce que je pus pour engager ſon Alteſſe royale à ſe mettre entre les mains de *Tronchin ;* elle ſe confia à des ignorans entêtés ; et *Tronchin* m'annonça ſa mort deux mois avant le moment fatal. Je n'ai jamais ſenti un déſeſpoir plus vif. Elle eſt morte victime de la confiance de ceux qui l'ont traitée. Conſervez-vous, Sire, car vous êtes néceſſaire aux hommes.

LETTRE CXVII.

DU ROI.

A Breſlau, le 23 de janvier.

1759. J'AI reçu les vers que vous avez faits : apparemment que je ne me ſuis pas bien expliqué. Je déſire quelque choſe de plus éclatant et de public. Il faut que toute l'Europe pleure avec moi une vertu trop peu connue. Il ne faut point que mon nom partage cet éloge ; il faut que tout le monde ſache qu'elle eſt digne de l'immortalité ; et c'eſt à vous de l'y placer.

On dit qu'*Appelles* était le ſeul digne de peindre *Alexandre* : je crois votre plume la ſeule digne de rendre ce ſervice à celle qui ſera le ſujet éternel de mes larmes.

Je vous envoie des vers faits dans un camp, et que je lui envoyais un mois avant cette cruelle cataſtrophe qui nous en prive pour jamais. Ces vers ne ſont certainement pas dignes d'elle, mais c'était du moins l'expreſſion vraie de mes ſentimens. En un mot je ne mourrai content que lorſque vous vous ſerez ſurpaſſé dans ce triſte devoir que j'exige de vous.

Faites des vœux pour la paix : mais quand même la victoire la ramènerait, cette paix et la victoire ni tout ce qu'il y a dans l'univers n'adouciront la douleur cruelle qui me conſume.

Vivez plus heureux à Lauſanne, &c.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXVIII.

DU ROI.

A Breſlau, le 2 de mars.

VOTRE lettre contient une contradiction dans les termes et dans les choſes. Vous marquez que votre imagination s'éteint, et en même temps vous en rempliſſez toute votre lettre. Il fallait être plus ſur ſes gardes en m'écrivant, et ſupprimer ce beau feu qui vous anime encore à ſoixante-cinq ans. Je crains bien que vous ne ſoyez dans le cas de la plupart des hommes qui s'occupent de l'avenir et oublient le paſſé. 1759.

Et comme à l'intérêt l'ame humaine eſt liée,
La vertu qui n'eſt plus eſt bientôt oubliée.

Mes vers ne ſont point faits pour le public. Je n'ai ni aſſez d'imagination, ni ne poſsède aſſez bien la langue pour faire de bons vers; et les médiocres ſont déteſtables. Ils ſont ſoufferts entre amis, et voilà tout. Je vous en envoie de genres différens, mais qui ont le même goût de terroir, et qui ſe reſſentent du temps où ils ont été faits. Et comme vous êtes à préſent riche et puiſſant ſeigneur, ne craignant point de vous faire payer cher le port de mes balivernes, je vous envoie en même temps toutes ſortes de misères que je me ſuis amuſé à faire par intervalles.

1759. J'en viens à l'article qui ſemble vous toucher le plus, et je vous donne toute aſſurance de ne plus ſonger au paſſé, et de vous ſatisfaire ; mais laiſſez auparavant mourir en paix un homme que vous avez cruellement perſécuté (1), et qui, ſelon toutes les apparences, n'a plus que peu de jours à vivre.

Pour ce que je vous ai demandé, je vous avoue que je l'ai toujours très-fort dans l'eſprit ; ſoit proſe, ſoit vers, tout m'eſt égal. Il faut un monument pour éterniſer cette vertu ſi pure, ſi rare, et qui n'a pas été aſſez généralement connue. Si j'étais perſuadé de bien écrire, je n'en chargerais perſonne : mais comme vous êtes certainement le premier de notre ſiècle, je ne puis m'adreſſer qu'à vous.

Pour moi je ſuis ſur le point de recommencer ma maudite vie errante. Souvent il m'arrive de recevoir des lettres de Berlin vieilles de ſix mois : ainſi je ne fais pas état de recevoir ſitôt votre réponſe. Mais j'eſpère que vous n'oublierez point un ouvrage qui ſera de votre part un acte de reconnaiſſance. Adieu.

FÉDÉRIC.

(1) *Maupertuis*, préſident de l'académie de Berlin.

LETTRE CXIX.

DU ROI.

A Breſlau, le 12 de mars.

IL faut avouer que vos mois ne reſſemblent pas aux ſemaines du prophète *Daniel :* ſes ſemaines ſont des ſiècles et vos mois des jours. 1759.

J'ai reçu cette ode qui vous a ſi peu coûté, qui eſt très-belle, et qui certainement ne vous fera pas déshonneur. C'eſt le premier moment de conſolation que j'ai eu depuis cinq mois. Je vous prie de la faire imprimer, et de la répandre dans les quatre parties du monde. Je ne tarderai pas long-temps à vous en témoigner ma reconnaiſſance.

Je vous envoie une vieille épître que j'ai faite il y a un an ; et comme il y eſt parlé de vous, c'eſt à vous à vous défendre, ſi vous croyez qu'on le puiſſe. Ce ſont de mauvais vers, mais je ſuis perſuadé que ce ſont des vérités qu'ils diſent. Je penſe au moins ainſi. Plus on vieillit et plus on ſe perſuade que ſa ſacrée majeſté *le Haſard* fait les trois quarts de la beſogne de ce miſérable univers, et que ceux qui penſent être les plus ſages, ſont les plus fous de l'eſpèce à deux jambes et ſans plumes dont nous avons l'honneur d'être.

On peut en conſcience me pardonner et des ſolécifmes et de mauvais vers dans le tumulte et parmi les ſoins et les embarras dont je ſuis ſans ceſſe environné.

1759. Vous voulez ſavoir ce que *Néaulme* imprime : vous me le demandez à moi qui ne ſais pas ſi *Néaulme* eſt encore au monde, qui n'ai pas mis depuis près de trois ans le pied à Berlin, qui ne ſais que des nouvelles de *Fermer*, de *Daun*, de *Soubiſe*, de *Lautrihauſſen*, et d'une eſpèce d'hommes dont vous vous ſouciez très-peu, et dont je ſerais bien aiſe de ne pas être obligé de m'informer.

Adieu ; vivez heureux, et maintenez la paix dans votre ſeigneurie ſuiſſe, car la guerre de la plume et de l'épée n'ont que rarement d'heureux ſuccès. Je ne ſais quel ſera mon ſort cette année ; en cas de malheur je me recommande à vos prières, et je vous demande une meſſe pour tirer mon ame du purgatoire, s'il y en a un dans l'autre monde qui ſoit pire que la vie que je mène en celui-ci.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXX.

DU ROI.

A Breſlau, le 21 de mars.

Vous ne vous êtes pas trompé tout-à-fait : je ſuis ſur le point de me mettre en marche. Quoique ce ne ſoit pas pour des ſiéges, toutefois c'eſt pour réſiſter à mes perſécuteurs.

J'ai été ravi de voir les changemens et les additions que vous avez faits à votre ode. Rien ne me fait plus

de plaiſir que ce qui regarde cette matière-là. Les nouvelles ſtrophes ſont très-belles, et je ſouhaiterais fort que le tout fût déjà imprimé. Vous pourrez y ajouter une lettre ſelon votre bon plaiſir : et quoique je ſois très-indifférent ſur ce qu'on peut dire de moi en France et ailleurs, on ne me fâchera pas en vous attribuant mon *Hiſtoire de Brandebourg*. C'eſt la trouver très-bien écrite, et c'eſt plutôt me louer que me blâmer. 1759.

Dans les grandes agitations où je vais entrer, je n'aurai pas le temps de ſavoir ſi on fait des libelles contre moi en Europe, et ſi on me déchire. Ce que je ſaurai toujours, et dont je ferai témoin, c'eſt que mes ennemis font bien des efforts pour m'accabler. Je ne ſais pas ſi cela en vaut la peine. Je vous ſouhaite la tranquillité et le repos dont je ne jouirai pas tant que l'acharnement de l'Europe me perſécutera. Adieu.

FÉDÉRIC.

N. B. Vous m'avez tant parlé du médecin *Tronchin*, que je vous prie de le conſulter ſur la ſanté de mon frère *Ferdinand*, qui eſt très-mauvaiſe. Dans le courant de l'année paſſée il a eu deux fièvres chaudes dont il lui eſt reſté de grandes faibleſſes. A cela ſe ſont joints les ſymptômes d'une ſueur de nuit et d'une toux avec expectoration. Les médecins juſqu'ici croient qu'il crache une vomique, et pour moi qui ai tant vu de maladies pareilles, funeſtes à tous ceux qui en ont été attaqués, je crains beaucoup pour ſa vie ; non pas les effets d'une mort prochaine, mais d'un accablement qui le conduira au tombeau à la chute des

1759. feuilles. Je crois ne devoir rien négliger pour les ſecours que l'art peut fournir, quoique j'aye très-peu de confiance en tous les médecins.

Je vous prie de conſulter *Tronchin* pour ſavoir ce qu'il en penſe, et s'il croit pouvoir le ſauver. Je dois ajouter à ceci pour le médecin que les urines ſont fort rouges et fort colorées, que l'expectoration ſent mauvais, que la faibleſſe eſt grande, l'abattement conſidérable, qu'il y a tous les ſymptômes d'une fièvre lente qui cependant ne paraît point le jour pendant lequel le pouls eſt faible. Je ſouhaite qu'il en ait meilleure eſpérance que moi.

LETTRE CXXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, le 27 mars.

SIRE,

Je reçois la lettre dont votre Majeſté m'honore, écrite le 2 mars de la main de votre ſecrétaire, mon compatriote ſuiſſe, ſignée *Fédéric*. Il paraît que votre Majeſté n'avait pas encore reçu le petit monument qu'elle a voulu que je dreſſaſſe de mes faibles mains à votre adorable ſœur. En voici donc une copie que je haſarde encore dans ce paquet; je le recommande à DIEU, aux houſſards et aux curieux qui ouvrent les lettres. Votre paquet que j'ai reçu avec votre lettre contenait votre ode au prince *Henri*, votre épître à milord *Maréchal*, et votre ode au prince

Ferdinand. Il y a dans cette ode un certain endroit dont il n'appartient qu'à vous d'être l'auteur. Ce n'eſt pas aſſez d'avoir du génie pour écrire ainſi, il faut encore être à la tête de cent cinquante mille hommes. Votre Majeſté me dit dans ſa lettre qu'il paraît que je ne déſire que les brimborions dont vous me faites l'honneur de me parler. Il eſt vrai qu'après plus de vingt ans d'attachement, vous auriez pu ne me pas ôter des marques qui n'ont d'autre prix à mes yeux que celui de la main qui me les avait données. Je ne pourrais même porter ces marques de mon ancien dévouement pour vous pendant la guerre; mes terres ſont en France; il eſt vrai qu'elles ſont ſur la frontière de Suiſſe; il eſt vrai même qu'elles ſont entièrement libres, et que je ne paye rien à la France; mais enfin elles y ſont ſituées. J'ai en France ſoixante mille livres de rente; mon ſouverain m'a conſervé par un brevet la place de gentilhomme ordinaire de ſa chambre. Croyez très-fermement que les marques de bonté et de juſtice que vous voulez me donner, ne me toucheraient que parce que je vous ai toujours regardé comme un grand homme. Vous ne m'avez jamais connu. 1759.

Je ne vous demande point du tout les bagatelles dont vous croyez que j'ai tant d'envie; je n'en veux point; je ne voulais que votre bonté: je vous ai toujours dit vrai quand je vous ai dit que j'aurais voulu mourir auprès de vous.

Votre Majeſté me traite comme le monde entier; elle s'en moque quand elle dit que le préſident ſe meurt. Le préſident vient d'avoir à Baſle un procès avec une fille qui voulait être payée d'un enfant

1759. qu'il lui a fait. Plût à Dieu que je puſſe avoir un tel procès; j'en ſuis un peu loin; j'ai été très-malade, et je ſuis très-vieux : j'avoue que je ſuis très-riche, très-indépendant, très-heureux; mais vous manquez à mon bonheur, et je mourrai bientôt ſans vous avoir vu; vous ne vous en ſouciez guère, et je tâche de ne m'en point ſoucier. J'aime vos vers, votre proſe, votre eſprit, votre philoſophie hardie et ferme. Je n'ai pu vivre ſans vous, ni avec vous. Je ne parle point au roi, au héros, c'eſt l'affaire des ſouverains; je parle à celui qui m'a enchanté, que j'ai aimé, et contre qui je ſuis toujours fâché.

LETTRE CXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Le 30 mars.

QUOIQUE tout le monde ſoit en armes et en alarmes, j'ai pourtant reçu tous les paquets de votre Majeſté. L'épître à ſa béatitude madame l'abbeſſe de Quedlimbourg ſur ſa ſacrée majeſté *le Haſard*, a bien un grand fonds de vérité, et ſi cette épître était rabotée, je la regarderais comme le meilleur de vos ouvrages, et le plus philoſophique. Il me paraît, par la date, que votre Majeſté s'amuſa à faire ces vers quelques jours avant notre belle aventure de Rosback. Certainement vous étiez le ſeul alors en Allemagne qui fiſſiez des vers. Le haſard n'a pas été pour nous. Je penſe que celui qui met ſes bottes

à

à quatre heures du matin, a un grand avantage au jeu contre celui qui monte en carroſſe à midi. Je ſouhaite paſſionnément que tout ce jeu finiſſe, et que vos jours ſoient auſſi tranquilles qu'ils ſont brillans. Votre Majeſté daigne n'être pas mécontente du tribut de louange et de regret que j'ai payé à la mémoire de la plus reſpectable princeſſe qui fût au monde. Il eſt vrai que mon cœur dicta l'éloge aſſez vîte ; la réflexion l'a corrigé lentement. Pardonnez, mais voici encore une ſtrophe que je ſoumets à votre jugement. Je n'avais pas, ce me ſemble, aſſez parlé du courage avec lequel cette digne princeſſe a fini ſa vie. 1759.

Illuſtres meurtriers, victimes mercenaires,
Qui, redoutant la honte et ſurmontant la peur,
Animés l'un par l'autre aux combats ſanguinaires,
Fuiriez ſi vous l'oſiez, et mourez par honneur ;
Une femme, une princeſſe
Qui dédaigna la molleſſe,
Qui du ſort ſoutint les coups,
Et qui vit d'une ame égale
Venir ſon heure fatale,
Etait plus brave que vous.

Sort ſoutint, fait une cacophonie déſagréable ; *venir*, me paraît faible. Je ne trouve pas mieux, et j'avoue qu'après l'art de gagner des batailles, celui de faire des vers eſt le plus difficile.

Fuiriez ſi vous l'oſiez ; parlez pour vous, Meſſieurs, dira votre Majeſté ; et moi chétif, je ſoutiens que ſi *Céſar* ſe trouvait ſeul pendant la nuit expoſé incognito

—— à une batterie de canon, et qu'il n'y eût d'autre
1759. moyen de ſauver ſa vie qu'en ſe mettant dans un tas de fumier, ou dans quelque choſe de mieux, on y trouverait le lendemain matin *Caius Julius Ceſar* plongé juſqu'au cou.

Cette lettre trouvera peut-être votre Majeſté à quelque batterie, mais non pas dans un tas de fumier. Heureux ceux qui ſont ſur leur fumier comme moi!

Recevez avec bonté, Sire, les reſpects et les folies du vieux fuiſſe.

LETTRE CXXIII.

DU ROI.

A Bolekelhaïn, le 11 d'avril.

DISTINGUEZ, je vous prie, les temps où les ouvrages ont été faits. Les Triſtes d'*Ovide* et l'Art d'aimer ne ſont pas contemporains. Mes élégies ont leur temps marqué par l'affreuſe cataſtrophe qui laiſſera un trait enfoncé dans mon cœur autant que mes yeux ſeront ouverts. Les autres pièces ont été faites dans des intervalles qui ſe trouvent toujours, quelque vive que ſoit la guerre. Je me ſers de toutes mes armes contre mes ennemis; je ſuis comme le porc-épic, qui ſe hériſſant ſe défend de toutes ſes pointes. Je n'aſſure pas que les miennes ſoient bonnes; mais il faut faire uſage de toutes ſes facultés, telles qu'elles

ſont, et porter des coups à ſes adverſaires les mieux aſſenés que l'on peut. 1759.

Il ſemble qu'on ait oublié dans cette guerre-ci ce que c'eſt que les bons procédés et la bienſéance. Les nations les plus policées ſont la guerre en bêtes féroces. J'ai honte de l'humanité ; j'en rougis pour le ſiècle. Avouons la vérité, les arts et la philoſophie ne ſe répandent que ſur le petit nombre ; la groſſe maſſe, le peuple, et le vulgaire de la nobleſſe, reſte ce que la nature l'a fait, c'eſt-à-dire, de méchans animaux.

Quelque réputation que vous ayez, mon cher *Voltaire*, ne penſez pas que les houſſards autrichiens connaiſſent votre écriture. Je puis vous aſſurer qu'ils ſe connaiſſent mieux en eau-de-vie qu'en beaux vers et en célèbres auteurs.

Nous allons commencer dans peu une campagne qui ſera pour le moins auſſi rude que la précédente. Le prince *Ferdinand* épaule bien ma droite. Dieu ſait quelle en ſera l'iſſue. Mais de quoi je puis vous aſſurer poſitivement, c'eſt qu'on ne m'aura pas à bon marché, et que, ſi je ſuccombe, il faudra que l'ennemi ſe fraye par un carnage affreux le chemin à ma deſtruction.

Adieu ; je vous ſouhaite tout ce qui me manque.

FÉDÉRIC.

N. B. On dit qu'on a brûlé à Paris votre *Poëme de la loi naturelle*, la *Philoſophie du bon ſens*, et *l'Eſprit*, ouvrage d'*Helvétius*. Admirez comme l'amour propre ſe flatte ; je tire une eſpèce de gloire que la même époque de la guerre que la France me fait, devienne celle qu'on fait à Paris au bon ſens.

LETTRE CXXIV.

DU ROI.

A Landshut, le 18 d'avril.

1759. Vos lettres m'ont été rendues ſans que houſſards, ni français, ni autres barbares les aient ouvertes. L'on peut écrire tout ce que l'on veut et très-impunément, ſans avoir cent ſoixante mille hommes, pourvu qu'on ne faſſe rien imprimer. Et ſouvent on fait imprimer des choſes plus fortes que je n'en ai jamais écrites ni n'en écrirai, ſans qu'il en arrive le moindre mal à l'auteur ; témoin votre Pucelle. Pour moi je n'écris que pour me diſſiper.

Tout homme qui n'eſt pas né français, ou habitué depuis long-temps à Paris, ne ſaurait poſſéder la langue au degré de perfection ſi néceſſaire pour faire de bons vers ou de la proſe élégante. Je me rends aſſez de juſtice ſur ce ſujet, et je ſuis le premier à apprécier mes misères à leur juſte valeur ; mais cela m'amuſe et me diſtrait ; voilà le ſeul mérite de mes ouvrages. Vous avez trop de connaiſſances et trop de goût pour applaudir à d'auſſi faibles talens.

L'éloquence et la poëſie demandent toute l'application d'un homme ; mon devoir m'oblige de m'appliquer à préſent et très-ſérieuſement à autres choſes. En conſidérant tout cela, vous devez avouer que des amuſemens auſſi frivoles ne doivent entrer en aucune conſidération.

Je ne me moque de perſonne ; mais je me ſens piqué contre des ennemis qui veulent m'écraſer autant qu'il eſt en eux. Et certainement je ne ſuis pas condamnable d'employer toutes les armes de mon arſenal pour me défendre et pour leur nuire. Après l'acharnement cruel qu'ils ont témoigné contre moi, il n'eſt plus temps de les ménager. 1759.

Je vous félicite d'être encore gentilhomme ordinaire du *Bien-aimé*. Ce ne ſera pas ſa patente qui vous immortaliſera ; vous ne devrez votre apothéoſe qu'à la Henriade, à l'Oedipe, à Brutus, Sémiramis, Mérope, le Duc de Foix, &c. &c. Voilà ce qui fera votre réputation tant qu'il y aura des hommes ſur la terre qui cultiveront les lettres, tant qu'il y aura des perſonnes de goût et des amateurs du talent divin que vous poſſédez.

Pour moi je pardonne en faveur de votre génie toutes les tracaſſeries que vous m'avez faites à Berlin, tous les libelles de Leipſick, et toutes les choſes que vous avez dites ou fait imprimer contre moi, qui ſont fortes, dures et en grand nombre, ſans que j'en conſerve la moindre rancune.

Il n'en eſt pas de même de mon pauvre préſident que vous avez pris en grippe. J'ignore s'il fait des enfans ou s'il crache les poumons. Cependant on ne peut que lui applaudir s'il travaille à la propagation de l'eſpèce, lorſque toutes les puiſſances de l'Europe ſont des efforts pour la détruire.

Je ſuis accablé d'affaires et d'arrangemens. La campagne va s'ouvrir inceſſamment. Mon rôle eſt d'autant plus difficile, qu'il ne m'eſt pas permis de faire la moindre ſottiſe, et qu'il faut me conduire

prudemment et avec ſageſſe huit grands mois de
1759. l'année. Je ferai ce que je pourrai ; mais je trouve la tâche bien dure. Adieu.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXXV.

DU ROI.

A Landshut, le 22 d'avril.

Je vous ai envoyé mes vers à ma ſœur *Amélie*, comme l'eſquiſſe d'une épître. Je n'ai ni l'eſprit aſſez libre, ni aſſez de temps pour faire quelque choſe de fini. Et d'ailleurs quelques inadvertances, quelques crimes de lèſe-majeſté contre *Vaugelas* ou d'*Olivet*, ne doivent pas vous ſurprendre. Le moyen d'écrire purement en Allemagne et de ne pas commettre des fautes d'ignorance et contre l'uſage, quand je vois tant de poëtes français domiciliés à Paris, dont les ouvrages en fourmillent. Je remarque de plus qu'il faut avoir un bon critique qui vous faſſe obſerver les fautes que l'amour propre nous voile, qui marque les endroits faibles et défectueux. Je vois aſſez bien les négligences des autres, et dans la compoſition je demeure aveugle ſur les miennes. Voilà comme les hommes ſont faits.

Votre nouvelle ſtrophe de cette funeſte ode eſt belle. Je paſſerais les petites bagatelles qui vous arrêtent. Ne dites pas que *Marſyas* juge *Apollon*, ſi je m'eſcrime avec vous de poëſie.

Au lieu de *du fort ſoutient les coups*, on peut mettre *affronte les coups ;* et au lieu de *venir ſon heure fatale*, *approcher l'heure fatale.* 1759.

J'avoue que *ſon heure* fatale vaut mieux que *l'heure* fatale ; c'eſt à vous d'en juger.

Pour l'ode en général, elle eſt très-belle. Voici les difficultés qu'un ignorant vous propoſe. Vous le confondrez peut-être, fondé ſur l'autorité des d'*Olivets*, des quarante, et de toute la république.

Quand la mort qu'ils ont bravée
Dans cette foule abreuvée
Du ſang qu'ils ont répandu.

Dans cette foule abreuvée, amphibologie : eſt-ce la mort ou la foule qui eſt abreuvée ? j'entends bien votre idée ; mais un grand poëte comme vous ne doit point avoir recours à un commentaire pour expliquer ſa penſée.

V^e ſtrophe. Je fus battu à Hockirk le moment que ma digne ſœur expirait.

VIe ſtrophe admirable. VIIe, VIIIe excellentes. IXe de même. La dernière partie de la Xe ne répond pas au commencement.

La ſtupide ignorance, les *Midas*, les *Homères*, les *Zoïles* ſont étrangers au ſujet de l'ode, et ne ſervent là que de rempliſſage. Il s'agit de ma ſœur et non d'*Homère* ni de *Zoïle*.

Strophe XIe bonne. XIIe, *qui ſont des cours les plus belles*, infame cheville. Le ſens finit, *qui ſont des cours ;* les plus belles n'eſt qu'un rempliſſage ſans beauté, digne de *Mœvius* et non pas de *Virgile*. Cela demande abſolument une correction, cela eſt lâche et faible.

1751. Strophe XIIIe. *Du temps qui fuit toujours, tu fis toujours uſage.* La répétition de *toujours* eſt ſans grâce. Si moi, écolier, je devais corriger ce vers, je ſuerais ſang et eau ; mais *Voltaire* n'eſt pas *Voltaire* en vain. C'eſt à lui à y donner plus de force. *Lueur obſcure plus affreuſe que la nuit ;* cela eſt digne des *ténèbres viſibles* de *Milton*, dont l'auteur de la Henriade s'eſt tant moqué.

Les ſtrophes XIV et XVes ſont admirables.

Je crois vous voir à la lecture de ma lettre. Quel écolier ! direz-vous ; qu'il faſſe premièrement de bons vers, et qu'enſuite il ſe mêle de reprendre ceux des autres. Mais je vous le dis encore : je ne vois goutte aux miens, je les trouve ſouvent faibles, mais je n'ai pas le talent de les faire meilleurs. D'ailleurs ne prenez jamais pour juge de vos vers un général d'armée qui ſe trouve vis-à-vis de l'ennemi : c'eſt le moment où l'on eſt le moins traitable.

J'ai dérangé le projet de campagne de M. *Daun* et des Français, ſans preſque remuer de ma place. Je ſuis occupé à préſent à d'autres ſottiſes de cette eſpèce ; et tant que cette chienne de vie durera, ne croyez pas trouver en moi un critique indulgent. On prend l'eſprit de ſon métier ; et dans ces momens d'alarmes je fais main-baſſe, ſi je peux, ſur l'ennemi et ſur tous les vers qui ne me plaiſent pas, hormis les miens.

Adieu, hermite ſuiſſe : ne vous fâchez pas contre *Don Quichotte* qui jetait au feu les vers de l'*Arioſte*, qui ne valaient pas les vôtres, et ayez quelque indulgence pour un cenſeur germanique qui vous écrit des fins fonds de la Siléſie.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXXVI.

DU ROI.

A Landshut, le 28 d'avril.

JE vous ſuis fort obligé de la connaiſſance que vous m'avez fait faire avec monſieur *Candide;* c'eſt *Job* habillé à la moderne. Il faut le confeſſer, monſieur *Pangloſs* ne ſaurait prouver ſes beaux principes, et le meilleur des mondes poſſibles eſt très-méchant et très-malheureux. Voilà la ſeule eſpèce de roman que l'on peut lire; celui-ci eſt inſtructif, et prouve mieux que des argumens *in barbara*, *celarent*, &c. 1759.

Je reçois en même temps cette triſte ode qui eſt bien corrigée et très-embellie; mais ce n'eſt qu'un monument, et cela ne rend pas ce qu'on a perdu et qui mérite d'être à jamais regretté.

Je ſouhaite que vous ayez bientôt occaſion de travailler pour la paix, et je vous promets que je trouverai admirable tout ouvrage fait à cette occaſion-là. Il y a bien apparence que nous n'arriverons pas ſans carnage à cet heureux jour. Vous croyez qu'on n'a du courage que par honneur, j'oſe vous dire qu'il y a plus d'une ſorte de courage: celui qui vient du tempérament, qui eſt admirable pour le commun ſoldat; celui qui vient de la réflexion, qui convient à l'officier; celui qu'inſpire l'amour de la patrie, que tout bon citoyen doit avoir; enfin celui qui doit ſon origine au fanatiſme de la gloire,

1759. que l'on admire dans *Alexandre*, dans *Céſar*, dans *Charles XII* et dans le grand *Condé*. Voilà les différens inſtincts qui conduiſent les hommes au danger. Le péril en ſoi-même n'a rien d'attrayant ni d'agréable, mais on ne penſe guère au riſque quand on eſt une fois engagé.

Je n'ai pas connu *Jules-Céſar*, cependant je ſuis très-sûr que de nuit ou de jour, il ne ſe ſerait jamais caché; il était trop généreux pour prétendre expoſer ſes compagnons ſans partager avec eux le péril. On a des exemples même que des généraux au déſeſpoir de voir une bataille ſur le point d'être perdue ſe ſont fait tuer exprès, pour ne point ſurvivre à leur honte.

Voilà ce que me fournit ma mémoire ſur ce courage que vous perſifflez. Je vous aſſure même que j'ai vu exercer de grandes vertus dans les batailles, et qu'on n'y eſt pas auſſi impitoyable que vous le croyez. Je pourrais vous en citer mille exemples; je me borne à un ſeul.

A la bataille de Rosback un officier français bleſſé et couché ſur la place, demandait à cor et à cri un lavement : voulez-vous bien croire que cent perſonnes officieuſes ſe ſont empreſſées pour le lui procurer? Un lavement anodin, reçu ſur un champ de bataille, en préſence d'une armée, cela eſt certainement ſingulier; mais cela eſt vrai, et connu de tout le monde. Dans cette tragi-comédie que nous jouons, il arrive ſouvent des aventures bouffonnes qui ne reſſemblent à rien, et qu'une paix de mille ans ne produirait pas; mais il faut avouer qu'elles ſont cruellement achetées.

Je vous remercie de la conſultation du médecin *Tronchin*. Je l'ai d'abord envoyée à mon frère qui eſt à Schwet auprès de ma ſœur : je lui ai recommandé de s'attacher ſcrupuleuſement au régime qu'on lui preſcrit. Je vous prie de demander ce que *Tronchin* voudrait d'argent pour faire le voyage ; je ne veux rien négliger de ce que je puis contribuer à la guériſon de ce cher frère ; et quoique j'aie auſſi peu de foi pour les docteurs en médecine que pour ceux en théologie, je ne pouſſe pas l'incrédulité juſqu'à douter des bons effets que le régime peut procurer. Je les ſens moi-même : je n'aurais pu ſupporter les affreuſes fatigues que j'ai eues, ſi je ne m'étais mis à une diète qui paraît ſévère à tous ceux qui m'approchent. Reſte à ſavoir ſi la vie vaut la peine d'être conſervée par tant de ſoins, et ſi ceux-là ne ſont pas les plus ſages et les plus heureux qui l'uſent tout de ſuite. C'eſt à monſieur *Martin* et à maître *Pangloſs* à diſcuter cette matière, et à moi à me battre tant qu'on ſe battra. 1759.

Pour vous qui êtes ſpectateur de la pièce ſanglante qu'on joue, vous pourrez nous ſiffler tous tant que nous ſommes. Grand bien vous faſſe ; ſoyez perſuadé que je n'envie pas votre bonheur : je ſuis convaincu que l'on ne peut jouir que lorſqu'on n'eſt en guerre ni de plume ni d'épée. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CXXVII.

DU ROI.

A Landshut, le 18 de mai.

1759.

NON, ma muſe qui vous pardonne
Tant de lardons malicieux,
N'aſſocia jamais Pétrone
A ces auteurs ingénieux
Qui m'accompagnent en tous lieux,
Et partagent avec Bellone
Des momens courts et précieux
Qu'un loiſir fugitif me donne.

Je déteſte l'impur bourbier
Où ce bel eſprit trop cynique
A trempé ſa plume impudique,
Et je ne veux point me fouiller
Dans la fange de ſon fumier.

La mémoire eſt un réceptacle;
Le jugement d'un choix exquis
Ne doit remplir ce tabernacle
Que d'œuvres qui ſe ſont acquis,
Au ſein de leur natal pays,
Le droit de paſſer pour oracle.
C'eſt pourquoi, vainquant tout obſtacle,
Je vous lis et je vous relis.

J'allaite ma muſe françaiſe
Aux tetons tendres et polis 1759.
Que Racine m'offre à ſon aiſe ;
Quelquefois, ne vous en déplaiſe,
Je m'entretiens avec Rouſſeau ;
Horace, Lucrèce et Boileau
Font en tout temps ma compagnie ;
Sur eux ſe règle mon pinceau,
Et dans ma fantaſque manie
J'aurais enfin produit du beau,
S'il ne manquait à mon cerveau
Le feu de leur divin génie.

Si vous conſultez une carte géographique vous trouverez le lieu où une boutade de gaieté et de folie produiſit ce congé. Nous avons pourſuivi ces gens qui nous tournaient le derrière juſqu'à Erfurt, et de là nous avons pris le chemin de la Siléſie.

Vous autres habitans des Délices, vous croyez donc que ceux qui marchent ſur les traces des *Amadis* et des *Rolands*, doivent ſe battre tous les jours pour vous divertir ? Apprenez, ne vous en déplaiſe, que nous avons aſſez donné de ces tragédies, les campagnes paſſées, au public ; qu'il y aura certainement encore quelque héroïque boucherie ; mais nous ſuivrons le proverbe de l'empereur *Auguſte*, *feſtina lenté*.

Vos français brûlent les bons livres et bouleverſent gaiement le ſyſtême de leurs finances pour complaire à leurs chers alliés. Grand bien leur faſſe. Je ne crains ni leur argent ni leurs épées. Si le haſard ne favoriſe pas éternellement les trois illuſtriſſimes ....

1759. qui m'aſſaillent de tous côtés, j'eſpère qu'elles feront (pour conſerver la figure de rhétorique).... J'éprouve le ſort d'*Orphée :* des dames de cette eſpèce et d'un auſſi bon caractère veulent me déchirer, mais certainement elles n'auront pas ce plaiſir:

A propos de ſottiſes, vous voulez ſavoir les aventures de l'abbé de *Prades;* cela ferait un gros volume. Pour ſatisfaire votre curioſité il vous ſuffira de ſavoir que l'abbé eut la faibleſſe de ſe laiſſer ſéduire, pendant mon ſéjour à Dreſde, par un ſecrétaire que *Broglie* y avait laiſſé en partant. Il ſe fit nouvelliſte de l'armée ; et comme ce métier n'eſt pas ordinairement goûté à la guerre, on l'a envoyé juſqu'à la paix dans une retraite d'où il n'y a aucunes nouvelles à écrire. Il y a bien d'autres choſes ; mais cela ferait trop long à dire. Il m'a joué ce beau tour dans le temps même que je lui avais conféré un gros bénéfice dans la cathédrale de Breſlau.

Vous avez fait le Tombeau de la Sorbonne ; ajoutez-y celui du parlement qui radote ſi fort qu'il ne la fera pas longue. Pour vous, vous ne mourrez point. Vous dicterez encore des Délices des lois au Parnaſſe ; vous careſſerez encore l'*infame* d'une main et l'égratignerez de l'autre ; vous la traiterez comme vous en uſez envers moi et envers tout le monde.

Vous avez, je le préſume,
En chaque main une plume ;
L'une confite en douceur
Charme par ſon ton flatteur
L'amour propre qu'elle allume,
L'abreuvant de ſon erreur ;

L'autre eſt un glaive vengeur
Que Tiſiphone et ſa ſœur
Ont plongé dans le bitume
Et toute l'âcre noirceur
De l'infernale amertume ;
Il vous bleſſe, il vous conſume,
Perce les os et le cœur.
Si Maupertuis meurt du rhume,
Si dans Baſle on vous l'inhume,
Ce glaive en ſera l'auteur.

1759.

Pour moi, nourriſſon d'Horace,
Qui n'ai jamais eu l'honneur
De grimper ſur le Parnaſſe
Parmi la maudite race
Des beaux eſprits, qui tracaſſe
Et remplit ce lieu d'horreur,
Je vous demande pour grâce,
S'il arrive quelque jour
Que mon nom par vous s'enchâſſe
Dans vos vers ou vos diſcours,
Que ſans ruſes ni détours
La bonne plume l'y place.

Je ſouhaite paix et ſalut non pas au gentilhomme ordinaire, non pas à l'hiſtoriographe du *Bien-aimé*, non pas au ſeigneur de vingt ſeigneuries dans la Suiſſerie, mais à l'auteur de la Henriade, de la Pucelle, de Brutus, de Mérope, &c.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

19 mai.

SIRE,

1759. Vous êtes auſſi bon frère que bon général ; mais il n'eſt pas poſſible que *Tronchin* aille à Schwet auprès du prince votre frère ; il y a ſept ou huit perſonnes de Paris abandonnées des médecins, qui ſe ſont fait tranſporter à Genève ou dans le voiſinage, et qui croient ne reſpirer qu'autant que *Tronchin* ne les quitte pas. Votre Majeſté penſe bien que parmi le nombre de ces perſonnes je ne compte point ma pauvre nièce qui languit depuis ſix ans ; d'ailleurs *Tronchin* gouverne la ſanté des enfans de France, et envoie de Genève ſes avis deux fois par ſemaine ; il ne peut s'écarter, il prétend que la maladie de monſeigneur le prince *Ferdinand* ſera longue. Il conviendrait peut-être que le malade entreprît le voyage qui contribuerait encore à ſa ſanté en le feſant paſſer d'un climat aſſez froid dans un air plus tempéré. S'il ne peut prendre ce parti, celui de faire inſtruire *Tronchin* toutes les ſemaines de ſon état, eſt le plus avantageux.

Comment avez-vous pu imaginer que je puſſe jamais laiſſer prendre une copie de votre écrit adreſſé à M. le prince de Brunſwick ? Il y a certainement de très-belles choſes ; mais elles ne ſont pas faites pour être montrées à ma nation. Elle n'en ſerait pas flattée ;

flattée ; le roi de France le ſerait encore moins, et je vous reſpecte trop l'un et l'autre pour jamais laiſſer tranſpirer ce qui ne ſervirait qu'à vous rendre irréconciliables. Je n'ai jamais fait de vœux que pour la paix. J'ai encore une grande partie de la correſpondance de madame la margrave de *Bareith* avec le cardinal de *Tencin*, pour tâcher de procurer un bien ſi néceſſaire à une grande partie de l'Europe. J'ai été le dépoſitaire de toutes les tentatives faites pour parvenir à un but ſi déſirable ; je n'en ai pas abuſé, et je n'abuſerai pas de votre confiance au ſujet d'un écrit qui tendrait à un but abſolument contraire. Soyez dans un parfait repos ſur cet article. Ma malheureuſe nièce que cet écrit a fait trembler, l'a brûlé, et il n'en reſte de veſtige que dans ma mémoire, qui en a retenu trois ſtrophes trop belles. 1759.

Je tombe des nues quand vous m'écrivez que je vous ai dit des duretés ; vous avez été mon idole pendant vingt années de ſuite, *je l'ai dit à la terre, au ciel, à Guſman même ;* mais votre métier de héros, et votre place de roi ne rendent pas le cœur bien ſenſible ; c'eſt dommage, car ce cœur était fait pour être humain, et ſans l'héroïſme et le trône, vous auriez été le plus aimable des hommes dans la ſociété.

En voilà trop ſi vous êtes en préſence de l'ennemi, et trop peu ſi vous étiez avec vous-même dans le ſein de la philoſophie qui vaut encore mieux que la gloire.

Comptez que je ſuis toujours aſſez ſot pour vous aimer, autant que je ſuis aſſez juſte pour vous admirer ; reconnaiſſez la franchiſe, et recevez avec bonté le profond reſpect du ſuiſſe VOLTAIRE.

LETTRE CXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

Juin.

1759. Vos derniers vers ſont aiſés et coulans,
Ils ſemblent faits ſur les heureux modèles
Des Saraſins, des Chaulieux, des Chapelles :
Ce temps n'eſt plus. Vous êtes du bon temps.
Mais pardonnez au lubrique évangile
Du bon Pétrone, et ſouffrez ſa gaîté.
Je vous connais, vous ſemblez difficile ;
Mais vous aimez un peu d'impureté,
Quand on y joint la pureté du ſtyle.
Pour Maupertuis de poix-réſine enduit,
S'il fait un trou juſqu'au centre du monde,
Si dans ce trou male-mort le conduit,
J'en ſuis fâché ; car mon ame n'abonde
En fiel amer, en dépit ſans retour.
Ce n'eſt pas moi qui le mine et le tue ;
Ah ! c'eſt bien lui qui m'a privé du jour,
Puiſque c'eſt lui qui m'ôta votre vue.

Voilà tout ce que je peux répondre, moi malingre et affublé d'une fluxion ſur les yeux, au plus malin des rois, et au plus aimable des hommes, qui me fait ſans ceſſe des balafres, et qui crie qu'il eſt égratigné. Balafrez MM. de *Daun* et de *Fermer*, mais épargnez votre vieille et maigre victime.

Votre Majeſté dit qu'elle ne craint point notre argent. En vérité le peu que nous en avons n'eſt pas redoutable. Quant à nos épées vous leur avez donné une petite leçon; Dieu vous doint la paix, Sire, et que toutes les épées ſoient remiſes dans le fourreau! ce ſont les dignes vœux d'un philoſophe ſuiſſe. Tout le monde ſe reſſent de ces horreurs d'un bout de l'Europe à l'autre. Nous venons d'eſſuyer à Lyon une banqueroute de dix-huit cents mille francs, grâce à cette belle guerre. 1759.

Pour le parlement de Paris, ce tripot de tuteurs des rois diffère un peu du parlement d'Angleterre. Les ſottiſes dites à haute voix par tant de gens en robe, et avocats et procureurs, ont germé dans la tête de *Damiens*, bâtard de *Ravaillac;* les ſottiſes prononcées par les jéſuites ont coûté un bras au roi de Portugal; joignez à cela ce qui ſe paſſe de la Viſtule au Mein, et voilà le meilleur des mondes poſſibles tout trouvé.

Encore une fois, puiſſiez-vous terminer bientôt cette malheureuſe beſogne! vous êtes légiſlateur, guerrier, hiſtorien, poëte, muſicien, mais vous êtes auſſi philoſophe. Après avoir tracaſſé toute ſa vie dans l'héroïſme et dans les arts, qu'emporte-t-on dans le tombeau? un vain nom qui ne nous appartient plus; tout eſt affliction ou vanité, comme diſait l'autre *Salomon*, qui n'était pas celui du Nord. A Sans-ſouci, à Sans-ſouci, le plutôt que vous pourrez.

De *Prades* eſt donc un *Doëg*, un *Achitophel?* quoi! il vous a trahi quand vous l'accablez de biens! O meilleur des mondes poſſibles, où êtes-vous! Je ſuis manichéen comme *Martin*.

1759. Votre Majeſté me reproche dans ſes très-jolis vers de careſſer quelquefois l'*Infame;* eh, mon Dieu, non; je ne travaille qu'à l'extirper, et j'y réuſſis beaucoup parmi les honnêtes gens. J'aurai l'honneur de vous envoyer dans peu un petit morceau qui ne ſera pas indifférent.

Ah! croyez-moi, Sire, j'étais tout fait pour vous; je ſuis honteux d'être plus heureux que vous, car je vis avec des philoſophes, et vous n'avez autour de vous que d'excellens meurtriers en habits écourtés. A Sans-ſouci, Sire, à Sans-ſouci; mais qu'y fera votre diableſſe d'imagination? eſt-elle faite pour la retraite? oui, vous êtes fait pour tout.

LETTRE CXXX.

DU ROI.

A Reichſtenersdorf, le 2 de juillet.

Votre muſe ſe rit de moi
Quand pour la paix elle m'implore.
Je la déſire, je l'honore;
Mais je n'impoſe point la loi
Au Bien-aimé, votre grand roi,
A la Hongroiſe qu'il adore,
A la Ruſſienne que j'abhorre,
A ce tripot d'ambitieux
De qui les ſecrets merveilleux,
Que Tronchin ſait et que j'ignore,
Ne ſauraient réparer les cerveaux vicieux
Qu'en leur donnant de l'ellébore.

Vous à la paix tant animé,
Vous qu'on dit avoir l'honneur d'être 1759.
Le vice-chambellan du ſecond Bien-aimé,
A la paix, s'il ſe peut, diſpoſez votre maître.

C'eſt à lui qu'il faut s'adreſſer, ou à ſon d'*Amboiſe* en fontange (1). Mais ces gens ont la tête pleine de projets ambitieux; ils ſont un peu difficiles; ils veulent être les arbitres des ſouverains, et c'eſt ce que des gens qui penſent comme moi ne veulent nullement ſouffrir. J'aime la paix tout autant que vous la déſirez; mais je la veux bonne, ſolide et honorable. *Socrate* ou *Platon* auraient penſé comme moi ſur ce ſujet, s'ils s'étaient trouvés placés dans le maudit point que j'occupe en ce monde.

Croyez-vous qu'il y ait du plaiſir à mener cette chienne de vie, à voir et faire égorger des inconnus, à perdre journellement ſes connaiſſances et ſes amis, à voir ſans ceſſe ſa réputation expoſée aux caprices du haſard, à paſſer toute l'année dans les inquiétudes et les appréhenſions, à riſquer ſans fin ſa vie et ſa fortune?

Je connais certainement le prix de la tranquillité, les douceurs de la ſociété, les agrémens de la vie, et j'aime à être heureux autant que qui que ce ſoit. Quoique je déſire tous ces biens, je ne veux cependant pas les acheter par des baſſeſſes et des infamies. La philoſophie nous apprend à faire notre devoir, à ſervir fidèlement notre patrie au prix de notre ſang, de notre repos, à lui ſacrifier tout notre être. L'illuſtre

(1) La marquiſe de *Pompadour*.

1759. *Zadig* eſſuya bien des aventures qui n'étaient pas de ſon goût, *Candide* de même ; ils prirent cependant leur mal en patience. Quel plus bel exemple à ſuivre que celui de ces héros !

Croyez-moi, nos habits écourtés valent vos talons rouges, les peliſſes hongroiſes et les juſtaucorps verds des Roxelans. On eſt actuellement aux trouſſes de ces derniers qui, par leur balourdiſe, nous donnent beau jeu. Vous verrez que je me tirerai encore d'embarras cette année, et que je me délivrerai des verds et des blancs.

Il faut que le Saint-Eſprit ait inſpiré à rebours cette créature bénite par ſa ſainteté (2) ; il paraît avoir bien du plomb dans le derrière. Je ſortirai d'autant plus ſurement de tout ceci que j'ai dans mon camp une vraie héroïne, une pucelle plus brave que *Jeanne d'Arc*. Cette divine fille eſt née en pleine Veſtphalie, aux environs de Hildesheim. J'ai de plus un fanatique venu de je ne ſais où, qui jure ſon dieu et ſon grand diable que nous taillerons tout en pièces.

Voici donc comme je raiſonne. Le bon roi *Charles* chaſſa les Anglais des Gaules à l'aide d'une pucelle, il eſt donc clair que par les ſecours de la mienne nous vaincrons les trois *dames ;* car vous ſavez que dans le paradis les ſaints conſervent toujours un peu de tendre pour les pucelles. J'ajoute à ceci que *Mahomet* avait ſon pigeon, *Sertorius* ſa biche, votre enthouſiaſte des Cévènes ſa groſſe *Nicole*, et je conclus

(2) Le pape *Rezzonico* (*Clément XIII*) avait envoyé une épée bénite et un bonnet doublé d'agnus au maréchal *Daun*, qui avait eu la bêtiſe de ſe prêter à cette facétie digne du treizième ſiècle.

que ma pucelle et mon inſpiré me vaudront au moins tout autant. 1759.

Ne mettez point ſur le compte de la guerre des malheurs et des calamités qui n'y ont aucun rapport.

L'abominable entrepriſe de *Damiens*, le cruel aſſaſſinat intenté contre le roi de Portugal, ſont de ces attentats qui ſe commettent en paix comme en guerre ; ce ſont les ſuites de la fureur et de l'aveuglement d'un zèle abſurde. L'homme reſtera, malgré les écoles de philoſophie, la plus méchante bête de l'univers ; la ſuperſtition, l'intérêt, la vengeance, la trahiſon, l'ingratitude, produiront juſqu'à la fin des ſiècles des ſcènes ſanglantes et tragiques, parce que les paſſions, et très-rarement la raiſon, nous gouvernent. Il y aura toujours des guerres, des procès, des dévaſtations, des peſtes, des tremblemens de terre, des banqueroutes. C'eſt ſur ces matières que roulent toutes les annales de l'univers.

Je crois, puiſque cela eſt ainſi, qu'il faut que cela ſoit néceſſaire. Maître *Pangloſs* vous en dira la raiſon. Pour moi qui n'ai pas l'honneur d'être docteur, je vous confeſſe mon ignorance. Il me paraît cependant que ſi un être bienfeſant avait fait l'univers, il nous aurait rendus plus heureux que nous ne le ſommes. Il n'y a que l'égide de *Zénon* pour les calamités, et les couronnes du jardin d'*Epicure* pour la fortune.

Preſſez votre laitage, faites cuver votre vin et faucher vos prés ſans vous inquiéter ſi l'année ſera abondante ou ſtérile. Le gentilhomme du *Bien-aimé* m'a promis, tout vieux lion qu'il eſt, de donner un coup de patte à l'*Infame*. J'attends ſon livre. Je vous

1759. envoie en attendant un *Akakia* contre ſa ſainteté, qui, je m'en flatte, édifiera votre béatitude.

Je me recommande à la muſe du général des capucins, de l'architecte de l'égliſe de Ferney, du prieur des filles du Saint-Sacrement, et de la gloire mondaine du pape *Rezzonico*, de la pucelle *Jeanne*, &c.

En vérité je n'y tiens plus. J'aimerais autant parler du comte de *Sabines*, du chevalier de *Tuſculum*, et du marquis d'*Andès*. Les titres ne ſont que la décoration des ſots ; les grands hommes n'ont beſoin que de leur nom.

Adieu ; ſanté et proſpérité à l'auteur de la Henriade, au plus malin et au plus ſéduiſant des beaux eſprits qui ont été et qui ſeront dans le monde. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CXXXI.

DU ROI.

Du Ringſvormek, le 18 de juillet.

Vous êtes en vérité une ſingulière créature; quand il me prend envie de vous gronder, vous me dites deux mots, et le reproche expire au bout de ma plume.

Avec l'heureux talent de plaire,
Tant d'art, de grâces et d'eſprit,
Lorſque ſa malice m'aigrit,
Je pardonne tout à Voltaire,
Et ſens que de mon cœur contrit
Il a déſarmé la colère.

Voilà comme vous me traitez. Pour votre nièce, qu'elle me brûle ou me rôtiſſe, cela m'eſt aſſez indifférent. Ne penſez pas non plus que je ſois auſſi ſenſible que vous l'imaginez à ce que vos évêques en *ic* ou en *ac* diſent de moi. J'ai le ſort de tous les acteurs qui jouent en public ; ils ſont favoriſés des uns, et vilipendés des autres. Il faut ſe préparer à des ſatires, à des calomnies, et à une multitude de menſonges qu'on débite ſur notre compte ; mais cela ne trouble en rien ma tranquillité. Je vais mon chemin ; je ne fais rien contre la voix intérieure de ma conſcience ; et je me ſoucie très-peu de quelle façon mes actions ſe peignent dans la cervelle d'êtres quelquefois très-peu penſans à deux pieds, ſans plumes. 1759.

Puiſque vous êtes ſi bon pruſſien (ce dont je me félicite), je crois devoir vous faire part de ce qui ſe paſſe ici.

L'homme à toque et à épée papale s'eſt placé ſur les confins de la Saxe et de la Bohème. Je me ſuis mis vis-à-vis de lui dans une poſition avantageuſe en tout ſens. Nous en ſommes à préſent à ces coups d'échec qui préparent la partie. Vous qui jouez ſi bien ce jeu, vous ſavez que tout dépend de la manière dont on a entablé. Je ne ſaurais vous dire à quoi ceci mènera. Les Ruſſes ſont pendus au croc. *Dohna* n'a pas dit : *Sta*, *ſol*, comme *Joſué*, de défunte mémoire ; mais, *ſta*, *urſus* ; et l'ours s'eſt arrêté.

En voilà aſſez pour votre cours militaire. J'en viens à la fin de votre lettre.

Je fais bien que je vous ai idolâtré tant que je vous

1759. ai cru ni tracaſſier, ni méchant; mais vous m'avez joué des tours de tant d'eſpèces .... N'en parlons plus; je vous ai tout pardonné avec un cœur chrétien. Après tout, vous m'avez fait plus de plaiſir que de mal. Je m'amuſe davantage avec vos ouvrages, que je ne me reſſens de vos égratignures. Si vous n'aviez point de défauts, vous rabaiſſeriez trop l'eſpèce humaine, et l'univers aurait raiſon d'être jaloux et envieux de vos avantages.

A préſent on dit : *Voltaire eſt le plus beau génie de tous les ſiècles; mais du moins je ſuis plus doux, plus tranquille, plus ſociable que lui.* Et cela conſole le vulgaire de votre élévation.

Au moins je vous parle comme ferait votre confeſſeur. Ne vous en fâchez pas, et tâchez d'ajouter à tous vos avantages les nuances de perfection que je ſouhaite de tout mon cœur pouvoir admirer en vous.

On dit que vous mettez *Socrate* en tragédie; j'ai de la peine à le croire. Comment faire entrer des femmes dans la pièce? l'amour n'y peut être qu'un froid épiſode; le ſujet ne peut fournir qu'un bel acte cinquième; le phédon de *Platon* une belle ſcène; et voilà tout.

Je ſuis revenu de certains préjugés, et je vous avoue que je ne trouve pas du tout l'amour déplacé dans la tragédie, comme dans le Duc de Foix, dans Zaïre, dans Alzire; et quoi qu'on en diſe, je ne lis jamais Bérénice ſans répandre des larmes. Dites que je pleure mal à propos : penſez-en ce que vous voudrez; mais on ne me perſuadera jamais qu'une pièce qui me remue et qui me touche, ſoit mauvaiſe.

Voici une multitude d'affaires qui me ſurviennent. Vivez en paix ; et ſi vous n'avez d'autre inquiétude que celle de mon reſſentiment, vous pouvez avoir l'eſprit en repos ſur cet article. *Vale.* 1759.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Auguſte.

Vous n'êtes pas ce fils d'un inſenſé,
Huilé dans Reims, et par l'Anglais preſſé,
Que ſon Agnès ſi fidelle et ſi ſage
Aima toujours, ayant tant careſſé
Tantôt un moine et tantôt un beau page.
A Jeanne d'Arc vous n'avez point recours,
Son pucelage et ſon baudet profane
Et ſaint Denis ſont de faibles ſecours ;
Le vrai Denis, le héros de nos jours,
Je le connais, et je ſais quel eſt l'âne.
Pour la Pucelle, en vérité,
Il faut que vous alliez dans Vienne
Au tribunal de chaſteté :
Allez, que rien ne vous retienne ;
Et retournez à Sans-ſouci,
Quand dans vos courſes éternelles
Vous aurez vu chez l'ennemi
Et des héros et des pucelles.

Vos vers ſont charmans, et ſi votre Majeſté a battu ſes ennemis, ils ſont encore meilleurs ; mais pour votre

1759. *Akakia* papal, je le trouve très-adroit; il eſt fait de façon que les trois quarts des proteſtans le croiront véritable : il y a là de quoi faire rire les gens qui ont le nez fin, et de quoi animer les ſots de bonne foi de la confeſſion *in*, *met*, *uber*. J'attends quelques pièces édifiantes qu'un ſage de mes amis doit m'envoyer d'Orient. Je les ferai parvenir à votre Majeſté; mais j'ai peur qu'elle ne ſoit pas de loiſir cette fin de campagne, et qu'elle ſoit ſi occupée à donner ſur les oreilles aux Abares, Bulgares, Roxelans, Scythes et Maſſagètes, qu'elle n'ait pas de temps à donner à la philoſophie et à la deſtruction de l'*Infame*. Je prendrai la liberté de recommander en mourant cette *Infame* à ſa Majeſté par mon teſtament. Elle eſt plus ſon ennemie qu'elle ne croit; ſa pucelle et ſon fanatique ſont quelque choſe, mais cette pucelle et ce fanatique ne réformeront pas l'Occident, et *Frédéric* était fait pour l'éclairer. J'aurai l'honneur de lui en parler plus au long.

LETTRE CXXXIII.

DU ROI.

Le 22 de ſeptembre.

La ducheſſe de *Saxe-Gotha* m'envoie votre lettre, &c. Comme je viens d'être étrangement balotté par la fortune, les correſpondances ont toutes été interrompues. Je n'ai point reçu votre paquet du 29; c'eſt

même avec bien de la peine que je fais paſſer cette lettre, ſi elle eſt aſſez heureuſe de paſſer. 1759.

Ma poſition n'eſt pas ſi déſeſpérée que mes ennemis le débitent. Je finirai encore bien ma campagne ; je n'ai pas le courage abattu ; mais je vois qu'il s'agit de paix. Tout ce que je peux vous dire de poſitif ſur cet article, c'eſt que j'ai de l'honneur pour dix ; et que, quelque malheur qui m'arrive, je me ſens incapable de faire une action qui bleſſe le moins du monde ce point ſi ſenſible et ſi délicat pour un homme qui penſe en preux chevalier, ſi peu conſidéré de ces infames politiques qui penſent comme des marchands.

Je ne ſais rien de ce que vous avez voulu me faire ſavoir ; mais, pour faire la paix, voilà deux conditions dont je ne me départirai jamais : 1°. De la faire conjointement avec mes fidèles alliés ; 2°. De la faire honorable et glorieuſe. Voyez-vous ! il ne me reſte que l'honneur ; je le conſerverai au prix de mon ſang.

Si on veut la paix, qu'on ne me propoſe rien qui répugne à la délicateſſe de mes ſentimens. Je ſuis dans les convulſions des opérations militaires ; je ſuis comme les joueurs qui ſont dans le malheur, et qui s'opiniâtrent contre la fortune. Je l'ai forcée de revenir à moi plus d'une fois, comme une maîtreſſe volage. J'ai affaire à de ſi ſottes gens qu'il faut néceſſairement qu'à la fin j'aye l'avantage ſur eux ; mais qu'il arrive tout ce qui plaira à ſa ſacrée majeſté le Haſard, je ne m'en embarraſſe pas. J'ai juſqu'ici la conſcience nette des malheurs qui me ſont arrivés. La bataille de Minden, celle de Cadix, et la perte du Canada

1759. font des argumens capables de rendre la raiſon aux Français auxquels l'ellébore autrichien l'avait brouillée. Je ne demande pas mieux que la paix, mais je la veux non flétriſſante. Après avoir combattu avec ſuccès contre toute l'Europe, il ſerait bien honteux de perdre par un trait de plume ce que j'ai maintenu par l'épée.

Voilà ma façon de penſer; vous ne me trouverez pas à l'eau-roſe; mais *Henri IV*, mais *Louis XIV*, mes ennemis même que je peux citer, ne l'ont pas été plus que moi. Si j'étais né particulier, je céderais tout pour l'amour de la paix; mais il faut prendre l'eſprit de ſon état. Voilà tout ce que je peux vous dire juſqu'à préſent. Dans trois ou quatre ſemaines la correſpondance ſera plus libre, &c.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXXXIV.

DU ROI.

Du camp près de Wilsdruff, le 17 de novembre.

GRAND merci de la tragédie de Socrate. Elle devrait confondre le fanatiſme abſurde, vice dominant à préſent en France, et qui, ne pouvant exercer ſa fureur ambitieuſe ſur des ſujets de politique, s'acharne ſur les livres et ſur les apôtres du bon ſens.

Les frocards, les mitrés, les chapeaux d'écarlate,
Liſent en frémiſſant le drame de Socrate; 1759.
L'atrabilaire amas de docteurs, de cagots,
De la raiſon humaine implacables bourreaux,
En pâliſſant de rage, en bouffiſſant leur rate,
D'abſurdes zélateurs vont ſoulever les flots.
Si des Athéniens vous empruntez le dos
Pour porter à ceux-ci quelques bons coups de patte,
Les contre-coups ſont tous ſentis par vos bigots.

Déjà leur cabale eſt accrue
Du concours impoſant des Mélites nouveaux,
Pédanteſques tyrans, la honte des barreaux.
On s'empreſſe, on opine, et la troupe incongrue,
En vous épargnant la ciguë,
Pour mieux honorer vos travaux,
Elève des bûchers, entaſſe des fagots.

Le braſier étincelle, et déjà part la flamme
Qu'allume la main de l'Infame
Pour conſumer ce bel eſprit,
Ce brillant précepteur d'un peuple qu'il éclaire;
Mais au lieu de griller Voltaire,
Ils ne pourront rôtir que ſon malin écrit.

Je vous en fais mes condoléances. Cependant, tout peſé, tout bien examiné, il vaut mieux le livre que l'homme. Vous devez bien croire que je ne me joindrai pas à ces gens-là; et ſi vous vous plaignez que je vous mords, c'eſt à mon inſçu, ou du moins ſans intention. Penſez, je vous prie, que je ſuis environné d'ennemis, preſſé de toutes parts; l'un

—— me pique, l'autre m'éclabouſſe ; ici l'on m'inſulte ;
1759. enfin la patience ſuccombe. L'inſtinct d'un ſentiment trop vif l'emporte ſur la voix de la raiſon ; la colère irritée s'enflamme, et je ſuis dans quelques momens,

Comme un ſanglier écumant
Qui réſiſte et qui ſe défend
Contre les durs aſſauts d'une meute aguerrie.
On le pourſuit avec furie ;
Il attaque, il bleſſe, il pourfend,
Et donne à propos de ſa dent
Des coups à la race ennemie
Qui le ſuit de loin en jappant.
Trop irrité, dans ſa colère
Il brave le fer inhumain,
Et brouillant les objets qu'il trouve en ſon chemin,
Un innocent agneau lui paraît un cerbère.
L'homme, ainſi que cet animal,
S'il ſouffre, irrité par le mal,
Livre à l'inſtinct des ſens ſa faible intelligence.
Sous le deſpotiſme fatal
De la ſanguinaire vengeance,
Souvent ſon aveugle fureur
Confond le crime et l'innocence.
Le ſage qui voit ſon erreur
Le plaint, la déplore. et ſoupire ;
Détournant ſes pas ſans rien dire,
Il fuit d'un malheureux l'eſprit rempli d'aigreur.

Laiſſez-moi donc ronger mon frein tant que durera cette pénible campagne, et attendez qu'un ciel ſerein

ait

ait ſuccédé à tant d'obſcurs nuages. Votre imagination brillante me promène à Vienne ; vous m'introduiſez au conſeil de chaſteté ; mais ſachez que l'expérience m'apprend ce que c'eſt de ſe frotter à de mechantes femmes. 1759.

Hélas, penſez-vous qu'à mon âge,
Le corps en rut, l'eſprit volage,
L'on cherche, d'amour agité,
De Vénus le doux badinage,
Les plaiſirs et la volupté ?
Ce temps heureux, c'eſt bien dommage,
Loin de moi s'eſt précipité ;
Et les eaux du fleuve Léthé
En ont même effacé l'image.
La tendre fleur du pucelage,
Ni l'empire de la beauté,
Sur un vieillard courbé, voûté,
Ne gagnent qu'un faible avantage.
Le conſeil de la chaſteté
Devient par force mon partage ;
Continence eſt néceſſité ;
A cinquante ans on eſt trop ſage.

Je n'ai point eu cette campagne-ci de viſion béatifique dans le goût de celle de *Moïſe*. Les barbares Coſaques et Tartares, gens infames à conſidérer en tout ſens, ont brûlé et ravagé des contrées, et commis des inhumanités atroces. Voilà tout ce que j'ai vu d'eux. Ces triſtes ſpectacles ne me mettent pas de bonne humeur.

1759.

La Fortune inconſtante et fière
Ne traite pas ſes courtiſans
Toujours d'une égale manière.
Ces fous nommés héros, et qui courent les champs,
Couverts de ſang et de pouſſière,
Voltaire, n'ont pas tous les ans
La faveur de voir le derrière
De leurs ennemis inſolens.
Pour les humilier, la quinteuſe déeſſe
Quelquefois les oblige eux-même à le montrer:
Oui, nous l'avons tourné dans un jour de détreſſe;
Les Ruſſes ont pu s'y mirer.
Cette glace pour eux n'a point été traîtreſſe;
On les a vus, pleins d'allégreſſe,
S'y pavaner et s'admirer.
Voilà le fort de ma vieilleſſe!
Cependant cet homme béni
Par l'Antechriſt ſiégeant à Rome,
Ce Fabius, ce plaiſant homme
Qui ſur ſa tête réunit
De la vanité la plus folle
Le brillant et frêle ſymbole,
Commence à décamper de nuit.
Je n'oſe dire qu'il s'enfuit;
Juſqu'ici ſa pudeur nous cache
Cette attitude qui le fâche.
Mais comptez ſur moi: nous verrons
Dans peu ces cus dodus et ronds,
Sans façon, ſans tant de grimaces,
Sans honte nous montrer leurs faces.
Mais certain duc s'illuſtrant à jamais
Sauvera l'empire français,

Sans capitaine, ſans finance,
Sans Amérique, ſans prudence, 1759.
Juſqu'en ſes fondemens ſapé par les Anglais.
Couvrant tous ces ſujets d'un voile de décence,
Et lâchant quelques mots remplis de complaiſance,
Des cieux ſur notre ſphère il conduira la paix;
Moi, quittant le harnois et le caſque et l'épée
De trop de ſang humain trempée,
Je partirai ſoudain d'ici;
J'irai, conſolant ma vieilleſſe
Par l'étude de la ſageſſe,
M'enſevelir à Sans-ſouci.

Ce lieu me vaut les Délices. Par illuſion je croirai vivre hors du grand monde, et quelquefois j'y ſerai ſolitaire.

Jouiſſez de votre hermitage; ne troublez pas les cendres de ceux qui repoſent au tombeau; que la mort au moins mette fin à vos injuſtes haines. Penſez que les rois, après s'être long-temps battus, font enfin la paix. Ne pourrez-vous jamais la faire? Je crois que vous feriez capable, comme *Orphée*, de deſcendre aux enfers, non pas pour fléchir *Pluton*, non pas pour ramener la belle *Emilie*, mais pour pourſuivre dans ce ſéjour de douleur un ennemi que votre rancune n'a que trop perſécuté dans ce monde (1). Sacrifiez-moi votre vengeance, ou plutôt immolez-la à votre propre réputation; que le plus grand génie de la France ſoit auſſi l'homme le plus généreux de ſa nation. La vertu, votre devoir vous parlent par

(1) *Maupertuis*, qui venait de mourir à Baſle.

1759. ma bouche ; n'y ſoyez pas inſenſible, et faites une action digne des belles maximes que vous débitez avec tant d'élégance et de force dans vos ouvrages.

Nous touchons à la fin de notre campagne ; elle ſera bonne ; et je vous écrirai dans une huitaine de jours de Dreſde, avec plus de tranquillité et de ſuite qu'à préſent.

Adieu ; négociez, travaillez, jouiſſez, écrivez en paix ; et que le dieu des philoſophes, en vous inſpirant des ſentimens plus doux, vous conſerve comme le plus bel organe de la raiſon et de la vérité.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXXXV.

DU ROI.

A Fridberg, le 24 de février.

1760. De combien de lauriers vous êtes-vous couvert,
Au théâtre, au lycée, au temple de l'hiſtoire ?
Amant des filles de Mémoire,
Leurs immenſes tréſors vous ſont toujours ouverts.
Vous y puiſez la double gloire
D'exceller par la proſe ainſi que par les vers ;
Malgré tous ces écrits dont vous êtes le père,
Un laurier manque encor ſur le front de Voltaire.

Après tant d'ouvrages parfaits,
Avec l'Europe je croirais, 1760.
Si par une habile manœuvre
Ses foins nous ramènent la paix,
Que ce fera fon vrai chef-d'œuvre.

Voilà ce que je penſe avec toute l'Europe. *Virgile* a fait d'auſſi beaux vers que vous, mais il n'a jamais fait de paix. Ce fera un avantage que vous gagnerez ſur tous vos confrères du Parnaſſe, ſi vous y réuſſiſſez.

Je ne ſais qui m'a trahi et qui s'eſt aviſé de donner au public des rapſodies qui étaient bonnes pour m'amuſer, et qui n'ont jamais été faites à intention d'être publiées. Après tout, je ſuis ſi accoutumé à des trahiſons, à des mauvaiſes manœuvres, à des perfidies, que je ſerais bien heureux que tout le mal qu'on m'a fait, et que d'autres projettent encore de me faire, ſe bornât à l'édition furtive de ces vers. Vous ſavez mieux que je ne le peux dire que ceux qui écrivent pour le public doivent reſpecter ſes goûts et même ſes préjugés. Voilà ce qui a donné des nuances différentes aux auteurs, ſelon les ſiècles dans leſquels ils ont écrit; et pourquoi les hommes mêmes les plus ſupérieurs à leur temps, n'ont pas laiſſé de s'impoſer le joug de la mode. Pour moi qui ai voulu être poëte incognito, on me traduit malgré moi devant le public; et je jouerai un ſot rôle. Qu'importe? je le leur rendrai bien.

Vous me parlez de détails d'une affaire qui ne ſont jamais venus juſqu'à moi. Je ſais que l'on vous a fait rendre à Francfort mes vers et des babioles; mais je n'ai ni ſu, ni voulu qu'on touchât à vos

—— effets et à votre argent. Cela étant, vous pouvez le
1760. redemander de droit : ce que j'approuverai fort ; et *Schmit* n'aura ſur ce ſujet aucune protection à attendre de moi.

Je ne ſais quel eſt ce *Brédo* dont vous me parlez. Il vous a dit vrai. Le fer et la mort ont fait un ravage affreux parmi nous ; et ce qu'il y a de triſte, c'eſt que nous ne ſommes pas encore à la fin de la tragédie. Vous pouvez juger facilement de l'effet que d'auſſi cruelles ſecouſſes font ſur moi : je m'enveloppe dans mon ſtoïciſme le plus que je peux. La chair et le ſang ſe révoltent ſouvent contre cet empire tyrannique de la raiſon ; mais il faut y céder. Si vous me voyiez, à peine me reconnaîtriez-vous : je ſuis vieux, caſſé, griſon, ridé ; je perds les dents et la gaieté. Si cela dure, il ne reſtera de moi-même que la manie de faire des vers, et un attachement inviolable à mes devoirs et au peu d'hommes vertueux que je connais. Ma carrière eſt difficile, ſemée de ronces et d'épines. J'ai éprouvé de toutes les ſortes de chagrins qui peuvent affliger l'humanité, et je me ſuis ſouvent répété ces beaux vers :

Heureux qui retiré dans le temple des ſages, &c.

Il paraît ici quantité d'ouvrages que l'on vous donne : *le Salomon* que vous avez eu la méchanceté de faire brûler par le parlement, une comédie, *La femme qui a raiſon*, enfin une *Oraiſon funèbre de frère Berthier*. Je n'ai à ripoſter à toutes ces pièces que par celles que je vous envoie, qui certainement ne les valent pas ; mais je fais la guerre de toutes les façons à mes ennemis ; plus ils me perſécuteront, et plus

je leur taillerai de la beſogne. Et ſi je péris, ce ſera ſous un tas de leurs libelles, parmi des armes briſées ſur un champ de bataille; et je vous réponds que j'irai en bonne compagnie dans ce pays où votre nom n'eſt pas connu, et où les *Boyer* et les *Turenne* ſont égaux. 1760.

Je ſerais bien aiſe de vous recevoir : je vous ſouhaite mille bonheurs : mais où ? quand ? et comment ? Voilà des problèmes que d'*Alembert* ni le grand *Newton* ne ſauraient réſoudre.

Adieu ; vivez heureux et en paix, et n'oubliez pas ceux que le diable, ou je ne ſais quel être malfeſant, lutine.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Au château de Tourney, par Genève, 21 avril.

SIRE,

UN petit moine de Saint-Juſt diſait à *Charles-Quint : Sacrée Majeſté, n'êtes-vous pas laſſe d'avoir troublé le monde ? faut-il encore déſoler un pauvre moine dans ſa cellule ?* Je ſuis le moine, mais vous n'avez pas renoncé aux grandeurs et aux misères humaines comme *Charles-Quint*. Quelle cruauté avez-vous de me dire que je calomnie *Maupertuis*, quand je vous dis que le bruit a couru qu'après ſa mort on avait trouvé les œuvres du philoſophe de Sans-ſouci dans ſa caſſette ?

1760. Si en effet on les y avait trouvées, cela ne prouverait-il pas au contraire qu'il les avait gardées fidèlement; qu'il ne les avait communiquées à perſonne, et qu'un libraire en aurait abuſe; ce qui aurait diſculpé des perſonnes qu'on a peut-être injuſtement accuſées. Suis-je d'ailleurs obligé de ſavoir que *Maupertuis* vous les avait renvoyées? Quel intérêt ai-je à parler mal de lui? que m'importe ſa perſonne et ſa mémoire? en quoi ai-je pu lui faire tort en diſant à votre Majeſté qu'il avait gardé fidèlement votre dépôt juſqu'à ſa mort? Je ne ſonge moi-même qu'à mourir, et mon heure approche, mais ne la troublez pas par des reproches injuſtes, et par des duretés qui ſont d'autant plus ſenſibles que c'eſt de vous qu'elles viennent.

Vous m'avez fait aſſez de mal, vous m'avez brouillé pour jamais avec le roi de France; vous m'avez fait perdre mes emplois et mes penſions; vous m'avez maltraité à Francfort, moi et une femme innocente, une femme conſidérée, qui a été traînée dans la boue et miſe en priſon; et enſuite, en m'honorant de vos lettres, vous corrompez la douceur de cette conſolation par des reproches amers. Eſt-il poſſible que ce ſoit vous qui me traitiez ainſi; quand je ne ſuis occupé depuis trois ans qu'à tâcher, quoique inutilement, de vous ſervir ſans aucune autre vue que celle de ſuivre ma façon de penſer!

Le plus grand mal qu'aient fait vos œuvres c'eſt qu'elles ont fait dire aux ennemis de la philoſophie répandus dans toute l'Europe: Les philoſophes ne peuvent vivre en paix, et ne peuvent vivre enſemble. Voici un roi qui ne croit pas en JESUS-CHRIST, il appelle à ſa cour un homme qui n'y croit point,

et il le maltraite ; il n'y a nulle humanité dans les prétendus philoſophes, et DIEU les punit les uns par les autres. 1760.

Voilà ce que l'on dit, voilà ce qu'on imprime de tous côtés ; et pendant que les fanatiques ſont unis, les philoſophes ſont diſperſés et malheureux. Et tandis qu'à la cour de Verſailles et ailleurs, on m'accuſe de vous avoir encouragé à écrire contre la religion chrétienne, c'eſt vous qui me faites des reproches, et qui ajoutez ce triomphe aux inſultes des fanatiques! Cela me fait prendre le monde en horreur avec juſtice; j'en ſuis heureuſement éloigné dans mes domaines ſolitaires. Je bénirai le jour où je ceſſerai en mourant d'avoir à ſouffrir, et ſur-tout de ſouffrir par vous, mais ce ſera en vous ſouhaitant un bonheur dont votre poſition n'eſt peut-être pas ſuſceptible, et que la philoſophie ſeule pourrait vous procurer dans les orages de votre vie, ſi la fortune vous permet de vous borner à cultiver long-temps ce fonds de ſageſſe que vous avez en vous ; fonds admirable, mais altéré par les paſſions inſéparables d'une grande imagination, un peu par l'humeur, et par des ſituations épineuſes qui verſent du fiel dans votre ame ; enfin par le malheureux plaiſir que vous vous êtes toujours fait de vouloir humilier les autres hommes, de leur dire, de leur écrire des choſes piquantes ; plaiſir indigne de vous, d'autant plus que vous êtes plus élevé au-deſſus d'eux par votre rang et par vos talens uniques. Vous ſentez ſans doute ces vérités.

Pardonnez à ces vérités que vous dit un vieillard qui a peu de temps à vivre. Et il vous les dit avec d'autant plus de confiance que, convaincu lui-même

1760. de ſes misères et de ſes faibleſſes infiniment plus grandes que les vôtres, mais moins dangereuſes par ſon obſcurité, il ne peut être ſoupçonné par vous de ſe croire exempt de torts, pour ſe mettre en droit de ſe plaindre de quelques-uns des vôtres. Il gémit des fautes que vous pouvez avoir faites autant que des ſiennes, et il ne veut plus ſonger qu'à réparer avant ſa mort les écarts funeſtes d'une imagination trompeuſe, en feſant des vœux ſincères pour qu'un auſſi grand homme que vous ſoit auſſi heureux et auſſi grand en tout qu'il doit l'être.

LETTRE CXXXVII.

DU ROI.

Au camp de Porcelaine, à Meiſſen, le premier mai.

De l'art de Céſar et du vôtre
J'étais trop amoureux dans ma jeune ſaiſon;
Mais je vois au flambeau qu'allume ma raiſon
Que j'ai mal réuſſi dans l'un comme dans l'autre.
Depuis ce vrai héros qui force à l'admirer,
Parmi ceux que l'hiſtoire eut ſoin de conſacrer,
Il n'en eſt preſque aucun, exceptez-en Turenne,
Condé, Guſtave-Adolphe, Eugène,
Que l'on oſe lui comparer.
Sur le Parnaſſe, après Virgile,
Je vois paſſer dix-ſept cents ans
Où le génie humain ſtérile
S'efforce vainement d'atteindre à ſes talens.

Et ſi le Taſſe a ſu nous plaire
Par certains détails de ſes chants, 1760.
Sa fable mal ourdie altère
La beauté de ſes traits brillans.
Le ſeul fils d'Apollon, le ſeul digne adverſaire
Qu'au cygne de Mantoue on ait droit d'oppoſer,
Vous l'avez deviné, je me le perſuade :
C'eſt l'auteur que la Henriade
Mérita d'immortaliſer.
Pour moi je me renferme en mes juſtes limites ;
Et loin de me flatter d'atteindre en mon chemin
Les talens du poëte, et du héros romain,
Je borne mes faibles mérites
Au devoir d'être juſte, au plaiſir d'être humain.

Vous me demandez des vers ; c'eſt comme ſi l'Océan demandait de l'eau à un ruiſſeau. Voici donc une *ode aux Germains*, une *épître à d'Alembert*, une autre épître ſur le commencement de cette campagne, et un conte. Tout cela a été bon pour m'amuſer ; mais je ne ceſſe de le répéter, cela n'eſt bon que pour cela. Il faut faire des vers comme vous, *Racine* ou *Boileau*, pour qu'ils aillent à la poſtérité ; et ce qui n'eſt pas digne d'elle, ne doit point être public.

Vous badinez au ſujet de la paix ; s'il s'agit de badiner, vous ſaurez que depuis que j'ai lu l'*Arioſte*, j'ai pris monſeigneur de Maïence en averſion ; et depuis l'aventure de Lisbonne, l'Egliſe ne ſaurait trop payer les horreurs qu'elle protége ni le ſcandale qu'elle donne. Quoi que penſe M. de *Choiſeul*, il faudra pourtant qu'avec le temps il prête l'oreille, et très-fort même, à ce que j'ai imaginé. Je ne

1760. m'explique pas, mais on verra en moins de deux mois.... toute la scène se changer en Europe; et vous-même vous conviendrez que je n'étais pas au bout de mes ressources, et que j'ai eu raison de refuser à votre duc mon parc de Clèves.

Or sus, monsieur le comte de *Tourney*, vous savez que dans le paradis les premiers sujets de nos premiers pères furent des bêtes; vous connaissez l'attachement que tant de personnes ont pour les animaux, chiens, singes, chats ou perroquets, et j'espère que vous conviendrez encore que si toutes les sacrées et clémentes majestés qui gouvernent, devaient renoncer au nombre de leurs très-humbles sujets qui n'ont pas le sens commun, leur cour s'éclaircirait la première, et leurs esclaves disparaîtraient. A quoi les réduiriez-vous? avec quoi feraient-ils la guerre? qui cultiverait les champs? qui travaillerait? &c. &c. Le paradis d'Eden n'est donc, selon moi, qu'une allégorie qui ne signifie autre chose, que pour deux hommes d'esprit dans une société, il s'en trouve mille que frère *Lourdis* a fabriqués.

Pour votre duc, monsieur le Comte, vous le louez mal, à mon sens, en m'assurant qu'il fait des vers comme moi. Je ne suis pas assez dépourvu de goût pour ne pas sentir que les miens ne valent pas grand'chose. Vous le loueriez mieux si vous pouviez me persuader (ce qui est difficile) que ledit duc ne soit endiablé des Autrichiens; et je soutiens en outre que ni *Socrate* ni le juste *Aristide* n'auraient jamais consenti qu'on démembrât, le moins du monde, la republique grecque; en quoi j'imite leur façon de penser.

C'eſt à préſent que je dois déployer toutes les voiles de la politique et de l'art militaire. Ces filous qui me font la guerre, m'ont donné des exemples que j'imiterai au pied de la lettre. Il n'y aura point de congrès à Bréda, et je ne poſerai les armes qu'après avoir fait encore trois campagnes. Ces poliſſons verront qu'ils ont abuſé de mes bonnes diſpoſitions, et nous ne ſignerons la paix que le roi d'Angleterre à Paris, et moi à Vienne. 1760.

Mandez cette nouvelle à votre petit duc ; il en pourra faire une gentille épigramme. Et vous, monſieur le Comte, vous payerez des vingtièmes juſqu'à extinction de vos finances.

On m'a mis en colère ; j'ai raſſemblé toutes mes forces ; et tous ces drôles qui feſaient les impertinens, apprendront à qui ils ſe ſont joués.

Le comte de *Saint-Germain* eſt un conte pour rire (1). Pour votre duc, il ne ſera pas long-temps miniſtre ; ſongez qu'il a duré deux printemps. Cela eſt exorbitant en France, et preſque ſans exemple. Sous ce règne-ci les miniſtres n'ont pas pouſſé des racines dans leurs places.

Je vous ai envoyé mon *Charles XII :* je n'en ai fait tirer que douze exemplaires que j'ai donnés à mes amis. Il ne m'en eſt reſté aucun. C'eſt encore de ce genre d'ouvrages qui ſont bons dans de petites ſociétés, mais qui ne ſont pas faits pour le public. Je ſuis un *dilettante* en tout genre ; je puis dire mon ſentiment ſur les grands maîtres ; je peux vous juger, et

(1) C'était un aventurier qui ſe donnait pour immortel ; il avait aſſiſté JESUS-CHRIST au calvaire, et s'était trouvé au concile de Trente ; il vivait moitié aux dépens des dupes qui le croyaient un adepte, moitié aux dépens des miniſtres qui l'employaient comme eſpion.

—— avoir mon opinion du mérite de *Virgile;* mais je ne
1760. ſuis pas fait pour le dire en public, parce que je n'ai pas atteint à la perfection de l'art. Que je me trompe ou non, ma ſociété indulgente relèvera mes bévues et me pardonnera; il n'en eſt pas de même du public; il faut être plus circonſpect en écrivant pour lui que pour ſes amis. Mes ouvrages ſont comme ces propos de table où l'on penſe tout haut, où l'on parle ſans ſe gêner, et où l'on ne ſe formaliſe point d'être contredit.

Lorſque j'ai quelques momens de reſte, la démangeaiſon d'écrire me prend; je ne me refuſe pas ce léger plaiſir; cela m'amuſe, me diſſipe, et me rend enſuite plus diſpoſé au travail dont je ſuis chargé.

Pour vous parler à préſent raiſon, vous devez croire que je n'étais point auſſi preſſé de la paix qu'on ſe l'eſt imaginé en France, et qu'on ne devait point me parler d'un ton d'arbitre. On s'en mordra les doigts à coup sûr; et pour moi (ou pour mieux dire pour les intérêts de l'Etat que je gouverne) il n'y perdra rien.

Adieu; vivez en paix, que mes vers vous cauſent un profond ſommeil, et vous donnent des rêves agréables. Si au moins vous vouliez m'en marquer les fautes groſſières, encore ſerait-ce quelque choſe. Les corrections ne me coûtent rien à préſent.

Je vous recommande, monſieur le Comte, à la protection de la très-ſainte immaculée Vierge, et à celle de monſieur ſon fils l. p.

FÉDÉRIC.

N. B. Tous ceux qui étudient le protocole du cérémonial pourront prendre copie de la fin de cette

lettre, et en augmenter le ſtyle de la chancellerie par ce tour nouveau. Si vous voulez le communiquer au ſaint père, peut-être lui ferez-vous plaiſir; et la chancellerie des brefs pourra s'en ſervir. 1760.

LETTRE CXXXVIII.

DU ROI.

A Meiſſen, le 12 de mai.

Je ſais très-bien que j'ai des défauts, et même de grands défauts. Je vous aſſure que je ne me traite pas doucement, et que je ne me pardonne rien, quand je me parle à moi-même. Mais j'avoue que ce travail ſerait moins infructueux ſi j'étais dans une ſituation où mon ame n'eût pas à ſouffrir des ſecouſſes auſſi impétueuſes et des agitations auſſi violentes que celles auxquelles elle a été expoſée depuis un temps, et auxquelles probablement elle ſera encore en butte.

La paix s'eſt envolée avec les papillons; il n'en eſt plus queſtion du tout. On fait de toutes parts de nouveaux efforts, et l'on veut ſe battre juſque *in ſecula ſeculorum*.

Je n'entre point dans la recherche du paſſé. Vous avez eu ſans doute les plus grands torts envers moi. Votre conduite n'eût été tolérée par aucun philoſophe. Je vous ai tout pardonné; et même je veux tout oublier. Mais ſi vous n'aviez pas eu affaire à un

1760. fou amoureux de votre beau génie, vous ne vous en feriez pas tiré auſſi bien chez tout autre. Tenez-le-vous donc pour dit, et que je n'entende plus parler de cette nièce qui m'ennuie, et qui n'a pas autant de mérite que ſon oncle pour couvrir ſes défauts. On parle de la ſervante de *Molière*, mais perſonne ne parlera de la nièce de *Voltaire*. Pour mes vers et mes rapſodies, je n'y penſe pas : j'ai bien ici d'autres affaires ; et j'ai fait divorce avec les Muſes juſqu'à des temps plus tranquilles.

Au mois de juin la campagne commencera. Il n'y aura pas là de quoi rire ; plutôt de quoi pleurer. Souvenez-vous que *Phihihu* (*) eſt en plein voyage. Si un certain petit duc poſſédé d'une centaine de légions de démons autrichiens ne ſe fait promptement exorciſer, qu'il craigne le voyageur qui pourrait écrire d'étranges choſes à ſon ſublime empereur.

Je ferai la guerre de toute façon à mes ennemis. Ils ne peuvent pas me faire mettre à la baſtille. Après toute la mauvaiſe volonté qu'ils me témoignent, c'eſt une bien faible vengeance que celle de les perſiffler.

On dit qu'on fait de nouvelles cabrioles ſur le tombeau de l'abbé *Pâris*. On dit qu'on brûle à Paris tous les bons livres ; qu'on y eſt plus fou que jamais, non pas d'une joie aimable, mais d'une folie ſombre et taciturne. Votre nation eſt de toutes celles de l'Europe la plus inconſéquente ; elle a beaucoup d'eſprit, mais point de ſuite dans les idées. Voilà comme elle paraît dans toute ſon hiſtoire.

(1) C'eſt le titre d'un ouvrage du *R. de P.*

Il faut que ce ſoit un caractère indélébile qui lui eſt empreint. Il n'y a d'exceptions dans cette longue ſuite de règnes que quelques années de *Louis XIV*. Le règne de *Henri IV* ne fut pas aſſez tranquille ni aſſez long pour qu'on en puiſſe faire mention. Durant l'adminiſtration de *Richelieu*, on remarque de la liaiſon dans les projets, et du nerf dans l'exécution; mais en vérité ce ſont de bien courtes époques de ſageſſe pour une auſſi longue hiſtoire de folies. 1760.

La France a pu produire des *Deſcartes*, des *Mallebranches*, mais ni des *Leibnitz*, ni des *Lockes*, ni des *Newtons*. En revanche, pour le goût vous ſurpaſſez toutes les autres nations, et je me rangerai ſous vos étendards quant à ce qui regarde la fineſſe du diſcernement, et le choix judicieux et ſcrupuleux des véritables beautés de celles qui n'en ont que l'apparence. C'eſt une grande avance pour les belles-lettres, mais ce n'eſt pas tout.

J'ai lu beaucoup de livres nouveaux qui paraiſſent, en regrettant le temps que je leur ai donné. Je n'ai trouvé de bon qu'un nouvel ouvrage de d'*Alembert*, ſur-tout ſes Elémens de philoſophie et ſon Diſcours encyclopédique. Les autres livres qui me ſont tombés entre les mains ne ſont pas dignes d'être brûlés.

Adieu; vivez en paix dans votre retraite, et ne parlez pas de mourir. Vous n'avez que ſoixante-deux ans, et votre ame eſt encore pleine de ce feu qui anime les corps et les ſoutient. Vous m'enterrerez, moi et la moitié de la génération préſente. Vous aurez le plaiſir de faire un couplet malin ſur mon tombeau, et je ne m'en fâcherai pas: je vous en donne l'abſolution

1760. d'avance. Vous ne ferez pas mal de préparer les matières dès à préſent ; peut-être les pourrez-vous mettre en œuvre plus tôt que vous ne le croyez. Pour moi je m'en irai là-bas raconter à *Virgile* qu'il y a un français qui l'a ſurpaſſé dans ſon art. J'en dirai autant aux *Sophocles* et aux *Euripides :* je parlerai à *Thucydide* de votre hiſtoire, à *Quinte-Curce* de votre Charles XII ; et je me ferai peut être lapider par tous ces morts jaloux de ce qu'un ſeul homme a réuni en lui leurs mérites différens. Mais *Maupertuis* pour les conſoler fera lire dans un coin l'Akakia à *Zoïle*.

Il faut mettre un *remora* dans les lettres que l'on écrit à des indiſcrets : c'eſt le ſeul moyen de les empêcher de les lire aux coins des rues et en plein marché.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXXXIX.

DU ROI.

A Radeberg, le 21 juin.

Je reçois deux de vos lettres à la fois, l'une du 26 de mai, l'autre du 3 de juin. Vous me remerciez de ce que je vous rajeunis : j'ai donc été dans l'erreur de bonne foi. L'année 1718 a paru votre Oedipe; vous aviez alors 19 ans, donc....

Nous allions livrer bataille hier ; l'ennemi, qui était ici, s'eſt retiré ſur Radeberg, et mon coup ſe

trouve manqué. Voilà des nouvelles que vous pouvez débiter par toute la Suifferie, ſi vous le voulez. 1760.

Vous me parlez toujours de la paix : j'ai fait tout ce que j'ai pu pour la ménager entre la France et l'Angleterre à mon incluſion. Les Français ont voulu me jouer, et je les plante là : cela eſt tout ſimple. Je ne ferai point de paix ſans les Anglais, et ceux-là n'en feront point ſans moi. Je me ferais plutôt châtrer que de prononcer encore la ſyllabe de paix à vos Français.

Qu'eſt-ce que ſignifie cet air pacifique que votre duc affecte vis-à-vis de moi ? Vous ajoutez qu'il ne peut pas agir ſelon ſa façon de penſer. Que m'importe cette façon de penſer, s'il n'a point le libre arbitre de ſe conduire en conſéquence ? J'abandonne le tripot de Verſailles au patelinage de ceux qui s'amuſent aux intrigues. Je n'ai point de temps à perdre à ces futilités : et, duſſé-je périr, je m'adreſſerais plutôt au grand mogol qu'à *Louis le bien-aimé*, pour ſortir du labyrinthe où je me trouve.

Je n'ai rien dit contre lui. Je me repens amèrement d'en avoir écrit en vers plus de bien qu'il n'en mérite. Et ſi pendant la préſente guerre, dont je le regarde comme le promoteur, je ne l'ai pas épargné dans quelques pièces, c'eſt qu'il m'avait outré, et que je me défends de toutes mes armes, quelque mal affilées qu'elles ſoient. Ces rogatons ne ſont d'ailleurs connus de perſonne. Je ne comprends donc rien à ces perſonnalités, à moins que par-là vous ne déſigniez la *Pompadour*.

Je ne crois cependant pas qu'un roi de Pruſſe ait des ménagemens à garder avec une demoiſelle

1760. *Poiſſon*, ſur-tout ſi elle eſt arrogante, et qu'elle manque à ce qu'elle doit de reſpect à des têtes couronnées.

Voilà ma confeſſion, voilà tout ce que je pourrais dire à *Minos*, à *Rhadamante*, ſi j'étais obligé de comparaître à leur tribunal. Mais on me fait parler ſouvent ſans que j'aie ouvert la bouche. On peut avoir mis ſur mon compte des choſes auxquelles je n'ai pas penſé. Ce ſont des tours dont la cour de Vienne s'eſt ſouvent ſervi, et qui dans plus d'une occaſion lui ont réuſſi.

Cette tracaſſerie, dans le fond, ne vaut pas la peine que j'en parle davantage. Vous faut-il des douceurs? à la bonne heure. Je vous dirai des vérités. J'eſtime en vous le plus beau génie que les ſiècles aient porté; j'admire vos vers, j'aime votre proſe, ſur-tout ces petites pièces détachées de vos Mélanges de littérature. Jamais aucun auteur avant vous n'a eu le tact auſſi fin, ni le goût auſſi sûr, auſſi délicat que vous l'avez. Vous êtes charmant dans la converſation; vous ſavez inſtruire et amuſer en même temps. Vous êtes la créature la plus ſéduiſante que je connaiſſe, capable de vous faire aimer de tout le monde, quand vous le voulez. Vous avez tant de grâces dans l'eſprit que vous pouvez offenſer et mériter en même temps l'indulgence de ceux qui vous connaiſſent. Enfin vous ſeriez parfait ſi vous n'étiez pas homme.

Contentez-vous de ce panégyrique abrégé. Voilà toutes les louanges que vous aurez de moi aujourd'hui. J'ai des ordres à donner, des lieux à reconnaître, des diſpoſitions à faire et des dépêches à dicter.

Je recommande monſieur le comte de *Tourney* à la protection de ſon ange gardien, de la très-ſainte et immaculée Vierge, et du chevalier puîné du p.. *Vale.* 1760.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXL.

DU ROI.

Le 31 d'octobre.

Je vous ſuis obligé de la part que vous prenez à quelques bonnes fortunes paſſagères que j'ai excroquées au haſard. Depuis ce temps les Ruſſes ont fait une furation dans le Brandebourg : j'y ſuis accouru, ils ſe ſont ſauvés tout de ſuite, et je me ſuis tourné vers la Saxe, où les affaires demandaient ma préſence. Nous avons encore deux grands mois de campagne par devers nous ; celle-ci a été la plus dure et la plus fatigante de toutes : mon tempérament s'en reſſent, ma ſanté s'affaiblit, et mon eſprit baiſſe à proportion que ſon étui menace ruine.

Je ne ſais quelle lettre on a pu intercepter, que j'écrivis au marquis d'*Argens :* il ſe peut qu'elle ſoit de moi ; peut-être a-t-elle été fabriquée à Vienne.

Je ne connais le duc de *Choiſeul* ni d'*Eve* ni d'*Adam.* Peu m'importe qu'il ait des ſentimens pacifiques ou guerriers. S'il aime la paix, pourquoi ne la fait-il pas ? Je ſuis ſi occupé de mes affaires, que je n'ai pas

1760. le temps de penſer à celles des autres. Mais laiſſons là tous ces illuſtres ſcélérats, ces fléaux de la terre et de l'humanité.

Dites-moi, je vous prie, de quoi vous aviſez-vous d'écrire l'hiſtoire des loups et des ours de la Sibérie? Et que pourrez-vous rapporter du czar qui ne ſe trouve dans la vie de *Charles XII*? Je ne lirai point l'hiſtoire de ces barbares; je voudrais même pouvoir ignorer qu'ils habitent notre hémiſphère.

Votre zèle s'enflamme contre les jéſuites et contre les ſuperſtitions. Vous faites bien de combattre contre l'erreur; mais croyez-vous que le monde changera? L'eſprit humain eſt faible; plus des trois quarts des hommes ſont faits pour l'eſclavage du plus abſurde fanatiſme. La crainte du diable et de l'enfer leur faſcine les yeux, et ils déteſtent le ſage qui veut les éclairer. Le gros de notre eſpèce eſt ſot et méchant. J'y recherche en vain cette image de DIEU dont les théologiens aſſurent qu'elle porte l'empreinte. Tout homme a une bête féroce en ſoi; peu ſavent l'enchaîner, la plupart lui lâchent le frein, lorſque la terreur des lois ne les retient pas.

Vous me trouverez peut-être trop miſanthrope. Je ſuis malade; je ſouffre; et j'ai affaire à une demi-douzaine de coquins et de coquines, qui démonteraient un *Socrate*, un *Antonin* même. Vous êtes heureux de ſuivre le conſeil de *Candide*, et de vous borner à cultiver votre jardin. Il n'eſt pas donné à tout le monde d'en faire autant. Il faut que le bœuf trace un ſillon, que le roſſignol chante, que le dauphin nage, et que je faſſe la guerre.

Plus je fais ce métier et plus je me perſuade que la fortune y a la plus grande part. Je ne crois pas que je le ferai long-temps : ma ſanté baiſſe à vue d'œil, et je pourrais bien aller bientôt entretenir *Virgile* de la Henriade, et deſcendre dans ce pays où nos chagrins, nos plaiſirs et nos eſpérances ne nous ſuivent plus, où votre beau génie et celui d'un goujat ſont réduits à la même valeur, où enfin on ſe retrouve dans l'état qui précéda la naiſſance. 1760.

Peut-être dans peu vous pourrez vous amuſer à faire mon épitaphe. Vous direz que j'aimai les bons vers et que j'en fis de mauvais, que je ne fus pas aſſez ſtupide pour ne pas eſtimer vos talens ; enfin vous rendrez de moi le compte que *Babouc* rendit de Paris au génie *Ituriel*.

Voici une grande lettre pour la poſition où je me trouve. Je la trouve un peu trop noire, cependant elle partira telle qu'elle eſt; elle ne ſera point interceptée en chemin, et demeurera dans le profond oubli où je la condamne.

Adieu; vivez heureux, et dites un petit *benedicite* en faveur des pauvres philoſophes qui ſont en purgatoire.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXLI.

DU ROI.

A Berlin, le premier de janvier. (1)

——— 1765. Je vous ai cru ſi occupé à écraſer l'*inf...*, que je n'ai pu préſumer que vous penſiez à autre choſe. Les coups que vous lui avez portés l'auraient terraſſée il y a long-temps, ſi cette hydre ne renaiſſait ſans ceſſe du fond de la ſuperſtition répandue ſur toute la face de la terre. Pour moi, détrompé dès long-temps des charlataneries qui ſéduiſent les hommes, je range le théologien, l'aſtrologue, l'adepte et le médecin dans la même catégorie.

J'ai des infirmités et des maladies : je me guéris moi-même par le régime et par la patience. La nature a voulu que notre eſpèce payât à la mort un tribut de deux et demi pour cent. C'eſt une loi immuable contre laquelle la faculté s'oppoſera vainement : et quoique j'aye très-grande opinion de l'habileté du ſieur *Tronchin*, il ne pourra cependant pas diſconvenir qu'il y a peu de remèdes ſpécifiques, et qu'après tout des herbes et des minéraux pilés ne peuvent ni refaire ni redreſſer des reſſorts uſés et à demi détruits par le temps.

Les plus habiles médecins droguent le malade pour tranquilliſer ſon imagination, et le guériſſent par le

(1) On n'a rien trouvé de 1761 à 1764.

régime : et comme je ne trouve pas que des élixirs et des potions puiſſent me donner la moindre conſolation, dès que je ſuis malade, je me mets à un régime rigoureux ; et juſqu'ici je m'en ſuis bien trouvé. 1765.

Vous pouvez donc conſoler l'Europe de la perte importante qu'elle croyait faire de mon individu ; (quoique je la trouve des plus minces) car, quoique je ne jouiſſe pas d'une ſanté bien ferme ni bien brillante, cependant je vis ; et je ne ſuis pas du ſentiment que notre exiſtence vaille qu'on ſe donne la peine de la prolonger, quand même on le pourrait.

D'ailleurs, je vous ſuis fort obligé de la part que vous prenez à ma ſanté, et des choſes obligeantes que vous me dites. Je regrette que votre âge donne de juſtes appréhenſions de voir finir avec vous cette pépinière de grands hommes et de beaux génies, qui ont ſignalé le ſiècle de *Louis XIV*. Sur ce je prie DIEU qu'il vous ait en ſa ſainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXLII.

DU ROI.

A Sans-ſouci, le 24 d'octobre.

1765. Si je n'ai pas l'art de vous rajeunir, j'ai toutefois le déſir de vous voir vivre long-temps pour l'ornement et l'inſtruction de notre ſiècle. Que ſerait-ce des belles-lettres ſi elles vous perdaient? Vous n'avez point de ſucceſſeur. Vivez donc le plus long-temps que cela ſera poſſible.

Je vois que vous avez à cœur l'établiſſement de la petite colonie dont vous m'avez parlé (1). Je ſuis embarraſſé comment vous répondre ſur bien des articles. Cette maiſon de Mailan dont vous me parlez, proche de Clèves, a été ruinée par les Français; et, autant que je me le rappelle, elle a été donnée en propriété à quelqu'un qui s'eſt engagé de la rétablir pour ſon uſage. Les fermes que j'ai en ce pays-là s'amodient, et je ne ſaurais paſſer un contrat avec un autre fermier qu'après que l'échéance du bail ſera terminée.

Cela n'empêchera pas que votre colonie ne s'établiſſe; et je crois que le moyen le plus ſimple ſerait que ces gens envoyaſſent quelqu'un à Clèves pour

(1) Il s'agiſſait d'établir à Clèves une petite colonie de philoſophes français qui y pourraient dire librement la vérité ſans craindre ni miniſtres, ni prêtres, ni parlemens.

voir ce qui ſerait à leur convenance, et de quoi je puis diſpoſer en leur faveur. Ce ſera le moyen le plus court, et qui abrégera tous les mal-entendus auxquels l'éloignement des lieux et l'ignorance du local pourraient donner lieu. 1765.

Je vous félicite de la bonne opinion que vous avez de l'humanité. Pour moi, qui connais beaucoup cette eſpèce à deux pieds, ſans plumes, par les devoirs de mon état, je vous prédis que ni vous ni tous les philoſophes du monde ne corrigeront le genre humain de la ſuperſtition à laquelle il tient. La nature a mis cet ingrédient dans la compoſition de l'eſpèce : c'eſt une crainte, c'eſt une faibleſſe, c'eſt une crédulité, une précipitation de jugement, qui par un penchant ordinaire entraîne les hommes dans le ſyſtême merveilleux.

Il eſt peu d'ames philoſophiques et d'une trempe aſſez forte pour détruire en elles les profondes racines que les préjugés de l'éducation y ont jetées. Vous en voyez dont le bon ſens eſt détrompé des erreurs populaires, qui ſe révoltent contre les abſurdités, et qui à l'approche de la mort redeviennent ſuperſtitieux par crainte et meurent en capucins : vous en voyez d'autres dont la façon de penſer dépend de leur digeſtion, bonne ou mauvaiſe.

Il ne ſuffit pas, à mon ſens, de détromper les hommes; il faudrait pouvoir leur inſpirer le courage d'eſprit, ou la ſenſibilité et la terreur de la mort triompheront des raiſonnemens les plus forts et les plus méthodiques.

Vous penſez, parce que les quakers et les ſociniens ont établi une religion ſimple, qu'en la ſimplifiant

1765. encore davantage on pourrait ſur ce plan fonder une nouvelle croyance. Mais j'en reviens à ce que j'ai déjà dit ; et ſuis preſque convaincu que ſi ce troupeau ſe trouvait conſidérable, il enfanterait en peu de temps quelque ſuperſtition nouvelle, à moins qu'on ne choisît, pour le compoſer, que des ames exemptes de crainte et de faibleſſe. Cela ne ſe trouve pas communément.

Cependant je crois que la voix de la raiſon, à force de s'élever contre le fanatiſme, pourra rendre la race future plus tolérante que celle de notre temps : et c'eſt beaucoup gagner.

On vous aura l'obligation d'avoir corrigé les hommes de la plus cruelle, de la plus barbare folie qui les ait poſſédés, et dont les ſuites font horreur.

Le fanatiſme et la rage de l'ambition ont ruiné des contrées floriſſantes dans mon pays. Si vous êtes curieux du total des dévaſtations qui ſe ſont faites, vous ſaurez qu'en tout j'ai fait rebâtir huit mille maiſons en Siléſie ; en Poméranie et dans la nouvelle Marche ſix mille cinq cents : ce qui fait, ſelon *Newton* et d'*Alembert*, quatorze mille cinq cents habitations.

La plus grande partie a été brûlée par les Ruſſes. Nous n'avons pas fait une guerre auſſi abominable ; et il n'y a eu de détruit de notre part que quelques maiſons dans les villes que nous avons aſſiégées, dont le nombre certainement n'approche pas de mille. Le mauvais exemple ne nous a pas ſéduits ; et j'ai de ce côté-là ma conſcience exempte de tout reproche.

A préſent que tout eſt tranquille et rétabli, les philoſophes par préférence trouveront des aſiles chez moi, par-tout où ils voudront, à plus forte raiſon

l'ennemi de *Baal*, ou de ce culte que dans le pays où vous êtes on appelle la *proſtituée de Babylone.* 1765.

Je vous recommande à la ſainte garde d'*Epicure*, d'*Ariſtipe*, de *Locke*, de *Gaſſendi*, de *Bayle* et de toutes ces ames épurées de préjugés, que leur génie immortel a rendus des chérubins attachés à l'arche de la vérité.

FÉDÉRIC.

Si vous voulez nous faire paſſer quelques livres dont vous parlez, vous ferez plaiſir à ceux qui eſpèrent en celui qui délivrera ſon peuple du joug des impoſteurs.

LETTRE CXLIII.

DU ROI.

A Berlin, le 8 de janvier.

Non, il n'eſt point de plus plaiſant vieillard que vous. Vous avez conſervé toute la gaieté et l'aménité de votre jeuneſſe. Votre lettre ſur les miracles m'a fait pouffer de rire. Je ne m'attendais pas à m'y trouver, et je fus ſurpris de m'y voir placé entre les Autrichiens et les cochons. Votre eſprit eſt encore jeune, et tant qu'il reſtera tel, il n'y a rien à craindre pour le corps. L'abondance de cette liqueur qui circule dans les nerfs et qui anime le cerveau, prouve que vous avez encore des reſſources pour vivre. 1766.

1766. Si vous m'aviez dit il y a dix ans ce que vous dites en finiſſant votre lettre, vous ſeriez encore ici.

Il n'y a que les talens qui diſtinguent le vulgaire des grands hommes. On peut s'empêcher de commettre des crimes ; mais on ne peut corriger un tempérament qui produit de certains défauts.

Comme la terre la plus fertile, en même temps qu'elle porte le froment, fait éclore l'ivraie, l'*infame* ne donne que des herbes venimeuſes. Il vous eſt réſervé de l'écraſer avec votre redoutable maſſue, avec les ridicules que vous répandez ſur elle, et qui portent plus de coups que tous les argumens. Peu d'hommes ſavent raiſonner, tous craignent le ridicule.

Il eſt certain que ce qu'on appelle honnêtes gens en tout pays commence à penſer. Dans la ſuperſtitieuſe Bohème, en Autriche, ancien ſiége du fanatiſme, les perſonnes de miſe commencent à ouvrir les yeux. Les images des ſaints n'ont plus ce culte dont elles avaient joui autrefois. Quelques barrières que la cour oppoſe à l'entrée des bons ouvrages, la vérité perce nonobſtant toutes ces ſévérités. Quoique les progrès ne ſoient pas rapides, c'eſt toutefois un grand point que de voir un certain monde qui déchire le bandeau de la ſuperſtition.

Dans nos pays proteſtans on va plus vîte ; et peut-être ne faudra-t-il plus qu'un ſiècle pour que les animoſités qui naquirent des parties *ſub utrâque*, et la ſorbonne, ſoient entièrement éteintes. De ce vaſte domaine du fanatiſme, il ne reſte guère que la Pologne, le Portugal, l'Eſpagne et la Bavière, où la craſſe ignorance et l'engourdiſſement des eſprits maintiennent encore la ſuperſtition.

Pour vos Génevois, depuis que vous y êtes, ils ſont non-ſeulement mécroyans, ils ſont encore devenus tous de beaux eſprits. Ils font des converſations entières en antithèſes et en épigrammes. C'eſt un miracle par vous opéré. Qu'eſt-ce que reſſuſciter un mort en comparaiſon de donner de l'imagination à qui la nature en a refuſé ? En France, aucun conte de balourdiſe qui ne roule ſur un fuiſſe ; en Allemagne, quoique nous ne paſſions pas pour les plus découplés, nous plaiſantons cependant la nation helvétique. Vous avez tout changé. Vous créez des êtres où vous réſidez : vous êtes le *Prométhée* de Genève. Si vous étiez demeuré ici, nous ferions à préſent quelque choſe. Une fatalité qui préſide aux choſes de la vie, n'a pas voulu que nous jouiſſions de tant d'avantages. 1766.

A peine aviez-vous quitté votre patrie que la belle littérature y tomba en langueur; et je crains que la géométrie n'étouffe en ce pays le peu de germe qui pouvait reproduire les beaux arts. Le bon goût fut enterré à Rome dans le tombeau de *Virgile*, d'*Ovide* et d'*Horace :* je crains que la France en vous perdant n'éprouve le ſort des Romains.

Quoi qu'il arrive, j'ai été votre contemporain. Vous durerez autant que j'ai à vivre, et je m'embarraſſe peu du goût, de la ſtérilité ou de l'abondance de la poſtérité.

Adieu ; cultivez votre jardin, car voilà ce qu'il y a de plus ſage.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXLIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Premier février.

SIRE,

—— 1766. Je vous fais très-tard mes remercîmens, mais c'eſt que j'ai été ſur le point de ne vous en faire jamais aucun. Ce rude hiver m'a preſque tué; j'étais tout près d'aller trouver *Bayle* et de le féliciter d'avoir eu un éditeur qui a encore plus de réputation que lui dans plus d'un genre; il aurait ſurement plaiſanté avec moi de ce que votre Majeſté en a uſé avec lui comme *Jurieu;* elle a tronqué l'article *David*. Je vois bien qu'on a imprimé l'ouvrage ſur la ſeconde édition de *Bayle*. C'eſt bien dommage de ne pas rendre à ce *David* toute la juſtice qui lui eſt due; c'était un abominable juif, lui et ſes pſaumes. Je connais un roi plus puiſſant que lui et plus généreux, qui à mon gré fait de meilleurs vers. Celui-là ne fait point danſer les collines comme des béliers, et les béliers comme des collines. Il ne dit point qu'il faut écraſer les petits enfans contre la muraille au nom du Seigneur, il ne parle point éternellement d'aſpics et de baſilics. Ce qui me plaît ſur-tout de lui, c'eſt que dans toutes ſes épîtres il n'y a pas une ſeule penſée qui ne ſoit vraie; ſon imagination ne s'égare point.

La

La juſteſſe eſt le fonds de ſon eſprit; et en effet ſans juſteſſe il n'y a ni eſprit ni talent. 1766.

Je prends la liberté de lui envoyer un caillou du Rhin pour un boiſſeau de diamans. Voilà les ſeuls marchés que je puiſſe faire avec lui.

Les dévotes de Verſailles n'ont pas été trop contentes du peu de confiance que j'ai en Ste *Geneviève;* mais le monarque philoſophe prendra mon parti.

Puiſque les aventures de Neuchâtel l'ont fait rire, en voici d'autres que je ſouhaite qui l'amuſent. Comme ce ſont des affaires graves qui ſe paſſent dans ſes Etats, il eſt juſte qu'elles ſoient portées au tribunal de ſa raiſon.

Il y a en France un nouveau procès tout ſemblable à celui des *Calas;* et il paraîtra dans quelque temps un mémoire ſigné de pluſieurs avocats, qui pourra exciter la curioſité et la ſenſibilité. On verra que nos papiſtes ſont toujours perſuadés que les proteſtans égorgent leurs enfans pour plaire à DIEU. Si ſa Majeſté veut avoir ce mémoire, je la ſupplie de me faire dire par quelle voie je dois l'adreſſer. J'ignore s'il le faut mettre à la poſte, ou le faire partir par les chariots d'Allemagne.

LETTRE CXLV.

DU ROI.

A Potſdam, le 25 février.

1766. J'AURAIS été fâché de vous ſavoir ſi tôt en la compagnie de *Bayle*. Hâtez-vous lentement à faire ce voyage, et ſouvenez-vous que vous faites l'ornement de la littérature françaiſe dans ce ſiècle où les lettres humaines commencent à dépérir. Mais vous vivrez long-temps : votre vieilleſſe eſt comme l'enfance d'*Hercule*. Ce dieu écraſait des ſerpens dans ſon berceau ; et vous, chargé d'années, vous écraſez l'*inf*....

Vos vers ſur la mort du dauphin ſont beaux. Je crois qu'ils ont attaqué Ste *Geneviève* mal à propos, parce que la reine et la moitié de la cour ont fait des vœux ridicules au cas que le dauphin en réchappât. Vous n'ignorez pas ſans doute la ſainte converſation de l'évêque de Beauvais avec DIEU, qui lui répondit : *Nous verrons ce que nous avons à faire*.

Dans un temps où les évêques parlent à DIEU, et où les reines font des pélerinages, les offemens des bergères l'emportent ſur les ſtatues des héros, et on plante là les philoſophes et les poëtes. Les progrès de la raiſon humaine ſont plus lents qu'on ne les croit. En voici la véritable cauſe : preſque tout le monde ſe contente d'idées vagues des choſes ; peu

ont le temps de les examiner et de les approfondir. Les uns, garrottés par les chaînes de la superstition dès leur enfance, ne veulent ou ne peuvent les briser; d'autres, livrés aux frivolités, n'ont pas un mot de géométrie dans leur tête, et jouissent de la vie sans qu'un moment de réflexion interrompe leurs plaisirs. Ajoutez à cela des ames timides, des femmes peureuses; et ce total compose la société. S'il se trouve donc un homme sur mille qui pense, c'est beaucoup. Vous et vos semblables écrivez pour lui; le reste se scandalise, et vous damne charitablement. Pour moi qui ne vous scandalise point, je ferai mon profit honnête du mémoire des avocats et de toutes les bonnes pièces que vous voudrez m'envoyer. 1766.

Je crois qu'il faut que toute la correspondance de la Suisse passe par Francfort-au-Mein pour nous parvenir. Je n'en suis cependant pas informé au juste. Ah! si du moins vous aviez fait quelque séjour à Neuchâtel, vous auriez donné de l'esprit au modérateur, à la sainte séquelle. A présent ce canton est comme la Béotie en comparaison de Ferney et des lieux où vous habitez, et nous comme les Lapons. N'oubliez pas ces Lapons; ils aiment vos ouvrages, et s'intéressent à votre conservation.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXLVI.

DU ROI.

A Potſdam, le 7 d'auguſte.

1766. MON neveu m'a écrit qu'il ſe propoſait de viſiter en paſſant le philoſophe de Ferney. Je lui envie le plaiſir qu'il a eu de vous entendre. Mon nom était de trop dans vos converſations; et vous aviez tant de matières à traiter, que leur abondance ne vous impoſait pas la néceſſité d'avoir recours au philoſophe de Sans-ſouci pour fournir à vos entretiens.

Vous me parlez d'une colonie de philoſophes qui ſe propoſent de s'établir à Clèves : je ne m'y oppoſe point; je puis leur accorder tout ce qu'ils demandent, au bois près que le ſéjour de leurs compatriotes a preſque entièrement détruit dans ces forêts, toutefois à condition qu'ils ménagent ceux qui doivent être ménagés, et qu'en imprimant ils obſervent de la décence dans leurs écrits.

La ſcène qui s'eſt paſſée à Abbeville eſt tragique : mais n'y a-t-il pas de la faute de ceux qui ont été punis? faut-il heurter de front des préjugés que le temps a conſacrés dans l'eſprit des peuples? Et ſi l'on veut jouir de la liberté de penſer, faut-il inſulter à la croyance établie? Quiconque ne veut point remuer, eſt rarement perſécuté. Souvenez-vous de ce

mot de *Fontenelle :* ſi j'avais la main pleine de vérités, je penſerais plus d'une fois avant de l'ouvrir. 1766.

Le vulgaire ne mérite pas d'être éclairé; et ſi votre parlement a ſévi contre ce malheureux jeune homme qui a frappé le ſigne que les chrétiens révèrent comme le ſymbole de leur ſalut, accuſez-en les lois du royaume (1). C'eſt ſelon ces lois que tout magiſtrat fait ſerment de juger; il ne peut prononcer la ſentence que ſelon ce qu'elles contiennent; et il n'y a de reſſource pour l'accuſé qu'en prouvant qu'il n'eſt pas dans le cas de la loi.

Si vous me demandiez ſi j'aurais prononcé un arrêt auſſi dur, je vous dirais que non, et que, ſelon mes lumières naturelles, j'aurais proportionné la punition au délit. Vous avez briſé une ſtatue, je vous condamne à la rétablir : vous n'avez pas ôté le chapeau devant le curé de la paroiſſe qui portait ce que vous ſavez, eh bien, je vous condamne à vous préſenter quinze jours conſécutifs ſans chapeau à l'égliſe : vous avez lu les ouvrages de *Voltaire*, oh, çà, monſieur le jeune homme, il eſt bon de vous former le jugement; pour cet effet on vous enjoint d'étudier la Somme de St *Thomas* et le guide-âne de monſieur le curé. L'étourdi aurait peut-être été puni plus ſévèrement de cette manière qu'il ne l'a été par les juges; car l'ennui eſt un ſiècle, et la mort un moment.

(1) Il n'exiſtait aucune loi en France d'après laquelle on pût condamner le chevalier de *la Barre ;* et ce qui le prouve, c'eſt que depuis vingt ans aucun des membres du tribunal que cet arrêt a couvert d'opprobre, n'a oſé la citer ; mais il eſt vrai qu'ils en ont ſuppoſé l'exiſtence, ce qui prouve ou une ignorance honteuſe de la légiſlation, ou un fanatiſme porté juſqu'à la démence.

1766. Que le ciel ou la deſtinée écarte cette mort de votre tête, et que vous éclairiez doucement et paiſiblement ce ſiècle que vous illuſtrez ! Si vous venez à Clèves, j'aurai encore le plaiſir de vous revoir et de vous aſſurer de l'admiration que votre génie m'a toujours inſpirée. Sur ce je prie DIEU qu'il vous ait en ſa ſainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXLVII.

DU ROI.

A Potſdam, le 13 d'auguſte.

Je compte que vous aurez déjà reçu ma réponſe à votre avant-dernière lettre. Je ne puis trouver l'exécution d'Abbeville auſſi affreuſe que l'injuſte ſupplice de *Calas*. Ce *Calas* était innocent ; le fanatiſme ſe ſacrifie cette victime, et rien dans cette action atroce ne peut ſervir d'excuſe aux juges. Bien loin de là, ils ſe ſouſtraient aux formalités des procédures, et ils condamnent au ſupplice ſans avoir des preuves, des convictions, des témoins.

Ce qui vient d'arriver à Abbeville eſt d'une nature bien différente. Vous ne conteſterez pas que tout citoyen doit ſe conformer aux lois de ſon pays : or il y a des punitions établies par les légiſlateurs pour ceux qui troublent le culte adopté par la nation. La diſcrétion, la décence, ſur-tout le reſpect que tout citoyen

doit aux lois, obligent donc de ne point insulter au culte reçu, et d'éviter le scandale et l'insolence. Ce sont ces lois de sang qu'on devrait réformer, en proportionnant la punition à la faute; mais tant que ces lois rigoureuses demeureront établies, les magistrats ne pourront pas se dispenser d'y conformer leur jugement. 1766.

Les dévots en France crient contre les philosophes et les accusent d'être la cause de tout le mal qui arrive. Dans la dernière guerre, il y eut des insensés qui prétendirent que l'Encyclopédie était cause des infortunes qu'essuyaient les armées françaises. Il arrive pendant cette effervescence que le ministère de Versailles a besoin d'argent, et il sacrifie au clergé qui en promet, des philosophes qui n'en ont point et qui n'en peuvent donner. Pour moi qui ne demande ni argent ni bénédiction, j'offre des asiles aux philosophes, pourvu qu'ils soient sages, qu'ils soient aussi pacifiques que le beau titre dont ils se parent le sous-entend; car toutes les vérités ensemble qu'ils annoncent ne valent pas le repos de l'ame, seul bien dont les hommes puissent jouir sur l'atome qu'ils habitent. Pour moi qui suis un raisonneur sans enthousiasme, je désirerais que les hommes fussent raisonnables, et sur-tout qu'ils fussent tranquilles.

Nous connaissons les crimes que le fanatisme de religion a fait commettre. Gardons-nous d'introduire le fanatisme dans la philosophie : son caractère doit être la douceur et la modération. Elle doit plaindre la fin tragique d'un jeune homme qui a commis une extravagance; elle doit démontrer la rigueur excessive d'une loi faite dans un temps grossier et ignorant;

1766. mais il ne faut pas que la philoſophie encourage à de pareilles actions, ni qu'elle fronde des juges qui n'ont pu prononcer autrement qu'ils l'ont fait.

Socrate n'adorait pas les *Deos majores et minores gentium ;* toutefois il aſſiſtait aux ſacrifices publics. *Gaſſendi* allait à la meſſe, et *Newton* au prône.

La tolérance dans une ſociété doit aſſurer à chacun la liberté de croire ce qu'il veut; mais cette tolérance ne doit pas s'étendre à autoriſer l'effronterie et la licence de jeunes étourdis qui inſultent audacieuſement à ce que le peuple révère. Voilà mes ſentimens, qui ſont conformes à ce qu'aſſurent la liberté et la ſureté publique, premier objet de toute légiſlation.

Je parie que vous penſez en liſant ceci : cela eſt bien allemand, cela ſe reſſent bien du flegme d'une nation qui n'a que des paſſions ébauchées.

Nous ſommes, il eſt vrai, une eſpèce de végétaux en comparaiſon des Français : auſſi n'avons-nous produit ni Jéruſalem délivrée, ni Henriade. Depuis que l'empereur *Charlemagne* s'aviſa de nous faire chrétiens, en nous égorgeant, nous le ſommes reſtés; à quoi peut-être a contribué notre ciel toujours chargé de nuages, et les frimats de nos longs hivers.

Enfin prenez-nous tels que nous ſommes : *Ovide* s'accoutuma bien aux mœurs des peuples de Tomes; et j'ai aſſez de vaine gloire pour me perſuader que la province de Clèves vaut mieux que le lieu où le Danube ſe jette par ſept bouches dans la mer Noire. Sur ce je prie DIEU qu'il vous ait en ſa ſainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXLVIII.

DU ROI.

A Breſlau, le premier de ſeptembre.

Vous aurez vu par ma lettre précédente que des philoſophes paiſibles doivent s'attendre d'être bien reçus chez moi. Je n'ai point vu le fils de l'*Hippocrate* moderne, et ne lui ai point parlé. Je ne fais ce qui peut être tranſpiré du deſſein de vos philoſophes ; je m'en lave les mains. Je ſuis ici dans une province où l'on préfère la phyſique à la métaphyſique : on cultive les champs, on a rebâti huit mille maiſons, et l'on fait des milliers d'enfans par an, pour remplacer ceux qu'une fureur politique et guerrière a fait périr. 1766.

Je ne fais ſi, tout bien conſidéré, il n'eſt pas plus avantageux de travailler à la population qu'à faire de mauvais argumens. Les ſeigneurs et le peuple, occupés de leur rétabliſſement, vivent en paix ; et ils ſont ſi pleins de leur ouvrage que perſonne ne fait attention au culte de ſon voiſin. Les étincelles de haine de religion qui ſe ranimaient ſouvent avant la guerre, ſont éteintes; et l'eſprit de tolérance gagne journellement dans la façon de penſer des habitans. Croyez que le déſœuvrement donne lieu à la plupart des diſputes. Pour les éteindre en France, il ne faudrait que renouveler les temps des défaites de Poitiers et d'Azincourt ; vos eccléſiaſtiques et vos parlemens,

1766. fortement occupés de leurs propres affaires, ne penseraient qu'à eux, et laisseraient le public et le gouvernement tranquilles. C'est une proposition à faire à ces messieurs: je doute toutefois qu'ils l'approuvent.

Vos ouvrages sont répandus ici, et entre les mains de tout le monde. Il n'y a point de climat, point de peuple où votre nom ne perce, point de société policée où votre réputation ne brille.

Jouissez de votre gloire, et jouissez-en long-temps. Sur ce je prie DIEU qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXLIX.

DU ROI.

A Sans-souci, le 13 de septembre.

Vous n'avez pas besoin de me recommander les philosophes : ils seront tous bien reçus, pourvu qu'ils soient modérés et paisibles. Je ne peux leur donner ce que je n'ai pas. Je n'ai point le don des miracles, et ne puis ressusciter les bois du parc de Clèves que les Français ont coupés et brûlés ; mais d'ailleurs ils y trouveront asile et sureté.

Il me souvient d'avoir lu dans ce livre brûlé dont vous me parlez, qu'il était imprimé à Berne ; les Bernois ont donc exercé une juridiction légitime sur

cet ouvrage. Ils ont brûlé des conciles, des controverſes, des fanatiques et des papes : à quoi j'applaudis fort, en qualité d'hérétique. Ce ne ſont que des niaiſeries, en comparaiſon de ce qui vient de ſe paſſer à Abbeville. Rôtir des hommes paſſe la raillerie; jeter du papier au feu, c'eſt humeur. 1766.

Vous devriez par repréſailles faire un *auto-da-fé* à Ferney, et condamner aux flammes tous les ouvrages de théologie et de controverſe de votre voiſinage, en raſſemblant autour du braſier des théologiens de toute ſecte pour les régaler de ce doux ſpectacle. Pour moi dont la foi eſt tiède, je tolère tout le monde, à condition qu'on me tolère, moi, ſans m'embarraſſer même de la foi des autres.

Vos miſſionnaires deſſilleront les yeux à quelques jeunes gens qui les liront ou les fréquenteront. Mais que de bêtes dans le monde qui ne penſent point! que de perſonnes livrées au plaiſir, que le raiſonnement fatigue! que d'ambitieux occupés de leurs projets! ſur ce grand nombre, combien peu de gens aiment à s'inſtruire et à s'éclairer! Le brouillard épais qui aveuglait l'humanité aux Xe et XIIIe ſiècles, eſt diſſipé; cependant la plupart des yeux ſont myopes; quelques-uns ont les paupières collées.

Vous avez en France les *convulſionnaires;* en Hollande on connaît les *fins*, ici les *piétiſtes*. Il y aura de ces eſpèces-là tant que le monde durera, comme il ſe trouve des chênes ſtériles dans les forêts, et des frelons près des abeilles.

Croyez que ſi des philoſophes fondaient un gouvernement, qu'au bout d'un demi-ſiècle le peuple ſe

1766. forgerait des ſuperſtitions nouvelles, et qu'il attacherait ſon culte à un objet quelconque qui frapperait les ſens, ou il ſe ferait de petites idoles, ou il révérerait le tombeau de ſes fondateurs, ou il invoquerait le ſoleil ; ou quelque abſurdité pareille l'emporterait ſur le culte pur et ſimple de l'Etre ſuprême.

La ſuperſtition eſt une faibleſſe de l'eſprit humain; elle eſt inhérente à cet être; elle a toujours été, elle ſera toujours. Les objets d'adoration pourront changer comme vos modes de France; mais que m'importe qu'on ſe proſterne devant une pâte de pain azyme, devant le bœuf *Apis*, devant l'arche d'alliance, ou devant une ſtatue ? Le choix ne vaut pas la peine; la ſuperſtition eſt la même, et la raiſon n'y gagne rien.

Mais de ſe bien porter à ſoixante-dix ans, d'avoir l'eſprit libre, d'être encore l'ornement du Parnaſſe à cet âge, comme dans ſa première jeuneſſe, cela n'eſt pas indifférent. C'eſt votre deſtin: je ſouhaite que vous en jouiſſiez long-temps, et que vous ſoyez auſſi heureux que le comporte la nature humaine. Sur ce je prie DIEU qu'il vous ait en ſa ſainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

LETTRE CL.

DU ROI.

A Sans-ſouci, le 3 de novembre.

JE ne ſuis pas le ſeul qui remarque que le génie et les talens ſont plus rares en France et en Europe dans notre ſiècle, qu'à la fin du ſiècle précédent. Il vous reſte trois poëtes, mais qui ſont du ſecond ordre : *la Harpe*, *Marmontel* et *Saint-Lambert*. Les injuſtices qui ſe font à Abbeville n'empêchent pas qu'un pariſien de génie n'achève une bonne tragédie. 1766.

Il eſt ſans doute affreux d'égorger des innocens avec le glaive de la loi ; mais la nation en rougit ; mais le gouvernement penſera ſans doute à prévenir de tels abus. Il faut encore conſidérer que plus un Etat eſt vaſte, plus il eſt expoſé à ce que des ſubalternes abuſent de l'autorité qui leur eſt confiée. Le ſeul moyen de l'empêcher eſt d'obliger tous les tribunaux du royaume de ne mettre en exécution les arrêts de mort, qu'après qu'un conſeil ſuprême a revu les procédures et confirmé leur ſentence.

Il me ſemble que le jeune poëte, auteur du Triumvirat, n'a pas plus que ſoixante-treize ans. J'en juge ainſi, parce qu'un commençant ne connaît ni ne ſent des nuances auſſi fines qu'il en eſt dans le caractère d'*Octave ;* que les deux actes que j'ai lus ſont ſans déclamation, et d'une ſimplicité qui ne plaît qu'après avoir épuiſé toutes les fuſées de la rhétorique. En

1766. ſuppoſant même qu'un jeune homme ait fait cet ouvrage, il eſt sûr qu'un ſage l'a retouché et refondu. Vous m'en avez donné trop et trop peu pour vous arrêter en ſi beau chemin. Je vous compare aux rois : il en coûte à obtenir leur premier bienfait ; celui-là donné, on les accoutume à donner de même.

J'ai lu votre article *Julien* avec plaiſir. Cependant j'aurais déſiré que vous euſſiez plus ménagé cet abbé de *la Bletterie ;* tout dévot, tout janſéniſte qu'il eſt, il a rendu le premier hommage à la vérité ; il a rendu juſtice, quoique avec des ménagemens qu'il lui convenait de garder ; il a rendu juſtice, dis-je, au caractère de *Julien*. Il ne l'a point appelé *apoſtat*. Il faut tenir compte à un janſéniſte de ſa ſincérité. Je crois qu'il aurait été plus adroit de lui donner des éloges, comme on applaudit à un enfant qui commence à balbutier, pour l'encourager à mieux faire.

Le paſſage d'*Ammien-Marcellin* eſt interpolé ſans doute : vous n'avez, pour vous en convaincre, qu'à lire ce qui précède et ce qui ſuit. Ces deux phraſes ſe lient ſi bien, que la fraude ſaute aux yeux. C'était le bon temps, dans les premiers ſiècles : on accommodait les ouvrages à ſon gré. *Joſephe* s'en eſt reſſenti également. L'évangile de *Jean* demeure. Tout ce qui m'étonne c'eſt que meſſieurs les correcteurs ne ſe ſoient pas aperçus de certaines incongruités qu'ils auraient pu rectifier avec un coup de plume, comme la double généalogie, la prophétie dont vous faites mention, et nombre d'erreurs de noms de ville, de géographie, &c. &c. : les ouvrages marqués au ſceau de l'humanité, c'eſt-à-dire, de bévues, d'inconſéquences, de contradictions, devaient ainſi ſe déceler

eux-mêmes. L'abrutiſſement de l'eſpèce humaine, durant tant de ſiècles a prolongé le fanatiſme. Enfin vous avez été le *Bellérophon* qui a terraſſé cette chimère. 1766.

Vivez donc pour achever d'en diſperſer les reſtes. Mais ſur-tout ſongez que le repos et la tranquillité d'eſprit ſont les ſeuls biens dont nous puiſſions jouir durant notre pélerinage, et qu'il n'eſt aucune gloire qui en approche. Je vous ſouhaite ces biens, et je jure par *Epicure* et par *Ariſtide* que perſonne de vos admirateurs ne s'intéreſſe plus que moi à votre félicité.

FÉDÉRIC.

LETTRE CLI.

DU ROI.

A Sans-ſouci, le 25 de novembre.

Cet extrait du Dictionnaire de *Bayle* dont vous me parlez, eſt de moi. Je m'y étais occupé dans un temps où j'avais beaucoup d'affaires : l'édition s'en eſt reſſentie. On en prépare à préſent une nouvelle où les articles des courtiſanes ſeront remplacés par ceux d'*Ovide* et de *Lucrèce*, et dans laquelle on reſtituera le bon article de *David*.

Je vous envoie, comme vous le ſouhaitez, cet extrait informe, et qui ne répond point à mon deſſein. Il ſera ſuivi de la nouvelle édition, dès qu'elle ſera

1766. achevée. Mais ce ne ſont que de légères chiquenaudes que j'applique ſur le nez de l'*inf*...; il n'eſt donné qu'à vous de l'écraſer.

Cette *inf*... a eu le ſort des catins. Elle a été honorée tant qu'elle était jeune ; à préſent dans la décrépitude, chacun l'inſulte. Le marquis d'*Argens* l'a aſſez maltraitée dans ſon *Julien*. Cet ouvrage eſt moins incorrect que les autres; cependant je n'ai pas été content de la ſortie qu'il fait à propos de rien contre *Maupertuis*. Il ne faut point troubler la cendre des morts. Quelle gloire y a-t-il de combattre un homme que la mort a déſarmé ? *Maupertuis* ſans doute a fait un mauvais ouvrage ; c'eſt une plaiſanterie gravement écrite. Il aurait pu l'égayer pour que perſonne ne pût s'y tromper. Vous prîtes la choſe au tragique ; vous attaquâtes ſérieuſement un badinage ; et avec votre redoutable maſſue d'*Hercule* vous écraſâtes un moucheron.

Pour moi qui voulais conſerver la paix dans la maiſon, je fis tout ce que je pus pour vous empêcher d'éclater.

Vous n'avez rien perdu en quittant ce pays. Vous voilà à Ferney entre votre nièce et des occupations que vous aimez, reſpecté comme le dieu des beaux arts, comme le patriarche des écraſeurs, couvert de gloire, et jouiſſant de votre vivant de toute votre réputation ; d'autant plus qu'éloigné au-delà de cent lieues de Paris, on vous conſidère comme mort, et l'on vous rend juſtice.

Mais de quoi vous aviſez-vous de me demander des vers ? *Plutus* a-t-il jamais requis *Vulcain* de lui fournir de l'or ? *Thétis* a-t-elle jamais ſollicité le Rubicon

Rubicon de lui donner ſon filet d'eau? Puiſque dans un temps où les rois et les empereurs étaient acharnés à me dépouiller, un miſérable, s'alliant avec eux, me pilla mon livre; puiſqu'il a paru, je vous en envoie un exemplaire en gros caractère. Si votre nièce ſe coiffe à la grecque ou à l'éclipſe, elle pourra s'en ſervir pour des papillotes. 1766.

J'ai fait des poëſies médiocres: en fait de vers, les médiocres et les mauvais ſont égaux. Il faut écrire comme vous, ou ſe taire.

Il n'y a pas long-temps qu'un anglais qui vous a vu, a paſſé ici; il m'a dit que vous étiez un peu voûté, mais que ce feu que *Prométhée* déroba, ne vous manque point. C'eſt l'huile de la lampe: ce feu vous ſoutiendra. Vous irez à l'âge de *Fontenelle* en vous moquant de ceux qui vous payent des rentes viagères, et en feſant une épigramme quand vous aurez achevé le ſiècle. Enfin, comblé d'ans, raſſaſié de gloire et vainqueur de l'*inf*..., je vous vois monter l'Olympe, ſoutenu par les génies de *Lucrèce*, de *Sophocle*, de *Virgile* et de *Locke*, placé entre *Newton* et *Epicure*, ſur un nuage brillant de clarté.

Penſez à moi quand vous entrerez dans votre gloire, et dites comme celui que vous ſavez: *Ce ſoir tu ſeras aſſis à ma table.*

Sur ce je prie DIEU qu'il vous ait en ſa ſainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

LETTRE CLII.

DE M. DE VOLTAIRE.

5 janvier.

SIRE,

1767. Je me doutais bien que votre muſe ſe réveillerait tôt ou tard. Je ſais que les autres hommes ſeront étonnés qu'après une guerre ſi longue et ſi vive, occupé du ſoin de rétablir votre royaume, gouvernant ſans miniſtres, entrant dans tous les détails, vous puiſſiez cependant faire des vers français; mais moi je n'en ſuis pas ſurpris, parce que j'ai fort l'honneur de vous connaître : mais ce qui m'étonne, je vous l'avoue, c'eſt que vos vers ſoient bons; je ne m'y attendais pas après tant d'années d'interruption. Des penſées fortes et vigoureuſes, un coup d'œil juſte ſur les faibleſſes des hommes, des idées profondes et vraies, c'eſt-là votre partage dans tous les temps; mais pour du nombre et de l'harmonie, et très-ſouvent même des fineſſes de langage, à trois cents lieues de Paris, dans la Marche de Brandebourg; ce phénomène doit être aſſurément remarqué par notre académie de Paris.

Savez-vous bien, Sire, que votre majeſté eſt devenue un auteur qu'on épluche.

Notre doyen, mon gros abbé d'*Olivet*, vient, dans une nouvelle édition de la Proſodie françaiſe, de vous

critiquer ſur le mot *crêpe*, dont vous avez retranché impitoyablement le dernier *e* dans une lettre à moi adreſſée et imprimée dans les Oeuvres du philoſophe de Sans-Souci; mais je ne crois pas que cette édition ait été faite ſous vos yeux : quoi qu'il en ſoit, vous voilà devenu un auteur claſſique examiné comme *Racine* par notre doyen, cité devant notre tribunal des mots, et condamné ſans appel à faire *crêpe* de deux ſyllabes. 1767.

Je me joins au doyen, et je vais intenter au philoſophe de Sans-Souci une accuſation toute contraire. Vous avez donné deux ſyllabes au mot *hait* dans votre beau diſcours du ſtoïcien.

Votre goût offenſé haït *l'abſinthe amère.*

Nous ne vous paſſerons pas cela. Le verbe *haïr* n'aura jamais deux ſyllabes à l'indicatif, *je hais*, *tu hais*, *il hait;* vous auriez beau nous battre encore :

Nous pourrions bien haïr les infidélités
De ceux qui par humeur ont fait de ſots traités;
Nous pourrions bien haïr la fauſſe politique
De ceux qui, s'uniſſant avec nos ennemis,
Ont ſervi les deſſeins d'une cour tyrannique,
Et qui ſe ſont perdus pour perdre leurs amis.

Mais nous ne ferons jamais il *hait* de deux ſyllabes, prenez, Sire, votre parti là-deſſus, et ayez la bonté de changer ce vers; cela vous ſera bien aiſé.

Où eſt le temps, Sire, où j'avais le bonheur de mettre des points ſur les *i* à Sans-Souci et à Potſdam? Je vous aſſure que ces deux années ont été les plus agréables de ma vie. J'ai eu le malheur de faire bâtir

1767. un château ſur les frontières de France et je m'en repens bien. Les Patagons, la poix réſine, l'exaltation de l'ame, et le trou pour aller tout droit au centre de la terre, m'ont écarté de mon véritable centre. J'ai payé ce trou bien chèrement. J'étais fait pour vous. J'achève ma vie dans ma petite et obſcure ſphère, préciſément comme vous paſſez la vôtre au milieu de votre grandeur et de votre gloire. Je ne connais que la ſolitude et le travail; ma ſociété eſt compoſée de cinq ou ſix perſonnes qui me laiſſent une liberté entière, et avec qui j'en uſe de même; car la ſociété ſans la liberté eſt un ſupplice. Je ſuis votre *Gilles* en fait de ſociété et de belles-lettres.

J'ai eu ces jours-ci une très-légère attaque d'apoplexie cauſée par ma faute. Nous ſommes preſque toujours les artiſans de nos diſgrâces. Cet accident m'a empêché de répondre à votre Majeſté auſſitôt que je l'aurais voulu.

Le diable eſt déchaîné dans Genève. Ceux qui voulaient ſe retirer à Clèves reſtent. La moitié du conſeil et ſes partiſans ſe ſont enfuis; l'ambaſſadeur de France eſt parti incognito, et eſt venu ſe réfugier chez moi.

J'ai été obligé de lui prêter mes chevaux pour retourner à Soleure. Les philoſophes qui ſe deſtinent à l'émigration ſont fort embarraſſés, ils ne peuvent vendre aucun effet; tout commerce eſt ceſſé, toutes les banques ſont fermées. Cependant on écrira à M. le baron de *Verder* conformément à la permiſſion donnée par votre Majeſté; mais je prévois que rien ne pourra s'arranger qu'après la fin de l'hiver.

J'attends avec la plus vive reconnaiſſance les douze belles préfaces (1), monument précieux d'une raiſon ferme et hardie, qui doit être la leçon des philoſophes. 1767.

Vous avez grande raiſon, Sire; un prince courageux et ſage, avec de l'argent, des troupes, des lois, peut très-bien gouverner les hommes ſans le ſecours de la religion, qui n'eſt faite que pour les tromper; mais le ſot peuple s'en fera bientôt une, et tant qu'il y aura des fripons et des imbécilles, il y aura des religions. La nôtre eſt ſans contredit la plus ridicule, la plus abſurde et la plus ſanguinaire qui ait jamais infecté le monde.

Votre Majeſté rendra un ſervice éternel au genre humain en détruiſant cette infame ſuperſtition, je ne dis pas chez la canaille qui n'eſt pas digne d'être éclairée et à laquelle tous les jougs ſont propres; je dis chez les honnêtes gens, chez les hommes qui penſent, chez ceux qui veulent penſer. Le nombre en eſt très-grand, c'eſt à vous de nourrir leur ame; c'eſt à vous de donner du pain blanc aux enfans de la maiſon, et de laiſſer le pain noir aux chiens. Je ne m'afflige de toucher à la mort que par mon profond regret de ne vous pas ſeconder dans cette noble entrepriſe, la plus belle et la plus reſpectable qui puiſſe ſignaler l'eſprit humain.

Alcide de l'Allemagne, ſoyez-en le *Neſtor;* vivez trois âges d'homme pour écraſer la tête de l'hydre.

(1) Il s'agit de douze exemplaires de l'*Avant-propos*, mis par le roi au-devant d'un Abrégé de l'hiſtoire eccléſiaſtique de *Fleuri*, en 2 vol. in-12. Berne, 1767.

LETTRE CLIII.

DU ROI.

A Berlin, le 16 de janvier.

1767. J'AI lu toutes les pièces que vous m'avez envoyées. Je trouve le Triumvirat rempli de beaux détails. Les pièces contre l'*inf*... ſont ſi fortes, que depuis *Celſe* on n'a rien publié de plus frappant. L'ouvrage de *Boulanger* eſt ſupérieur à l'autre (1), et plus à la portée des gens du monde pour qui de longues déductions fatiguent l'eſprit, relâché et détendu par les frivolités.

Il ne reſte plus de refuge au fantôme de l'erreur. Il a été flagellé et frappé ſur toutes ſes faces, ſur tous ſes côtés. Par-tout je vois ſes bleſſures, et nulle part d'empyriques empreſſés à pallier ſon mal. Il eſt temps de prononcer ſon oraiſon funèbre et de l'enterrer. Vous défaites le charme, et l'illuſion ſe diſſipe en fumée. Je crains bien qu'il n'en ſoit pas ainſi des troubles inteſtins de Genève. J'augure, ſelon les nouvelles publiques, que nous touchons au dénouement qui cauſera ou une révolution dans le gouvernement, ou quelque tragédie ſanglante...

Quoi qu'il en arrive, les malheureux trouveront un aſile ouvert où ils le ſouhaitent. C'eſt à eux à déterminer le moment où ils voudront en profiter.

La cour de France traite ces gens avec une hauteur inouie, et j'avoue que j'ai peine à concevoir pourquoi ſa déciſion ſe trouve actuellement diamétralement oppoſée à celle qu'elle porta ſur la même

(1) Quelques ouvrages philoſophiques de M. de *Voltaire* furent publiés d'abord ſous les noms de *Boulanger*, *Fréret*, *Bolingbroke*, &c.

affaire, il y a trente années. Ce qui était juſte alors doit l'être à préſent. Les lois ſur leſquelles cette république eſt fondée n'ont point changé; le jugement devait donc être le même. Voilà ce que l'on penſe dans le Nord ſur cette affaire. 1767.

Peut-être dans le Sud fait-on des gloſes ſur la liberté de conſcience ſollicitée pour les diſſidens. Je me ſuis fourré dans la *comparſa*, et je n'ai pas voulu jouer un rôle principal dans cette ſcène. Les rois d'Angleterre et du Nord ont pris le même parti: l'impératrice de Ruſſie décidera cette querelle avec la république de Pologne comme elle pourra. Les diſſentions polonaiſes et les négociations italiennes ſont à peu-près de la même eſpèce: il faut vivre longtemps et avoir une patience angélique pour en voir la fin.

Je vous ſouhaite, en attendant, la bonne année, ſanté, tranquillité et bonheur, et qu'*Apollon*, ce dieu des vers et de la médecine, vous comble de ſes doubles faveurs. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CLIV.

DU ROI.

A Potſdam, le 10 de février.

1767. L'ACCIDENT qui vous eſt arrivé attriſte tous ceux qui l'ont appris. Nous nous flattons cependant que ce ſera ſans ſuite : vous n'avez preſque point de corps, vous n'êtes qu'eſprit ; et cet eſprit triomphe des maladies et des infirmités de la nature qu'il vivifie.

Je vous félicite des avantages qu'a remporté le peuple de Genève ſur le conſeil des deux-cents et ſur les médiateurs. Cependant il paraît que ce ſuccès paſſager ne ſera pas de longue durée. Le canton de Berne et le roi très-chrétien ſont des ogres qui avalent de petites républiques en ſe jouant. On ne les offenſe pas impunément ; et ſi ces ogres ſe mettent de mauvaiſe humeur, c'en eſt fait à tout jamais de notre Rome calviniſte. Les cauſes ſecondes en décideront. Je ſouhaite qu'elles tournent les choſes à l'avantage des bourgeois qui me paraiſſent avoir le droit pour eux. Au cas de malheur, ils trouveront l'aſile qu'ils ont demandé, et les avantages qu'ils déſirent.

Je vous remercie des corrections de mes vers ; j'en ferai bon uſage. La poëſie eſt un délaſſement pour moi. Je ſais que le talent que j'ai eſt des plus bornés ; mais c'eſt un plaiſir d'habitude dont je me

priverais avec peine, qui ne porte préjudice à perſonne, d'autant plus que les pièces que je compoſe n'ennuyeront jamais le public qui ne les verra pas. 1767.

Je vous envoie encore deux contes. C'eſt un genre différent que j'ai eſſayé pour varier la monotonie des ſujets graves, par des matières légères et badines. Je crois que vous devez avoir reçu des abrégés de *Fleuri*, autant qu'on en a pu trouver chez le libraire.

Voilà les jéſuites qui pourraient bien ſe faire chaſſer d'Eſpagne. Ils ſe ſont mêlés de ce qui ne les regardait pas, et la cour prétend ſavoir qu'ils ont excité les peuples à la ſédition.

Ici dans mon voiſinage l'impératrice de Ruſſie ſe déclare protectrice des diſſidens; les évêques polonais en ſont furieux. Quel malheureux ſiècle pour la cour de Rome! on l'attaque ouvertement en Pologne, on a chaſſé ſes gardes du corps, de France et de Portugal. Il paraît qu'on en fera autant en Eſpagne.

Les philoſophes ſapent ouvertement les fondemens du trône apoſtolique: on perſiffle le grimoire du magicien; on éclabouſſe l'auteur de ſa ſecte; on prêche la tolérance; tout eſt perdu. Il faut un miracle pour relever l'Egliſe. C'eſt elle qui eſt frappée d'un coup d'apoplexie terrible; et vous aurez encore la conſolation de l'enterrer et de lui faire ſon épitaphe, comme vous fîtes autrefois pour la Sorbonne.

L'anglais *Woolſton* prolonge la durée de l'*inf...*, ſelon ſon calcul, à deux cents ans; il n'a pu calculer ce qui eſt arrivé tout récemment. Il s'agit de détruire le préjugé qui ſert de fondement à cet édifice. Il s'écroule de lui-même, et ſa chute n'en devient que plus rapide.

1767. Voilà ce que *Bayle* a commencé de faire ; il a été suivi par nombre d'anglais, et vous avez été réservé pour l'accomplir.

Jouiſſez long-temps en paix de toutes les ſortes de lauriers dont vous êtes couvert ; jouiſſez de votre gloire et du rare bonheur de voir qu'à votre couchant vos productions ſont auſſi brillantes qu'à votre aurore.

Je ſouhaite que ce couchant dure long-temps, et je vous aſſure que je ſuis un de ceux qui y prends le plus d'intérêt.

FÉDÉRIC.

LETTRE CLV.

DU ROI.

A Potſdam, le 20 de février.

Je ſuis bien aiſe que ce livre qu'on a eu tant de peine à trouver ici, vous ſoit parvenu, puiſque vous le ſouhaitiez. Ce pauvre abbé *Fleuri* qui en eſt l'auteur, a eu le chagrin de l'avoir vu mettre à l'*index* à la cour de Rome. Il faut avouer que l'Hiſtoire de l'Égliſe eſt plutôt un ſujet de ſcandale que d'édification.

L'auteur de la préface a raiſon, en ce qu'il ſoutient que l'ouvrage des hommes ſe décèle dans toute la conduite des prêtres qui altèrent cette religion (ſainte en elle-même) de concile en concile, la ſurchargent d'articles de foi, et puis la tournent toute en pratiques extérieures, et finiſſent enfin par ſaper les

mœurs avec leurs indulgences et leurs diſpenſes qui ne ſemblent inventées que pour ſoulager les hommes du poids de la vertu : comme ſi la vertu n'était pas d'une néceſſité abſolue pour toute ſociété, comme ſi quelque religion pouvait être tolérée ſitôt qu'elle devient contraire aux bonnes mœurs. 1767.

Il y aurait de quoi compoſer des volumes ſur cette matière ; et les petits ruiſſeaux que je pourrais fournir ſe perdraient dans les immenſes réſervoirs et les vaſtes mers de votre ſeigneurie de Ferney. Vous écrire ſur ce ſujet, ce ſerait porter des corneilles à Athènes.

J'en viens à vos pauvres Génevois. Selon ce que diſent les papiers publics, il paraît que votre miniſtère de Verſailles s'eſt radouci ſur ce ſujet. Je le ſouhaite pour le bien de l'humanité. Pourquoi changer les lois d'un peuple qui veut les conſerver ? Pourquoi tracaſſer ? Certainement il n'en reviendra pas une grande gloire à la France d'avoir pu opprimer une pauvre république voiſine. C'eſt les Anglais qu'il faut vaincre, c'eſt contre eux qu'il y a de la réputation à gagner ; car ces gens ſont fiers et ſavent ſe défendre. Je ne ſais ſi on réuſſira en France à établir leur banque. L'idée en eſt bonne ; mais moi qui vois ces choſes de loin, et qui peux me tromper, je ne crois pas qu'on ait bien pris ſon temps pour l'établir. Il faut avoir du crédit pour en former une ; et ſelon les bruits populaires, le gouvernement en manque.

Je vous fais mes remercîmens de la façon dont vous avez défendu mes barbariſmes et mes ſoléciſmes envers l'abbé d'*Olivet*. Vous et les grands orateurs rendez toutes les cauſes bonnes. Si vous vous le

1767. propoſiez, vous me donneriez aſſez d'amour propre pour me croire infaillible comme un des quarante; tant l'art de perſuader eſt un don précieux !

Je voudrais l'avoir pour perſuader aux Polonais la tolérance. Je voudrais que les diſſidens fuſſent heureux, mais ſans enthouſiaſme, et de façon que la république fût contente. Je ne ſais point ce que penſe le roi de Pologne, mais je crois que tout cela pourra s'ajuſter doucement en modérant les prétentions des uns, et en portant les autres à ſe relâcher ſur quelque choſe.

Le ſaint père a envoyé un bref dans ce pays-là : il n'y eſt queſtion que de la gloire du martyre, de l'aſſiſtance miraculeuſe de DIEU, du fer, du feu, de l'obſtination, du zèle, &c. &c. Le Saint-Eſprit l'inſpire bien mal, et lui a fait faire depuis ſon pontificat toutes choſes à contre-ſens. A quoi bon donc être inſpiré ?

Il y a ici une comteſſe polonaiſe. Elle ſe nomme *Crazinska :* c'eſt une eſpèce de phénomène. Cette femme a un amour décidé pour les lettres ; elle a appris le latin, le grec, le français, l'italien et l'anglais ; elle a lu tous les auteurs claſſiques de chaque langue, et les poſsède bien. L'ame d'un bénédictin réſide dans ſon corps : avec cela elle a beaucoup d'eſprit, et n'a contre elle que la difficulté de s'exprimer en français, langue dont l'uſage ne lui eſt pas encore auſſi familier que l'intelligence. Avec pareille recommandation vous jugerez ſi elle a été bien accueillie. Elle a de la ſuite dans la converſation, de la liaiſon dans les idées, et aucunes des frivolités de ſon ſexe. Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt qu'elle s'eſt formée elle-même, ſans aucun ſecours. Voilà trois hivers

qu'elle paſſe à Berlin avec les gens de lettres, en ſuivant ce penchant irréſiſtible qui l'entraîne. 1767.

Je prêche ſon exemple à toutes nos femmes qui auraient bien une autre facilité que cette polonaiſe à ſe former ; mais elles ne connaiſſent pas la félicité de ceux qui cultivent les lettres : et parce que cette volupté n'eſt pas vive, elles ne la reconnaiſſent pas pour telle. Vous, quoique dans un âge avancé, vous leur devez encore les plus heureux momens de votre vie. Quand tous les autres plaiſirs paſſent, celui-là reſte ; c'eſt le fidèle compagnon de tous les âges et de toutes les fortunes.

Puiſſiez-vous encore en jouir long-temps pour le bien de ces lettres mêmes, pour éclairer les aveugles, et pour défendre mes barbariſmes. Je le ſouhaite de tout mon cœur. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CLVI.

DU ROI.

A Potſdam, le 28 de février.

Je félicite l'Europe des productions dont vous l'avez enrichie pendant plus de cinquante années, et je ſouhaite que vous en ajoutiez encore autant que les *Fontenelle*, les *Fleuri* et les *Neſtor* en ont vécu. Avec vous finit le ſiècle de *Louis XIV*. De cette époque ſi féconde en grands hommes, vous êtes le dernier qui nous reſte. Le dégoût des lettres, la ſatiété des

1767. chefs-d'œuvre que l'eſprit humain a produits, un eſprit de calcul, voilà le goût du temps préſent.

Parmi la foule de gens d'eſprit dont la France abonde, je ne trouve pas de ces eſprits créateurs, de ces vrais génies qui s'annoncent par de grandes beautés, des traits brillans, et des écarts même. On ſe plaît à analyſer tout. Les Français ſe piquent à préſent d'être profonds. Leurs livres ſemblent faits par de froids raiſonneurs : et ces grâces qui leur étaient ſi naturelles, ils les négligent.

Un des meilleurs ouvrages que j'aye lu de long-temps, eſt ce factum pour les *Calas*, fait par un avocat dont le nom ne me revient pas. Ce factum eſt plein de traits de véritable éloquence, et je crois l'auteur digne de marcher ſur les traces de *Boſſuet*, &c. non comme théologien, mais comme orateur.

Vous êtes environné d'orateurs qui haranguent à coups de baïonnettes et de cartouches : c'eſt un voiſinage déſagréable pour un philoſophe qui vit en retraite, plus encore pour les Génevois.

Cela me rappelle le conte du fuiſſe qui mangeait une omelette au lard un jour maigre, et qui, entendant tonner, s'écria : Grand Dieu ! voilà bien du bruit pour une omelette au lard. Les Génevois pourraient faire cette exclamation en s'adreſſant à *Louis XV*. La fin de ce blocus ne tournera pas à l'avantage du peuple. Ce qu'ils pourraient faire de plus judicieux, ſerait de céder aux conjonctures et de s'accommoder. Si l'obſtination et l'animoſité les en empêche, leur dernière reſſource eſt l'aſile que je leur prépare et qui ſe trouve dans un lieu que vous jugez très-bien qui leur ſera convenable.

Je ne ſais quel eſt le jeune homme dont vous me parlez. Je m'informerai s'il ſe trouve à Véſel quelqu'un de ce nom. En cas qu'il y ſoit, votre recommandation ne lui ſera pas inutile. 1767.

Voici de ſuite trois jugemens bien honteux pour les parlemens de France. Les *Calas*, les *Sirven* et *la Barre* devraient ouvrir les yeux au gouvernement, et le porter à la réforme des procédures criminelles: mais on ne corrige les abus que quand ils ſont parvenus à leur comble. Quand ces cours de juſtice auront fait rouer quelque duc et pair par diſtraction, les grandes maiſons crieront, les courtiſans mèneront grand bruit, et les calamités publiques parviendront au trône.

Pendant la guerre il y avait une contagion à Breſlau. On enterrait cent vingt perſonnes par jour; une comteſſe dit: *Dieu merci, la grande nobleſſe eſt épargnée; ce n'eſt que le peuple qui meurt.* Voilà l'image de ce que penſent les gens en place qui ſe croient pétris de molécules plus précieuſes que ce qui fait la compoſition du peuple qu'ils oppriment. Cela a été ainſi preſque de tout temps. L'allure des grandes monarchies eſt la même. Il n'y a guère que ceux qui ont ſouffert l'oppreſſion qui la connaiſſent et la déteſtent. Ces enfans de la fortune, qu'elle a engourdis dans la proſpérité, penſent que les maux du peuple ſont exagération, que des injuſtices ſont des mépriſes; et pourvu que le premier reſſort aille, il importe peu du reſte.

Je ſouhaite, puiſque la deſtinée du monde eſt d'être mené ainſi, que la guerre s'écarte de votre habitation, et que vous jouiſſiez paiſiblement dans votre

1767. retraite d'un repos qui vous eſt dû ſous les ombrages des lauriers d'*Apollon* : je ſouhaite encore que dans cette douce retraite vous ayez autant de plaiſir que vos ouvrages en ont donné à vos lecteurs. A moins d'être au troiſième ciel, vous ne ſauriez être plus heureux.

FÉDÉRIC.

LETTRE CLVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Du 3 mars.

SIRE,

J'ENTENDS très-bien l'aventure des deux chiens, et je l'entends d'autant mieux que je ſuis un peu mordu. Mes petites poſſeſſions touchent aux portes de Genève. Tout commerce eſt interrompu par cette ridicule guerre ; elle n'enſanglante pas encore la terre, mais elle la ruine. Vos chiens répondent très-pertinemment à nos héros français et bernois. Il eſt certain que ſi les animaux raiſonnaient avec les hommes, ils auraient toujours raiſon, car ils ſuivent la nature, et nous l'avons corrompue.

A l'égard du violon, je crains de n'entendre pas le mot de l'énigme. Eſt-ce le roi de Pologne qui, ne pouvant par lui-même venir à bout de ſes évêques, s'eſt voulu ſecrétement appuyer de votre Majeſté, de la Ruſſie, de l'Angleterre et du Danemarck, et qui n'eſt actuellement appuyé que de la Ruſſie? eſt-ce l'impératrice de Ruſſie qui ſoutient ſeule à préſent le fardeau qu'elle avait voulu partager avec trois puiſſances?

Il

Il me paraît que je tourne autour du mot de l'énigme, mais je peux me tromper; vous savez que je ne suis pas grand politique. 1767.

Votre alliée l'impératrice a eu la bonté de m'envoyer son mémoire justificatif, qui m'a semblé bien fait. C'est une chose assez plaisante, et qui a l'air de la contradiction, de soutenir l'indulgence et la tolérance, les armes à la main; mais aussi l'intolérance est si odieuse qu'elle mérite qu'on lui donne sur les oreilles. Si la superstition a fait si long-temps la guerre, pourquoi ne la ferait-on pas à la superstition? *Hercule* allait combattre les brigands, et *Bellérophon* les chimères; je ne ferais pas fâché de voir des *Hercules* et des *Bellérophons* délivrer la terre des brigands et des chimères catholiques.

Quoi qu'il en soit, vos deux contes sont bien plaisans; votre génie est toujours le même : votre raison supérieure est toujours ingénieuse et gaie. J'espère que votre Majesté daignera m'envoyer quelque nouveau conte sur la folie de ne vouloir pas qu'un prince afferme son bien, lorsqu'il est permis au dernier paysan d'affermer le sien; cela ne me paraît pas juste, et mérite assurément un troisième conte.

J'ai eu l'honneur de vous parler dans ma dernière lettre du nommé *Morival*, cadet dans un de vos régimens à Vésel; c'est un jeune homme très-bien né, et dont on rend de fort bons témoignages. Est-il concevable qu'il ait été condamné à être brûlé vif chez des picards, pour n'avoir pas salué une procession de capucins, et pour avoir chanté deux chansons? L'inquisition elle-même ne commettrait pas de pareilles horreurs. Pour peu qu'on jette les yeux sur la scène

1767. de ce monde, on paſſe la moitié de ſa vie à rire et l'autre moitié à frémir.

Conſervez-moi, Sire, vos bontés, pour le peu de temps que j'ai encore à végéter et à ramper ſur ce malheureux et ridicule tas de boue.

LETTRE CLVIII.

DU ROI.

A Potſdam, le 24 mars.

Je vous plains de ce que votre retraite eſt entourée d'armes : il n'eſt donc aucun ſéjour à l'abri du tumulte ! Qui croirait qu'une république dût être bloquée par des voiſins qui n'ont aucun empire ſur elle ? Mais je me flatte que cet orage paſſera, et que les Génevois ne ſe roidiront pas contre la violence, ou que le miniſtère français modérera ſa fougue.

Ce que je ſais de l'impératrice de Ruſſie, c'eſt qu'elle a été ſollicitée par les diſſidens de leur prêter ſon aſſiſtance, et qu'elle a fait marcher des argumens munis de canons et de baïonnettes pour convaincre les évêques polonais des droits que ces diſſidens prétendent avoir.

Il n'eſt point réſervé aux armes de détruire l'*inf*... elle périra par le bras de la Vérité et par la ſéduction de l'intérêt. Si vous voulez que je développe cette idée, voici ce que j'entends :

J'ai remarqué, et d'autres comme moi, que les endroits où il y a le plus de couvens de moines,

ſont ceux où le peuple eſt le plus aveuglément livré à la ſuperſtition : il n'eſt pas douteux que, ſi l'on parvient à détruire ces aſiles du fanatiſme, le peuple ne devienne un peu indifférent et tiède ſur ces objets, qui ſont actuellement ceux de ſa vénération. Il s'agirait donc de détruire les cloîtres, au moins de commencer à diminuer leur nombre. Ce moment eſt venu, parce que le gouvernement français et celui d'Autriche ſont endettés, qu'ils ont épuiſé les reſſources de l'induſtrie pour acquitter les dettes, ſans y parvenir. L'appât de riches abbayes et de couvens bien rentés eſt tentant. En leur repréſentant le mal que les cénobites font à la population de leurs Etats, ainſi que l'abus du grand nombre de *Cucullati* qui rempliſſent leurs provinces, en même temps la facilité de payer en partie leurs dettes, en y appliquant les tréſors de ces communautés qui n'ont point de ſucceſſeurs, je crois qu'on les déterminerait à commencer cette réforme : et il eſt à préſumer qu'après avoir joui de la ſéculariſation de quelques bénéfices, leur avidité engloutira le reſte. 1767.

Tout gouvernement qui ſe déterminera à cette opération, ſera ami des philoſophes, et partiſan de tous les livres qui attaqueront les ſuperſtitions populaires et le faux zèle des hypocrites qui voudraient s'y oppoſer.

Voilà un petit projet que je ſoumets à l'examen du patriarche de Ferney. C'eſt à lui, comme au père des fidèles, de le rectifier et de l'exécuter.

Le patriarche m'objectera peut-être ce que l'on fera des évêques : je lui réponds qu'il n'eſt pas temps d'y toucher encore ; qu'il faut commencer par détruire

1767. ceux qui soufflent l'embrasement du fanatisme au cœur du peuple. Dès que le peuple sera refroidi, les évêques deviendront de petits garçons dont les souverains disposeront, par la suite des temps, comme ils voudront.

La puissance des ecclésiastiques n'est que d'opinion; elle se fonde sur la crédulité des peuples. Eclairez ces derniers, l'enchantement cesse.

Après bien des peines, j'ai déterré le malheureux compagnon de *la Barre :* il se trouve porte-enseigne à Vésel, et j'ai écrit pour lui.

On me marque de Paris qu'on prépare au théâtre français, avec appareil, la représentation des Scythes. Vous ne vous contentez pas d'éclairer votre patrie, vous lui donnez encore du plaisir. Puissiez-vous lui en donner long-temps, et jouir dans votre doux asile des délices que vous avez procurés à vos contemporains, et qui s'étendront à la race future autant qu'il y aura des hommes qui aimeront les lettres, et d'ames sensibles qui connaîtront la douceur de pleurer. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CLIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

5 avril.

SIRE,

JE ne ſais plus quand les chiens qui ſe battent pour un os, et à qui on donne cent coups de bâton, comme le dit très-bien votre Majeſté, pourront aller demander un chenil dans vos Etats (1). Tous ces petits dogues-là, accoutumés à japper ſur leurs paliers, deviennent indécis de jour en jour. Je crois qu'il y a deux familles qui partent inceſſamment, mais je ne puis parler aux autres, la communication étant interdite par un cordon de troupes dont on vante déjà les conquêtes. On nous a pris plus de douze pintes de lait, et plus de quatre paires de pigeons. Si cela continue, la campagne ſera extrêmement glorieuſe. Ce ne ſont pourtant pas les malheurs de la guerre qui me font regretter le temps que j'ai paſſé auprès de votre Majeſté. 1767.

Je ne me conſolerai jamais du malheur qui me fait achever ma vie loin de vous. Je ſuis heureux autant qu'on peut l'être dans ma ſituation, mais je ſuis loin du ſeul prince véritablement philoſophe. Je ſais fort bien qu'il y a beaucoup de ſouverains

(1) M. de *Voltaire* voulait alors que Vével ſervît d'aſile aux proſcrits de Genève. Il avait eſſayé quelque temps auparavant d'y établir une colonie de philoſophes français.

1767. qui penſent comme vous, mais où eſt celui qui pourrait faire la préface de cette Hiſtoire de l'Egliſe? où eſt celui qui a l'ame aſſez forte et le coup-d'œil aſſez juſte pour oſer voir et dire qu'on peut très-bien régner ſans le lâche ſecours d'une ſecte? où eſt le prince aſſez inſtruit pour ſavoir que depuis dix-ſept cents ans la ſecte chrétienne n'a jamais fait que du mal?

Vous avez vu ſur cette matière bien des écrits auxquels il n'y a rien à répondre. Ils ſont peut-être un peu trop longs, ils ſe répètent peut-être quelquefois les uns les autres. Je ne condamne pas toutes ces répétitions, ce ſont les coups de marteau qui enfoncent le clou dans la tête du fanatiſme; mais il me ſemble qu'on pourrait faire un excellent recueil de tous ces livres, en élaguant quelques ſuperfluités, et en reſſerrant les preuves. Je me ſuis long-temps flatté qu'une petite colonie de gens ſavans et ſages viendrait ſe conſacrer dans vos Etats à éclairer le genre humain. Mille obſtacles à ce deſſein s'accumulent tous les jours.

Si j'étais moins vieux, ſi j'avais de la ſanté, je quitterais ſans regret le château que j'ai bâti et les arbres que j'ai plantés, pour venir achever ma vie dans le pays de Clèves avec deux ou trois philoſophes, et pour conſacrer mes derniers jours, ſous votre protection, à l'impreſſion de quelques livres utiles. Mais, Sire, ne pouvez-vous pas, ſans vous compromettre, faire encourager quelque libraire de Berlin à les réimprimer, et à les faire débiter dans l'Europe à un prix qui en rende la vente facile? ce ſerait un amuſement pour votre Majeſté, et ceux qui

travailleraient à cette bonne œuvre en seraient récompensés dans ce monde plus que dans l'autre. 1767.

Comme j'allais continuer à vous demander cette grâce, je reçois la lettre dont votre Majesté m'honore du 24 mars. Elle a bien raison de dire que l'*inf*... ne sera jamais détruite par les armes ; car il faudrait alors combattre pour une autre superstition qui ne serait reçue qu'en cas qu'elle fût plus abominable. Les armes peuvent détrôner un pape, dépossséder un électeur ecclésiastique, mais non pas détrôner l'imposture.

Je ne conçois pas comment vous n'avez pas eu quelque bon évêché pour les frais de la guerre, par le dernier traité ; mais je sens bien que vous ne détruirez la superstition christicole que par les armes de la raison.

Votre idée de l'attaquer par les moines est d'un grand capitaine. Les moines une fois abolis, l'erreur est exposée au mépris universel. On écrit beaucoup en France sur cette matière ; tout le monde en parle. Les bénédictins eux-mêmes ont été si honteux de porter une robe couverte d'opprobre, qu'ils ont présenté une requête au roi de France pour être sécularisés, mais on n'a pas cru cette grande affaire assez mûre ; on n'est pas assez hardi en France, et les dévots ont encore du crédit.

Voici un petit imprimé qui m'est tombé sous la main ; il n'est pas long, mais il dit beaucoup. Il faut attaquer le monstre par les oreilles comme à la gorge.

J'ai chez moi un jeune homme, nommé M. de *la Harpe*, qui cultive les lettres avec succès. Il a fait une

1767. épître d'un moine au fondateur de la Trappe, qui me paraît excellente. J'aurai l'honneur de l'envoyer à votre Majeſté par le premier ordinaire. Je ne crois pas qu'on le condamne à être diſloqué et brûlé à petit feu comme cet infortuné qui eſt à Véſel, et que je ſais être un très-bon ſujet. Je remercie votre Majeſté, au nom de la raiſon et de la bienfeſance, de la protection qu'elle accorde à cette victime du fanatiſme de nos druides.

Les Scythes ſont un ouvrage fort médiocre. Ce ſont plutôt les petits cantons ſuiſſes et un marquis français que les Scythes et un prince perſan. *Thiriot* aura l'honneur d'envoyer de Paris cette rapſodie à votre Majeſté.

Je ſuis toujours fâché de mourir hors de vos Etats. Que votre Majeſté daigne me conſerver quelque ſouvenir pour ma conſolation.

LETTRE CLX.

DU ROI.

A Potſdam, le 5 de mai.

J'AURAIS cru, pendant les troubles qui déſolaient l'Europe, que la terre de Ferney et la ville de Genève étaient l'arche où quelques juſtes furent préſervés des calamités publiques. Mais, il faut l'avouer, il n'eſt aucun lieu où l'inquiétude des hommes et l'enchaînement fatal des cauſes ne puiſſent amener ce fléau. Je plains les citoyens de la Rome calviniſte de ſe trouver réduits à la dure néceſſité d'abandonner leur patrie, ou de renoncer aux priviléges de leur liberté. Ils ont affaire à trop forte partie, et les Français les traitent à la rigueur. *Lentulus*, qui a fait un tour en ſa patrie, s'était propoſé de paſſer chez vous ſi ce cordon impénétrable ne l'en eût empêché. Voilà comme tout ſe dénature par les lois de la viciſſitude. 1767.

La ville de Jéruſalem, bâtie par le peuple de DIEU, eſt poſſédée par les Turcs : le capitole, cet aſile des nations, ce lieu auguſte où s'aſſemblait un ſénat maître de l'univers, eſt maintenant habité par des récollets ; et Ferney, douce et agréable retraite philoſophique, ſert de quartier général aux troupes françaiſes. Mais vous adoucirez ces guerriers farouches, comme *Orphée*, votre devancier, apprivoiſa les tigres et les lions.

Il eſt fâcheux que vous ſoyez aſſujetti, comme le reſte des êtres, aux infirmités de l'âge : il faudrait

1767. que les corps joints à des ames privilégiées comme la vôtre, en fuſſent exempts. Les arts et la ſociété de notre petite contrée regretteront à jamais votre perte. Ce ne ſont pas de celles qu'on répare facilement ; auſſi votre mémoire ne périra-t-elle pas parmi nous.

Vous pouvez vous ſervir de nos imprimeurs ſelon vos déſirs. Ils jouiſſent d'une liberté entière ; et comme ils ſont liés avec ceux d'Hollande, de France et d'Allemagne, je ne doute pas qu'ils n'aient des voies pour faire paſſer les livres où ils le jugent à propos.

Voilà pourtant un nouvel avantage que nous venons d'emporter en Eſpagne : les jéſuites ſont chaſſés de ce royaume. De plus les cours de Verſailles, de Vienne et de Madrid ont demandé au pape la ſuppreſſion d'un nombre conſidérable de couvens. On dit que le ſaint père ſera obligé d'y conſentir, quoique en enrageant. Cruelle révolution ! A quoi ne doit pas s'attendre le ſiècle qui ſuivra le nôtre ? La cognée eſt miſe à la racine de l'arbre : d'une part, les philoſophes s'élèvent contre les abſurdités d'une ſuperſtition révérée ; d'une autre, les abus de la diſſipation forcent les princes à s'emparer des biens de ces reclus, les ſuppôts et les trompettes du fanatiſme. Cet édifice ſapé par ſes fondemens va s'écrouler ; et les nations tranſcriront dans leurs annales que *Voltaire* fut le promoteur de cette révolution, qui ſe fit au XIXe ſiècle dans l'eſprit humain.

Qui aurait dit au XIIe ſiècle que la lumière qui éclairerait le monde, viendrait d'un petit bourg ſuiſſe, nommé Ferney ? Tous les grands hommes

communiquent leur célébrité aux lieux qu'ils habitent, et au temps où ils fleuriſſent. 1767.

On m'écrit de Paris qu'on m'enverra les Scythes. Je ſuis bien sûr que cette pièce ſera intéreſſante et pathétique : heureux talens, qui font le charme de toutes vos tragédies ! J'ai vu des tragédies et des panégyriques du jeune poëte dont vous me parlez ; il a du feu et verſifie bien. Je vous ſuis obligé de ſon épître que vous voulez me communiquer. On m'a envoyé le Béliſaire de *Marmontel*. Il faut que la ſorbonne ait été de bien mauvaiſe humeur pour condamner l'envie que l'auteur a de ſauver *Cicéron* et *Marc-Aurèle*. Je ſoupçonnerais plutôt que le gouvernement a cru apercevoir quelques alluſions du règne de *Juſtinien* à celui de *Louis XV*, et que, pour chagriner l'auteur, il a lâché contre lui la ſorbonne, comme un mâtin accoutumé d'aboyer contre qui on l'excite.

Conſervez-vous toutefois, et ménagez votre vieilleſſe dans votre quartier général de Ferney. Souvenez-vous qu'*Archimède*, pendant qu'on donnait l'aſſaut à la ville qu'il défendait, réſolvait tranquillement un problème; et ſoyez perſuadé que le roi *Hiéron* s'intéreſſait moins à la conſervation de ſon géomètre, que moi à celle du grand homme que le cordon des troupes françaiſes entoure.

FÉDÉRIC.

LETTRE CLXI.

DU ROI.

A Potſdam, le 31 de juillet.

—— J'AI cru avec le public que vous aviez changé de
1767. domicile. Des lettres de Paris nous aſſuraient que vous alliez vous établir à Lyon, et j'attribuais votre long ſilence à votre déménagement; la cauſe que vous en alléguez eſt bien plus fâcheuſe.

Le poëme ſur les Génevois m'était parvenu par *Thiriot*. Je n'en ai que deux chants; vous me feriez plaiſir de m'envoyer l'ouvrage entier. J'admirais en le liſant ce feu d'imagination que les frimats de la Suiſſe et le froid des ans n'ont pu éteindre; et comme cet ouvrage eſt écrit avec autant de gaieté que de chaleur, je vous croyais plus vivant que jamais. Enfin vous êtes échappé de ce nouveau danger, et vous allez ſans doute nous régaler de quelque poëme ſur le Styx, ſur *Caron*, ſur *Cerbère*, et ſur tous ces objets que vous avez vus de ſi près. Vous nous devez la relation de ce voyage : vous vous trouverez à votre aiſe en la feſant, inſtruit par l'exemple de tant de voyageurs qui ne ſe ſont pas gênés en nous racontant ce qu'ils n'ont jamais vu dans des pays réels. Votre champ vous fournit la mythologie, la théologie et la métaphyſique. Quelle carrière pour l'imagination! Mais revenons à ce monde-ci.

On y vieillit prodigieuſement, mon cher *Voltaire :* tout a bien changé depuis le temps paſſé que vous vous rappelez. Mon eſtomac, qui ne digère preſque plus, m'a contraint de renoncer aux ſoupers. Je lis le ſoir, ou je fais converſation. Mes cheveux ſont blanchis, mes dents s'en vont, mes jambes ſont abymées par la goutte. Je végette encore, et je m'aperçois que le temps fixe une différence ſenſible entre quarante et cinquante-ſix ans. Ajoutez à cela que depuis la paix j'ai été ſurchargé d'affaires, de ſorte qu'il ne me reſte dans la tête qu'un peu de bon ſens avec une paſſion renaiſſante pour les ſciences et pour les beaux arts. Ce ſont eux qui ſont ma conſolation et ma joie. 1767.

Votre eſprit eſt plus jeune que le mien : ſans doute que vous avez bu de la fontaine de Jouvence, ou vous avez trouvé quelque ſecret ignoré des grands hommes qui vous ont devancé.

Vous allez retravailler le *Siècle de Louis XIV :* mais n'eſt-il pas dangereux d'écrire les faits qui tiennent à nos temps ? c'eſt l'arche du Seigneur, il ne faut pas y toucher. Ceci me donne lieu de vous propoſer un doute que je vous prie de réſoudre. On dit le ſiècle d'*Auguſte*, le ſiècle de *Louis XIV :* juſqu'à quel temps doit s'étendre ce ſiècle ? combien avant la naiſſance de celui qui lui donne ſon nom, et combien après ſa mort ? Votre réponſe décidera un petit différent littéraire qui s'eſt élevé ici à cette occaſion.

J'envie à *Lentulus* le plaiſir qu'il a eu de vous voir. Comme vous me parlez de lui, je ſuppoſe qu'il aura été à Ferney. Il vous a vu *facies ad faciem*, comme le grand *Condé* mourant eſpérait voir DIEU. Pour moi

1767. je ne vois rien que mon jardin. Nous avons célébré des noces, et puis des fiançailles. J'établis ma famille. J'ai plus de neveux et de nièces que vous n'en avez. Nous menons tous une vie paifible et philoſophique.

On parle auſſi peu des diſſidens et de ce qu'ils décideront que des Génevois et des héros qui les entourent. Toutefois j'ai appris avec plaiſir qu'on les laiſſe tranquilles. S'ils ſont ſages, ils auront hâte de s'accommoder et de ne plus rechercher dorénavant l'arbitrage de voiſins plus puiſſans qu'eux.

Vivez donc pour l'honneur des lettres; que votre corps puiſſe ſe rajeunir comme votre eſprit; et ſi je ne puis vous entendre, que je puiſſe vous lire, vous admirer et faire des vœux pour le patriarche de Ferney!

FÉDÉRIC.

LETTRE CLXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Novembre.

SIRE,

UN bohémien qui a beaucoup d'eſprit et de philoſophie, nommé M. *Grimm*, m'a mandé que vous aviez initié l'empereur à nos ſaints myſtères, et que vous n'étiez pas trop content que j'euſſe paſſé près de deux ans ſans vous écrire. 1769.

Je remercie votre Majeſté très-humblement de ce petit reproche : je lui avouerai que j'ai été ſi fâché et ſi honteux du peu de ſuccès de la tranſmigration de Clèves, que je n'ai oſé depuis ce temps-là préſenter aucune de mes idées à votre Majeſté. Quand je ſonge qu'un fou et qu'un imbécille comme St *Ignace* a trouvé une douzaine de proſélytes qui l'ont ſuivi, et que je n'ai pas pu trouver trois philoſophes, j'ai été tenté de croire que la raiſon n'était bonne à rien ; d'ailleurs, quoi que vous en diſiez, je ſuis devenu bien vieux, et malgré toutes mes coquetteries avec l'impératrice de Ruſſie, le fait eſt que j'ai été long-temps mourant et que je me meurs.

Mais je reſſuſcite et je reprends tous mes ſentimens envers votre Majeſté, et toute ma philoſophie pour

1769. lui écrire aujourd'hui, au ſujet d'une petite extravagance anglaiſe qui regarde votre perſonne. Elle ſe doutera bien que cette démence anglaiſe n'eſt pas gaie ; il y a beaucoup de ſages en Angleterre ; mais il y a autant de ſombres enthouſiaſtes. L'un de ces énergumènes, qui peut-être a de bonnes intentions, s'eſt aviſé de faire imprimer dans la gazette de la cour qu'on appelle *The Whitehall Evening-Poſt*, le 7 octobre, une prétendue lettre de moi à votre Majeſté, dans laquelle je vous exhorte à ne plus corrompre la nation que vous gouvernez. Voici les propres mots fidèlement traduits. „ Quelle pitié, ſi l'étendue de „ vos connaiſſances, vos talens et vos vertus ne vous „ ſervaient qu'à pervertir ces dons du ciel pour faire „ la misère et la déſolation du genre humain! Vous „ n'avez rien à déſirer, Sire, dans ce monde que „ l'auguſte titre d'un héros chrétien. „

Je me flatte que ce fanatique imprimera bientôt une lettre de moi au grand turc *Mouſtapha*, dans laquelle j'exhorterai ſa Hauteſſe à être un héros mahométan : mais comme *Mouſtapha* n'a veine qui tende à le faire un héros, et que ma véritable héroïne l'impératrice de Ruſſie y a mis bon ordre, je ne crois pas que j'entreprenne cette converſion turque. Je m'en tiens aux princes et aux princeſſes du Nord, qui me paraiſſent plus éclairés que tout le ſérail de Conſtantinople.

Je ne réponds autre choſe à l'auteur qui m'impute cette belle lettre à votre Majeſté, que ces quatre lignes-ci : „ J'ai vu dans le *The Whitehall Evening-Poſt, du 7 octobre 1769*, N° 3668, *une prétendue lettre de moi à ſa Majeſté le roi de Pruſſe; cette lettre eſt bien ſotte, cependant*

cependant je ne l'ai point écrite. Fait à Ferney le 29 octobre 1769, VOLTAIRE. » 1769.

Il y a par-tout, Sire, de ces esprits également absurdes et méchans, qui croient ou qui font semblant de croire qu'on n'a point de religion quand on n'est pas de leur secte. Ces superstitieux coquins ressemblent à la *Philaminte* des Femmes savantes de *Molière;* ils disent :

Nul ne doit plaire à Dieu que nous et nos amis.

J'ai dit quelque part que *la Motte le Vayer*, précepteur du frère de *Louis XIV*, répondit un jour à un de ces marousles : *Mon ami, j'ai tant de religion, que je ne suis pas de ta religion.*

Ils ignorent, ces pauvres gens, que le vrai culte, la vraie piété, la vraie sagesse est d'adorer DIEU comme le père commun de tous les hommes sans distinction, et d'être bienfesant.

Ils ignorent que la religion ne consiste ni dans les rêveries des bons quakers, ni dans celles des bons anabaptistes ou des piétistes, ni dans l'impanation et l'invination, ni dans un pélerinage à Notre-Dame de Lorette, à Notre-Dame des neiges, ou à Notre-Dame des sept douleurs; mais dans la connaissance de l'Etre suprême qui remplit toute la nature, et dans la vertu.

Je ne vois pas que ce soit une piété bien éclairée qui ait refusé aux dissidens de Pologne les droits que leur donne leur naissance, et qui ait appelé les janissaires de notre saint père le turc au secours des bons catholiques romains de la Sarmatie. Ce n'est point probablement le Saint-Esprit qui a dirigé cette affaire, à moins que ce ne soit un saint esprit du révérend père

1769. *Malagrida*, ou du révérend père *Guignard*, ou du révérend père *Jacques Clément*.

Je n'entre point dans la politique qui a toujours appuyé la cauſe de DIEU, depuis le grand *Conſtantin*, aſſaſſin de toute ſa famille, juſqu'au meurtre de *Charles I* qu'on fit aſſaſſiner par le bourreau, l'Evangile à la main; la politique n'eſt pas mon affaire: je me ſuis toujours borné à faire mes petits efforts pour rendre les hommes moins ſots et plus honnêtes. C'eſt dans cette idée que, ſans conſulter les intérêts de quelques ſouverains, (intérêts à moi très-inconnus) je me borne à ſouhaiter très-paſſionnément que les barbares Turcs ſoient chaſſés inceſſamment du pays de *Xénophon*, de *Socrate*, de *Platon*, de *Sophocle* et d'*Euripide*. Si l'on voulait, cela ſerait bientôt fait; mais on a entrepris autrefois ſept croiſades de la ſuperſtition, et on n'entreprendra jamais une croiſade d'honneur: on en laiſſera tout le fardeau à *Catherine*.

Au reſte, Sire, je ſuis dans mon lit depuis un an; j'aurais voulu que mon lit fût à Clèves.

J'apprends que votre Majeſté, qui n'eſt pas faite pour être au lit, ſe porte mieux que jamais, que vous êtes engraiſſé, que vous avez des couleurs brillantes. Que le grand Etre qui remplit l'univers vous conſerve! Soyez à jamais le protecteur des gens qui penſent, et le fléau des ridicules.

Agréez le profond reſpect de votre ancien ſerviteur, qui n'a jamais changé d'idées, quoi qu'on diſe.

LETTRE CLXIII.

DU ROI.

A Potſdam, le 25 de novembre.

Vous avez trop de modeſtie, ſi vous avez pu croire qu'un ſilence comme celui que vous avez gardé pendant deux ans peut être ſupporté avec patience. Non ſans doute. Tout homme qui aime les lettres, doit s'intéreſſer à votre conſervation, et être bien aiſe quand vous-même lui en donnez des nouvelles. Que des ſuiſſes s'établiſſent à Clèves, ou qu'ils reſtent à Genève, ce n'eſt pas ce qui m'intéreſſe; mais bien de ſavoir ce que fait le héros de la raiſon, le *Prométhée* de nos jours qui apporta la lumière céleſte pour éclairer des aveugles, et les déſabuſer de leurs préjugés et de leurs erreurs. 1769.

Je ſuis bien aiſe que des ſottiſes anglaiſes vous aient reſſuſcité : j'aimerais les extravagans qui feraient de pareils miracles. Cela n'empêche pas que je ne prenne l'auteur anglais pour un ancien picte qui ne connaît pas l'Europe. Il faut être bien nouveau pour vous traduire en père de l'Egliſe, qui par pitié de mon ame travaille à ma converſion. Il ſerait à ſouhaiter que vos évêques français euſſent une pareille opinion de votre orthodoxie; vous n'en vivriez que plus tranquille.

Quant au grand turc, on le croit très-orthodoxe à Rome comme à Verſailles. Il combat, à ce que ces

1769. meſſieurs prétendent, pour la foi catholique, apoſtolique et romaine. C'eſt le croiſſant qui défend la croix, qui ſoutient les évêques et les confédérés de Pologne contre ces maudits hérétiques, tant grecs que diſſidens, et qui ſe bat pour la plus grande gloire du très-ſaint père. Si je n'avais pas lu l'hiſtoire des croiſades dans vos ouvrages, j'aurais peut-être pu m'abandonner à la folie de conquérir la Paleſtine, de délivrer Sion et cueillir les palmes d'Idumée; mais les ſottiſes de tant de rois et de paladins qui ont guerroyé dans ces terres lointaines, m'ont empêché de les imiter, aſſuré que l'impératrice de Ruſſie en rendrait bon compte. Je borne mes ſoins à exhorter meſſieurs les confédérés à l'union et à la paix, à leur marquer la différence qu'il y a entre perſécuter leur religion et exiger d'eux qu'ils ne perſécutent pas les autres : enfin je voudrais que l'Europe fût en paix, et que tout le monde fût content. Je crois que j'ai hérité ces ſentimens de feu l'abbé de *Saint-Pierre;* et il pourra m'arriver comme à lui de demeurer le ſeul de ma ſecte.

Pour paſſer à un ſujet plus gai, je vous envoie un prologue de comédie que j'ai compoſé à la hâte, pour en régaler l'électrice de Saxe qui m'a rendu viſite. C'eſt une princeſſe d'un grand mérite, et qui aurait bien valu qu'un meilleur poëte la chantât. Vous voyez que je conſerve mes anciennes faibleſſes : j'aime les belles-lettres à la folie ; ce ſont elles ſeules qui charment nos loiſirs et qui nous procurent de vrais plaiſirs. J'aimerais tout autant la philoſophie, ſi notre faible raiſon y pouvait découvrir les vérités cachées à nos yeux, et que notre vaine curioſité recherche ſi avidement : mais apprendre à connaître, c'eſt

apprendre à douter. J'abandonne donc cette mer ſi féconde en écueils d'abſurdités, perſuadé que tous les objets abſtraits de nos ſpéculations étant hors de notre portée, leur connaiſſance nous ſerait entièrement inutile, ſi nous pouvions y parvenir. 1769.

Avec cette façon de penſer, je paſſe ma vieilleſſe tranquillement; je tâche de me procurer toutes les brochures du neveu de l'abbé *Bazin :* il n'y a que ſes ouvrages qu'on puiſſe lire.

Je lui ſouhaite longue vie, ſanté et contentement; et quoi qu'il ait dit, je l'aime toujours.

FÉDÉRIC.

LETTRE CLXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Décembre.

MON cher *Lorrain* (1), je ne ſais pas comment vous vous appelez aujourd'hui, mais au bout de dix-huit ans j'ai reconnu votre écriture. Je vois que vous avez travaillé ſous un grand maître. Vous êtes donc de l'académie de Berlin; aſſurément vous en faites l'ornement et l'inſtruction. Vous me paraiſſez un grand philoſophe dans le ſéjour des revues, des canons et des baïonnettes. Comment avez-vous pu allier des objets ſi contraires? Il n'y a point de cour en

(1) Cette lettre eſt une réponſe à l'envoi d'un ouvrage manuſcrit du roi de Pruſſe, ſur les principes de la morale. M. de *Voltaire* l'adreſſe au copiſte de cet ouvrage, dont il ſuppoſe qu'il a reconnu l'écriture.

1769. Europe où l'on aſſocie ces deux ennemis. Vous me direz peut-être que *Marc-Aurèle* et *Julien* avaient trouvé ce ſecret, qu'il a été perdu juſqu'à nos jours, et que vous vivez auprès d'un maître qui l'a reſſuſcité. Cela eſt vrai, mon cher *Lorrain;* mais ce maître ne donne pas le génie.

Il faut que vous en ayez beaucoup pour que vous ayez enfin montré par votre écrit la vraie manière d'être vertueux ſans être un ſot et ſans être un enthouſiaſte.

Vous avez raiſon, vous touchez au but. C'eſt l'amour propre bien dirigé qui fait les hommes de bon ſens véritablement vertueux. Il ne s'agit plus que d'avoir du bon ſens ; et tout le monde en a ſans doute aſſez pour vous comprendre, puiſque votre écrit eſt, comme tous les bons ouvrages, à la portée de tout le monde.

Oui, l'amour propre eſt le vent qui enfle les voiles, et qui conduit le vaiſſeau dans le port. Si le vent eſt trop violent, il nous ſubmerge : ſi l'amour propre eſt déſordonné, il devient frénéſie. Or il ne peut être frénétique avec du bon ſens. Voilà donc la raiſon mariée à l'amour propre : leurs enfans ſont la vertu et le bonheur. Il eſt vrai que la raiſon a fait bien des fauſſes couches avant de mettre ces deux enfans au monde. On prétend encore qu'ils ne ſont pas entièrement ſains, et qu'ils ont toujours quelques petites maladies; mais ils s'en tirent avec du régime.

Je vous admire, mon cher *Lorrain*, quand je lis ces paroles : *Qu'y a-t-il de plus beau et de plus admirable que de tirer d'un principe même qui peut mener au vice, la ſource du bien et de la félicité publique !*

On dit que vous faites auſſi aux Velches l'honneur d'écrire en vers dans leur langue ; je voudrais bien en voir quelques-uns. Expliquez-moi comment vous êtes parvenu à être poëte, philoſophe, orateur, hiſtorien et muſicien. On dit qu'il y a dans votre pays un génie qui apparaît les jeudis à Berlin, et que dès qu'il eſt entré dans une certaine ſalle, on entend une ſymphonie excellente, dont il a compoſé les plus beaux airs. Le reſte de la ſemaine il ſe retire dans un château bâti par un nécromant, de là il envoie des influences ſur la terre. Je crois l'avoir aperçu, il y a vingt ans ; il me ſemble qu'il avait des ailes, car il paſſait en un clin d'œil d'un empire à un autre. Je crois même qu'il me fit tomber par terre d'un coup d'aile. 1769.

Si vous le voyez ou ſur un laurier ou ſur des roſes, car c'eſt là qu'il habite, mettez-moi à ſes pieds, ſuppoſé qu'il en ait, car il ne doit pas être fait comme les hommes. Dites-lui que je ne ſuis pas rancunier avec les génies. Aſſurez-le que mon plus grand regret à ma mort ſera de n'avoir pas vécu à l'ombre de ſes ailes, et que j'oſe chérir ſon univerſalité avec l'admiration la plus reſpectueuſe.

LETTRE CLXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 9 décembre.

1769. QUAND Thaleſtris, que le Nord admira,
Rendit viſite à ce vainqueur d'Arbelle,
Il lui donna bals, ballets, opéra,
Et fit de plus de jolis vers pour elle.
Tous deux avaient infiniment d'eſprit;
C'était, dit-on, plaiſir de les entendre:
On avouait que Jupiter ne fit
Des Thaleſtris que du temps d'Alexandre.

Pauſanias, dans ſes Pruſſiaques, dit qu'*Alexandre* pouſſait ſon amour pour les beaux arts juſqu'à faire des vers dans la langue des Velches, et qu'il mettait toujours dans ſes vers un ſel peu commun, de l'harmonie, des idées vraies, une grande connaiſſance des hommes, et qu'il feſait ces vers avec une facilité incroyable, que ceux qu'il fit pour *Thaleſtris* étaient pleins de grâce et d'harmonie.

Il ajoute que ſes talens étonnaient beaucoup les Macédoniens et les Thraces, qui ſe connaiſſaient peu en vers grecs, et qu'ils apprenaient par les autres nations combien leur maître avait d'eſprit; car pour eux ils ne le connaiſſaient que comme un brave guerrier, qui ſavait gouverner comme ſe battre.

Il y avait, dit *Plutarque*, dans ce temps-là, un vieux velche retiré vers les montagnes du Caucaſe,

qui avait été autrefois à la cour d'*Alexandre*, et qui vivait auſſi heureux qu'on pouvait l'être loin du camp du vainqueur d'Arbelles et de *Baſroc*. Ce vieux radoteur diſait ſouvent qu'il était très-fâché de mourir ſans avoir fait encore une fois ſa cour au héros de la Macédoine. 1769.

SIRE,

Je ne doute pas que vous n'ayez dans votre cour des ſavans qui ont lu *Plutarque* et *Xénophon* dans la bibliothéque de votre nouveau palais; ils pourront vous montrer les paſſages grecs que j'ai l'honneur de vous citer, et votre Majeſté verra que rien n'eſt plus vrai.

Je donnerais tout le mont Caucaſe pour voir ce velche deux jours à la cour d'*Alexandre*.

LETTRE CLXVI.

DU ROI.

A Berlin, le 4 de janvier.

Le vieux citadin du Caucaſe,
Reſſuſcité de ſon tombeau,
Carracole encor ſur Pégaſe
Plus leſtement qu'un jouvenceau.
J'aimerais mieux me voir à table
Avec ce velche plein d'appas,
Eſprit fécond, toujours aimable,
Qu'avec ſon grec Pauſanias. 1770.

1770. Le vieux velche a beaucoup d'érudition; cependant il paraît qu'il perſiffle un peu ce pauvre thrace qu'il *alexandriſe :* ce pauvre thrace eſt un homme très-ordinaire, qui n'a jamais poſſédé les grands talens du vainqueur du Granique, et qui auſſi n'a point eu ſes vices. Il a fait des vers en velche, parce qu'il en fallait, et que pour ſon malheur perſonne que lui dans ſon pays n'était atteint de la rage de la métromanie. Il a envoyé ſes vers au vice-dieu qu'*Apollon* a établi ſon vicaire dans ce monde; il a ſenti que c'était envoyer des corneilles à Athènes, mais il a cru que c'était un hommage qu'il fallait rendre à ce vice-dieu, comme de certaines ſectes de papegais en rendent au vieux qui préſide ſur les ſept montagnes.

Quand vous avez pris des pilules, vous purgez de meilleurs vers que tous ceux qu'on fait actuellement en Europe. Pour moi je prendrais toute la rhubarbe de la Sibérie et tout le ſéné des apothicaires ſans que jamais je fiſſe un chant de la Henriade. Tenez, voyez-vous, mon cher, chacun naît avec un certain talent: vous avez tout reçu de la nature; cette bonne mère n'a pas été auſſi libérale envers tout le monde. Vous compoſez vos ouvrages pour la gloire, et moi pour mon amuſement. Nous réuſſiſſons l'un et l'autre, mais d'une manière bien différente: car tant que le ſoleil eclairera le monde, tant qu'il ſe conſervera une teinture de ſcience, une étincelle de goût, tant qu'il y aura des eſprits qui aimeront des penſées ſublimes, tant qu'il ſe trouvera des oreilles ſenſibles à l'harmonie, vos ouvrages dureront, et votre nom remplira l'eſpace des ſiècles qui mène à l'éternité; pour les miens on dira : C'eſt beaucoup

que ce roi n'ait pas été tout-à-fait imbécille ; cela eſt paſſable. S'il était né particulier, il aurait pourtant pu gagner ſa vie en ſe feſant correcteur chez quelque libraire ; et puis on jette là le livre, et puis on en fait des papillotes, et puis il n'en eſt plus queſtion. 1770.

Mais, comme ne fait pas des vers qui veut, et qu'on barbouille du papier plus facilement en proſe, je vous envoie un *Mémoire* deſtiné pour l'académie. Le ſujet eſt grave, la matière eſt philoſophique ; et je me flatte que vous conviendrez du principe que j'ai tâché de démontrer de mon mieux.

J'eſpère que cela me vaudra quelques brochures de Ferney. Si vous voulez nous barroterons nos marchandiſes : c'eſt un commerce que j'eſpère faire avec avantage, car les denrées de Ferney valent mieux que tout ce que la Thrace peut produire.

J'attends ſur cela votre réponſe, vous aſſurant que perſonne ne connaît mieux le prix du ſolitaire du Caucaſe que le philoſophe de Sans-ſouci.

FÉDÉRIC.

LETTRE CLXVII.

DU ROI.

A Potsdam, le 17 février.

1770. Le pauvre *Lorrain*, dont vous vous souvenez, trouve une grande différence des copies qu'il fait à présent de celles qu'il fesait autrefois. A présent, il écrit pour le temps; il y a dix-huit ans, c'était pour l'immortalité. Il n'en est pas moins flatté de l'approbation que vous donnez à son ouvrage, qui roule sur des idées dont on trouve le germe dans l'Esprit d'*Helvétius* et dans les Essais de d'*Alembert*. L'un écrit avec une métaphysique trop subtile, et l'autre ne fait qu'indiquer ses idées.

Le pauvre *Lorrain* sent qu'il vous a importuné par l'envoi des rêveries de son maître; mais, par une suite de l'élévation où se trouve le patriarche de Ferney, il doit s'attendre à ces sortes d'hommages et d'importunités. Le patriarche demande des vers en velche d'un auteur tudesque, il en aura; mais il se repentira de les avoir demandés. Ces vers sont adressés à une dame qu'il doit connaître; ils ont été faits à l'occasion d'un propos de table, où cette dame se plaignait de la difficulté de trouver un juste milieu entre le trop et le trop peu. Ce sont de ces vers de société dont Paris fourniſſait

autrefois d'amples recueils, qui commencent à devenir plus rares. 1770.

Le pauvre *Lorrain* eſt bien embarraſſé à découvrir le génie dont vous lui parlez ; il l'a cherché partout. Ce n'eſt pas ſans raiſon : les roſes et les lauriers ont tous été tranſplantés en Ruſſie ; de ſorte qu'il le cherche en vain. Ce *Lorrain* ſuppoſe que la brillante imagination qui triomphe à Ferney du temps et des infirmités de l'âge, a tracé de fantaiſie le tableau de ce génie, et qu'il en eſt comme du jardin des Heſpérides et de la fontaine de Jouvence, que la grave antiquité a ſi long-temps recherchés inutilement.

Si cependant il était queſtion d'un bon vieux radoteur de philoſophe qui habite une vigne de ces environs, il a chargé le *Lorrain* de vous aſſurer qu'il regrette fort le patriarche de Ferney, qu'il voudrait qu'il fût poſſible encore de le recueillir chez lui et de l'aſſocier à ſes études ; qu'au moins ce patriarche peut être aſſuré que perſonne n'apprécie mieux ſon mérite, et n'aime plus que lui ſon beau génie.

FÉDÉRIC.

LETTRE CLXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 9 mars.

1770.

C'EN eſt trop d'avoir tout ce feu
Qui ſi vivement vous inſpire,
Qui luit, qui plaît, et qu'on admire,
Quand les autres en ont trop peu.

Sur les humains trop d'avantages,
Dans vos exploits, dans vos écrits,
Etonnent les grands et les ſages,
Qui devant vous ſont trop petits.

J'eus trop d'eſpoir dans ma jeuneſſe,
Et dans l'âge mûr trop d'ennuis ;
Mais dans la vieilleſſe où je ſuis,
Hélas ! j'ai trop peu de ſageſſe.

De France on dit que, dans ce temps,
Quelques Muſes ſe ſont bannies ;
Nous n'avons pas trop de ſavans ;
Nous avons trop peu de génies.

Vivre et mourir auprès de vous,
C'eût été pour moi trop prétendre ;
Et ſi mon ſort eſt trop peu doux,
C'eſt à lui que je veux m'en prendre.

SIRE, 1770.

Il eſt clair que vous avez trop de tout, et moi trop peu. Votre épître à madame de *Morian* ſur ce ſujet eſt charmante. Il y a plus de trente ans que vous m'étonnez tous les jours. Je conçois bien comment un jeune pariſien oiſif peut faire de jolis vers français, quand il n'a rien à faire le matin que ſa toilette; mais qu'un roi du Nord, qui gouverne tout ſeul une vingtaine de provinces, faſſe ſans peine des vers à la *Chaulieu*, des vers qui ſont à la fois d'un poëte et d'un homme de bonne compagnie, c'eſt ce qui me paſſe. Quoi, vous nous battez en Turinge et vous faites des vers mieux que nous! C'eſt là qu'il y a du trop; et vous me cauſez trop de regrets de ne pas mourir auprès de votre Majeſté héroïque et poëtique.

LETTRE CLXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 27 avril.

SIRE,

QUAND vous étiez malade, je l'étais bien auſſi, et je feſais même tout comme vous de la proſe et des vers, à cela près que mes vers et ma proſe ne valaient pas grand'choſe; je conclus que j'étais fait pour vivre et mourir auprès de vous, et qu'il y a eu du mal-entendu ſi cela n'eſt pas arrivé.

1770. Me voilà capucin pendant que vous êtes jéſuite, c'eſt encore une raiſon de plus qui devait me retenir à Berlin; cependant on dit que frère *Ganganelli* a condamné mes œuvres, ou du moins celles que les libraires vendent ſous mon nom.

Je vais écrire à ſa Sainteté que je ſuis très-bon catholique, et que je prends votre Majeſté pour mon répondant.

Je ne renonce point du tout à mon auréole; et comme je ſuis près de mourir d'une fluxion de poitrine, je vous prie de me faire canoniſer au plus vîte: cela ne vous coûtera que cent mille écus; c'eſt marché donné.

Pour vous, Sire, quand il faudra vous canoniſer, on s'adreſſera à *Marc-Aurèle*. Vos dialogues ſont tout-à-fait dans ſon goût comme dans ſes principes: je ne ſais rien de plus utile. Vous avez trouvé le ſecret d'être le défenſeur, le légiſlateur, l'hiſtorien et le précepteur de votre royaume; tout cela eſt pourtant vrai: je défie qu'on en diſe autant de *Mouſtapha*. Vous devriez bien vous arranger pour attraper quelques dépouilles de ce gros cochon; ce ſerait rendre ſervice au genre humain.

Pendant que l'empire ruſſe et l'empire ottoman ſe choquent avec un fracas qui retentit juſqu'aux deux bouts du monde, la petite république de Genève eſt toujours ſous les armes; mon manoir eſt rempli d'émigrans qui s'y réfugient. La ville de *Jean Calvin* n'eſt pas édifiante pour le moment préſent.

Je n'ai jamais vu tant de neige et tant de foſſiſes. Je ne verrai bientôt rien de tout cela, car je me meurs.

Daignez

Daignez recevoir la bénédiction de frère *François*, et m'envoyer celle de St *Ignace*. 1770.

Reſtez un héros ſur la terre, et n'abandonnez pas abſolument la mémoire d'un homme dont l'ame a toujours été aux pieds de la vôtre.

LETTRE CLXX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 4 mai.

SIRE,

Je me flatte que votre ſanté eſt entièrement raffermie; je vous ai vu autrefois vous faire ſaigner à cloche-pied immédiatement après un accès de goutte, et monter à cheval le lendemain : vous faites encore plus aujourd'hui; vos dialogues à la *Marc-Aurèle* ſont fort au-deſſus d'une courſe à cheval et d'une parade.

Je ne ſais ſi votre Majeſté eſt encore autant dans le goût des tableaux qu'elle eſt dans celui de la morale. L'impératrice de Ruſſie en fait acheter à préſent de tous les côtés : on lui en a vendu pour cent mille francs à Genève; cela fait croire qu'elle a de l'argent de reſte pour battre *Mouſtapha;* je voudrais que vous vous amuſaſſiez à battre *Mouſtapha* auſſi, et que vous partageaſſiez avec elle; mais je ne ſuis chargé que de propoſer un tableau à votre Majeſté, et nullement la guerre contre le Turc. M. *Hennin*, réſident de

1770. France à Genève, a le tableau des trois Grâces de *Vanloo*, haut de ſix pieds, avec des bordures. Il le veut vendre onze mille livres; voilà tout ce que j'en ſais. Il était deſtiné pour le feu roi de Pologne. S'il convient à votre nouveau palais, vous n'avez qu'à ordonner qu'on vous l'envoie, et voilà ma commiſſion faite.

Comme j'ai preſque perdu la vue au milieu des neiges du mont Jura, ce n'eſt pas à moi à parler de tableaux. Je ne puis guère non plus parler de vers dans l'état où je ſuis; car ſi votre Majeſté a eu la goutte, votre vieux ſerviteur ſe meurt de la poitrine. Nous avons l'hiver pour printemps dans nos Alpes. Je ne ſais ſi la nature traite mieux les ſables de Berlin; mais je me ſouviens que le temps était toujours beau auprès de votre Majeſté. Je la ſupplie de me conſerver ſes bontés et de n'avoir point de goutte. Je ſuis plus près du paradis qu'elle, car elle n'eſt que protectrice des jéſuites, et moi je ſuis réellement capucin; j'en ai la patente avec le portrait de St *François*, tiré ſur l'original.

Je me mets à vos pieds, malgré mes honneurs divins.

Frère *François Voltaire.*

LETTRE CLXXI.

DU ROI.

A Charlotembourg, le 24 de mai.

JE vous crois très-capucin, puiſque vous le voulez, et même sûr de votre canoniſation parmi les ſaints de l'Egliſe. Je n'en connais aucun qui vous ſoit comparable; et je commence par dire : *Sancte Voltarie, ora pro nobis.* 1770.

Cependant le ſaint père vous a fait brûler à Rome. Ne penſez pas que vous ſoyez le ſeul qui ayez joui de cette faveur : l'Abrégé de *Fleuri* a eu un ſort tout ſemblable. Il y a je ne ſais quelle affinité entre nous qui me frappe. Je ſuis le protecteur des jéſuites ; vous, des capucins; vos ouvrages ſont brûlés à Rome ; les miens auſſi. Mais vous êtes ſaint, et je vous cède la préférence.

Comment, monſieur le Saint, vous vous étonnez qu'il y ait une guerre en Europe dont je ne ſois pas! cela n'eſt pas trop canonique. Sachez donc que les philoſophes, par leurs déclamations perpétuelles contre ce qu'ils appellent brigands mercenaires, m'ont rendu pacifique. L'impératrice de Ruſſie peut guerroyer à ſon aiſe : elle a obtenu de *Diderot*, à beaux deniers comptans, une diſpenſe pour faire battre les Ruſſes contre les Turcs. Pour moi qui crains les cenſures philoſophiques, l'excommunication encyclopédique, et de commettre un crime de lèſe-philoſophie, je me tiens en

1770. repos. Et comme aucun livre n'a paru encore contre les ſubſides, j'ai cru qu'il m'était permis, ſelon les lois civiles et naturelles, d'en payer à mon allié auquel je les dois; et je ſuis en règle vis-à-vis de ces précepteurs du genre humain qui s'arrogent le droit de feſſer princes, rois et empereurs qui déſobéiſſent à leurs règles.

Je me ſuis refondu par la lecture d'un ouvrage intitulé : *Eſſai ſur les préjugés*. Je vous envoie quelques remarques qu'un ſolitaire de mes amis a faites ſur ce livre. Je m'imagine que ce ſolitaire s'eſt aſſez rencontré avec votre façon de penſer, et avec cette modération dont vous ne vous départez jamais dans les écrits que vous avouez vôtres. Au reſte, je ne penſe plus à mes maux; c'eſt l'affaire de mes jambes de s'accoutumer à la goutte comme elles pourront. J'ai d'autres occupations : je vais mon chemin, clopinant et boitant, ſans m'embarraſſer de ces bagatelles. Lorſque j'étais malade, en recevant votre lettre, le ſouvenir de *Panetius* me rendit mes forces. Je me rappelai la réponſe de ce philoſophe à *Pompée* qui déſirait de l'entendre; et je me dis qu'il ferait honteux pour moi que la goutte m'empêchât de vous écrire.

Vous me parlez de tableaux ſuiſſes; mais je n'en achète plus depuis que je paye des ſubſides. Il faut ſavoir preſcrire des bornes à ſes goûts comme à ſes paſſions.

Au reſte, je fais des vœux ſincères pour la corroboration et l'énergie de votre poitrine. Je crois toujours qu'elle ne vous fera pas faux bond ſitôt. Contentez-vous des miracles que vous faites en vie, et ne vous hâtez pas d'en opérer après votre mort.

Vous êtes sûr des premiers, et les philoſophes pourraient ſuſpecter les autres. Sur quoi je prie St *Jean* du déſert, St *Antoine*, St *François* d'Aſſiſe et St *Cucufin* de vous prendre tous en leur ſainte et digne garde. 1770.

FÉDÉRIC.

LETTRE CLXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

8 juin.

QUAND un cordelier incendie
Les ouvrages d'un capucin,
On ſent bien que c'eſt jalouſie,
Et l'effet de l'eſprit malin.
Mais lorſque d'un grand ſouverain
Les beaux écrits il aſſocie
Aux farces de ſaint Cucufin,
C'eſt une énorme étourderie.
Le ſaint père eſt un pauvre ſaint;
C'eſt un ſot moine qui s'oublie;
Au haſard il excommunie.
Qui trop embraſſe mal étreint.

Voilà votre Majeſté bien payée de s'être vouée à St *Ignace;* paſſe pour moi chétif, qui n'appartiens qu'à St *François.*

Le malheur, Sire, c'eſt qu'il n'y a rien à gagner à punir frère *Ganganelli;* plût à Dieu qu'il eût quelque

1770. bon domaine dans votre voiſinage, et que vous ne fuſſiez pas ſi loin de Notre-Dame de Lorette!

Il eſt beau de ſavoir railler
Ces arlequins feſeurs de bulles ;
J'aime à les rendre ridicules ;
J'aimerais mieux les dépouiller.

Que ne vous chargez-vous du vicaire de *Simon Barjone*, tandis que l'impératrice de Ruſſie épouſſette le vicaire de *Mahomet?* Vous auriez à vous deux purgé la terre de deux étranges ſottiſes. J'avais autrefois conçu ces grandes eſpérances de vous; mais vous vous êtes contenté de vous moquer de Rome et de moi, d'aller droit au ſolide, et d'être un héros très-aviſé.

J'avais dans ma petite bibliothéque l'Eſſai ſur les préjugés, mais je ne l'avais jamais lu; j'avais eſſayé d'en parcourir quelques pages, et n'ayant vu qu'un verbiage ſans eſprit, j'avais jeté là le livre. Vous lui faites trop d'honneur de le critiquer; mais béni ſoyez-vous d'avoir marché ſur des cailloux, et d'avoir taillé des diamans. Les mauvais livres ont quelquefois cela de bon, qu'ils en produiſent d'utiles.

De la fange la plus groſſière
On voit ſouvent naître des fleurs,
Quand le dieu brillant des neuf Sœurs
La frappe d'un trait de lumière.

Tâchez, je vous prie, Sire, d'avoir pitié de mes vieux préjugés en faveur des Grecs contre les Turcs; j'aime mieux la famille de *Socrate* que les deſcendans d'*Orcan*, malgré mon profond reſpect pour les ſouverains.

Sire, vous ſavez bien que, ſi vous n'étiez pas roi, j'aurais voulu vivre et mourir auprès de vous. 1770.

Le vieux malade hermite.

Je vois que vous ne voulez point des trois Grâces de M. *Hennin;* celles qui vous inſpirent quand vous écrivez, ſont beaucoup plus grâces.

LETTRE CLXXIII.

DU ROI.

A Sans-ſouci, le 7 de juillet.

QUE le ſaint père ait fait brûler
Un gros tas de mes rapſodies,
Je ſaurai, pour m'en conſoler,
Me chauffer à leurs incendies,
Et mettre aux pieds de Jéſus-Chriſt,
En bon enfant de ſaint Ignace,
Tout ce que j'ai jamais écrit
Sans l'aſſiſtance de la grâce,
Suffiſante comme efficace.

Mais ce ſuiſſe du paradis
Etait ivre, ou du moins bien gris,
Lorſqu'il oſa traiter de même
Les ouvrages de mon bon ſaint,
Nouveau patron de Cucuſin.
J'appelle de cet anathème,
Au corps du concile prochain.

1770.

Il paraît même très-plauſible,
Et malgré Loyola je crois
Que le ſaint père en tels exploits
Ne fut jamais moins infaillible.

Ce bon cordelier du Vatican n'eſt pas, après tout, auſſi hargneux qu'on ſe l'imagine. S'il fait brûler quelques livres, c'eſt ſeulement pour que l'uſage ne s'en perde pas; et d'ailleurs les nez romains aiment à flairer l'odeur de cette fumée.

Mais n'admirez-vous pas avec quelle patience, digne de l'agneau ſans tache, il s'eſt laiſſé enlever le comtat d'Avignon? combien peu il y penſe, et dans quelle concorde il vit avec le très-chrétien? Pour moi, j'aurais tort de me plaindre de lui: il me laiſſe mes chers jéſuites que l'on perſécute par-tout. J'en conſerverai la graine précieuſe pour en fournir un jour à ceux qui voudraient cultiver chez eux cette plante ſi rare. Il n'en eſt pas de même du ſultan turc.

Si monſieur le mamamouchi
Ne s'était point mêlé des troubles de Pologne,
Il n'aurait point avec vergogne
Vu ſes ſpahis mis en hachi;
Et de certaine impératrice
(Qui vaut ſeule deux empereurs)
Reçu, pour prix de ſon caprice,
Des leçons qui devraient abaiſſer ſes hauteurs.
Vous voyez comme elle s'acquitte
De tant de devoirs importans.
J'admire, avec le vieil hermite,
Ses immenſes projets, ſes exploits éclatans;

Quand on poſsède ſon mérite,
On peut ſe paſſer d'aſſiſtans. 1770.

C'eſt pourquoi il me ſuffit de contempler ſes grands ſuccès, de faire une guerre de bourſe très-philoſophique, et de profiter de ce temps de tranquillité pour guérir entièrement les plaies que la dernière guerre nous a faites, et qui ſaignent encore.

Et quant à monſieur le vicaire,
(Je dis vicaire du bon Dieu)
Je le laiſſe en paix en ſon lieu,
S'amuſer avec ſon bréviaire.
Hélas! il n'eſt que trop puni
En vivant de cette manière:
Du ſage en tout pays honni,
Payé pour tromper le vulgaire,
Et tremblant qu'un jour en ſon nid
Il n'entre un rayon de lumière.

Lorette ſerait à côté de ma vigne, que certainement je n'y toucherais pas. Ses tréſors pourraient ſéduire des *Mandrins*, des *Conflans*, des *Turpins*, des *Rich...* et leurs pareils. Ce n'eſt pas que je reſpecte les dons que l'abrutiſſement a conſacrés, mais il faut épargner ce que le public vénère; il ne faut point donner de ſcandale: et, ſuppoſé qu'on ſe croie plus ſage que les autres, il faut, par complaiſance, par commiſération pour leurs faibleſſes, ne point choquer leurs préjugés. Il ſerait à ſouhaiter que les prétendus philoſophes de nos jours penſaſſent de même.

Un ouvrage de leur boutique m'eſt tombé entre les mains: il m'a paru ſi téméraire, que je n'ai pu

1770. m'empêcher de faire quelques remarques ſur le *Syſtême de la nature*, que l'auteur arrange à ſa façon. Je vous communique ces remarques ; et ſi je me ſuis rencontré avec votre façon de penſer, je m'en applaudirai. J'y joins une élégie ſur la mort d'une dame d'honneur de ma ſœur *Amélie*, dont la perte lui fut très-ſenſible. Je ſais que j'envoie ces balivernes au plus grand poëte du ſiècle, qui le diſpute à tout ce que l'antiquité a produit de plus parfait : mais vous vous ſouviendrez qu'il était d'uſage, dans les temps reculés, que les poëtes portaſſent leurs tributs au temple d'*Apollon*. Il y avait même, du temps d'*Auguſte*, une bibliothéque conſacrée à ce dieu, où les *Virgile*, les *Ovide*, les *Horace* liſaient publiquement leurs écrits. Dans ce ſiècle où Ferney s'élève ſur les ruines de Delphes, il eſt bien juſte que l'on y envoie ſes offrandes : il ne manque au génie qui occupe ces lieux que l'immortalité.

Vous en jouirez bien par vos divins écrits ;
Ils ſont faits pour plaire à tout âge,
Ils ſavent éclairer le ſage,
Et répandre des fleurs ſur les Jeux et les Ris.
Quel illuſtre deſtin, quel ſort pour un poëme
D'aller toujours de pair avec l'éternité !
Ah ! qu'à cette félicité
Votre corps ait ſa part de même !

Ce ſont des vœux auxquels tous les hommes de lettres doivent ſe joindre ; ils doivent vous conſidérer comme une colonne qui ſoutient ſeule par ſa force un bâtiment prêt à s'écrouler, et dont des barbares

ſapent déjà les fondemens. Un eſſaim de géomètres mirmidons perſécute déjà les belles-lettres, en leur preſcrivant des lois pour les dégrader. Que n'arrivera-t-il pas lorſqu'elles manqueront de leur unique appui, et lorſque de froids imitateurs de votre beau génie s'efforceront en vain de vous remplacer? Dieu me garde de n'avoir pour amuſement que de courtes et arides ſolutions de problèmes plus ennuyeux encore qu'inutiles. Mais ne prévenons point un avenir auſſi fâcheux, et contentons-nous de jouir de ce que nous poſſédons. 1770.

O compagnes d'une déeſſe!
Vous que par des ſoins aſſidus
Voltaire fut en ſa jeuneſſe
Débaucher des pas de Vénus,
Grâces, veillez ſur ſes années:
Vous lui devez tous vos ſecours;
Apollon pour jamais unit vos deſtinées,
Obtenez d'Alecto d'en prolonger le cours.

FÉDÉRIC.

LETTRE CLXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

27 juillet.

SIRE,

1770. Vous et le roi de la Chine vous êtes à préſent les deux ſeuls ſouverains qui ſoient philoſophes et poëtes. Je venais de lire un extrait de deux poëmes de l'empereur *Kienlong*, lorſque j'ai reçu la proſe et les vers de *Frédéric le grand*. Je vais d'abord à votre proſe, dont le ſujet intéreſſe tous les hommes, auſſi-bien que vous autres maîtres du monde. Vous voilà comme *Marc-Aurèle* qui combattait par ſes réflexions morales le ſyſtême de *Lucrèce*.

J'avais déjà vu une petite réfutation du Syſtême de la nature par un homme de mes amis. Il a eu le bonheur de ſe rencontrer plus d'une fois avec votre Majeſté: c'eſt bon ſigne quand un roi et un ſimple homme penſent de même; leurs intérêts ſont ſouvent ſi contraires, que, quand ils ſe réuniſſent dans leurs idées, il faut bien qu'ils aient raiſon.

Il me ſemble que vos remarques doivent être imprimées: ce ſont des leçons pour le genre humain. Vous ſoutenez d'un bras la cauſe de DIEU, et vous écraſez de l'autre la ſuperſtition. Il ſerait bien digne d'un héros d'adorer publiquement DIEU et de donner des ſoufflets à celui qui ſe dit ſon vicaire. Si vous ne voulez pas faire imprimer vos remarques dans votre

capitale, comme *Kienlong* vient de faire imprimer ſes poëſies à Pékin, daignez m'en charger, et je les publierai ſur le champ. 1770.

L'athéiſme ne peut jamais faire aucun bien, et la ſuperſtition a fait des maux à l'infini : ſauvez-nous de ces deux gouffres. Si quelqu'un peut rendre ce ſervice au monde, c'eſt vous.

Non-ſeulement vous réfutez l'auteur, mais vous lui enſeignez la manière dont il devait s'y prendre pour être utile.

De plus, vous donnez ſur les oreilles à frère *Ganganelli* et aux ſiens; ainſi, dans votre ouvrage, vous rendez juſtice à tout le monde. Frère *Ganganelli* et ſes arlequins devaient bien ſavoir avec le reſte de l'Europe de qui eſt la belle préface de l'Abrégé de *Fleuri*. Leur inſolence abſurde n'eſt pas pardonnable. Vos canons pourraient s'emparer de Rome, mais ils feraient trop de mal à droite et à gauche : ils en feraient à vous-même, et nous ne ſommes plus au temps des Hérules et des Lombards, mais nous ſommes au temps des *Kienlong* et des *Frédéric*. *Ganganelli* fera aſſez puni d'un trait de votre plume; votre Majeſté réſerve ſon épée pour de plus belles occaſions.

Permettez-moi de vous faire une petite repréſentation ſur l'intelligence entre les rois et les prêtres, que l'auteur du Syſtême reproche aux fronts couronnés et aux fronts tonſurés. Vous avez très-grande raiſon de dire qu'il n'en eſt rien, et que notre philoſophe athée ne ſait pas comment va aujourd'hui le train du monde. Mais c'eſt ainſi, Meſſeigneurs, qu'il allait autrefois; c'eſt ainſi que vous avez commencé; c'eſt

1770. ainſi que les *Albouins*, les *Théodorics*, les *Clovis* et leurs premiers ſucceſſeurs ont manœuvré avec les papes. Partageons les dépouilles; prends les dixmes, et laiſſe-moi le reſte; bénis ma conquête, je protégerai ton uſurpation : rempliſſons nos bourſes; dis de la part de DIEU qu'il faut m'obéir, et je te baiſerai les pieds. Ce traité a été ſigné du ſang des peuples par les conquérans et par les prêtres. Cela s'appelle *les deux puiſſances*.

Enſuite les deux puiſſances ſe ſont brouillées, et vous ſavez ce qu'il en a coûté à votre Allemagne et à l'Italie. Tout a changé enfin de nos jours. Au diable s'il y a deux puiſſances dans les Etats de votre Majeſté et dans le vaſte empire de *Catherine II!* Ainſi vous avez raiſon pour le temps préſent; et le philoſophe athée a raiſon pour le temps paſſé.

Quoi qu'il en ſoit, il faut que votre ouvrage ſoit public. *Ne tenez pas votre chandelle ſous le boiſſeau*, comme dit l'autre.

Les peuples ſont encor dans une nuit profonde;
Nos ſages à tâtons ſont prêts à s'égarer :
Mille rois comme vous ont déſolé le monde;
C'eſt à vous ſeul de l'éclairer.

Ce que vous dites en vers de mon héroïne *Catherine II* eſt charmant, et mérite bien que je vous faſſe une infidélité.

Je ne ſais ſi c'eſt le prince héréditaire de Brunſwick ou un autre prince de ce nom qui va ſe ſignaler pour elle; voilà un héroïſme de croiſade.

J'avoue que je ne conçois pas comment l'empereur ne ſaiſit pas l'occaſion pour s'emparer de la Boſnie

et de la Servie ; ce qui ne coûterait que la peine du voyage. On perd le moment de chaſſer le Turc de l'Europe : il ne reviendra peut-être plus ; mais je me conſolerai ſi, dans ce charivari, votre Majeſté arrondit ſa Pruſſe. 1770.

En attendant, vous écoutez les mouvemens de votre cœur ſenſible : vous êtes homme quand vous n'êtes pas roi ; vos vers à madame la princeſſe *Amélie* ſont de l'ame à laquelle j'ai été attaché depuis trente ans, et à laquelle je le ferai le dernier moment de ma vie, malgré le mal que m'a fait votre royauté, et dont je ſouffre encore le contre-coup ſur la frontière de mon drôle de pays natal.

LETTRE CLXXV.

DU ROI.

A Potſdam, le 18 d'auguſte.

Ne cachez point votre lumière ſous le boiſſeau. C'était ſans doute à vous que ce paſſage s'adreſſait ; votre génie eſt un flambeau qui doit éclairer le monde. Mon partage a été celui d'une faible chandelle qui ſuffit à peine pour m'éclairer, et dont la pâle lueur diſparaît à l'éclat de vos rayons.

Lorſque j'eus achevé mon ouvrage contre l'athéiſme, je crus ma réfutation très-orthodoxe : je la relus, et je la trouvai bien éloignée de l'être. Il y a des endroits qui ne ſauraient paraître ſans effaroucher les timides et ſcandaliſer les dévots. Un petit mot qui m'eſt

1770. échappé ſur l'éternité du monde, me ferait lapider dans votre patrie, ſi j'y étais né particulier, et que je l'y euſſe fait imprimer. Je ſens que je n'ai point du tout l'ame ni le ſtyle théologiques. Je me contente donc de conſerver en liberté mes opinions, ſans les répandre et les ſemer dans un terrain qui leur eſt contraire.

Il n'en eſt pas de même des vers au ſujet de l'impératrice de Ruſſie : je les abandonne à votre diſpoſition ; ſes troupes, par un enchaînement de ſuccès et de proſpérité, me juſtifient. Vous verrez dans peu le ſultan demander la paix à *Catherine*, et celle-ci, par ſa modération, ajouter un nouveau luſtre à ſes victoires.

J'ignore pourquoi l'empereur ne ſe mêle point de cette guerre. Je ne ſuis point ſon allié. Mais ſes ſecrets doivent être connus de M. de *Choiſeul*, qui pourra vous les expliquer.

Le cordelier de Saint-Pierre a brûlé mes écrits, et ne m'a point excommunié à pâques, comme ſes prédéceſſeurs en ont eu la coutume. Ce procédé me réconcilie avec lui ; car j'ai l'ame bonne, et vous ſavez combien j'aime à communier.

Je pars pour la Siléſie et vas trouver l'empereur qui m'a invité à ſon camp de Moravie, non pas pour nous battre comme autrefois, mais pour vivre en bons voiſins. Ce prince eſt aimable et plein de mérite. Il aime vos ouvrages, et les lit autant qu'il peut : il n'eſt rien moins que ſuperſtitieux. Enfin c'eſt un empereur comme de long-temps il n'y en a eu en Allemagne. Nous n'aimons ni l'un ni l'autre les ignorans et les barbares ; mais ce n'eſt pas une raiſon

raiſon pour les extirper : s'il fallait les détruire, les Turcs ne feraient pas les ſeuls. Combien de nations plongées dans l'abrutiſſement et devenues agreſtes faute de lumières ! 1770.

Mais vivons, et laiſſons vivre les autres. Puiſſiez-vous ſur-tout vivre long-temps, et ne point oublier qu'il eſt des gens dans le nord de l'Allemagne qui ne ceſſent de rendre juſtice à votre beau génie !

Adieu ; à mon retour de Moravie, je vous en dirai davantage.

FÉDÉRIC.

LETTRE CLXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, le 20 auguſte.

SIRE,

Le philoſophe d'*Alembert* m'apprend que le grand philoſophe de la ſecte et de l'eſpèce de *Marc-Aurèle*, le cultivateur et le protecteur des arts, a bien voulu encourager l'anatomie en daignant ſe mettre à la tête de ceux qui ont ſouſcrit pour un ſquelette : ce ſquelette poſsède une vieille ame très-ſenſible ; elle eſt pénétrée de l'honneur que lui fait votre Majeſté. J'avais cru long-temps que l'idée de cette caricature était une plaiſanterie ; mais puiſque l'on emploie réellement le ciſeau du fameux *Pigal*, et que le nom du plus grand homme de l'Europe décore cette

entrepriſe de mes concitoyens, je ne ſais rien de ſi
1770. ſérieux. Je m'humilie en ſentant combien je ſuis indigne de l'honneur que l'on me fait, et je me livre en même temps à la plus vive reconnaiſſance.

L'académie françaiſe a inſcrit dans ſes regiſtres la lettre dont vous avez honoré M. d'*Alembert* à ce ſujet. J'ai appris tout cela à la fois : je ſuis émerveillé, je ſuis à vos pieds, je vous remercie, je ne ſais que dire.

La Providence, pour rabattre mon orgueil qui s'enflerait de tant de faveurs, veut que les Turcs aient repris la Gréce; du moins elle permet que les gazettes le diſent. C'eſt un coup très-funeſte pour moi. Ce n'eſt pas que j'aye un pouce de terre vers Athènes ou vers Corinthe : hélas! je n'en ai que vers la Suiſſe; mais vous ſavez quelle fête je me feſais de voir les petits-fils des *Sophocles* et des *Démoſthènes* délivrés d'un ignorant bacha. On aurait traduit en grec votre excellente réfutation du Syſtême de la nature, et on l'aurait imprimée avec une belle eſtampe dans l'endroit où était autrefois le lycée.

J'avais oſé faire une réponſe de mon côté; ainſi DIEU avait pour lui les deux hommes les moins ſuperſtitieux de l'Europe ; ce qui devait lui plaire beaucoup. Mais je trouvai ma réponſe ſi inférieure à la vôtre, que je n'oſai pas vous l'envoyer. De plus, en riant des anguilles du jéſuite *Néedham*, que *Buffon*, *Maupertuis* et le traducteur de *Lucrèce* avaient adoptées, je ne pus m'empêcher de rire auſſi de tous ces beaux ſyſtêmes, de celui de *Buffon* qui prétend que les Alpes ont été fabriquées par la mer; de celui qui donne aux hommes des marſouins pour origine; et

enfin de celui qui exaltait ſon ame pour prédire l'avenir. 1770.

' J'ai toujours ſur le cœur le mal irréparable qu'il m'a fait; je ne penſerai jamais à la calomnie du *linge donné à blanchir à la blanchiſſeuſe*, à cette calomnie inſipide qui m'a été mortelle, et à tout ce qui s'en eſt ſuivi, qu'avec une douleur qui empoiſonnera mes derniers jours. Mais tout ce que m'apprend d'*Alembert* des bontés de votre Majeſté eſt un baume ſi puiſſant ſur mes bleſſures, que je me ſuis reproché cette douleur qui me pourſuit toujours. Pardonnez-la à un homme qui n'avait jamais eu d'autre ambition que de vivre et de mourir auprès de vous, et qui vous eſt attaché depuis plus de trente ans.

Il y a pluſieurs copies de votre admirable ouvrage: permettez qu'on l'imprime dans quelque recueil ou à part; car ſurement il paraîtra et ſera imprimé incorrectement. Si votre Majeſté daigne me donner ſes ordres, l'hommage du philoſophe de Sans-ſouci à la Divinité fera du bien aux hommes. Le roi des déiſtes confondra les athées et les fanatiques à la fois: rien ne peut faire un meilleur effet.

Daignez agréer le tendre reſpect du vieux ſolitaire *Voltaire*.

LETTRE CLXXVII.

DU ROI.

A Potſdam, le 16 de ſeptembre.

1770. —— Je n'ai point été fâché que les ſentimens que j'annonce au ſujet de votre ſtatue, dans une lettre écrite à M. d'*Alembert*, aient été divulgués. Ce ſont des vérités dont j'ai toujours été intimement convaincu, et que *Maupertuis* ni perſonne n'ont effacées de mon eſprit. Il était très-juſte que vous jouiſſiez vivant de la reconnaiſſance publique, et que je me trouvaſſe avoir quelque part à cette démonſtration de vos contemporains, en ayant eu tant au plaiſir que leur ont fait vos ouvrages.

Les bagatelles que j'écris ne ſont pas de ce genre: elles ſont un amuſement pour moi. Je m'inſtruis moi-même en penſant à des matières de philoſophie; ſur leſquelles je griffonne quelquefois trop hardiment mes penſées. Cet ouvrage ſur le Syſtême de la nature eſt trop hardi pour les lecteurs actuels auxquels il pourrait tomber entre les mains. Je ne veux ſcandaliſer perſonne; je n'ai parlé qu'à moi-même en l'écrivant. Mais dès qu'il s'agit de s'énoncer en public, ma maxime conſtante eſt de ménager la délicateſſe des oreilles ſuperſtitieuſes, de ne choquer perſonne, et d'attendre que le ſiècle ſoit aſſez éclairé pour qu'on puiſſe impunément penſer tout haut.

Laiſſez donc, je vous prie, ces faibles ouvrages dans l'obſcurité où l'auteur les a condamnés: donnez

au public, en leur place, ce que vous avez écrit ſur le même ſujet, et qui ſera préférable à mon bavardage. 1770.

Je n'entends plus parler des Grecs modernes. Si jamais les ſciences refleuriſſent chez eux, ils feront jaloux qu'un gaulois, par ſa Henriade, ait ſurpaſſé leur *Homère*, que ce même gaulois l'ait emporté ſur *Sophocle*, ſe ſoit égalé à *Thucydide*, et ait laiſſé loin derrière lui *Platon*, *Ariſtote* et toute l'école du portique.

Pour moi, je crois que les barbares poſſeſſeurs de ces belles contrées ſeront obligés d'implorer la clémence de leurs vainqueurs, et qu'ils trouveront dans l'ame de *Catherine* autant de modération à conclure la paix que d'énergie pour pouſſer vivement la guerre. Et quant à cette fatalité qui préſide aux événemens, ſelon que le prétend l'auteur du Syſtême de la nature, je ne ſais quand elle amènera des révolutions qui pourront reſſuſciter les ſciences, enſevelies depuis ſi long-temps dans ces contrées aſſervies, et dégradées de leur ancienne ſplendeur.

Mon occupation principale eſt de combattre l'ignorance et les préjugés dans les pays que le haſard de la naiſſance me fait gouverner, d'éclairer les eſprits, de cultiver les mœurs, et de rendre les hommes auſſi heureux que le comporte la nature humaine, et que le permettent les moyens que je puis employer.

A préſent, je ne ſais que revenir d'une longue courſe : j'ai été en Moravie, et j'ai revu cet empereur qui ſe prépare à jouer un grand rôle en Europe. Né dans une cour bigotte, il en a ſecoué la ſuperſtition; élevé dans le faſte, il a adopté des mœurs ſimples; nourri d'encens, il eſt modeſte; enflammé du déſir de la gloire, il ſacrifie ſon ambition au devoir filial

1770. qu'il remplit avec ſcrupule ; et n'ayant eu que des maîtres pédans, il a aſſez de goût pour lire *Voltaire*, et pour en eſtimer le mérite.

Si vous n'êtes pas ſatisfait du portrait véridique de ce prince, j'avouerai que vous êtes difficile à contenter. Outre ces avantages, ce prince poſsède très-bien la littérature italienne ; il m'a cité beaucoup de vers du *Taſſe*, et le Paſtor fido preſque en entier. Il faut toujours commencer par là. Après les belles-lettres, dans l'âge de la réflexion, vient la philoſophie ; et quand nous l'avons bien étudiée, nous ſommes obligés de dire comme *Montagne :* Que ſais-je ?

Ce que je ſais certainement, c'eſt que j'aurai une copie de ce buſte auquel *Pigal* travaille : ne pouvant poſſéder l'original, j'en aurai au moins la copie. C'eſt ſe contenter de peu lorſqu'on ſe ſouvient qu'autrefois on a poſſédé ce divin génie même. La jeuneſſe eſt l'âge des bonnes aventures ; quand on devient vieux et décrépit, il faut renoncer aux beaux eſprits comme aux maîtreſſes.

Conſervez-vous toujours pour éclairer encore, dans vos vieux jours, la fin de ce ſiècle qui ſe glorifie de vous poſſéder, et qui fait connaître le prix de ce tréſor.

FÉDÉRIC.

LETTRE CLXXVIII.

DU ROI.

A Potſdam, le 26 de ſeptembre.

IL faut convenir que, nous autres citoyens du nord de l'Allemagne, nous n'avons point d'imagination. 1770.
Le P. *Bouhours* l'aſſure; il faut l'en croire ſur ſa parole. A vous autres voyans de Paris, votre imagination vous fait trouver des rapports où nous n'aurions pas ſuppoſé les moindres liaiſons. En vérité le prophète, quel qu'il ſoit, qui me fait l'honneur de s'amuſer ſur mon compte, me traite avec diſtinction. Ce n'eſt pas pour tous les êtres que les gens de cette eſpèce exaltent leur ame. Je me croirai un homme important; et il ne faudra qu'une comète ou quelque éclipſe qui m'honore de ſon attention, pour achever de me tourner la tête.

Mais tout cela n'était pas néceſſaire pour rendre juſtice à *Voltaire;* une ame ſenſible et un cœur reconnaiſſant ſuffiſaient. Il eſt bien juſte que le public lui paye le plaiſir qu'il en a reçu. Aucun auteur n'a jamais eu un goût auſſi perfectionné que ce grand homme. La profane Gréce en aurait fait un dieu: on lui aurait élevé un temple. Nous ne lui érigeons qu'une ſtatue; faible dédommagement de toutes les perſécutions que l'envie lui a ſuſcitées, mais récompenſe capable d'échauffer la jeuneſſe et de l'encourager

1770. à s'élever dans la carrière que ce grand génie a parcourue, et où d'autres génies peuvent trouver encore à glaner. J'ai aimé dès mon enfance les arts, les lettres et les ſciences ; et lorſque je puis contribuer à leurs progrès, je m'y porte avec toute l'ardeur dont je ſuis capable, parce que dans ce monde il n'y a point de vrai bonheur ſans elles. Vous autres qui vous trouvez à Paris dans le veſtibule de leur temple, vous qui en êtes les deſſervans, vous pouvez jouir de ce bonheur inaltérable, pourvu que vous empêchiez l'envie et la cabale d'en approcher.

Je vous remercie de la part que vous prenez à cet enfant qui nous eſt né (1). Je ſouhaite qu'il ait les qualités qu'il doit avoir ; et que loin d'être le fléau de l'humanité, il en devienne le bienfaiteur. Sur ce je prie DIEU qu'il vous ait en ſa ſainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

(1) Le prince *Frédéric-Guillaume*, petit-neveu du roi.

LETTRE CLXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 12 octobre.

SIRE,

Nous avons été heureux pendant quinze jours, d'*Alembert* et moi, nous avons toujours parlé de votre Majeſté ; c'eſt ce que font tous les êtres penſans, et s'il y en a dans Rome, ce n'eſt pas de *Ganganelli* qu'ils s'entretiennent. Je ne ſais ſi la ſanté de d'*Alembert* lui permettra d'aller en Italie ; il pourrait bien ſe contenter cet hiver du ſoleil de Provence et n'étaler ſon éloquence ſur le héros philoſophe qu'aux deſcendans de nos anciens troubadours. Pour moi, je ne fais entendre mon filet de voix qu'aux Suiſſes et aux échos du lac de Genève. 1770.

J'ai été d'autant plus touché de votre dernière lettre, que j'ai oſé prendre en dernier lieu votre Majeſté pour mon modèle. Cette expreſſion paraîtra d'abord un peu ridicule ; car en quoi un vieux barbouilleur de papier pourrait-il tâcher d'imiter le héros du Nord ? mais vous ſavez que les philoſophes vinrent demander des règles à *Marc-Aurèle* quand il partit pour la Moravie, dont votre Majeſté revient.

Je voudrais pouvoir vous imiter dans votre éloquence, et dans le beau portrait que vous faites de l'empereur. Je vois à votre pinceau que c'eſt un maître qui a peint ſon diſciple.

1770. Voici en quoi consiste l'imitation à laquelle j'ai tâché d'aspirer, c'est à retirer dans les huttes de mon hameau quelques génevois échappés aux coups de fusil de leurs compatriotes, lorsque j'ai su que votre Majesté daignait les protéger en roi dans Berlin.

Je me suis dit : Les premiers des hommes peuvent apprendre aux derniers à bien faire. J'aurais voulu établir il y a quelques années une autre colonie à Clèves, et je suis sûr qu'elle aurait été bien plus florissante et plus digne d'être protégée par votre Majesté; je ne me consolerai jamais de n'avoir pas exécuté ce dessein ; c'était là où je devais achever ma vieillesse. Puisse votre carrière être aussi longue qu'elle est utile au monde et glorieuse à votre personne!

Je viens d'apprendre que M. le prince de *Brunsvick*, envoyé par vous à l'armée victorieuse des Russes, y est mort de maladie. C'est un héros de moins dans le monde, et c'est un double compliment de condoléance à faire à votre Majesté : il n'a qu'entrevu la vie et la gloire; mais après tout, ceux qui vivent cent ans font-ils autre chose qu'entrevoir? je n'ai fait qu'entrevoir un moment *Frédéric le grand;* je l'admire, je lui suis attaché, je le remercie, je suis pénétré de ses bontés pour le moment qui me reste ; voilà de quoi je suis certain pour ces deux instans.

Mais pour l'éternité, cette affaire est un peu plus équivoque ; tout ce qui nous environne est l'empire du doute, et le doute est un état désagréable. Y a-t-il un Dieu tel qu'on le dit ? une ame telle qu'on l'imagine? des relations telles qu'on les établit? Y a-t-il quelque chose à espérer après le moment de la vie?

Gilimer, dépouillé de ſes Etats, avait-il raiſon de ſe mettre à rire quand on le préſenta devant *Juſtinien*? 1770. et *Caton*, avait-il raiſon de ſe tuer de peur de voir *Céſar*? La gloire n'eſt-elle qu'une illuſion? Faut-il que *Mouſtapha*, dans la molleſſe de ſon harem, feſant toutes les ſottiſes poſſibles, ignorant, orgueilleux et battu, ſoit plus heureux, s'il digère, qu'un héros philoſophe qui ne digèrerait pas?

Tous les êtres ſont-ils égaux devant le grand Etre qui anime la nature? en ce cas l'ame de *Ravaillac* ſerait à jamais égale à celle de *Henri IV:* ou ni l'un ni l'autre n'auraient eu d'ame. Que le héros philoſophe débrouille tout cela, car pour moi je n'y entends rien.

Je reſte, du fond de mon chaos, pénétré de reſpect, de reconnaiſſance et d'attachement pour votre perſonne, et du néant de preſque tout le reſte.

LETTRE CLXXX.

DU ROI.

Potſdam, le 30 d'octobre.

1770. Une mitte qui végette dans le nord de l'Allemagne eſt un mince ſujet d'entretien pour des philoſophes qui diſcutent des mondes divers flottans dans l'eſpace de l'infini, du principe du mouvement et de la vie, du temps et de l'éternité, de l'eſprit et de la matière, des choſes poſſibles et de celles qui ne le ſont pas. J'appréhende fort que cette mitte n'ait diſtrait ces deux grands philoſophes d'objets plus importans et plus dignes de les occuper. Les empereurs ainſi que les rois diſparaiſſent dans l'immenſe tableau que la nature offre aux yeux des ſpéculateurs. Vous qui réuniſſez tous les genres, vous deſcendez quelquefois de l'empyrée : tantôt *Anaxagore*, tantôt *Triptolème*, vous quittez le portique pour l'agriculture, et vous offrez ſur vos terres un aſile aux malheureux. Je préférerais bien la colonie de Ferney dont *Voltaire* eſt le légiſlateur, à celle des quakers de Philadelphie auxquels *Locke* donna des lois.

Nous avons ici des fugitifs d'une autre eſpèce ; ce ſont des polonais qui, redoutant les déprédations, le pillage et les cruautés de leurs compatriotes, ont cherché un aſile ſur mes terres. Il y a plus de cent vingt familles nobles qui ſe ſont expatriées pour attendre des temps plus tranquilles et qui leur permettent le retour chez eux. Je m'aperçois de plus en

plus que les hommes ſe reſſemblent d'un bout de notre globe à l'autre, qu'ils ſe perſécutent et ſe troublent mutuellement, autant qu'il eſt en eux : leur félicité, leur unique reſſource eſt en quelques bonnes ames qui les recueillent et les conſolent de leurs adverſités. 1770.

Vous prenez auſſi part à la perte que je viens de faire à l'armée ruſſe, de mon neveu de *Brunſwick :* le temps de ſa vie n'a pas été aſſez long pour lui laiſſer apercevoir ce qu'il pouvait connaître, ou ce qu'il fallait ignorer. Cependant, pour laiſſer quelques traces de ſon exiſtence, il a ébauché un poëme épique : c'eſt la Conquête du Mexique par *Fernand Cortez*. L'ouvrage contient douze chants ; mais la vie lui a manqué pour le rendre moins défectueux. S'il était poſſible qu'il y eût quelque choſe après cette vie, il eſt certain qu'il en ſaurait à préſent plus que nous tous enſemble. Mais il y a bien de l'apparence qu'il ne ſait rien du tout. Un philoſophe de ma connaiſſance, homme aſſez déterminé dans ſes ſentimens, croit que nous avons aſſez de degrés de probabilité pour arriver à la certitude que *poſt mortem nihil eſt*.

Il prétend que l'homme n'eſt pas un être double, que nous ne ſommes que de la matière animée par le mouvement, et que dès que les reſſorts uſés ſe refuſent à leur jeu, la machine ſe détruit et ſes parties ſe diſſolvent. Ce philoſophe dit qu'il eſt bien plus difficile de parler de DIEU que de l'homme, parce que nous ne parvenons à ſoupçonner ſon exiſtence qu'à force de conjectures, et que tout ce que notre raiſon peut nous fournir de moins inepte ſur ſon ſujet, eſt de le croire le principe intelligent de tout ce qui anime la

nature. Mon philoſophe eſt très-perſuadé que cette
1770. intelligence ne s'embarraſſe pas plus de *Mouſtapha* que du *Très-Chrétien ;* et que ce qui arrive aux hommes l'inquiéte auſſi peu que ce qui peut arriver à une taupinière de fourmis que le pied d'un voyageur écraſe ſans s'en apercevoir.

Mon philoſophe enviſage le genre animal comme un accident de la nature, comme le ſable que les roues mettent en mouvement, quoique les roues ne ſoient faites que pour tranſporter rapidement un char. Cet étrange homme dit qu'il n'y a aucune relation entre les animaux et l'Intelligence ſuprême, parce que de faibles créatures ne peuvent lui nuire ni lui rendre ſervice, que nos vices et nos vertus ſont relatifs à la ſociété, et qu'il nous ſuffit des peines et des récompenſes que nous en recevons.

S'il y avait ici un ſacré tribunal d'inquiſition j'aurais été tenté de faire griller mon philoſophe pour l'édification du prochain ; mais nous autres huguenots nous ſommes privés de cette douce conſolation : et puis le feu aurait pu gagner juſqu'à mes habits. J'ai donc, le cœur contrit de ces diſcours, pris le parti de lui faire des remontrances. Vous n'êtes point orthodoxe, lui ai-je dit, mon ami, les conciles généraux vous condamnent unanimement ; et Dieu le père qui a toujours les conciles dans ſes culottes pour les conſulter au beſoin, comme le docteur *Tamponet* porte la Somme de St *Thomas*, s'en ſervira pour vous juger à la rigueur. Mon raiſonneur, au lieu de ſe rendre à de ſi fortes ſemonces, repartit qu'il me félicitait de ſi bien connaître le chemin du paradis et de l'enfer, qu'il m'exhortait à dreſſer la carte du pays, et de

donner un itinéraire pour régler les gîtes des voyageurs, ſur-tout pour leur annoncer de bonnes auberges. 1770.

Voilà ce qu'on gagne à vouloir convertir les incrédules. Je les abandonne à leurs voies : c'eſt le cas de dire, *ſauve qui peut*. Pour nous, notre foi nous promet que nous irons en ligne directe en paradis. Toutefois ne vous hâtez pas d'entreprendre ce voyage : un *tiens* dans ce monde-ci vaut mieux que dix *tu l'auras* dans l'autre. Donnez des lois à votre colonie génevoiſe, travaillez pour l'honneur du Parnaſſe, éclairez l'univers, envoyez-moi votre réfutation du Syſtême de la nature, et recevez avec mes vœux ceux de tous les habitans du Nord et de ces contrées.

FÉDÉRIC.

LETTRE CLXXXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 21 novembre.

SIRE,

VOTRE Majeſté peut être ciron ou mitte en comparaiſon de l'éternel Architecte des mondes, et même des divinités inférieures qu'on ſuppoſe avoir été inſtituées par lui, et dont on ne peut démontrer l'impoſſibilité ; mais en comparaiſon de nous autres chétifs vous avez été ſouvent aigle, lion et cygne. Vous n'êtes pas à préſent le rat retiré dans un fromage de Hollande, qui ferme ſa porte aux autres rats indigens ; vous donnez l'hoſpitalité aux pauvres familles polonaiſes

perſécutées; vous devez vous connaître plus qu'au-
1770. cune mitte de l'univers en toute eſpèce de gloire, mais celle dont vous vous couvrez à préſent en vaut bien une autre.

Il eſt bien vrai que la plupart des hommes ſe reſſemblent, ſinon en talens, du moins en vices, quoiqu'après tout il y ait une grande différence entre *Pythagore* et un ſuiſſe des petits cantons, ivre de mauvais vin. Pour le gouvernement polonais, il ne reſſemble à rien de ce qu'on voit ailleurs.

Le prince de *Brunſwick* était donc auſſi des vôtres; il feſait donc des vers comme vous et le roi de la Chine. Votre Majeſté peut juger ſi je le regrette.

J'ai autant de peur que vous qu'il ne ſache rien du grand ſecret de la nature, tout mort qu'il eſt. Votre abominable homme qui eſt ſi sûr que tout meurt avec nous pourrait bien avoir raiſon, ainſi que l'auteur de l'Eccléſiaſte attribué à *Salomon*, qui prêche cette opinion en vingt endroits, ainſi que *Céſar* et *Cicéron*, qui le déclarent en plein ſénat, ainſi que l'auteur de la Troade, qui le diſait ſur le théâtre à quarante ou cinquante mille romains, ainſi que le penſent tant de méchantes gens aujourd'hui, ainſi qu'on ſemble le prouver quand on dort d'un profond ſommeil, ou quand on tombe en léthargie.

Je ne ſais pas ce que penſe *Mouſtapha* ſur cette affaire, je penſe qu'il ne penſe pas, et qu'il vit à la façon de quelques Mouſtaphas de ſon eſpèce. Pour l'impératrice de Ruſſie et la reine de Suède votre ſœur, le roi de Pologne, le prince *Guſtave*, &c. j'imagine que je ſais ce qu'ils penſent. Vous m'avez flatté auſſi que l'empereur était dans la voie de perdition;

voilà

voilà une bonne recrue pour la philoſophie. C'eſt dommage que bientôt il n'y ait plus d'enfer ni de paradis : c'était un objet intéreſſant ; bientôt on ſera réduit à aimer DIEU pour lui-même, ſans crainte et ſans eſpérance, comme on aime une vérité mathématique : mais cet amour-là n'eſt pas de la plus grande véhémence ; on aime froidement la vérité. 1770.

Au ſurplus, votre abominable homme n'a point de démonſtration, il n'a que les plus extrêmes probabilités ; il faudrait conſulter *Ganganelli*, on dit qu'il eſt bon théologien ; ſi cela eſt, les apparences ſont qu'il n'eſt pas un parfait chrétien ; mais le madré ne dira pas ſon ſecret ; il fait ſon pot à part, comme le diſait le marquis d'*Argenſon* d'un des rois de l'Europe.

S'il n'y a rien de démontré qu'en mathématique, ſoyez bien perſuadé, Sire, que de toutes les vérités probables la plus sûre eſt que votre gloire ira à l'immortalité, et que mon reſpectueux attachement pour vous ne finira que quand mon pauvre et chétif être ſubira la loi qui attend les plus grands rois, comme les plus petits velches.

LETTRE CLXXXII.

DU ROI.

A Potſdam, le 4 décembre.

—— Je vous ſuis obligé des beaux vers annexés à votre
1770. lettre. J'ai lu le poëme de notre confrère le chinois, qui n'eſt pas dans ce qu'on appelle le goût européan, mais qui peut plaire à Pékin.

Un vaiſſeau revenu depuis peu de la Chine à Embden, a apporté une lettre en vers de cet empereur, et comme on ſait que j'aime la poëſie, on me l'a envoyée. La grande difficulté a été de la faire traduire : mais nous avons heureuſement été ſecondés par le fameux profeſſeur *Arnulphius Enſerius Quadrazius.* Il ne s'eſt pas contenté de la mettre en proſe, parce qu'il eſt d'opinion que les vers ne doivent être traduits qu'en vers. Vous verrez vous-même cette pièce, et vous pourrez la placer dans votre bibliothéque chinoiſe. Quoique notre grave profeſſeur s'excuſe ſur la difficulté de la traduction, il ne compte pour rien quelques ſoléciſmes qui lui ſont échappés, quelques mauvaiſes rimes qu'on ne doit point enviſager comme défectueuſes lorſqu'on traduit l'ouvrage d'un empereur.

Vous verrez ce que l'on penſe en Chine des ſuccès des Ruſſes et de leurs victoires. Cependant je puis vous aſſurer que nos nouvelles de Conſtantinople ne font aucune mention de votre prétendu ſoudan

d'Egypte ; et je prends ce qu'on en débite pour un conte ajuſté et mis en roman par le gazetier. Vous qui avez de tout temps déclamé contre la guerre, voudriez-vous perpétuer celle-ci ? Ne ſavez-vous pas que ce *Mouſtapha* avec ſa pipe eſt allié des Velches et de *Choiſeul*, qui a fait partir en hâte un détachement d'officiers de génie et d'artillerie pour fortifier les Dardanelles ? Ne ſavez-vous pas que s'il n'y avait un grand turc, le temple de Jéruſalem ſerait rebâti, qu'il n'y aurait plus de férail, plus de mamamouchi, plus d'ablutions, et que de certaines puiſſances voiſines de Belgrade s'intéreſſent vivement à l'Alcoran ? et qu'enfin quelque brillante que ſoit la guerre, la paix lui eſt toujours préférable ? 1770.

Je ſalue l'original de certaine ſtatue, et le recommande à *Apollon*, dieu de la ſanté, ainſi qu'à *Minerve*, pour veiller à ſa conſervation.

FÉDÉRIC.

LETTRE CLXXXIII.

DU ROI.

A Potſdam, le 12 décembre.

1770. Le damné de philoſophe contre lequel vous êtes en colère, ne ſe contente pas de raiſonner à perte de vue, il ſe met à rêver, et il veut que je vous envoye ſes rêveries. Pour me débarraſſer de ſes importunités, j'ai été obligé de me conformer à ſes volontés. Voici ſes fariboles que je joins à ma lettre. Ne m'accuſez pas d'indiſcrétion. Si ce fatras vous ennuie, rangez-le dans la catégorie de Barbe-bleue et des Mille et une, &c. Je lui ai conſeillé, pour le corriger de ſon goût pour l'imagination, d'étudier la géométrie tranſcendante qui deſſéchera ſon cerveau de ce qu'il a de trop poëtique, et le rendra le digne confrère de tous nos graves philoſophes tudeſques et profeſſeurs en *us*. Peut-être que cette géométrie lui démontrera qu'il a une ame: la plupart de ceux qui le croient, n'y ont jamais penſé. Je ne crois pas, comme vous le dites, que *Mouſtapha* ni bien d'autres s'en inquiétent. Il n'y a que ceux qui ſuivent le ſens de la ſentence grecque, *connais-toi toi-même*, qui veulent ſavoir ce qu'ils ſont, et qui, à meſure qu'ils avancent en connaiſſances, ſont obligés d'oublier ce qu'ils avaient cru ſavoir.

Le grand cordelier de Saint-Pierre me paraît un homme qui ſait à quoi s'en tenir; mais il eſt payé pour ne pas révéler les ſecrets de l'Egliſe, et je

parierais qu'il s'embarraſſerait beaucoup plus d'Avignon que de la Jéruſalem céleſte. Pour moi, je m'avertis d'être diſcret et de ne pas importuner un homme auquel il faut ſe faire conſcience de dérober un moment. Ses momens ſont ſi bien employés, que je lui en ſouhaite beaucoup, et qu'il puiſſe durer autant que ſa ſtatue. *Vale.* 1770.

FÉDÉRIC.

LETTRE CLXXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

20 décembre.

En vérité, ce roi de la Chine écrit de jolies lettres; mon dieu, comme ſon ſtyle s'eſt perfectionné depuis ſon éloge de Moukden! Qu'il rend bien juſtice à ce ſaint flibuſtier juif, nommé *David*, et à nos badauds de Paris! Je ſoupçonne ſa Majeſté *Kienlong* de n'avoir chez lui aucun mandarin qui l'entende, et de chanter, comme *Orphée*, devant de beaux lions, de courageux léopards, des loups bien diſciplinés, des faucons bien dreſſés. J'allai autrefois à la cour du roi; je fus émerveillé de ſon armée, mais cent fois plus de ſa perſonne; et je vous avoue, Sire, que je n'ai jamais fait de ſoupers plus agréables que ceux où *Kienlong le grand* daignait m'admettre. Je vous jure que je prenais la liberté de l'aimer autant qu'il me forçait à l'admirer; et ſans un lapon qui me calomnia,

1770. je n'aurais jamais imaginé d'autre bonheur que de rester à Pékin.

Il est vrai que j'ai fait une très-grande fortune dans l'Occident; et quoiqu'un abbé *Terray* m'en ait escamoté la plus grande partie (ce qui ne me ferait point arrivé à Pékin), il m'en reste assez pour être plus heureux que je ne mérite; cependant je regrette toujours *Kienlong*, que je regarde comme le plus grand homme des deux hémisphères. Comme il parle parfaitement le français qu'il n'a pourtant point appris des révérends pères jésuites; comme il écrit dans cette langue avec plus de grâces et d'énergie que les trois quarts de nos académiciens, j'ai pris la liberté de lui adresser par le coche trois livres nouveaux, avec cette adresse, AU ROI; car il n'y en a pas deux, à ce que l'on dit; et on parlera peu du sultan et du mogol d'aujourd'hui. On a écrit sur l'adresse : Pour être mis à la poste, dès que le paquet sera dans ses Etats. C'est un tribut payé à la bibliothèque du *Sans-souci* de la Chine; je ne crois pas ce tribut digne de sa Majesté, mais c'est la cuisse de cigale que ne dédaigna pas le grand *Yhao*.

Sa Majesté est voisine de ma grande souveraine russe. Je suis toujours fâché qu'ils n'aient pu s'ajuster pour donner congé à *Moustapha;* je suis encore dans l'erreur sur *Ali-bey :* elle-même y est aussi. Pourquoi n'a-t-elle pas envoyé quelque juif sur les lieux s'informer de la vérité? Les Juifs ont toujours aimé l'Egypte, quoi qu'en dise leur impertinente histoire.

Je savais très-bien ce que faisaient des ingénieurs sans génie, et j'en étais très-affligé. Je trouve tout cela aussi mal entendu que les croisades : il me semble

qu'on pouvait s'entendre, et qu'il y avait de beaux coups à faire. 1770.

J'ai bien peur que les Velches et même les Ibères n'échouent. Leurs entrepriſes, depuis long-temps, n'ont abouti qu'à nous ruiner.

Je frappe trois fois la terre de mon front devant votre trône du Pégu, voiſin du trône de la Chine.

Fin du Tome ſecond.

PQ 2070 1785 t.65
Voltaire, François Marie Arouet de
Oeuvres completes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

ERINDALE COLLEGE LIBRARY